THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA

UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA

BOOK CARD

Please keep this card in
book pocket

ENT-PROVERBES-PAR

PARTIAL TITLE

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA

LUX
LIBERTAS

ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

PN6451
.G6

UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
00008352917

This book is due at the LOUIS R. WILSON LIBRARY on the last date stamped under "Date Due." If not on hold it may be renewed by bringing it to the library.

DATE DUE	RET.	DATE DUE	RET.
DEC 10 1997	DEC 8 '97		
MAR 26 1993			
	MAR 24 '93		
APR 23 2003			
APR 25 2003			
SEP 13 2011			
JUN 13 2011			

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of North Carolina at Chapel Hill

http://www.archive.org/details/centproverbes00gran

GRANDVILLE

CENT PROVERBES

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — 1887

Frontispice.

mJ PN6 .G6

GRANDVILLE

CENT PROVERBES

TEXTE PAR

TROIS TÊTES DANS UN BONNET

NOUVELLE EDITION REVUE ET AUGMENTÉE POUR LE TEXTE

PAR M. QUITARD

Auteur du *Dictionnaire des Proverbes*, etc., etc.

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

LES

PROVERBES VENGÉS

igurez-vous, mesdames, un château des environs de Paris; devant ce château, une vaste pelouse unie comme le velours et ornée de toutes les fleurs, bordures et plantes rares que votre imagination et vos serres chaudes vous fourniront. Les oiseaux chantent à demi-voix, les feuilles des arbres frémissent à peine; on respire l'odeur des violettes, des jonquilles, des calicanthus, des jasmins, des tubéreuses, des jacinthes, des roses

761074

et de beaucoup d'autres fleurs que je citerais, si je ne craignais de faire pousser les fleurs d'automne en même temps que celles du printemps.

Là-bas, autour de ce tulipier, vous apercevez sur des bancs de gazon une assemblée de vingt à trente personnes : plusieurs femmes sont jeunes et jolies, plusieurs hommes sont empressés et galants. Les femmes ont toutes de ces toilettes de campagne, soi-disant négligées, qu'inspirent la nature et les journaux de modes ; les hommes sont nonchalamment couchés sur l'herbe à leurs pieds.

Cependant, malgré la beauté de la journée, malgré les agréments du lieu, toute cette intéressante réunion s'ennuie, mesdames, oh! mais s'ennuie à un tel point que la conversation vient de s'éteindre brusquement, et sans que personne songe à la ranimer. Et notez bien que cet ennui-là dure depuis plusieurs jours, et qu'on n'est encore qu'au commencement d'avril, et qu'il est deux heures de l'après-midi, et que la cloche du dîner, cette cloche douce et vénérée, ne sonnera guère que dans quatre heures.

Alors, un homme déjà sur le retour, poudré à frimas, habit vert-pomme, bottes à revers, figure ouverte et réjouie, se lève et tousse... On l'appelle « chevalier ». (Le chevalier ne se trouve plus qu'à la campagne.)

Après avoir considéré tout le monde attentivement et s'être frotté le front d'un air de satisfaction :

— Si nous jouions des proverbes? s'écrie-t-il.

— Des proverbes! Y pensez-vous, chevalier? dirent toutes les dames à la fois; mais il y a un siècle qu'on ne joue plus de proverbes. — Sommes-nous donc à Saint-Malo ou à Carpentras? Autant vaudrait nous affubler du

chignon, des paniers et des falbalas. — Ah! ah! jouer des proverbes! voilà qui est plaisant, ajouta avec un rire forcé un grand jeune homme à moustaches blondes. Je me souviens, mesdames, d'avoir figuré une seule fois en ma vie dans un proverbe; c'était au collége, le mot était *asinus asinum fricat*... J'étais un si bon écolier que tout le monde disait que je devais me charger des deux rôles.

On s'égaya ainsi pendant quelques instants aux dépens du pauvre chevalier, qui, sans ajouter un seul mot, alla reprendre sa place sur la pelouse en cachant un sourire malicieux sous un air d'indifférence. Cependant, pour chasser l'ennui, on eut recours à divers expédients.

Le jeune homme à moustaches blondes tira de sa poche un volume de poésies intitulé Crises nerveuses, et se mit à déclamer les passages les plus saisissants. Au bout de deux pages, plusieurs dames prirent leurs flacons; par précaution sanitaire, la lecture fut interrompue.

Une autre personne déploya un journal, et proposa de lire la suite d'un roman en trois cent soixante-cinq feuilletons, qui avait commencé le premier janvier et devait finir à la Saint-Sylvestre. L'auteur n'en était encore qu'aux gelées blanches; on résolut de l'attendre aux chaleurs.

On essaya aussi de la musique : on entonna des chœurs, des nocturnes, des mélodies sur la mort, les tombeaux, le suicide, les fluxions de poitrine, etc. Alors quelqu'un demanda le *De profundis;* on applaudit, et les voix se turent.

Enfin, quand on eut épuisé toutes les distractions et tous les passe-temps possibles, il arriva... Mais comment vous dire, mesdames, ce qui arriva? Comment vous peindre toutes ces jolies têtes s'inclinant à demi sur ces

blanches épaules; ces paupières se fermant à la fois comme des belles de nuit; les hommes bâillant de leur côté et cédant à ce sommeil frais et doux que le *far niente* répand dans l'après-dînée sur le front des heureux habitants de Naples? Au bout de quelques instants, vous n'eussiez plus vu dans toute la réunion un seul œil ouvert; toutes les poitrines murmuraient à l'unisson; c'était le palais de la Belle au bois dormant.

Mais à peine l'assemblée fut-elle assoupie que la pelouse s'agita, les arbres tremblèrent, et l'on entendit dans toute l'étendue du parc un bruit pareil à celui qui se fit dans le jardin du duc, au moment où le brave don Quichotte de la Manche et son fidèle Sancho se disposèrent à monter sur le dos de Chevillard.

Des tambours, des fifres, des clairons, des instruments guerriers, mêlés au son du tonnerre et à des décharges d'artillerie, firent d'abord un vacarme effroyable; puis une nuit épaisse couvrit la pelouse, et, après quelques minutes d'une obscurité profonde, tout le parc parut illuminé. On vit alors sortir de toutes les allées des personnages bizarrement accoutrés; les uns ailés, les autres diaphanes; celui-ci haut comme un géant, celui-là rabougri comme un nain. Quand cette fantastique multitude fut rassemblée devant le château, on entendit ces paroles sortir des rangs : — Vengeons-nous, vengeons-nous! Guerre aux téméraires qui ont osé nous mépriser, nous, les seuls dieux; nous, les seuls enchanteurs de ce monde; nous, qui avons inventé et mis en circulation toutes les légendes, diableries, scènes, fabliaux, histoires, nouvelles, traditions, comédies, que messieurs les poëtes et romanciers de tous les âges n'ont fait que nous emprunter pour les varier suivant leur fantaisie!

Un coup de sifflet vint couper court à cette improvisation remarquable; la nuit régna de nouveau, et bientôt

... Nous, qui avons inventé toutes les légendes, diableries... (P. 4.)

un personnage d'une haute taille, vêtu d'habits couleur de feu jusqu'à la ceinture, et couleur de fumée depuis la ceinture jusqu'aux pieds, se mit à parcourir la pelouse, une torche à la main, en ayant l'air de faire des préparatifs :

— Vous voyez en moi, dit-il, le plus vieux et le plus célèbre artificier de la terre; car, sans le secours de ma tête et de mes pieds, je défie tous les Ruggieri du monde de lancer en l'air la moindre fusée volante...

En disant cela, il frappa du pied, et l'on vit commencer un feu d'artifice si éblouissant, si nouveau, si hardi, que l'on comprit bien que l'enfer en personne y avait mis la main. Après une succession de feux de toute

espèce, et dont le moindre eût fait pâlir de jalousie tous les bouquets de notre pyrotechnie officielle, on vit s'élever en l'air un palais tout de flammes, au milieu duquel était assis sur un trône phosphorescent le personnage éminemment combustible qui s'était annoncé, avec raison, comme le premier artificier du monde. Sur sa tête, on lisait cette phrase écrite en majuscules flamboyantes sur un fond noir :

IL N'Y A PAS DE FEU SANS FUMÉE.

On voulait porter en triomphe le proverbe de l'artifice; mais le palais de flammes s'éteignit aussitôt, et il en résulta une fumée si noire et si épaisse, que les spectateurs, tout endormis qu'ils étaient, furent obligés de se frotter les yeux en proclamant la vérité du proverbe.

Leurs yeux se rouvrirent pour contempler un spectacle d'un tout autre genre. La pelouse parut illuminée d'innombrables bougies et ornée de roses du Bengale, de buissons vert-pomme, de cascades bleues, de piédestaux, de vases, de statues; chacun reconnut l'île des Ballets.

On vit sortir de dessous terre de charmants petits Amours, hauts de trois pieds tout au plus, ayant les cheveux couleur d'azur, portant des colliers formés de cailloux transparents, une urne sous le bras, des couronnes de cresson sur la tête. Ils allèrent tous se jeter les uns après les autres, la tête la première, dans un réservoir entouré de fleurs, placé sur le devant de la scène. Quand le dernier Amour eut fait le saut périlleux, il s'éleva du fond du réservoir une nymphe d'une haute stature, couronnée de roseaux, aux mouvements sinueux, qui se mit à exécuter plusieurs pas charmants en forme de méandres.

On demanda l'auteur, et on apprit que ce ballet avait été composé par un vieux proverbe connu sous le nom de :

LES PETITS RUISSEAUX FONT LES GRANDES RIVIÈRES.

Mais voici que tout à coup s'élève de terre une ville d'Orient avec ses fontaines odoriférantes, ses dômes, ses minarets, ses tours en pierres dorées; c'est Bagdad du temps du célèbre Haroun-al-Raschid. Un pauvre jeune

... C'est ce bon Abou-Hassan, le Dormeur Éveillé... (P. 8.)

homme s'avance et déplore la perte de ses biens; on apprend par son récit qu'il est devenu le plus pauvre particulier de Bagdad : mais un moment après il est l'homme

le plus riche et le plus puissant de la ville, car le voilà assis sur le trône du calife lui-même; il est vêtu de brocard, d'or et de perles, entouré d'eunuques noirs, d'émirs et de dames de la plus grande beauté, qui attendent un de ses regards. Chacun le reconnaît; c'est ce bon Aboulhassan, le Dormeur Éveillé; on applaudit. — C'est moi, dit à demi-voix un vieillard en habit de brahmane, caché dans l'ombre, qui suis le véritable auteur de cette vive et brillante comédie; moi, qui ne suis pourtant qu'un pauvre vieux proverbe qu'on appelle :

LA FORTUNE VIENT EN DORMANT.

Au même instant, une divinité descend sur un nuage; c'est la Vérité. Elle ouvre un livre d'or, qui n'est autre que le livre des proverbes, et elle trace au premier feuillet cette phrase au milieu de tant d'autres du même genre que Rabelais, Cervantes, La Fontaine, Molière, Boileau, Sterne, Lesage, n'ont pas dédaigné d'inscrire de leur propre main dans ce registre immortel.

Je renonce, mesdames, à vous décrire toutes les scènes drolatiques, mythiques, allégoriques, comiques, satiriques ou même pastorales, que représentèrent successivement les étranges magiciens qui s'étaient tout à coup emparés du parc et du château. Mais je vous laisse à deviner quel fut l'étonnement des personnes que nous avons vues dans le milieu du jour réunies sur la pelouse et accablées d'un si mortel ennui, lorsqu'à leur réveil elles se trouvèrent transportées, comme par enchantement, dans le château, et se virent revêtues d'habits de théâtre, poudrées, fardées, prêtes enfin à figurer dans toute espèce de comédies.

On entendit aussitôt sonner une cloche, mais qui, cette fois, n'avait rien de diabolique; — c'était la cloche

... Et se virent revêtues d'habits de théâtre... (P. 8.)

du dîner. On passa dans la salle à manger; une porte à deux battants s'ouvrit, et on aperçut une galerie où se trouvait un théâtre qui avait dû être improvisé en moins de quelques heures. Le rideau se leva, et on vit s'avancer, en costume de Bacchus, le chevalier, qui dit, après s'être incliné profondément : — Le proverbe, mesdames, que nous allons avoir l'honneur de représenter devant vous ce soir, a pour titre...

— Comment! nous allons représenter un proverbe!... Est-il vrai?... Se peut-il?... On applaudit de tous les côtés; on cria *vivat* aux proverbes qui s'étaient si bien

vengés par eux-mêmes en se faisant commenter, conter, orner et mettre en scène par leurs détracteurs. — Mais enfin, le titre du proverbe que nous allons jouer?...

— Le titre du proverbe, mesdames, dit le chevalier en avalant un verre de vin de Champagne, est :

LES PROVERBES VENGÉS

OU IL NE FAUT PAS DIRE :

Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.

Quand le diable devient vieux il se fait ermite.

QUAND LE DIABLE DEVIENT VIEUX

IL SE FAIT ERMITE

On voit dans les légendes que plusieurs diables, fatigués de leur méchanceté, y ont renoncé en vieillissant pour embrasser l'état monastique. Par exemple, le diable Puck (vieux nom gothique qui veut dire Satan) est entré au service des dominicains de Schwerin, dans le Mecklembourg, ainsi que l'atteste le livre intitulé : *Veridica ratio de Dæmonio Puck;* le diable Bronzet s'est fait moine dans l'abbaye de Montmajor, près d'Arles, et le diable que les Espagnols appellent *Duende* a porté aussi le capuchon[1].

1. On lit dans la *Dama Duende,* comédie de Calderon de la Barca : « C'était un diable si petit et il portait un capuchon si petit, qu'à ces signes je crois

C'est probablement à cette démonologie que se rattache le proverbe. Peut-être aussi fait-il allusion à l'histoire de Robert le Diable, duc de Normandie. Robert le Diable, ainsi nommé à cause de sa conduite pleine de désordre et d'irréligion, se convertit vers la fin de ses jours, et, laissant la couronne à son fils Richard sans Peur, se retira dans un désert pour y faire pénitence, comme on le voit dans le livre intitulé : *Vie du terrible Robert le Diable, lequel après fut surnommé l'Omme-Dieu*; in-4° gothique, Lyon, Mareschal, 1496.

Le proverbe s'adresse aux hommes qui viennent à résipiscence après une jeunesse dissipée; mais la malignité l'applique particulièrement aux femmes que la vieillesse fait *tourner du côté des litanies*, et qui trouvent dans une dévotion feinte ou réelle le refuge d'une galanterie repentante ou répudiée.

On dit de ces pénitentes retardataires qu'*elles offrent à Dieu les restes du démon*, pensée originale que j'ai prise pour fondement de l'épigramme suivante :

La vieille Arsinoé, fuyant les railleries
Des amants échappés à ses galanteries,
Dévote par dépit, dans un mystique lieu
Fait des restes du diable un sacrifice à Dieu.

que c'était le diable capucin; » d'après Cobarrubias, le nom de *Dueñe* a été formé par contraction de *dueño de casa*, maître de la maison.

ÉLÈVE LE CORBEAU

IL TE CRÈVERA LES YEUX

Vers la fin du XVIe siècle, il y avait dans le comté de Dumfries, en Écosse, un honnête fermier nommé Robert Elling, qui était bien le meilleur et le plus vaillant jeune homme de la contrée.

Robert n'avait ni frère ni sœur; mais Dieu, qui ne voulait pas lui faire une solitude amère, lui avait donné une cousine, charmante fille aux yeux noirs, qui gazouillait autour de la maison comme une fauvette. Quand Lucy accourait au-devant de lui et jetait autour de son cou ses beaux bras nus, avec ce naïf sourire que l'innocence fait éclore sur les lèvres des enfants, Robert se sentait le cœur joyeux et n'aurait pas donné sa ferme pour un royaume.

Un jour que Robert passait dans un vallon, il vit un rouge-gorge sautiller de branche en branche dans une haie de sureaux. C'était bien le plus joli oiseau qu'il eût jamais aperçu; il avait le plumage pourpre, et son bec brillait comme de l'ivoire. Tout à coup, et tandis que le rouge-gorge chantait ses plus mélodieuses chansons, un épervier fondit sur lui du haut des nues. Déjà l'épervier, rasant les buissons de ses serres recourbées, allait ravir le rouge-gorge, lorsque Robert Effing saisit sa carabine et tira sur le bandit ailé. L'épervier tomba, et le rouge-gorge s'enfonça sous l'asile fleuri des sureaux.

Robert Effing achevait de recharger sa carabine, quand une voix, douce comme le soupir d'une flûte, murmura ces mots dans l'air :

— Merci, Robert; tu m'as sauvé la vie; je m'en souviendrai.

Le fermier tourna la tête autour de lui, et ne vit que le petit oiseau qui, de son bec, lustrait ses plumes tout au haut d'une branche.

— Est-ce que je rêve? se dit-il.

Mais Lucy vint surprendre Robert en l'embrassant, et Robert ne pensa plus au rouge-gorge.

Or, on vivait en ce temps-là au milieu de rapines et de troubles perpétuels. Toutes sortes de gens sans aveu parcouraient le pays, ne se faisant faute d'attaquer les fermes isolées, de détrousser les voyageurs, de piller les châteaux.

La ferme de Robert Effing, étant une des plus considérables du comté, tentait la cupidité des maraudeurs qui battaient la campagne. Un soir, on s'aperçut que plusieurs d'entre eux furetaient autour de la ferme; on se tint sur ses gardes, et durant une semaine il n'en fut plus ques-

tion. Mais, par une nuit sombre, tout à coup on fut réveillé par des cris, des aboiements furieux et des coups de fusil. La bande pillarde venait d'attaquer la ferme. Robert sauta sur ses armes, chacun l'imita, et les cultivateurs, voyant leur jeune maître s'élancer dans la cour dont la porte venait d'être forcée, se précipitèrent à sa suite.

Robert était généralement aimé; ses ouvriers se battirent comme de vieux soldats, et bientôt les bandits, surpris de cette résistance inattendue, prirent la fuite de tous côtés. Plusieurs restèrent sur le terrain, et le reste, vivement poursuivi, se dispersa dans la forêt voisine. Parmi ceux qui tombèrent au pouvoir de Robert, blessés ou saisis dans le désordre de la retraite, se trouvait un jeune adolescent à moitié nu. Robert, ému à la vue de cet enfant dont les yeux noirs brillaient sous un front pâli par la terreur, défendit qu'on lui fît aucun mal. Les brigands étaient vaincus; les instincts généreux de Robert revenaient avec la confiance et la sécurité. Il interrogea le prisonnier.

— Je m'appelle Snag; les gens que vous avez repoussés m'ont enlevé, il y a déjà longtemps, à ma famille qui habite un comté d'Angleterre; depuis lors, je les ai suivis.

— Veux-tu rester avec nous?

— Volontiers.

— Touche là; oublie le passé, deviens honnête, et tu n'auras pas à te plaindre de moi.

Robert fit donner des habits à Snag, le présenta à Lucy, qui ne put retenir un mouvement d'effroi en voyant sa figure olivâtre et l'éclair rapide de ses yeux sauvages, et malgré les observations des vieux fermiers il l'installa

dans l'intérieur des bâtiments. Puis, quand tout fut rentré dans l'ordre, Robert se retira dans sa chambre.

Le lendemain, Snag se mêla aux travailleurs; c'était le plus leste et le plus adroit des garçons de la ferme; nul ne le distançait à la course, aucun ne savait mieux dompter un cheval, diriger la balle d'un mousquet, franchir un torrent à la nage, grimper à la cime d'un arbre. Robert ne tarda pas à le prendre en affection; son adresse le charmait, son intelligence l'étonnait. Bientôt ce fut à Snag qu'il confia le soin de panser son cheval favori, de soigner ses chiens de chasse, d'entretenir ses armes; Snag l'accompagnait quand il allait battre les collines à la poursuite des coqs de bruyère, pêcher le saumon dans la rivière, attendre les canards à l'affût sur le bord des étangs. Snag ne craignait ni le vent, ni la pluie, ni la neige; les rayons du soleil d'été glissaient sur son front bronzé, et les brouillards de décembre ne l'empêchaient pas d'exposer sa poitrine aux brises froides qui viennent de l'Océan.

Malgré l'amitié croissante de Robert pour Snag, Lucy n'avait aucune sympathie pour le jeune captif. Elle ne pouvait s'empêcher de baisser les yeux quand elle rencontrait les siens, ardents comme une flamme sous leurs épais sourcils. Souvent le regard hardi du bohémien faisait monter à ses joues les couleurs empourprées de la fleur du grenadier. Quand elle le rencontrait, Lucy s'écartait de son chemin.

— Vous n'aimez pas mon pauvre Snag, lui disait parfois Robert.

— Ce n'est pas mon cousin, répondait en souriant l'aimable fille à qui l'amour enseignait la coquetterie.

— Vous qui êtes si bonne pour tous, pourquoi êtes-vous dédaigneuse pour lui seul?

— Oh! Robert, ne m'en veuillez pas! s'écriait alors Lucy. J'ai froid au cœur quand le regard de Snag s'arrête sur moi; son sourire est amer comme une raillerie, et lorsque dans mes promenades j'entends sa voix, je tressaille comme au cri de l'orfraie.

Cependant, tandis que Snag gagnait de plus en plus la confiance de son maître, des vols étaient chaque jour commis à la ferme. Tantôt un mouton disparaissait, tantôt un bœuf ne rentrait pas à l'étable; les lavandières cherchaient vainement les plus belles pièces de toile étendues le soir sur l'herbe des prairies. Mille murmures circulaient parmi les gens de la ferme à l'heure du repas, les vieux pâtres se parlaient bas à l'oreille en regardant Snag; mais Snag demeurait dédaigneux et muet, et nul n'osait dire ses soupçons à Robert Efling.

Parfois Snag s'éloignait aux premières clartés du jour, et ne rentrait qu'après le soleil couchant. Il était alors tout trempé de sueur, et semblait avoir fourni une longue carrière dans les halliers et les marécages, tant ses habits étaient souillés de fange et ses jambes déchirées par les ronces.

Lorsque Robert lui demandait d'où il venait, Snag répondait en riant qu'il avait suivi la piste d'un troupeau de daims.

— Que Dieu vous garde de ce gibier maudit! reprit un jour un vieux chasseur qui avait appris à Robert à tirer ses premiers coups de fusil.

A quelque temps de là, Robert pensa que nulle part il ne trouverait cœur plus tendre et beauté plus virginale que le cœur et la beauté de Lucy. Il le dit à sa cousine un

soir qu'ils se promenaient ensemble sous les saules, au bord d'un ruisseau. Lucy rougit et mit sa main dans la main de Robert.

— Tu seras ma femme dans trois jours, dit le jeune homme, et il se pencha sur le front de Lucy.

Au moment où ses lèvres touchaient le front d'ivoire de la belle enfant, elle tressaillit, et du doigt lui montra Snag qui se glissait entre les saules, souple et agile comme un chat tigre.

— Toujours lui ! dit-elle.

Le matin du jour des noces, un berger raconta aux gens de la ferme que, tout en parcourant les bruyères, il avait vu passer des hommes à visages sinistres.

— Veillons, frères, dit le vieux chasseur.

Après les danses et les festins les convives se sépa-

rèrent; quelque temps on vit briller les torches dans les ténèbres de la campagne où sifflait le vent d'automne; puis les clartés s'éteignirent, et Robert, prenant la main de Lucy rougissante, la conduisit vers sa chambre nuptiale, toute parée de bouquets.

La ferme dormait; et le silence profond étendait ses doux mystères des bois aux collines. Robert roula son bras autour de la taille de Lucy, et sa main détachait déjà les fleurs d'oranger, lorsque vingt coups de fusil éclatèrent dans l'ombre; trente bandits escaladèrent les murs avec des cris sauvages, et Snag, à leur tête, une hache à la main, bondit dans la cour.

Robert voulut s'élancer, mais une balle le frappa à la poitrine; il poussa un cri et ouvrit les yeux...

Le soleil inondait la chambre de ses purs rayons; mille chants joyeux retentissaient entre les branches des tilleuls fleuris; Robert était sur son lit. Il passa la main sur son front, et les événements de la nuit lui revinrent à la mémoire.

— J'ai rêvé! dit-il.

— Oui, c'est un rêve, répondit la voix douce comme e soupir d'une flûte.

Robert tressaillit. Sur le rebord de la fenêtre un joli rouge-gorge sautillait.

— Tu m'as sauvé la vie, reprit la voix, un jour que j'allais être pris par un oiseau de proie; je t'avais promis de m'en souvenir. Cet enfant que tu as recueilli sous ton toit est un bohémien; sa chevelure semblable à l'aile du corbeau est moins noire que son âme. J'ai prié ma sœur, la fée Mab, de verser le sommeil sur tes paupières, et, dans un songe, je t'ai fait voir la vérité. Lève-toi donc et hâte-toi de renvoyer Snag.

— Mais qui donc es-tu? demanda Robert Effing.

— Je suis le lutin Elphy. Chaque année, pendant trois jours, je suis obligé, par la loi qui gouverne les esprits, de prendre la forme d'une créature vivante. J'étais perdu sans ton secours généreux. Ma captivité finit ce matin. Adieu, Robert Effing, adieu; souviens-toi de cet adage écossais :

ÉLÈVE LE CORBEAU, IL TE CRÈVERA LES YEUX.

En achevant ces mots, le rouge-gorge ouvrit ses ailes et disparut dans un tourbillon de flammes roses et bleues.

Robert se leva. Snag était dans la cour; se croyant seul, il glissait dans sa poche une tasse d'argent.

— Elphy a raison, dit le jeune homme, et, prenant sa carabine, il descendit. Une heure après, Snag quittait la ferme en compagnie du vieux chasseur qui avait ordre de l'embarquer à bord du premier navire en charge sur la côte.

— O Lucy! ma colombe, dit Robert à sa cousine, le corbeau n'est plus sous notre toit. Le ciel bénira notre union.

Folle est la brebis qui au loup se confesse.

FOLLE EST LA BREBIS

QUI AU LOUP SE CONFESSE

Une femme est justement taxée de folie lorsqu'elle prend pour confident intime un homme qui ne peut chercher, dans les confidences qu'elle lui fait, que des moyens de la tromper et de la perdre.

On dit aussi : *folle est la poule qui au renard se confesse*, et ce proverbe me paraît préférable au premier ; car l'idée d'artifice, d'hypocrisie et de séduction, — également indiquée dans l'un et dans l'autre, convient moins au

caractère du loup qu'à celui du renard; d'ailleurs le rôle de confesseur est attribué beaucoup plus naturellement à ce dernier animal auquel la tradition proverbiale a toujours fait jouer divers rôles semblables, par exemple, celui de prédicateur : témoin le dicton *le renard prêche aux poules*, très-usité en parlant d'un imposteur qui endoctrine des personnes simples et ignorantes dont il veut faire ses dupes.

Je ne citerai pas ici d'autres faits analogues que présente le *roman du renard;* mais je rappellerai en quelques mots ceux qui se trouvent dans la *Procession du renard*, farce jouée à Paris lors des démêlés de Philippe le Bel avec le pape Boniface VIII. L'acteur principal se montrait sur la scène revêtu d'une peau de renard avec un surplis par-dessus, chantait l'épître, paraissait ensuite sous le costume papal, la thiare en tête, et finissait par courir, ainsi costumé, après les poules qu'il étranglait.

J'ajouterai que la substitution du renard et de la poule au loup et à la brebis n'apporte pas le moindre changement dans la signification du proverbe, que les mères feront bien d'expliquer à leurs filles, pour les tenir en garde contre les séducteurs, sous quelque déguisement qu'ils se présentent.

Hélas! c'est parce qu'elles ne soupçonnent pas le mal que les jeunes filles innocentes deviennent les victimes des séducteurs. Le célèbre abbé de Choisy ne prouva que trop cette triste vérité par ses succès de libertin. Il vivait retiré dans le fond du Berry, habillé en femme, sous le nom de comtesse des Barres, et à l'aide de ce travestissement, il abusa de plusieurs demoiselles de condition. Lui-même a écrit ses aventures, imprimées à Bruxelles en 1736, sous ce titre : *Histoire de la comtesse des Barres.*

DERRIÈRE LA CROIX

SOUVENT SE TIENT LE DIABLE

Étienne Galabert venait de passer de sa chambre à coucher dans la salle à manger, où une espèce de gouvernante disposait un plateau à thé sur un petit guéridon.

— Madame Gauthier, dit-il tout à coup, voilà trois jours que je suis resté à la chasse, vous devez avoir reçu des lettres pour moi?

— Des lettres, non; mais une lettre, oui; elle vous attend depuis hier ou avant-hier. La voilà.

Étienne Galabert brisa le cachet, et lut rapidement cette lettre en murmurant quelques paroles à demi-voix.

— Quoi! de mon vieil ami Jacques Maubertin!.. « Quand on a traduit Virgile sur les mêmes bancs à Sainte-Barbe, on ne saurait se marier sans... » Il se marie! lui! il m'invite à l'assister en qualité de témoin! Ah! mon Dieu! Madame Gauthier, vite mon habit le plus noir, ma cravate la plus blanche, mon gilet le plus beau, mes gants les plus jaunes, mon chapeau le plus neuf... Je ne déjeune pas.

Étienne Galabert s'habilla à la hâte, descendit l'escalier, sauta dans un cabriolet de place, et cria au cocher, en lui glissant une pièce de cent sous dans la main : Rue de Provence, 40!

Au bout d'un quart d'heure, Galabert s'arrêtait devant une maison de belle apparence, et bientôt il entrait dans un appartement coquet, au premier sans entre-sol.

— Tu te maries! s'écria Étienne aussitôt qu'il aperçut son ami. Bien sûr, tu te maries, toi? Toi, qui, comme moi, remerciais chaque jour Dieu de t'avoir conservé célibataire en te faisant naître rentier?

— Je me marie, et tu ferais comme moi s'il pouvait y avoir deux Rosine dans le monde, répondit Jacques.

— Ah! elle s'appelle Rosine?

— Rosine de Fernange. Quelle femme, mon ami! Elle a toutes les grâces, comme elle a toutes les vertus de son sexe.

— C'est-à-dire que tu en es amoureux?

— Je lui rends justice... D'ailleurs tu la verras.

— Où donc as-tu rencontré cette merveille?

— Ici, rue de Provence, 40, au premier. Ah! Étienne, que tu l'aurais adorée si tu l'avais vue comme moi! Chaque jour Rosine allait à la messe de Notre-Dame-de-Lorette, sa paroisse ; jamais on ne la surprenait au bal, au concert,

au théâtre; sa charité soulageait les malheureux dans l'ombre; nulle visite chez elle. Ah! que de peine j'ai eue à me faire admettre dans son délicieux petit ermitage! Si je n'avais pas eu de cheveux gris, peut-être n'y serais-je jamais parvenu.

— Voyez pourtant à quoi tient le bonheur! En voilà un qui était suspendu à une nuance! s'écria Galabert.

— Quel langage! Ah! mon cher Étienne, tu ne sais donc plus honorer la vertu?

— Pardonne-moi, mon cher Maubertin, j'oublie toujours qu'un témoin doit être sérieux quand même; mais la gravité ne tardera sans doute pas à venir, j'ai déjà l'habit de l'emploi. Cependant permets-moi encore une question; tu m'as dit le nom et les vertus de ta prétendue, mais tu ne m'as rien dit de son état social. Qui est-elle? fille ou veuve, riche ou pauvre?

— Madame de Fernange est veuve d'un lieutenant général mort en Afrique.

— Mon ami, ne te semble-t-il pas que l'Afrique tue trop d'officiers généraux? Les veuves de la jeune armée se multiplient à faire peur.

— Madame de Fernange a du bien du côté de sa mère, une terre en Bourbonnais, où sa famille était fort considérée.

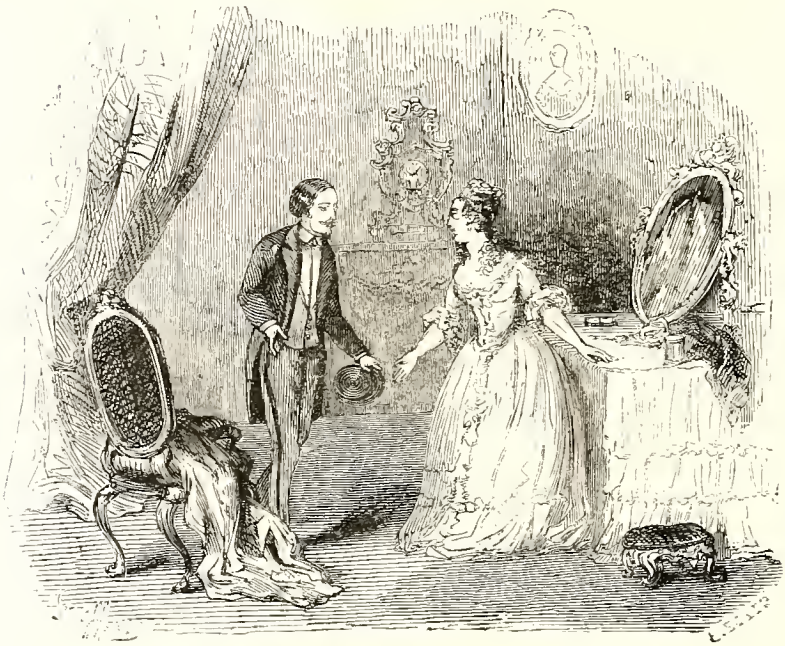
— Noblesse d'épée, sans doute! reprit Étienne avec un sourire que ne vit pas Jacques Maubertin.

— Noblesse de robe, répondit sérieusement le prétendu. Mais suis-moi, et je te présenterai à ma Rosine.

— Va donc, Almaviva.

Madame Rosine de Fernange se tenait dans un boudoir gris-perle rehaussé d'or; c'était une femme blonde, frêle, délicate; ses cheveux bouclés à l'anglaise descendaient jusque sur sa poitrine; et ses yeux bleus, le plus

souvent baisses vers la terre, ne se relevaient que pour regarder le ciel ; mais elle avait le nez pointu et les lèvres minces. Elle accueillit Étienne Galabert avec un sourire charmant, et un instant son regard glissa sur le visage du célibataire avec la rapidité d'un éclair. Bientôt Jacques Maubertin se retira, voulant, disait-il, leur laisser toute liberté de faire connaissance.



Madame de Fernange, bien que modeste et toute pleine de timidité, avait l'esprit alerte et la parole facile. La conversation fut promptement engagée entre elle et Étienne Galabert. En deux heures, cette conversation fit le tour du monde ; de la Madeleine à la Bastille il n'y avait qu'une réplique, et l'on se promena au travers de Paris à vol de parole.

Mais, quoi qu'il dît, et de quelque formule qu'il se

servît, au premier mot qui ne sentait pas l'orthodoxie, madame Rosine de Fernange ramenait Étienne Galabert au sentier de la vertu. Quand le célibataire se cabrait sous les admonestations de la jeune veuve, elle lui prenait la main avec un sourire mignard; le célibataire se penchait et baisait cette main qu'on lui abandonnait un instant.

— Oh! je vous convertirai, lui disait-on.

Dans ces moments-là, quand il sentait sous ses lèvres la peau fine et lustrée de la jeune prude, Étienne Galabert n'était pas loin d'être touché par la grâce. Cependant Jacques Maubertin rentra, et le célibataire prit congé de madame de Fernange.

— Eh bien! qu'en dis-tu? s'écria le prétendu quand ils furent seuls.

— Je dis que ta Rosine est une rosière. A un château elle préfère une chaumière; à un hôtel, une maisonnette; à une calèche, la promenade au fond des bois, à pied, mais à deux.

— Oui, quand le second est moi, son futur mari. Oh! je n'ignore rien; je sais que madame de Fernange préfère à un bal le coin du feu; à un manteau de velours, un châle de laine; à des laquais poudrés, une bonne en socques; aux vaudevilles de MM. Duvert et Lausanne, les homélies de M. l'abbé Combalot; aux plaisirs des eaux, les soins de son ménage. Bref, elle a les grâces d'une païenne, unies à l'âme d'une abbesse.

— Diable! que de vertus chez une femme si jeune et si jolie!

— Et cet ange va m'appartenir, à moi, qui ai quarante ans déjà et seulement quarante mille livres de rentes avec. Mais, mon ami, si nous trouvons une autre Rosine, celle-là sera pour toi.

— Merci, mon cher; j'ai failli me marier il y a dix ans, et j'ai rompu les négociations, tout simplement parce que ma femme avait trop de qualités. Or ta fiancée en a deux fois davantage; c'est quatre fois plus qu'il n'en faut.

Le lendemain, Étienne retourna chez madame de Fernange, et le contrat fut signé le soir même. Jacques se demandait si Dieu, voulant faire un miracle en sa faveur, n'avait pas logé le paradis rue de Provence.

Deux jours après, Étienne Galabert s'absenta pour un voyage. A son retour à Paris, vers la fin de l'hiver, il n'eût rien de plus pressé que de se rendre chez Jacques Maubertin.

Aussitôt qu'il l'aperçut, Jacques Maubertin lui tendit la main. Hélas! que le pauvre homme était changé! La pâleur s'étendait sur ses joues; un cercle bleuâtre entourait ses paupières; un triste sourire errait sur ses lèvres.

— Es-tu malade? s'écria Étienne.

— Non; mais je suis marié, répondit Jacques.

— Quoi! ton archange?...

— Est un démon.

— Écoute, mon ami Jacques; je crois que tu exagères encore; si je ne crois pas aux séraphins, je ne crois pas non plus aux diables. Je veux bien supposer, puisque tu l'exiges, que ta femme n'est pas la sainte Vierge; mais encore permets-moi de n'être pas convaincu que ce soit Lucifer.

— C'est au moins son cousin, Astaroth ou Belzébuth.

— Quoi! l'héritière d'une famille de noblesse de robe du Bourbonnais!

— Belle noblesse, ma foi! Pour rendre service à leurs amis, son père et sa mère aunaient du calicot dans un faubourg de Moulins.

— La veuve d'un lieutenant général!

— Lieutenant, oui; mais général, non.

— Une femme qui a des goûts si modestes!

— Regarde : elle marche sur l'Aubusson, s'assied sur le velours, se couche dans la batiste.

— Elle qui ne voulait qu'un pauvre châle de laine!

— Pourvu que cette laine vînt de Cachemire.

— Tu la calomnies! Elle a horreur du vaudeville et tient le mélodrame en abomination!

— Oui; mais elle a sa loge aux Italiens et une autre à l'Opéra.

— Elle adorait le coin du feu!

— Elle le chérit encore, quand il y a cinq cents personnes à l'entour.

— Et sa passion pour les chaumières et les maisonnettes?

— Elle la nourrit toujours; ses albums en sont pleins, chaumières à l'aquarelle et maisonnettes à la sépia.

— Une Rosine qui ne voulait vivre que pour ses enfants!

— Elle n'en a pas.

— Une dévote qui préfère une bonne en socques à des laquais en poudre!

— Aussi n'a-t-elle que des grooms ou des chasseurs.

— Une veuve qui faisait fi des eaux!

— Elle ne compte pas en prendre; mais elle est très-résolue à y aller. La vertu propose, et la névrose dispose.

— Elle qui ne comprenait pas qu'on pût user d'une calèche!

— Sans doute, et c'est pourquoi elle a pris un coupé. Tiens, mon ami, regarde.

En ce moment, les roues d'un brillant équipage

ébranlèrent les pavés de la cour. Madame Maubertin descendit gaiement appuyée sur le bras d'un jeune homme ganté et verni comme une gravure de mode.

Étienne interrogea du regard son ami Jacques.

— Oh! c'est un cousin... Je l'ai à peine vu... Noblesse d'épée, celle-là; il est, je crois, officier de spahis à Constantine.

Tout en parlant, Jacques s'approcha d'une magnifique jardinière qui arrondissait sa gerbe de fleurs dans une embrasure de fenêtre; d'une main impatiente il voulut arracher une rose, mais une épine lui déchira le doigt.

— Oh! fit-il en retirant sa main rougie de gouttes de sang.

— C'est un symbole, mon ami, lui dit Étienne; si derrière la fleur se tient l'épine.

DERRIÈRE LA CROIX SOUVENT SE TIENT LE DIABLE

L'Amour fait danser les ânes.

L'AMOUR

FAIT DANSER LES ANES

On dit ordinairement et mieux : *l'Amour apprend les ânes à danser.*

La légèreté et la souplesse singulières avec lesquelles ces animaux bondissent et se trémoussent dans la prairie auprès des ânesses, quand arrive le mois de mai, ont probablement donné lieu à ce proverbe employé pour signifier que l'amour polit le naturel le plus inculte.

On voit, en effet, de vrais rustres qui, sous l'influence de cette passion, parviennent à se défaire de leurs instincts grossiers, de leurs habitudes brutales, et y substituent des manières agréables, des mœurs courtoises que leur com-

muniquent des femmes aimables auxquelles ils cherchent à plaire; transformés dans le commerce de ces enchanteresses, ils offrent un caractère nouveau décoré d'un relief d'urbanité et de distinction qui fait d'eux des êtres charmants. C'est la métamorphose de l'âne de Lucien ou d'Apulée. Cet animal devient homme après avoir brouté des roses.

On ne saurait nier d'après cela que l'amour ne soit *un grand maître*, mais il faut avouer aussi que, si cet habile maître apprend beaucoup de choses à ceux qui ne savent pas, il en fait oublier beaucoup à ceux qui savent. Ces deux propositions sont également vraies; la première a été démontrée par le proverbe précédent, la seconde va l'être par le suivant :

L'AMOUR FAIT PORTER SELLE ET BRIDE AUX PLUS GRANDS CLERCS.

Celui-ci a dû son origine au fabliau dit *le lai d'Aristote*, où il se trouve formulé à peu près dans les mêmes termes.

Voici le canevas de ce fabliau, que j'ai retracé de mémoire, en le modernisant, parce que je n'avais pas le texte sous les yeux pour en donner une traduction littérale.

Alexandre le Grand, épris d'une jeune et belle Indienne, semblait avoir perdu le goût des conquêtes. Ses guerriers en murmuraient; mais aucun d'eux n'était assez hardi pour lui exprimer le mécontentement général que sa conduite avait excité. Son précepteur Aristote s'en chargea. Il lui représenta librement, au nom de l'armée, qu'il ne convenait pas à un conquérant de négliger ainsi la gloire pour l'amour; que l'amour n'était bon que pour les bêtes, et que l'homme esclave de l'amour méritait d'être envoyé paître comme elles. Une telle remontrance, autorisée sans

doute par les mœurs du temps jadis, qui étaient bien différentes des nôtres, fit impression sur le monarque, et il se décida, pour apaiser les murmures de son armée, à ne plus aller chez sa maîtresse; mais il n'eut pas le courage de défendre qu'elle vînt chez lui. Elle accourut tout éplorée pour savoir la cause de son délaissement, et elle apprit ce qu'avait fait Aristote.

— Eh quoi! s'écria-t-elle, le seigneur Aristote a de l'humeur contre le penchant le plus naturel et le plus doux! Il vous conseille d'exterminer par la guerre des gens qui ne vous ont fait aucun mal, et il vous blâme d'aimer qui vous aime! C'est une déraison complète, c'est une impertinence inouïe qui réclame une punition exemplaire, et, si vous voulez bien le permettre, je me charge de la lui infliger.

Alexandre ne s'opposa point à ses projets, et dès ce moment elle mit tout en œuvre pour séduire le philosophe. *Ce que veut une belle est écrit dans les cieux*, et l'égide de la sagesse ne met pas à couvert de ses traits vainqueurs. Le vieux censeur des plaisirs l'apprit à ses dépens. Son cœur, surpris par les galanteries les plus adroites, se révolta contre sa morale. Vainement il crut l'apaiser en recourant à l'étude et en se rappelant toutes les leçons de Platon : une image charmante venait sans cesse se placer devant ses yeux, et détournait vers elle seule toutes les méditations auxquelles il se livrait. Enfin il reconnut que l'étude et Platon ne sauraient le défendre contre une passion si impérieuse, et son esprit subtil lui révéla que le meilleur moyen de la vaincre était d'y céder. Dès l'instant il laissa là tous les livres et ne songea qu'aux moyens d'avoir un entretien secret avec la jeune Indienne. Un jour qu'elle faisait une promenade solitaire dans le jardin du

palais impérial, il accourut auprès d'elle, et à peine l'eut-il abordée qu'il se jeta à ses pieds, en lui adressant une pathétique déclaration.

L'enchanteresse feignit de ne pas y croire pour se la faire répéter. Cette manière de prolonger les jouissances de l'amour-propre était alors en usage chez le beau sexe. Obligée enfin de s'expliquer, elle répondit qu'elle ne pouvait ajouter foi à des aveux si extraordinaires sans des preuves bien convaincantes. Toutes celles qu'il était possible d'exiger lui furent offertes.

— Eh bien, reprit-elle, il faut satisfaire un caprice. Toute femme a le sien : celui d'Omphale était de faire filer un héros, et le mien est de chevaucher sur le dos d'un philosophe. Cette condition vous paraîtra peut-être une folie; mais la folie est à mes yeux la meilleure preuve d'amour.

Il fut fait comme elle le désirait. Qu'y a-t-il en cela d'étonnant? Le dieu malin qui change un âne en danseur peut également changer un philosophe en quadrupède. Voilà notre vieux barbon sellé, bridé, et l'aimable jouvencelle à califourchon sur son dos. Elle le fait trotter de côté et d'autre, et pendant qu'il s'essouffle à trotter, elle chante joyeusement un lai d'amour approprié à la circonstance.

Enfin, quand il est bien fatigué, elle le presse encore et le conduit... devinez où? — elle le conduit vers Alexandre, caché sous un berceau de verdure d'où il examinait cette scène réjouissante. Peignez-vous, si vous le pouvez, la confusion d'Aristote, lorsque le monarque, riant aux éclats, l'apostropha de cette manière : —O maître! est-ce bien vous que je vois dans ce grotesque équipage? Vous avez donc oublié la morale que vous m'avez faite? et maintenant c'est vous qu'il faut mener paître. La

raillerie semblait sans réplique; mais l'homme habile a réponse à tout. — Oui, c'est moi, j'en conviens, répondit le philosophe en se redressant. Que l'état où vous me voyez serve à vous mettre en garde contre l'amour. De quels dangers ne menace-t-il pas votre jeunesse, lorsqu'il a pu réduire un vieillard si renommé par sa sagesse à un tel excès de folie?

Cette seconde leçon était meilleure que la première. Alexandre parut l'approuver, et il promit de la méditer auprès de la jeune Indienne. C'était là qu'on lui reprochait d'avoir perdu sa raison, c'était là qu'il devait la retrouver. Il y réussit; mais ce fut, dit-on, par l'effet du temps, plutôt que par celui de la leçon. Le temps, pour guérir de l'amour, en sait beaucoup plus qu'Aristote.

Ce fabliau, attribué à un chanoine de Rouen, Henri d'Andely, trouvère du XIIIe siècle, est tiré d'un conte arabe intitulé : *le Vizir sellé et bridé*. L'idée de substituer Aristote à un vizir vint, suivant J. M. Chénier, de l'autorité même qu'Aristote avait acquise dans les écoles du moyen âge. Cette idée était assez absurde; mais il faut reconnaître, afin de la justifier un peu, qu'elle répondait à l'esprit du temps, et qu'elle ménageait au trouvère un moyen sûr de rendre plus frappante la moralité qu'il voulait offrir à ses contemporains. Pouvait-il mieux montrer à quelle extravagance l'amour pousse les vieillards mêmes, que par l'exemple de celui qui était à leurs yeux la plus haute personnification de la science et de la sagesse?

Du même fabliau dérive l'expression *faire le cheval d'Aristote*, par laquelle on désigne une pénitence qui est imposée dans le jeu du *gage-touché*, ou dans quelque autre jeu semblable, et qui consiste à prendre la posture d'un

cheval, afin de recevoir sur son dos une belle qu'on est obligé de promener ainsi dans le cercle, où les joueurs l'embrassent tour à tour, et s'égayent aux dépens de son conducteur, réduit au rôle ridicule d'intendant de leurs menus plaisirs.

Cette pénitence est une allusion à l'usage symbolique d'après lequel un vaincu ou un vassal, forcé de faire acte de soumission à son vainqueur ou à son suzerain, allait se courber en sa présence, sellé et bridé pour lui servir de monture. L'histoire rapporte plusieurs exemples de cet usage, plus ou moins complétement observé, depuis le malheureux fils de Psammenit, conduit au supplice avec un mors dans la bouche, par ordre de Cambyse, jusqu'à Hugues de Châlons, qui, reconnaissant qu'il ne pouvait résister aux Normands, se rendit auprès des fils de leur duc Richard, et se roula à leurs pieds, avec une selle sur les épaules, pour implorer son pardon. C'est en vertu d'un pareil usage qu'Eustache de Saint-Pierre et cinq ou six bourgeois de Calais se présentèrent, la corde au cou, à Édouard III, roi d'Angleterre.

ZÉPHIRINE

OU

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

Qu'on se représente le salon de madame la marquise de M... (nous pourrions aussi bien dire la duchesse) ; tous ses amis s'y trouvent réunis. La soirée a un but sérieux. Il ne s'agit cependant ni de tirer une loterie, ni d'organiser une souscription en faveur de quelque œuvre pieuse, ni même de danser la polka ; la question à l'ordre du jour est le choix du proverbe à jouer pour la fête de la maîtresse de la maison.

Comme il arrive toujours en pareil cas, après avoir été aussi ardente que possible, la discussion se traînait péniblement au milieu de l'indifférence générale, et menaçait même de s'éteindre, lorsqu'une voix, partie d'un des angles du salon, s'écria tout à coup : — Si je vous contais une histoire?

— Une histoire de revenants? demanda une jeune dame blonde, qui avait proposé pour sujet de proverbe :

QUI AIME BIEN, TARD OUBLIE.

— Les revenants sont passés de mode ; mais il s'agit d'une histoire d'amour, ce qui vaut bien tous les spectres d'Anna Radcliffe.

Nous dirons tout de suite au lecteur impatient de connaître celui qui va lui raconter une histoire d'amour, qu'il se nomme D..., qu'il est notaire à la résidence de C..., âgé de trente-quatre à quarante ans, portant des lunettes, et renommé pour son esprit dans tous les châteaux de l'arrondissement d'A...

D... prit place devant la cheminée, et, le coude renversé, la jambe droite posée sur la gauche, la botte en pointe, il commença ainsi :

— Vous vous étonnez sans doute, messieurs et mesdames, qu'un garçon aussi bien tourné que moi, jouissant de toutes ses facultés et d'une étude bien achalandée, soit resté célibataire. Ne vous hâtez pas de me juger ; n'allez pas croire que je sois resté constamment insensible aux traits de Cupidon. Mon cœur de notaire a battu, trop battu même ; et l'amour, qui depuis Troie a perdu tant de choses, a été la cause de ma ruine, je veux dire de mon célibat.

Je vais vous révéler ce mystère ; écoutez la confession d'un enfant du siècle.

Dans les premières années qui suivirent la révolution de juillet, mon père m'avait placé chez un notaire de ses amis. J'avais un cœur de vingt ans, un habit de vingt ans, en un mot, toutes les passions et tous les charmes de la jeunesse. Mes larmes coulent rien qu'en songeant à ce temps heureux où l'âme chasse aux papillons, où l'on est blond, où l'on est habillé en drap bleu-barbeau.

Pénétré des devoirs qu'impose la cléricature, je n'avais encore gravé dans mon cœur que quelques articles du Code de procédure civile, lorsqu'un matin, en m'asseyant devant mon bureau, je vis sur la grande place, en face de la fenêtre de l'étude, une image dont le souvenir gracieux me poursuit encore. C'était une toile de plusieurs pieds de haut, représentant une femme sauvage avalant des cailloux et des lames de sabre; je la vis, et soudain j'en devins amoureux.

— De la femme sauvage? demanda la marquise.

— De Zéphirine, de l'adorable Zéphirine! Elle se tenait debout, montrant la toile avec sa baguette. Immobile contre la vitre, je l'admirais accueillant les amateurs avec un irrésistible sourire, et recevant les gros sous de sa main blanche et agile. Je la vois encore, le bras arrondi sur la hanche, la taille cambrée, l'œil noir, le teint nuancé de rose, la narine mobile, le nez vif et droit, son jupon bleu chamarré de paillettes laissant voir ses jambes mignonnes, auxquelles s'attachaient deux pieds de fée. Je vous épargne l'ennui de mes premières émotions ; je ne vous dis ni mes regards ardents, ni mes soupirs de flamme, ni mes lettres frénétiques...

— Vous écrivîtes à Zéphirine?

— Je lui écrivis, et je me rappelle encore ma première lettre :

« Vierge de mes songes, je t'ai vue, et je t'ai aimée ; te voir et te le dire, voilà ma seule ambition. Tu es belle comme Vénus, et modeste comme Minerve. La rosée que l'Aurore dépose au sein des fleurs est moins pure que toi. Ame de mon âme, tu tiens ma vie entre tes mains; aime-moi, si tu ne veux voir mourir à tes pieds celui que tu peux faire le plus heureux ou le plus malheureux des mortels. »

Après une correspondance des plus orageuses, elle me répondit qu'elle m'aimait, en post-scriptum. Je baisai et rebaisai cent fois le bas de sa lettre, et je me mis à marcher à grands pas dans ma chambre, cherchant les moyens de me réunir pour jamais à celle que j'adorais, et de l'arracher à un métier qui n'était pas fait pour elle.

Non, m'écriai-je dans mon enthousiasme, tu n'es point née pour vivre avec des saltimbanques qui abuseront tôt ou tard de ton innocence, pour te faire avaler des cailloux et des lames de sabre! Je saurai soustraire ton palais à cette ignominieuse extrémité ; ta voix, qui s'enroue à vanter les superbes qualités de la femme sauvage, ne devrait murmurer que des paroles d'amour ; ta main, si fine et si petite, ne devrait tenir d'autre baguette que celle d'une fée; je te rendrai au monde dont tu feras le plus bel ornement ; avant un mois, je veux que tu danses dans les salons de la préfecture!

J'en étais là de ce monologue, quand j'entendis ma porte s'ouvrir doucement, et je reçus dans mes bras Zéphirine palpitante.

Avec quel plaisir je la regardais! Avec quelle anxiété je suivais sur ses traits la trace des émotions que devait

faire naître dans son âme une situation si nouvelle! Je voulus lui prendre la main, elle me repoussa d'un air plein de dignité.

— Monsieur, me dit-elle, ne me faites pas repentir de ma confiance; je ne suis point ce que vous croyez. Je m'appelle Zéphirine de Valcour; mon père, officier supérieur de la garde, mort en juillet...

— O Zéphirine! m'écriai-je hors de moi-même, mes pressentiments ne m'ont point trompé; tu n'es pas née saltimbanque; mais, hélas! quelle distance nous sépare! Le fatal préjugé de la noblesse...

— Ne m'empêchera pas de vous donner ma main si vous vous en montrez digne. Il faut me soustraire aux persécutions d'un homme qui, après avoir juré à mon père mourant de veiller sur moi, m'exploite indignement, et veut me forcer à épouser son paillasse Cabochard, dit l'incomparable Mexicain.

— Je te sauverai, Zéphirine, je t'enlèverai à ces misérables. Je vais tout préparer pour notre fuite; en attendant cette chambre te servira d'asile; je t'y laisse sous la sauvegarde de l'honneur et de l'amour.

J'ai oublié de vous dire que mon patron était maire de la ville. Comme j'allais chercher dans mon bureau quelques centaines de francs, fruit de mes économies de jeune homme, il me fit entrer dans son cabinet, et, me montrant un homme d'assez mauvaise mine qui se tenait debout à son côté, il me dit d'un ton brusque et menaçant :

— C'est donc vous qui voulez réduire à la misère ce digne Bilboquet qui fait depuis trente ans les délices de notre ville, en lui enlevant une artiste qui n'a pas sa pareille pour le saut périlleux? Je vous somme, au nom de la loi et de la morale, de déclarer où vous l'avez cachée.

— C'est aussi au nom de la morale et de la loi, répondis-je avec une indignation contenue, que je vous somme de faire arrêter le susdit Bilboquet, coupable de suppression d'état à l'égard de mademoiselle Zéphirine de Valcour, fille de M. le comte de Valcour, officier supérieur de la garde, mort à Paris en 1830, victime de son dévouement à la monarchie.

Bilboquet haussa les épaules, et me toisa dédaigneusement.

— Connu! connu! s'écria-t-il; c'est la troisième fois que Zéphirine s'amuse ainsi aux dépens des âmes sensibles qui ont comme vous vingt ans et un habit bleu-barbeau. Elle éprouve de temps en temps le besoin de me quitter; mais elle revient toujours au bercail : je suis si bon pour mes pensionnaires! Rendez-moi Zéphirine, jeune imprudent; la représentation va commencer, et il faut bien que quelqu'un crie : Prenez vos billets!

— Tu mens, tu n'es qu'un vil imposteur! Je demande justice pour mademoiselle de Valcour.

— Voilà, reprit Bilboquet, des papiers qui constatent que mademoiselle de Valcour est sortie de l'hospice des Enfants trouvés. Je voulais les faire légaliser par M. le maire, afin de procéder tout de suite au mariage de mademoiselle Zéphirine, saltimbanque, avec M. Cabochard, paillasse. Pourvu qu'il ignore l'escapade de sa prétendue! L'incomparable Mexicain serait capable de n'en plus vouloir; et vous êtes trop généreux, jeune homme, pour compromettre une faible femme.

Ames sensibles, cœurs qui avez aimé, vous comprendrez mon désespoir! Je voulus me tuer après avoir plongé un poignard dans le sein de la perfide; mais elle disparut le jour même. J'ai eu plus tard la consolation d'apprendre

que je n'avais pas nui à son avenir. Zéphirine devint madame Cabochard.

Ce qu'il y avait de plus terrible dans ma situation, c'est que je ne trouvais personne à qui confier mes chagrins; tout le monde riait en voyant ma physionomie de douloureuse résignation.

Mon patron s'était hâté de raconter mon aventure à mes collègues de l'étude, elle avait couru tout le pays; j'étais devenu un héros à dix lieues à la ronde : si bien que, quelque temps après, lorsque mon père songea à me marier, je me hasardais difficilement à me montrer en plein jour dans les rues.

Ma prétendue était jolie, ses parents bien disposés en ma faveur. Je fis ma première visite; à peine m'étais-je approché de mademoiselle Henriette pour lui adresser un compliment, qu'elle se leva, mit sa main sur sa bouche, et disparut en poussant un éclat de rire étouffé : le souvenir de ma déplorable passion avait produit son effet. Je l'entendis ensuite dans la chambre voisine rire tout à son aise; sa mère me dit qu'elle était sujette à ces accès, qui devenaient plus rares de jour en jour, et que le mariage devait faire disparaître.

— En fîtes-vous l'essai? demanda la maîtresse de la maison.

— Non vraiment. Depuis, je n'ai plus voulu me marier.

— Eh bien! dit un des assistants, vous venez, sans vous en douter, de nous donner le sujet du proverbe que nous cherchions tout à l'heure.

— Voyons le titre.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Au royaume des aveugles les borgnes sont rois.

AU PAYS DES AVEUGLES

LES BORGNES SONT ROIS

Le texte exact ne porte pas *au royaume des aveugles*, etc., mais bien : *au pays des aveugles*, etc., et la substitution qu'on fait du mot *royaume* au mot *pays* est une faute qui détruit le sel de ce proverbe traduit du grec par les Latins dans les termes suivants : *in regione cæcorum rex est luscus*, mot à mot en français : *au pays des aveugles, roi est le borgne.*

Les Latins disaient encore : *inter cæcos regnat strabus;* — *parmi les aveugles règne le louche.*

Notre proverbe s'adresse aux gens d'un médiocre savoir que les ignorants admirent. Il est susceptible de l'application la plus fréquente, car on ne voit partout que des louches d'intelligence, des borgnes d'esprit ou des demi-savants dont la renommée extraordinairement surfaite s'accroît et se propage en proportion de l'imbécillité du public aveugle qui la proclame.

On pourrait leur appliquer aussi le dicton, non moins spirituel qu'original : *ils ont étudié pour être bêtes*, ou le mot de Rabelais sur les précepteurs de Gargantua : « leur sçavoir n'est que besterie. »

IL FAUT AMADOUER LA POULE

POUR AVOIR LES POUSSINS

Mademoiselle Euphrosine monta vers la brune dans la chambre qu'elle occupait au faîte d'une maison de la rue des Cinq-Diamants, tenant à la main un boisseau de charbon enveloppé dans un numéro de la *Gazette des Tribunaux*, et bien déterminée à en finir.

— Que fais-je dans la vie ? dit-elle d'une voix sombre ; où vais-je? que suis-je? d'où sors-je, et à qui plais-je?...

Elle ne put continuer ces harmonieuses exclamations.

et alla ouvrir un tiroir où se trouvait un paquet de lettres qu'elle déploya d'une main égarée par le désespoir. Elle tomba sur les passages les plus échevelés :

« O mon hange! ô ma perle! sait-tu bien que ma destinée est antièrement confondue dedans la tienne? Oui, jeune fille, tu est mon incendit, mon Vésuve! Grasse à toi, hange d'essieu, mon existance est enivrante, haromatique comme l'Arabie; il me semble que tout est autour de moi vanille, amande douce, crème de rose, Portugal...

« Zéphyrin, artiste en cheveux. »

Euphrosine aussi était artiste, — artiste en corsets.

— Et il me trahit! ajouta-t-elle, et pour qui?... Pour une personne qui pesait cent soixante-dix-neuf livres sept onces et neuf gros à la dernière fête de Saint-Cloud... Ah! le...

Elle n'acheva pas.

Elle ferma le tiroir aux lettres, boucha hermétiquement la fente de sa porte et sa fenêtre à tabatière, renversa la braise sur un fourneau, et quand tout fut prêt... elle prit son accordéon, et se mit à entonner le chant du cygne, en jouant dans les cordes lugubres de l'instrument, dans l'octave du canard.

L'accordéon se tut, et l'instrumentiste se décida à vivre encore une nuit; mais c'était la dernière, oh! oui, la dernière, à moins pourtant que...

Elle souffla sa chandelle et s'endormit.

Le lendemain, elle descendit à la boutique à l'heure ordinaire; mais elle eut beau regarder dans la rue, cherchant à apercevoir Zéphyrin, elle n'aperçut rien, et la pudeur ne lui permit pas de rester plus longtemps sur le seuil de la porte.

Vers les dix heures du matin, on vit paraître dans la boutique celle qu'Euphrosine appelait sa rivale, la radieuse madame Rosalba Louchard, jeune veuve âgée de neuf lustres et très-rigide dans ses principes.

Quelques mois auparavant, il ne s'en était pas fallu de l'épaisseur d'un cheveu que madame Louchard ne congédiât sa première ouvrière, mademoiselle Euphrosine, qui attirait dans le magasin un petit garçon coiffeur du voisinage, nommé Zéphyrin, qu'elle avait surpris un jour devant le comptoir, gesticulant et faisant à mademoiselle Euphrosine une déclaration d'amour, tirée des profondeurs de sa poitrine d'homme, comme à l'Ambigu.

Cependant, depuis quelque temps, madame Louchard trouvait Zéphyrin plus posé et susceptible d'apprécier une personne d'éducation, quels que fussent son âge et son poids. Le bruit courait même dans le quartier que madame Louchard songeait à se remarier ; Zéphyrin n'avait rien, il est vrai ; mais la maîtresse corsetière avait, disait-on, du foin dans ses socles ; et pourquoi l'amour sans capitaux ne s'unirait-il point à l'embonpoint inscrit à la caisse d'épargne ?

— Zéphyrin n'est pas encore venu ? dit madame Louchard en caressant les mèches de son tour.

— Non, il n'est pas venu, murmura Euphrosine entre ses dents, vieille...

Elle n'acheva pas.

Au même instant, une apparition, sentant l'huile de Macassar, traversa la boutique comme un éclair : c'était Zéphyrin. Il s'élança d'un bond dans l'arrière-boutique, où l'attendait madame Louchard, et là il se mit à la coiffer, ou plutôt à coiffer son tour, comme on ne coiffe plus que dans la rue des Cinq-Diamants : c'était à la fois vaporeux

et monumental. Madame Louchard parut rajeunie d'au moins cinq semaines : son tour, c'était sa vie.

Zéphyrin retraversa la boutique comme l'éclair, sans même jeter un mot, une œillade au comptoir. Et cependant Euphrosine était là!... Elle est là, ton Euphrosine, ingrat coiffeur!

— Ah ! c'est trop fort ! dit Euphrosine en elle-même ; ne pas daigner me gratifier du simple coup d'œil que se doivent au moins les personnes bien élevées !

Elle regretta de n'en avoir pas fini la veille. Mais qu'importe! le charbon est tout prêt; et, pour ne plus souffrir, pour se venger d'un être atroce, que faut-il?... Un moment de résolution et une allumette chimique.

Madame Louchard et son tour sortirent pour aller faire des visites. Alors Euphrosine n'hésite plus, elle prend un prétexte pour monter à sa mansarde; mais, au moment où elle va quitter le comptoir pour accomplir son fatal dessein, l'Amour paraît dans la boutique.

Oui, l'Amour lui-même, représenté par Zéphyrin, qui tient sur ses deux poings deux perruques de débardeur qu'il va porter dans le voisinage pour un bal masqué du soir.

Il se place devant Euphrosine; il s'écrie en agitant ses deux perruques :

— Oh! mais quoi!... Qui?... Toi?... De moi?... Pour elle?... Non !... Ciel !... Terre!... Mort!... Enfer!!!

— Ah! je te comprends, s'écrie Euphrosine ; mais explique-toi.

— Non ; vois-tu, ajoute Zéphyrin toujours avec ses deux perruques à la main, dans les veines de ce bras-là bouillonne du sang d'artiste... Qui, moi, je végéterais ! J'emploierais éternellement mon existence d'homme à crê-

per et à poudrer des crinières!... Pitié!... J'aime l'art en grand, il me faut la carrière du ténor... J'ai l'*ut;* oui, l'*ut*...

Oh! Mathilde, ido!...

Une sonnette se fait entendre à l'extrémité de la rue.

— On y va! s'écrie le coiffeur de l'avenir.

— Arrête, oh! arrête, dit Euphrosine; plus qu'un mot...

Mais Zéphyrin ne l'entend plus; il est déjà dans la rue, il lève en l'air ses deux perruques, et les secoue d'un mouvement frénétique en criant: « Hourrah! »

— Il m'aime encore! se dit Euphrosine; mais comment accorder ces preuves d'amour avec ce qu'il est pour madame Louchard?... Zéphyrin, Zéphyrin, mangeriez-vous à deux rateliers?

Cependant, malgré cette idée, la journée fut meilleure pour Euphrosine qu'elle n'aurait cru. Mais que devint-elle, et quelle nouvelle secousse, lorsque madame Louchard, rentrant vers quatre heures, dit en traversant la boutique:

— Je vais ce soir aux Folies-Dramatiques avec Zéphyrin!

A ces mots, le corset qu'Euphrosine achevait lui tomba des mains. Ses yeux se fermèrent; elle fut sur le point de s'évanouir; mais elle pensa que ce serait assurer le triomphe de sa rivale, et parvint à reprendre son sang-froid et son corset.

A six heures précises, un fiacre s'arrêta devant la boutique; c'était encore l'Amour; mais cette fois, l'Amour régulier, mais correct; plus de perruques de débardeur, de la distinction, de la tenue, gants serin à 29.

Zéphyrin s'approcha familièrement de madame Lou-

chard, et, après avoir retouché sa coiffure, lui adressa quelques paroles à l'oreille. Celle-ci sourit agréablement, et dit, en se tournant vers la cautonade :

— Mesdemoiselles, c'est demain dimanche; M. Zéphyrin veut bien vous inviter à une promenade à Romainville... Il y aura des ânes...

Il faudrait connaître la langue musicale de M. Sudre pour rendre l'accent d'amertume et de raillerie avec lequel cette phrase fut prononcée. Euphrosine ne répondit pas; elle avait pris son parti : tout cela était évidemment trop mesquin.

— Non, non, s'écria-t-elle dès que le fiacre se fut éloigné, ce n'est plus la mort cachée, ignorée, qu'il me faut; c'est la mort en plein vent, à la campagne, à la face du ciel, sous tes propres yeux, monstre!... Demain il y aura des ânes, dis-tu, à Romainville; eh bien, je choisirai l'animal le plus fougueux, le plus sauvage, et je veux qu'il m'entraîne n'importe où... J'irai finir ma vie dans le fond de quelque précipice... comme *Mazetta*...

La journée du lendemain fut pour la sensible Euphrosine une série de chagrins et de vexations. Elle eut le plus mauvais âne de la société, un de ces ânes sans amour-propre, que ni la persuasion ni les épingles ne peuvent faire marcher.

Madame Louchard triomphait au contraire; Zéphyrin n'avait d'attentions et de cajoleries que pour elle. Il s'était fait son premier écuyer. Madame Louchard était montée sur un âne d'un tempérament extraordinaire, qui voltigeait, galopait, caracolait à volonté; un volcan, un amour d'âne.

A l'heure du dîner, on revint par la grande allée de la forêt ; tous les ânes, électrisés par leur écurie, allaient

comme le vent. Madame Louchard était en tête, fendant les airs, échevelée, délirante ; Zéphyrin lui-même avait peine à la suivre. On criait : « Vive madame Louchard ! » quand tout à coup son âne fait un chassé-croisé, la selle tourne, et voilà la perle des amazones qui tombe à la renverse sur le gazon.

On la crut blessée ; mais elle n'était qu'émue.

Dès qu'elle fut remise sur ses jambes, son premier mouvement fut de s'écrier d'un ton désespéré : — Et mon tour ! mon tour !

— Preuve qu'elle pense toujours à Zéphyrin, se dit Euphrosine.

Le tour était resté sous l'âne, qui se roulait sur le gazon.

On transporta madame Louchard à l'auberge du Tourne-Bride. Zéphyrin, qui voyait que son plus grand chagrin était de se sentir décoiffée, était déjà en fonctions, les manches retroussées, les pincettes en main. Toutes les jeunes filles étaient occupées à rendre la forme humaine au chapeau de madame Louchard.

— Ne craignez rien, dit Zéphyrin à l'infortunée corsetière, tout sera bientôt réparé, oh ! ma poule...

— Sa poule ! s'écrie Euphrosine sur le point d'éclater.

Zéphyrin lui marche violemment sur l'orteil :

— Aidez-moi donc au moins, lui dit-il en affectant de la brusquer, vous qui êtes là à me regarder les bras croisés... Tenez-moi cela...

En même temps il lui met dans la main un papier en forme de triangle, sur lequel elle jette machinalement les yeux.

O surprise ! ô joie ! qui l'eût pensé ? O sublime adresse d'une âme sensible, qui ne s'arrête devant aucune espèce de désagrément, d'abnégation ni de ficelle !

Euphrosine, transportée tout à coup du dernier paroxysme de la désolation au faîte de l'enchantement, a lu sur le papier triangulaire, destiné à former la plus belle papillote du tour de madame Louchard. ce proverbe, ce proverbe du bonheur qui la rend à la vie en lui expliquant de point en point la conduite du coiffeur :

IL FAUT AMADOUER LA POULE POUR AVOIR LES POUSSINS.

N'éveille pas le chat qui dort.

NE RÉVEILLE PAS

LE CHAT QUI DORT

On ne porte pas la main impunément sur un chat endormi, car il a le réveil méchant, et il donne des coups de griffes à l'imprudent qui se fait un jeu de troubler son sommeil. De là ce proverbe dont le sens métaphorique est qu'on doit laisser tranquille un ennemi dangereux, ne pas réveiller une querelle assoupie, ne pas chercher un désagrément ou un mal qu'on peut éviter.

C'est ainsi que l'entendent tous les peuples chez lesquels il est usité, à l'exception des musulmans, qui l'em-

ploient au propre, comme une espèce de précepte religieux par lequel ils recommandent de traiter le chat avec douceur, à l'exemple de Mahomet. Ils racontent que le Prophète, dans un moment où l'heure de la prière l'appelait à la mosquée, voyant son chat endormi sur la manche de sa robe, aima mieux couper cette manche que de réveiller ce chat favori.

Nous avons aussi l'adage *il ne faut pas courroucer la fée*, pour exprimer à peu près la même idée que *ne réveille pas le chat qui dort*. Cet adage est un reste de la croyance aux fées jadis générale en France, où elle n'est pas encore entièrement détruite dans les campagnes. On distinguait ces fées en *magiciennes* et en *sorcières*, en *bienfaisantes* et en *malfaisantes*, en *bonnes dames* et en *mauvaises dames*, et l'on pensait, conformément à la doctrine de l'Edda, que les bonnes dispensaient d'heureuses destinées, tandis que les mauvaises ne produisaient que des malheurs. La crainte qu'inspiraient celles-ci était extrême, et elle avait donné lieu à plusieurs pratiques superstitieuses, au moyen desquelles on espérait les empêcher de faire du mal. Legrand d'Aussy, dans son *Recueil de fabliaux* (tome I, page 79), rapporte qu'à l'abbaye de Poissy, fondée par saint Louis, on célébrait, tous les ans, une messe pour préserver les religieuses du pouvoir de ces méchantes fées.

CHAQUE OISEAU

TROUVE SON NID BEAU

Une aigrette de fleurs à son chapeau, le Matin est arrivé, d'un pas leste et le front joyeux, au sommet de la colline. Il regarde les maisons du village d'un air doux et bienveillant. Le coq, à son approche, s'est mis à chanter de joie. Toutes les fenêtres s'ouvrent; celle de Colette n'est pas la dernière à fêter sa bienvenue. Colette aime à voir le Matin, et le Matin sourit à Colette; n'est-elle pas la plus jolie comme la plus sage des filles de l'endroit? Que de belles promesses, que de galants propos le maître du château a perdus en causant avec elle! Colette est fiancée à Colin, elle ne veut pas d'autre mari que lui. En un tour de main sa toilette est achevée; vermeille comme l'Aurore.

elle paraît un instant, pour respirer la brise sans doute ; mais non, une autre croisée est ouverte depuis longtemps en face de la sienne. C'est le fiancé qui épie le réveil de la fiancée ; enfin elle se montre. — Bonjour, Colette ! — Bonjour, Colin !

Le village a pris un air de travail et d'activité ; tout le monde en passant salue Colette ; le bouvier pique ses bœufs indolents, les faneuses se dirigent en chantant vers le pré, Colin conduit son blond troupeau en jouant de la musette.

Où vont ces deux moineaux tenant chacun un brin de paille dans leur bec? Ils se posent dans une fente de mur, juste à côté de la fenêtre où Colette vient de suspendre une cage habitée par deux fauvettes.

Colette a mis tout en ordre chez elle. Frais réduit de la villageoise, comme vous êtes propre, comme vous êtes gai ! Elle-même, comme elle est heureuse en regardant son rouet, son vase de fleurs, son crucifix et quelquefois aussi le miroir dans lequel se reflètent ses traits naïfs !

Pendant que Colette travaille et file sa laine, l'abeille butine sur le vase de fleurs, les fauvettes chantent dans leur cage, et les moineaux babillent sur le mur. Le ménage ailé s'est placé sur le rebord de sa demeure et semble appeler ses voisins ; les fauvettes avancent la tête hors de leurs barreaux, comme pour se prêter de meilleure grâce à la conversation. Que se disent-ils entre eux ?

Colette les comprend, car Colette est filleule d'une fée. Elle peut parler avec les oiseaux, comme le Petit Chaperon Rouge s'amusait le soir à causer avec les rouges-gorges le long des buissons. La fauvette disait au moineau :

— Regarde mon nid, comme il est gracieux et doux, suspendu entre ces deux bâtons qui soutiendront ma cou-

vée ! Ce sont les doigts de Colette qui ont préparé la laine sur laquelle s'étendront mes petits. Je ne crains ni le hibou qui loge à ton côté, ni le chat qui rode sur la gouttière, ni la pluie, ni l'orage, ni le vent. Il n'est pas de nid plus beau que le mien.

Le moineau répondait à la fauvette :

— J'ai ramassé les fleurs fanées que Colette laisse tomber chaque soir de ses cheveux, et avec leurs tiges entrelacées j'ai bâti mon nid ; je l'ai garni avec le duvet dont le printemps couvre les jeunes saules. C'est un abri sûr et impénétrable, d'où ma famille s'élancera pleine de force et de gaieté. Mon nid est celui d'un oiseau libre, il est plus beau que le tien.

Du haut du toit, une hirondelle éleva la voix :

— Vous ne savez ce que vous dites, gazouillait-elle aux fauvettes et aux moineaux. Mon nid est fait de ciment

comme une forteresse; les architectes les plus habiles n'ont rien à lui comparer pour la hardiesse de sa construction; le soleil le dore le premier à son lever, et son dernier rayon s'arrête sur lui avec complaisance. Mon nid est le plus beau de tous les nids.

Colette écoutait tous ces discours en souriant.

— La fauvette, disait-elle, s'endort sur la laine que je lui ai préparée ; le moineau est fier parce qu'il cache sa couvée dans mes vieux bouquets; l'hirondelle s'enorgueillit de sa citadelle aérienne, mais ma demeure est bien plus jolie que leurs nids. Comme la lumière se joue gaiement au milieu de mes fleurs ! La vigne qui grimpe me fait un rideau de ses jets capricieux ; je vois la rivière qui coule à travers la claire feuillée, et le vent m'apporte avec le frémissement des arbres les sons de la musette de Colin. La fauvette, le moineau et l'hirondelle ont beau se vanter, ils ne sont pas mieux logés que moi.

Et Colette, jetant autour d'elle un regard de satisfaction, se tut pour écouter : c'était l'heure sans doute où Colin confiait à l'écho les accents de sa chanson amoureuse.

Mais la pauvre musette aura bien de la peine à se faire entendre aujourd'hui ! Le seigneur du village revient de la chasse ; les piqueurs crient, les chiens aboient, la fanfare retentit. Le seigneur est monté sur un magnifique cheval blanc; une chaîne d'or brille à son cou, son œil est fier, et sa plume rouge flotte au vent.

Il s'arrête, comme d'habitude, sous la fenêtre de Colette, et pour la saluer il ôte son chaperon.

— Que faites-vous ainsi toute seule dans votre chambrette, la belle fille aux yeux bleus? Ne vous ennuyez-vous point entre ces quatre murs tristes et nus ? Venez dans

mon palais, je vous donnerai des pages ; je remplacerai par des perles les fleurs qui sont dans vos cheveux ; aujourd'hui vous n'êtes qu'une bergère, vous serez duchesse demain si vous consentez à quitter votre chaumière.

— Et pourquoi, répondit Colette, quitterai-je ma chaumière? Non, Monseigneur, je la trouve plus belle que vos palais. A quoi bon les diamants, quand on a les fleurs de la prairie ? A quoi servent les titres, quand on a déjà le bonheur? D'autres recevront avec plaisir vos hommages, elles seront heureuses et fières d'être duchesses, moi je veux être toujours votre vassale, Monseigneur. Je viens de l'apprendre tout à l'heure, chaque oiseau trouve son nid beau ; moi, je dis comme les oiseaux, et je reste dans ma chambrette.

L'écho lointain répéta les sons d'une musette. On eût dit que Colin chantait pour remercier Colette.

Le seigneur s'était éloigné triste et baissant la tête, car il aimait la jeune fille.

La bergère descend pour se mêler aux danses qui terminent les travaux de la journée. Jamais le ménétrier n'a été plus en train. Voici l'instant où le danseur embrasse sa danseuse ; on s'arrête un instant, puis la danse recommence. Le gai ménétrier fait entendre une seconde fois le trille impératif; il faut que tout le monde obéisse. La ronde villageoise a noué la main de Colette à celle de Colin ; elle rougit, son sein palpite ; le berger, non moins ému, presse doucement les doigts qu'on lui confie ; il l'entraîne sous l'ormeau, il lui peint son amoureux délire, il lui parle des dangers que l'amour du seigneur lui fait courir ; il est si pressant, si tendre, si éloquent, que la jeune fille ne lui répond que par des soupirs. — A quand notre mariage, Colette ? — A demain, Colin.

Dix heures sonnent à l'horloge de l'église. Les fauvettes se sont endormies sur leur édredon, les moineaux sur leur litière de fleurs ; l'hirondelle, pour être prête au premier signal d'alarme, montre sa tête vigilante au créneau de sa tour ; le hibou lui-même quitte à regret le nid qu'il aime pour effleurer les toits de son aile cotonneuse ; le repos descend sur le village. Après ce qui vient de se passer, la demeure de Colette lui semble encore embellie. Elle fait sa prière et s'endort en pensant à son bonheur du lendemain.

L'essaim des songes heureux s'abat sur les chaumières; tandis que les paysans dorment, le seigneur du village veille seul, et, jetant un regard dédaigneux sur ses vastes appartements, que Colette n'a pas voulu habiter, il s'écrie: Sans elle, je ne pourrai jamais dire:

CHAQUE OISEAU TROUVE SON NID BEAU.

Jamais grand nez n'a gâté beau visage.

JAMAIS GRAND NEZ

N'A GATÉ BEAU VISAGE

Parce que, dit-on, un beau visage n'a jamais été le siége d'un grand nez. Adopte une telle explication qui voudra. Quant à moi, je la rejette sans hésiter. Je crois que le proverbe a été formulé pour glorifier les grands nez et non pour les déprécier. Mon opinion d'ailleurs s'appuie sur de nombreux documents historiques et s'accorde parfaitement avec celle qui a dominé constamment chez la généralité des hommes de tous les temps et de tous les pays. En effet, si l'on excepte les Chinois, amateurs de la petitesse en cette partie et en d'autres du corps humain, et les Kalmouks, habitués à écraser le nez de leurs enfants,

sous prétexte que c'est folie de leur laisser une espèce de borne ou de cloison entre les deux yeux, on ne trouvera pas de peuple qui ne réprouve les petits nez et les nez camus comme déplaisants ou de mauvais augure, et qui n'admire les nez proéminents et grandioses. Ces nez d'élite, dont la forme superbe étonne et captive les regards, ont figuré toujours dans le monde avec un honneur infini. Témoin le nez de la Sulamite comparé à la tour du Liban par le sage Salomon dans le Cantique des cantiques, *nasus tuus sicut turris Libani* (VII, 4) ; témoin encore le nez de Cyrus que le philosophe Platon appelait un nez vraiment royal, et le nez de l'illustre Scipion Nasica, la gloire des nez romains, et le nez magnifique de François Ier, etc.,

Au reste, ce ne sont pas seulement les poëtes et les historiens qui ont proclamé l'importance et la suprématie des grands nez. L'Église elle-même s'est prononcée en leur faveur. Elle les a signalés comme des attributs éminemment propres à imposer le respect et l'obéissance, et a décidé qu'ils étaient obligatoires pour les prétendants aux dignités monastiques. Laurent de Peyrinnis, un des supérieurs de l'ordre des Minimes, l'a dit en ces termes formels : *Naso carentes eligi non possunt ad dignitates monasticas.* « Ceux qui manquent de nez ne peuvent *être élus aux dignités monastiques.* » Bien plus, un autre proverbe nous apprend *qu'il faut avoir du nez pour être pape*, et l'on voit par ce qu'on vient de lire que ce proverbe doit se prendre dans le sens littéral plus encore que dans le sens figuré du mot nez, puisque c'était de la forme de cet organe que dépendait l'élection aux dignités monastiques qui devenaient presque toujours les degrés par lesquels on s'élevait à la papauté.

On sait que Rabelais, traçant le portrait du moine par

excellence personnifié dans frère Jean des Entommeures, l'a représenté *bien fendu de gueule, bien advantagé en nez* (liv. I, ch. XXVII).

Mais à quoi bon citer tant d'exemples? Ne suffit-il pas pour la gloire des grands nez qu'ils aient obtenu la considération de la plus belle moitié du genre humain?

Il y a une épigramme dialoguée du chevalier de Choisy, dans laquelle une dame vante les grands nez et un monsieur les critique. En voici les quatre derniers vers :

LA D. — Rien n'est beau comme un nez romain.
LE M. — J'ai le nez très-français, et ne veux pas qu'il croisse.
LA D. — Ah! monsieur prêche pour son saint.
LE M. — Et madame pour sa paroisse.

Grandville a pris parti contre les grands nez, qu'il a un peu confondus avec les gros, et son crayon malicieux en a tracé une caricature fort drôlatique. Rien de mieux réussi, sans doute, pour l'effet qu'il s'est proposé, que ces deux figures contrastantes, dont l'une, au nez camus, rit de l'ampleur nasale de l'autre. Il faut pourtant observer qu'en joignant aux traits mignons de celle-ci un si curieux morceau d'histoire naturelle sous

forme d'organe olfactif, il a suivi une mauvaise variante du proverbe où l'ignorance du populaire a substitué, *joli visage* à *beau visage*, sans égard à la différence des deux expressions. Assurément il avait le droit de choisir cette variante si susceptible d'être démentie et ridiculisée. et je conviens qu'il l'a très-bien figurée dans son dessin, mais je dois remarquer, en ma qualité de parémiographe, qu'elle est tout à fait erronée. L'épithète de *joli* ne pouvant guère s'appliquer que par ironie à un visage que gâte la grandeur du nez fausse le sens du proverbe qui se prend ordinairement au sérieux. Aussi n'a-t-elle été admise dans aucun recueil. Celle du *beau*, au contraire, est dans la plupart de ceux qu'on a publiés depuis près de deux siècles, parce qu'on a reconnu qu'un grand nez, d'une forme correcte toutefois, ne dépare pas la beauté d'une mâle figure.

Du reste, le texte primitif du proverbe dit tout simplement : *Jamais grand nez n'a gâté visage.*

QUAND VIENT LA GLOIRE

S'EN VA LA MÉMOIRE*

Le 14 août de l'an 1840, M. Jean-François-Claude Perrin, chef de la maison Jean-François Perrin, Dumolard et Cie, était dans un grand trouble et dans un grand émoi.

* Proverbe synonyme de cet autre : *les honneurs changent les mœurs.*

L'honnête manufacturier n'avait pas dormi depuis trois nuits, et, dès l'aurore de cette fameuse journée, sa cuisinière l'avait vu se glisser dans son cabinet, déjà rasé et portant la cravate blanche des solennités et l'habit noir des cérémonies. C'est que, ce jour-là, la destinée électorale de M. Jean-François-Claude Perrin allait se jouer au jeu du scrutin. Il s'agissait de vaincre ou de mourir; de rester l'une des unités inscrites au grand livre des vingt-cinq mille adresses, ou d'être député; de n'être rien ou d'être tout.

Tandis que, pour la vingtième fois, il supputait les listes électorales, marquant à l'encre rouge les noms douteux, un domestique vint lui annoncer à voix basse, en homme qui comprenait toute la gravité des circonstances, que M. Dumolard, son associé, et deux messieurs demandaient à lui parler.

— Mais qu'ils entrent donc! s'écria le candidat en s'avançant vers la porte. Eh! c'est mon fidèle Achate, avec Buisson et ce cher Coustou, mes deux appuis dans le collége! Est-ce à vous à vous faire annoncer? Je croyais que ma maison était la vôtre.

— Excellent Perrin! répondit Dumolard; toujours le même! Ah çà, mon cher associé, vous savez que c'est aujourd'hui que nous triomphons. Je viens de voir nos amis, j'ai réchauffé leur zèle; nos chances sont excellentes ce matin.

— Les voix portées hier sur M. Ragon se porteront sur vous, dit M. Coustou.

— Et vous serez nommé à une imposante majorité, s'écria M. Buisson.

— C'est à vous que je devrai mon mandat, dit alors M. Jean-François Perrin en serrant la main à ses amis.

En ce moment, madame Perrin entra chez son mari ; elle était suivie de mademoiselle Alphonsine Perrin, leur unique héritière.

— Eh ! bonjour, ma filleule, s'écria M. Dumolard ; venez vite embrasser votre parrain. Qu'elle est donc jolie, ma filleule ! On la prendrait déjà pour votre sœur, tant elle est embellie, ajouta-t-il en se tournant vers madame Perrin.

— Flatteur, dit la mère en minaudant.

— Ah çà, vous n'oubliez pas, reprit M. Dumolard, que vous dînez tous chez moi demain ? Mon neveu y sera ; mon gaillard est en train de finir son stage ; vous le pousserez, monsieur le député.

— Nous en parlerons ce soir ; car si nous dînons chez vous demain, vous dînez tous ici aujourd'hui.

Quelques électeurs entrèrent, et les dames Perrin s'esquivèrent.

— Le neveu Gustave y sera ; as-tu entendu, ma fille ? dit la mère.

— Oui, maman, répondit Alphonsine en baissant les yeux.

La rougeur qui se répandit sur son front révélait tout un secret de famille. Depuis longtemps les deux associés, Perrin et Dumolard, avaient conçu le projet de resserrer leurs liens commerciaux par une plus intime union ; les paroles étaient échangées, et si les jeunes gens n'en avaient rien appris, il est permis de croire qu'ils l'avaient deviné.

A cinq heures, M. Dumolard entra d'un bond dans le salon de la famille Perrin.

— Victoire ! s'écria-t-il tout essoufflé. La nomination est enlevée à cent vingt-trois voix de majorité.

Ce furent pendant un quart d'heure mille embrasse-

ments, après lesquels M. Dumolard partit pour réparer sa toilette tout ébouriffée par la bataille électorale. Mais, quand il revint avec son neveu Gustave, M. Perrin n'était plus au logis. Pendant l'absence de M. Dumolard, une lettre était arrivée en croupe d'un cuirassier; cette lettre, émanée du sous-secrétariat du ministère de l'intérieur, invitait M. Perrin à passer sur-le-champ chez l'honorable chef de cette importante partie du service; M. Perrin, à qui sa nouvelle position créait de nouveaux devoirs, n'avait pas cru pouvoir se dispenser de cette visite.

— Mais que contenait donc de si pressant ce billet ministériel? demanda M. Dumolard déjà effarouché.

— Mon Dieu! si je m'en souviens bien, reprit madame Perrin, le dernier paragraphe était à peu près conçu en ces termes : « Vous avez tracé, pour le quartier des Bourdonnais, un plan d'alignement qu'on dit fort ingénieux. Tout ce qui peut contribuer à l'assainissement de Paris m'intéresse à un haut degré. L'administration supérieure, qui s'occupe d'un plan général, serait heureuse de connaître celui qui a fait le sujet de vos études. Je vous attends ce soir chez moi à six heures ; nous causerons de son opportunité en dînant. Pas de refus; c'est une affaire de service. »

— Et mon ami Perrin a accepté ? s'écria M. Dumolard.

— Sans doute. Ainsi que mon mari l'a dit lui-même, il se doit tout entier à ses commettants.

M. Dumolard ne répondit pas; mais le dîner n'eut pas la gaieté que promettait la suite d'une première victoire.

Le lendemain, M. Jean-François-Claude Perrin s'enferma seul dans son cabinet; sa porte fut condamnée. A ceux qui venaient le demander le domestique répondait

toujours que le député était en affaire. Or cette affaire, qui prenait tout le temps de M. Perrin, n'était autre chose que l'élaboration du fameux plan d'alignement du quartier des Bourdonnais.

La veille, M. le sous-secrétaire d'État avait dit au nouvel élu, après avoir écouté les indications de son projet : « Monsieur Perrin, il y a des architectes qui seraient fiers de votre idée, et j'ai souvent demandé au ministre le ruban de la Légion d'honneur en faveur de gens qui avaient fait moins que vous pour le bien du pays. »

Vers midi, un cabriolet de place amena M. Dumolard devant la porte de la maison de la rue des Bourdonnais; au même instant, un hussard, lancé au grand trot, passa sous la porte cochère et remit au concierge un pli scellé de cire rouge. Le pli et M. Dumolard parvinrent ensemble dans l'appartement de M. Perrin; mais le papier entra avant l'ami. Alors qu'il s'apprêtait à frapper au cabinet de son associé, M. Dumolard eut la mortification d'entendre celui-ci crier à son domestique : — Étienne, je n'y suis pour personne; pour personne, comprenez-vous?

M. Dumolard tourna les talons et dégringola les degrés. Au même instant, M. Perrin passa chez madame Perrin, le pli ouvert à la main. On éloigna les femmes de chambre, et une conférence conjugale s'ouvrit.

— Ma chère amie, dit le député d'un air joyeux, apprêtez votre plus gracieuse toilette; nous assistons au concert que Son Excellence le ministre de l'intérieur donne ce soir.

— Ce soir?

— Ce soir même, en famille.

— Mais, mon ami, nous sommes invités chez M. Dumolard, et nous avons promis.

— Sans doute, mais je ne saurais vous répéter trop souvent ce que je vous ai déjà dit: je me dois à mes commettants. M. Dumolard soupe à huit heures; qui est-ce qui soupe à cette heure aujourd'hui? Un homme politique doit faire passer les affaires du pays avant ses plaisirs. Ce soir, pendant le concert, le ministre veut m'entretenir de mon projet. Vous le voyez, je ne puis pas me dispenser de me rendre à cette invitation. D'ailleurs, je viens de répondre à M. le sous-secrétaire; il a ma parole.

— Alphonsine doit-elle nous accompagner?

— Certainement. La femme du sous-secrétaire d'État veut absolument la conduire demain à l'Opéra, dans sa loge. Elle l'a vue une fois, et notre fille lui a plu au delà de toute expression. « Si j'étais homme, m'a-t-elle dit, je ne voudrais pas d'autre femme. » En parlant ainsi, son regard s'est dirigé vers un de ses cousins, maître des requêtes au conseil d'État, M. de Cerny.

Ici la conversation fit un détour, et la communauté pesa les espérances qu'elle pouvait asseoir sur ce regard. Un post-scriptum de la lettre d'invitation, portant que M. de Cerny se rappelait au souvenir de l'honorable député, donna fort à réfléchir à M. et à madame Perrin; et il fut décidé, à l'unanimité des voix, qu'Alphonsine serait bien plus heureuse sous le nom de madame de Cerny que sous le nom de madame Dumolard.

On fit appeler mademoiselle Alphonsine, et la nouvelle du concert lui fut annoncée; les apprêts d'une toilette ministérielle réclamaient tout son temps et tous ses soins. Alphonsine battit des mains d'abord, puis le souvenir du dîner chez M. Dumolard lui traversa l'esprit.

— Mais l'invitation de mon parrain? fit-elle observer.

— Ma chère fille, répondit M. Perrin, il faut savoir se

soumettre aux circonstances. Je suis député, et je me dois à mon pays; ce concert est une affaire. Et puis, ne vous l'ai-je pas dit? je dois prendre jour avec Son Excellence pour présenter au Roi mon projet d'assainissement.

— Au Roi! répétèrent les deux femmes ensemble.

— Oui, à Sa Majesté, qui a bien voulu me faire féliciter sur l'excellence de mes idées. Nous serons portés, l'an prochain, sur les listes d'invitation aux bals de la cour.

A ces dernières paroles, madame et mademoiselle Perrin tressaillirent.

— Nous irons aux bals de la cour! s'écria Alphonsine.

— J'en ai la promesse, dit M. Perrin d'un ton parlementaire. Ah! ce sont de beaux bals! On y rencontre les gens les plus distingués, ceux parmi lesquels je prétends te choisir un mari, ma fille.

Alphonsine rougit; mais cette fois elle ne pensait plus à Gustave.

M. Buisson, qui demeurait à l'étage au-dessus, et qui était du dîner Dumolard, vint, sur ces entrefaites, s'informer si la famille Perrin était prête. Il insistait pour entrer.

— Mais c'est une tyrannie! s'écria M. Perrin; parce qu'on a bien voulu s'aider de leur concours pour emporter l'élection d'assaut, ces gens-là se croient tout permis. On n'est plus libre chez soi! Dites à M. Buisson qu'il parte seul; nous n'irons pas.

Après que M. Buisson se fut éloigné tout étourdi, M. Perrin se tourna vers sa femme et sa fille :

— Allez et hâtez-vous : l'exactitude est la politesse des députés.

M. Buisson arriva, contrit et confus, chez M. Dumolard, qui déjà s'impatientait. A la première parole de son invité, M. Dumolard fronça le sourcil.

— C'est impossible, dit-il.

Presque aussitôt, un domestique lui remit une lettre où M. et madame Perrin s'excusaient en trois lignes de ne pouvoir se rendre à son dîner. Le ministre les attendait, disaient-ils.

— Tiens, lis! s'écria M. Dumolard en passant le billet à son neveu.

— C'est inutile, répliqua Gustave, j'en devine le contenu; en voilà la traduction libre

QUAND VIENT LA GLOIRE, S'EN VA LA MÉMOIRE.

Jamais coup de pied de jument ne fit de mal à cheval.

JAMAIS GUÊ DE PIED DE [illegible]

[illegible]

[illegible]

JAMAIS COUP DE PIED DE JUMENT

NE FIT DE MAL A CHEVAL

Un galant homme à qui une femme donne un coup ou dit une injure, dans un moment de vivacité, ne doit pas en être offensé.

Un traitement de cette espèce peut être pris pour une faveur. C'est ce que dit positivement le proverbe espagnol : *Coces de yegua amores para el rocin, — ruades de jument sont amours pour le roussin.*

Les Latins pensaient aussi que des coups donnés par une belle n'étaient pas sans douceur pour celui qui les recevait. Ils disaient d'après les Grecs : *Jucunda sunt amicæ*

dextræ verbera. « Les coups d'une main amie sont agréables. »

Il ne faut pas se venger d'une femme. « Son châtiment, dit Virgile, n'est point un titre d'honneur, et une pareille victoire n'a rien de glorieux. »

... Nullum memorabile nomen
Feminea in pœna est. (*Éneid.*, II, 583.)

Le meilleur parti à prendre, lorsqu'on est frappé par la main d'une belle, c'est de saisir cette main et de la baiser. Le point d'honneur en galanterie ne demande que de douces représailles.

ON NE DÉGAINE PAS CONTRE UN ÉVENTAIL.

DEUX MOINEAUX SUR MÊME ÉPI

NE SONT PAS LONGTEMPS UNIS

Il y avait une fois, au temps où les animaux parlaient, dans une campagne toute parsemée de bosquets, aux bords de l'Euphrate, un jardin charmant qu'habitait une colonie de chardonnerets. Les fruits les plus savoureux, les baies les plus succulentes se mêlaient aux fleurs, et, sur l'herbe des prés, murmurait l'eau cristalline des fontaines.

Un jour, un jeune chardonneret, qui était allé rendre visite à une alouette de ses amies, rencontra sur la lisière d'un bois un oiseau dont le plumage lui était entièrement inconnu.

Cet étranger était perché tout en haut d'un arbre, et regardait au loin dans les champs. Mille perles blanches constellaient sa robe brune, et, quand un rayon de soleil glissait sur ses ailes moirées, on voyait luire un éclair chatoyant comme le reflet d'une émeraude. Le chardonneret s'approcha à tire-d'aile du bel oiseau, et, l'ayant salué, lui demanda s'il ne pourrait pas lui être bon à quelque chose.

— Ma foi, vous me tirez d'un grand embarras, répondit l'autre; tel que vous me voyez, j'arrive d'un pays lointain, et voilà vingt-quatre heures que je n'ai rien mis sous mon bec.

Le chardonneret invita poliment l'oiseau à déjeuner, et tous les deux prirent en l'air le chemin du beau verger.

Le chardonneret était fort curieux d'apprendre le nom et les aventures du voyageur; mais, en personne discrète, il n'osait le questionner. L'oiseau n'imita pas cette réserve, et, chemin faisant, il ne se lassa pas d'interroger son guide sur les mœurs, les habitudes, le gouvernement de son peuple. Le chardonneret répondait à tout avec discernement et civilité.

Quand on fut arrivé au nid du chardonneret, l'étranger se mit à manger d'un si grand appétit que son hôte fut bientôt à court de provisions. Après avoir dépêché une dernière grappe de raisin, le voyageur s'étendit sur un tas de mousse à l'ombre.

— Voilà le meilleur déjeuner que j'aie fait depuis longtemps! s'écria-t-il.

— Il ne tient qu'à vous d'en faire tous les jours autant,

reprit le chardonneret; vous n'avez qu'à vous établir dans ce canton.

— Si mes frères les étourneaux se doutaient des repas qui les attendent ici, je crois qu'ils ne demanderaient pas mieux.

— Ah! vous êtes étourneau?

— De père en fils. Je suis né en Germanie; à six mois j'avais déjà vu la moitié de l'Europe. Me trouvant au bord de la mer, aux colonnes d'Hercule, j'ai profité de l'occasion d'un coup de vent qui m'a conduit dans l'île de Calypso; là, je me suis marié. Ma femme étant morte au bout de cinq semaines, j'ai repris mon vol. En Égypte, je me suis rencontré avec une compagnie d'étourneaux en train de faire le tour du monde: ils m'ont engagé à les suivre, et nous sommes partis il y a quelques jours. Quand vous m'avez aperçu, je prenais le frais en attendant l'occasion de prendre autre chose.

— Et vos camarades?

— Ils font la sieste dans le bois. Venez avec moi; je vous présenterai à toute la bande, qui sera enchantée de faire votre connaissance.

Le chardonneret n'avait jamais quitté ses bosquets: il croyait que toute la terre ressemblait à ce séjour qui faisait partie jadis du jardin d'Éden, et qu'il n'y avait pas d'autre fleuve que l'Euphrate. Les discours de l'étourneau le remplirent d'étonnement; les récits qu'il faisait des différentes contrées où habitent tant de races diverses, son langage pittoresque, les histoires merveilleuses qu'il racontait sur les mœurs, les goûts, les usages, les guerres, les amours de mille espèces d'oiseaux, inspirèrent au chardonneret le désir de retenir dans sa patrie de si gentils savants.

Il communiqua son projet à la tribu; on discuta. Les vieux hochèrent la tête; les jeunes crièrent à plein bec que les étourneaux donneraient à leurs enfants l'éducation qui leur manquait; que ce serait pour tout le monde une grande joie d'entendre l'odyssée de leurs voyages pendant les longues soirées d'hiver; que ceux qui ont beaucoup vu peuvent avoir beaucoup retenu, et que, par conséquent, la présence des illustres voyageurs assurerait la prépondérance des chardonnerets sur les pinçons, linots, mésanges et grives du voisinage. Cet avis prévalut, et on envoya une ambassade aux étourneaux pour les prier de s'arrêter aux bords de l'Euphrate.

Les étourneaux, étant quelque peu las, acceptèrent et se mirent en disposition de déménager du bois.

Cependant quelques chardonnerets inquiets se rendirent chez une vieille pie qui avait bâti son nid dans un antique noyer.

Cette pie, qui datait du temps où les anges se promenaient sur la terre, passait pour sorcière dans le pays; tous les oiseaux venaient la consulter, et ses prophéties n'étaient jamais démenties par l'événement. La pie s'assit à l'entrée de son nid, les deux pattes appuyées sur une béquille qui lui servait à marcher; puis, ayant écouté les chardonnerets, elle caqueta cette réponse symbolique :

DEUX MOINEAUX SUR MÊME ÉPI NE SONT PAS LONGTEMPS UNIS.

Après qu'elle eut parlé, elle demanda deux douzaines de figues pour sa récompense, et rentra dans son domicile.

— Bon! il s'agit de moineaux! s'écria l'un des oiseaux; ça ne nous regarde pas.

— Hum ! la lettre tue ! murmura un vieux chardonneret.

Mais on ne l'écouta pas, et les étourneaux s'établirent dans le jardin des chardonnerets.

Pendant les premiers jours, tout alla pour le mieux ; les étourneaux racontaient leurs voyages ; on venait les entendre de tous les vergers, de toutes les prairies, de tous les bois d'alentour. On ne se lassait pas de les écouter. Chaque soir, c'était un nouveau plaisir, et l'on dansait après. Mais, tandis que les discours allaient leur train, les vivres diminuaient à vue d'œil ; chaque étourneau mangeait pour trois chardonnerets.

Il fallut songer aux provisions ; les chefs de la tribu assemblèrent les plus forts, et on fut à la picorée ; celui-ci rapportait une prune, celui-là une cerise ; les plus vaillants traînaient un abricot. Pendant que la colonie s'épuisait en efforts, les étourneaux, qui restaient au logis, faisaient la cour aux plus jolies filles de leurs hôtes. D'étranges perturbations éclatèrent au milieu des nids ; les chardonnerets s'en aperçurent, et prièrent les étrangers de voler aux champs avec eux.

Les étourneaux se mirent à siffler de toutes leurs forces ; les plus roués d'entre eux chansonnèrent les pauvres maris, et plus d'un chardonneret dut s'esquiver au milieu des éclats de rire.

En attendant, les déjeuners, les dîners et les soupers allaient de plus belle. Tout ce que récoltaient les pauvres chardonnerets disparaissait à mesure. Quand les travailleurs rentraient le soir, il trouvaient les étourneaux frais, reposés, la queue bien peignée, l'œil brillant, les ailes lustrées, jouant aux jeux innocents, de buisson en buisson, avec

leurs sœurs, leurs filles et leurs femmes. Ce spectacle leur déchirait le cœur.

Un jour, un des plus fougueux chardonnerets surprit un étourneau en conversation très-animée avec sa cousine, au plus épais d'une haie. Le chardonneret fondit sur l'étourneau, la cousine s'évanouit, et l'étourneau cria au meurtre; ses camarades accoururent. Quelques chardonnerets vinrent au secours de leur ami. Personne ne voulait avoir tort; plus on jacassait, et moins on s'entendait; bientôt les injures volèrent de bec en bec, et les coups de patte s'en mêlèrent. Les chardonnerets, depuis quelque temps, faisaient maigre chère, ils étaient fatigués; ils furent battus.

En ce moment la vieille pie passait par là :
— Tu l'as voulu, Georges Dandin! dit-elle.

Les étourneaux chantèrent victoire, soupèrent gaiement et se couchèrent dans les nids de leurs hôtes.

Mais, pendant la nuit, les chardonnerets, groupés sur un grand chêne, tinrent conseil. Il fut décidé qu'une députation serait envoyée au pacha qui gouvernait la province, avec prière d'expulser les étrangers. Ce pacha était un vieux grand-duc qui habitait le creux d'un sapin; il était fort sage, fort expert, et ne se montrait presque jamais, à la manière des princes d'Orient. Après qu'il eut écouté la harangue des ambassadeurs, il fit appeler son connétable, et lui commanda de partir sur-le-champ avec un escadron de sa garde noire; c'était le nom qu'on donnait à un régiment de merles, commandé par un fameux corbeau revêtu du haut grade de connétable.

Les merles partirent à tire-d'aile, guidés par les chardonnerets.

Quand leurs premiers rangs atteignirent le verger, les étourneaux dormaient encore. Les uns se laissèrent arrêter sans opposer de résistance; les plus mutins furent garrottés: et bientôt toute la bande, gardée à vue par les merles, prit la route des grandes forêts qui sont derrière l'Euphrate.

Mais, avant de quitter le verger, le connétable rassembla tous les chardonnerets autour de lui, et leur tint à peu près ce langage :

— O chardonnerets imprudents! vous avez donc des oreilles pour ne pas entendre? Souvenez-vous de la réponse de l'oracle. La pie ne vous a-t-elle pas dit :

DEUX MOINEAUX SUR MÊME ÉPI NE SONT PAS LONGTEMPS UNIS?

Ce qui s'applique aux moineaux s'applique aux chardonnerets, aux étourneaux, aux merles, à tous les oiseaux; et ce qui s'applique aux oiseaux peut s'appliquer aux hommes nos ennemis!

Ayant ainsi parlé, le corbeau ouvrit les ailes et partit.

Mauvaise herbe croît toujours.

MAUVAISE HERBE

CROIT TOUJOURS

La mauvaise herbe pousse très-facilement, et *sans que la gelée lui nuise*, suivant le dicton espagnol que voici : *Yerva mala no la empece la elada*. Elle se développe et se multiplie avec tant de promptitude que, si on négligeait de l'arracher, elle envahirait en peu de jours un grand espace et y détruirait les bonnes semences, en absorbant presque tous les sucs nourriciers de la terre végétale. De là ce proverbe usité dans l'ancienne Grèce pour faire entendre aux pédagogues qu'à l'exemple des agriculteurs occupés à extirper de leurs champs cette mauvaise herbe,

ils devaient prendre un soin continuel d'extirper du cœur des enfants le vice qui croît toujours vite comme elle, au détriment de la vertu.

Les Latins tiraient le même enseignement proverbial d'une observation analogue énoncée dans ce pentamètre d'Ovide :

Et mala radices fortius arbor agit.

« Le mauvais arbre pousse plus fortement ses racines. »

Le proverbe grec, en passant dans notre langue, n'a pas conservé son ancienne signification. Il s'applique aux enfants qui grandissent beaucoup. Mais cette application, regardée comme une plaisanterie assez innocente quand elle est faite par un parent ou ami de celui qui en est l'objet, prend, en certains autres cas, un caractère sérieux où perce cette idée maligne que *le flandrin est un sot. Amens qui longus.*

On sait que c'est une vieille opinion généralement répandue et vraie, à quelques exceptions près, que les individus dont la taille est trop élevée ont souvent la tête vide, parce que la nature ne développe guère le corps outre mesure qu'aux dépens de l'esprit, et que ce qu'elle ajoute au premier elle le retranche au second.

De cette opinion est né aussi le proverbe bien connu : QUAND LA MAISON EST TROP HAUTE IL N'Y A RIEN AU GRENIER.

Le petit abbé Cosson, homme très-spirituel, disputant un jour avec un impertinent de longue taille et de courte intelligence, finit brusquement par lui dire : Brisons là, monsieur, un rez-de-chaussée ne peut tenir tête à six étages. — Comme son interlocuteur n'avait pas l'air de comprendre : « Rien n'est plus semblable, ajouta-t-il, qu'un

homme de six pieds et une maison de six étages, c'est toujours le sixième qui est le plus mal meublé. »

Le chancelier Bacon avait fait la même comparaison. Interrogé par Jacques Ier sur ce qu'il pensait d'un ambassadeur français, homme fort grand, à qui ce roi venait de donner audience : « Sire, répondit-il, les gens de cette taille sont quelquefois semblables aux maisons de cinq ou six étages, dont le plus haut appartement est d'ordinaire le plus mal garni. »

CHAT GANTÉ

N'A JAMAIS PRIS DE SOURIS

Le plus grand homme d'État, le ministre le plus profond et le plus habile des temps modernes, c'est sans contredit le Chat Botté.

Qu'est-ce qu'un ministre? un homme qui conserve à son roi ou à son empereur ses États dans leur plus complète intégrité. Le Chat Botté fait mieux que cela; il invente un royaume; il improvise un fief, ce fameux fief de Carabas; il est à la fois Christophe Colomb et Olivarès; et quelle modestie dans ses prétentions! son portefeuille, c'est une paire de bottes.

L'histoire a été bien injuste et bien froide envers le Chat Botté. Perrault, son historien, n'a pas même introduit son portrait dans ses hommes illustres. Ce même Perrault, qui a reçu de la main de Nicolas Boileau tant de coups de griffes, termine ainsi l'histoire de cet idéal des chats : « Le chat devint grand seigneur, et ne courut plus « après les souris que pour se divertir. » Un si grand chat méritait mieux que cette insuffisante conclusion. Quoi ! après qu'il a fait du fils du meunier un prince souverain, qu'il lui a constitué un marquisat avec tous les prés, champs, castels et bourgades qu'il rencontre sur sa route, y compris les gardes champêtres ; après enfin que son maître est devenu le gendre du roi, deux lignes seulement sur la biographie future de cet immortel quadrupède ! Est-ce ainsi, je vous le demande, qu'on écourte l'histoire ? Ce Perrault mériterait d'être traité comme le fut Racine à l'époque d'*Hernani*.

Cependant, à force de fureter au milieu des souricières de la Bibliothèque du Roi, nous avons fini par arracher aux rats de la section des manuscrits quelques renseignements relatifs au Chat Botté.

Il est certain qu'il florit dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Son maître, qui lui devait tant, l'avait comblé de biens ; et, quoiqu'à la cour de Louis XIV on n'aimât guère les bêtes, le roi l'y voyait toujours venir d'un bon œil. Il donnait lui-même des ordres pour qu'un Vatel (moins le suicide) préparât au maître chat un repas composé des plus délicieuses souris parmi celles qui commençaient dès lors à trotter dans les salles basses du château de Versailles. Mais ce qu'il y eut de remarquable chez ce chat d'un si grand bon sens, c'est qu'en venant à la cour il eut le soin de conserver le costume de son ancienne condition.

Comme Jean Bart avait gardé sa pipe et ses habits de loup de mer, il avait, lui, gardé ses bottes.

Le Chat Botté eut donc en partage une grande simplicité de manières, unie à beaucoup de prudence. Il transmit sa simplicité et ses bottes à son fils, lequel hérita à sa mort d'une immense fortune, accrue encore par de nouvelles donations faites par la famille des Carabas, la même qui vint s'éteindre sous la Restauration dans une chanson de Béranger.

Chat Botté fils continua à aller comme son père en bottes fortes, et sans que le régent songeât à s'en plaindre. Mais, sous Louis XV, il tomba en disgrâce complète, et le roi finit même par l'éloigner de sa cour et l'envoyer faire des rosières parmi les chattes de ses terres.

A quoi tiennent cependant les grandeurs humaines! Savez-vous ce qui occasionna l'exil de notre héros? Ce fut le duc de Richelieu. Le vainqueur de Mahon et de madame Michelin avait hérité de l'aversion insurmontable qu'avait toujours eue pour les chats son grand-oncle le fameux cardinal, qui n'avait absolument que cette faiblesse-là avec celle de la tragédie. Richelieu intrigua tellement auprès de mesdames de Châteauroux, de Pompadour, Dubarry, et de toutes les chattes successivement blotties sous les coussins du trône de France, qu'il obtint que le Chat Botté ne mettrait jamais la patte à Versailles.

A l'époque de la révolution, de nouveaux malheurs attendaient le descendant de l'illustre premier ministre du marquis de Carabas. Le château de Carabas fut jeté par terre; on confisqua tout le domaine, et du même coup de griffe toutes les terres du chat, qui se trouvaient englobées dans le marquisat. On lui prit tout, fors ses bottes.

Mais avec des bottes on va loin, surtout une fois qu'on

est placé sur la pente de l'exil. Le Chat Botté émigra ; il erra longtemps dans toutes les gouttières de l'Europe ; il fut réduit à d'étranges extrémités. Un certain jour, il se trouvait à Vienne, sur un toit ; il s'était assoupi doucement. Tout à coup il sent autour de lui comme un tremblement de terre ; il entend un vacarme effroyable qui s'étend d'un bout de l'Europe à l'autre. Il aperçoit près du toit de l'exil où il est étendu une sorte de mât de cocagne ; il y grimpe pour observer l'horizon politique ; mais à peine est-il arrivé au sommet, que le prétendu mât se met à gesticuler. Le chat s'aperçoit qu'il est juché au faîte d'un télégraphe, qui s'agite pour annoncer au monde entier que le général Bonaparte vient d'être proclamé Empereur des Français.

Ce que devint le Chat Botté sous l'Empire, on l'ignore ; il est probable pourtant qu'à titre de chat émigré il fut dans l'opposition. La Restauration arriva ; il eut sa large part dans le milliard d'indemnité ; on le réintégra dans tous ses biens ; mais il eut le bon esprit de vendre ses terres, qui faisaient partie du domaine de Carabas, de crainte de nouveau naufrage. Sentant sa fin prochaine, il acheta de la rente, et s'éteignit paisiblement entre les pattes de son fils, qui le miaula pendant plus de trois mois, et coucha dans la hutte d'un charbonnier en signe de deuil.

Cependant, dès que Chat Botté III eut secoué son affliction, il résolut de faire danser les pistoles paternelles. Il donna, oreilles baissées, dans les spéculations ; il acheta des terrains à l'infini ; il prétendit que son père et que son grand-père, qui lui avaient laissé une immense fortune, n'entendaient rien à l'existence. Amasser une fortune, beau mérite ! Il faut savoir en user, en abuser même ; osons, spéculons, risquons, buvons, rions, chantons ! —

Ainsi s'exprimaient en chœur le Chat Botté et ses amis.

Bientôt même il rougit de son nom de Chat Botté ; il prit en aversion ses bottes, ses bottes immortelles, l'origine de sa splendeur, la perle de son blason, que son père lui avait fait promettre à son lit de mort de ne jamais quitter. Il les quitta et prit tilbury ; dès lors, ce ne fut plus Chat Botté, ce fut Chat lion, Chat gant-jaune.

Il se jeta dans les folies les plus monstrueuses. Que vous dirai-je? Il devint éperdument amoureux d'une petite chatte grosse comme le poing, douée, il est vrai, d'une queue blanche magnifique, et qui avait déjà ruiné trois angoras anglais. Il lui loua un vaste hôtel gris de souris ; les chambres à coucher, le salon, le boudoir, furent entièrement tapissés d'hermine. Jugez du reste d'après cela.

Enfin ses yeux se dessillèrent : il vit que cette chatte le trompait et n'avait absolument d'affection que pour les fourrures dont il ne cessait d'entourer son âme égoïste et glacée. Les fourrures s'usèrent ; l'ingrate bayadère à la queue blanche déclara que son amour était usé aussi, et lui ferma sa porte.

Alors les malheurs se succédèrent ; il fut obligé de vendre son hôtel, de congédier ses gens, jusqu'à son secrétaire intime, le docte et littéraire Murr, qui l'endormait tous les soirs en lui racontant des contes fantastiques et complétement inédits, que lui donnait jadis à titre de gages son ancien maître, le fameux Hoffmann, qui l'avait eu longtemps à son service.

Quand il se vit dénué de tout, il alla frapper à la porte des anciens amis de son père ; plusieurs d'entre eux lui devaient leur fortune ; mais pas un ne voulut le reconnaître.

— Vous, le fils du Chat Botté, de ce chat de tant de bon

sens et de finesse, qui attrapait tout le monde, et courait plus vite que tous ses rivaux et ses concurrents à l'aide de ses grosses bottes toujours couvertes de poussière! Où sont vos bottes? Vous avez des gants à vos pattes de devant; vous avez fait vernir vos pattes de derrière. Allez, allez, mon jeune gentilhomme, ce n'est pas en pareil équipage qu'on fait son chemin dans la vie!

Le pauvre chat était d'autant plus désespéré de ce qu'il entendait, qu'au milieu de ses désastres il tenait toujours à afficher une certaine élégance. Rentrer dans ses grosses bottes qui le rendaient souverainement ridicule jusqu'à la ceinture! Ah! plutôt la mort!

La mort ne vint pas, et l'argent non plus.

Le descendant des anciens serviteurs de la maison de Carabas tomba dans une telle détresse, qu'il lui fallut songer à entrer en condition. Il alla frapper à plusieurs portes; il fit insérer dans les petites affiches: « Un chat pour tout faire, etc. » On lui proposa... devinez quoi?

On lui proposa de se faire comédien, lui, le petit-fils du noble personnage qui avait eu ses grandes et petites entrées dans les souricières de Louis XIV!

Dans un de ces théâtres en plein vent d'origine napolitaine, qu'on voit s'élever dans la grande allée des Champs-Élysées, un de ces théâtres que Pierre Bayle et Charles Nodier affectionnaient tant, et que quelques-uns de leurs élèves ont égalé à Molière et à Shakespeare, le théâtre des marionnettes, enfin, pour parler sans métaphore; ce fut là seulement que notre héros trouva de l'emploi. Le matou qui donnait la réplique à Polichinelle venait de mourir d'un coup de bâton, par trop paradoxal, que celui-ci lui avait appliqué. On proposa cette condition au pauvre chat, qui la refusa, ne voulant pas descendre à ce degré d'avilissement.

Il préféra se retirer fièrement dans un grenier ; et lui, qui était habitué à vivre d'alouettes, de grives, d'ortolans, il résolut de braver les coups du sort et de vivre, comme ses pères, de souris.

Mais, hélas! il avait entièrement oublié le métier d'attrapeur de souris, qui exige plus de main-d'œuvre et de pratique qu'on ne croit; sa patte manquait d'agilité, sa griffe était rouillée. La famine lui pendait à l'oreille.

Il ne lui restait plus du mobilier de ses pères qu'une huche beaucoup trop rustique et délabrée pour qu'aucun brocanteur eût jamais daigné l'estimer ; elle remontait cependant à une haute antiquité. Le chat l'ouvrit et se coucha au fond, bien décidé à se laisser mourir d'inanition. Mais, comme il fermait les yeux, il avisa, à l'un des angles du meuble, les lignes suivantes griffonnées par son aïeul :

« 16... — Quand mon fils, petit-fils ou arrière-petit-fils s'avi-
« sera d'ouvrir cette huche, je crains bien qu'il n'ait pas trop à
« se louer de la destinée. J'ai cependant, durant toute ma jeu-
« nesse, dormi et couché dans ce vieux meuble qui appartenait
« au meunier, le père de mon maître; et c'est là que j'ai ruminé
« le plan du fameux marquisat de Carabas, qui a fait notre for-
« tune. Si mes enfants ou petits-enfants tombaient jamais dans le
« malheur, qu'ils sachent qu'il n'est pas de position, fausse où dé-
« sespérée, dont on ne puisse se tirer dans ce monde ; témoin cette
« huche dont je suis sorti, et dont ils peuvent sortir à leur tour,
« pourvu qu'ils méditent seulement sur cette simple phrase qui a
« toujours été ma devise :

« CHAT GANTÉ N'A JAMAIS PRIS DE SOURIS. »

Absent le chat, les souris dansent.

ABSENT LE CHAT

LES SOURIS DANSENT

On l'a aussi. *Ou* [illegible]
[illegible]

On se [illegible]
[illegible]

Divers [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

ABSENT LE CHAT

LES SOURIS DANSENT

On dit aussi : *Où les chats ne sont pas, les souris dansent sous la table.*

On se sert également de cette variante : *Les rats se promènent à l'aise où il n'y a point de chat.*

Divers peuples emploient les mêmes dictons ou des dictons analogues, dont le plus original me paraît être celui des Russes que voici : *Le pope est en visite et les diables sont au cimetière.* Il est probablement venu de ce que le pope, ou desservant d'une paroisse, en Russie, a sous sa garde le cimetière, presque toujours contigu à son presbytère.

Le sens général de tous ces proverbes est qu'il y a souvent du désordre dans les endroits où les agents de l'autorité ne sont pas présents pour maintenir l'observation du devoir; car, suivant la maxime populaire rapportée dans le *Florilegium*, de Gruther :

OU MANQUE LA POLICE, ABONDE LA MALICE.

Pris dans un sens particulier, ils signalent les actes de folâtrerie et de dissipation auxquels les enfants des écoles sont tout disposés à se livrer dès qu'ils cessent d'être surveillés, et les divertissements des domestiques des grandes maisons, en l'absence des maîtres.

On dit le plus souvent pour ce dernier cas : VOYAGE DE MAITRE, *noces de valet*, autre proverbe très-significatif qu'on doit regretter de ne pas trouver mis en scène dans quelque dessin spécial de Grandville. Avec quelle verve l'ingénieux artiste nous eût montré les accidents pittoresquement drôlatiques de ces noces où les roués d'antichambre, affublés des habits de monsieur, s'installent avec leurs convives à la table de monsieur, font les honneurs du salon comme monsieur, et donnent un bal paré dont monsieur, à son insu, *paye toujours les violons*.

Mais pourquoi exprimer un regret? il n'y a qu'à jouir du plaisir que ne peut manquer de donner la charmante image qu'on a sous les yeux. Elle retrace une scène amusante qui se passe dans un magasin de nouveautés entre les ouvriers et les ouvrières, à qui le défaut de surveillance a permis de quitter leur ennuyeux travail pour un jeu amusant.

PIERRE QUI ROULE

N'AMASSE PAS MOUSSE

Vous est-il arrivé de rencontrer, sur les bords d'une route poudreuse, une claire fontaine ombragée de saules et de peupliers? L'herbe qui croît à l'entour invite le voyageur fatigué à s'étendre; le murmure de l'eau l'engage à se désaltérer; la fraîcheur de l'ombrage lui fait oublier que sa demeure est encore loin, et peut-être qu'il n'a pas de demeure.

La plus riante, la plus fraîche, la plus voluptueuse de ces oasis s'élève à quelque distance de Séville. Quand vient l'époque des fêtes de la Giralda, qui se célèbrent chaque année dans cette ville, la fontaine *del Pueblo* est fréquentée par tous les marchands forains, piétons, saltim-

banques, pipeurs de dés, étudiants, qui vont chercher fortune et troubler l'eau des citadins pour y pêcher plus à leur aise.

Arrêtez-vous un moment devant cette champêtre Cour des Miracles; prêtez l'oreille à la conversation de ces cinq ou six compagnons assis sur l'herbe; elle doit être intéressante, à en juger par leur costume délabré et par leur physionomie originale.

— Parbleu, camarades, disait l'un des étrangers, puisque l'heure de la sieste est passée, et que par des raisons particulières nous désirons n'entrer dans la ville qu'à la nuit, que chacun de nous raconte aux autres son histoire; cela nous aidera à passer le temps et à regarder nos misères d'un œil plus philosophique. Si vous acceptez ma proposition, je donnerai l'exemple.

Celui qui parlait ainsi était un petit vieillard sec et maigre, à l'œil gris, à la physionomie burlesque; son costume offrait un bizarre mélange de toutes les professions.

Ses compagnons n'étaient pas gens, comme on le verra par la suite, à refuser une telle offre; on lui donna la parole avec empressement, et il commença en ces termes :

— Tel que vous me voyez, mes chers gentilshommes, je suis un personnage; j'ai composé trois cents *autos sacramentales*, sans compter les *comedias famosas*. Mon nom a dû voler jusqu'à vous. Je suis le célèbre Miguel Zapata!

Il se fit dans l'auditoire un silence qui donnait un démenti formel aux prétentions du narrateur, mais celui-ci prit ce silence pour un acquiescement, et il continua.

— J'ai toujours eu un penchant décidé pour l'art dramatique; à seize ans je m'engageai dans une troupe de

comédiens qui parcouraient la province. Je débutai dans la capitale de l'Estramadure avec un succès prodigieux; l'Aragon ne me fut pas moins favorable; j'étais l'idole du public et le soutien de la troupe.

La femme du directeur avait quelque penchant pour moi, et je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir; à cette époque, je recevais au moins cinq ou six visites de duègnes par jour. Cependant notre directeur mourut, laissant quelque vingt mille réaux à sa femme; elle m'offrit alors de me mettre à la tête de sa troupe si je consentais à l'épouser; j'acceptai par amour de l'art.

Investi des fonctions difficiles et importantes de directeur, je ne bornai pas ma tâche à la mise en scène des pièces, à la distribution des rôles; je devins auteur moi-même, et j'ose dire que mes ouvrages ne furent pas médiocrement goûtés de la portion intelligente du public. L'autre portion s'obstinait, il est vrai, à les trouver froids et ennuyeux, mais les suffrages des gens de goût me vengèrent. Cependant, nos recettes baissant, nous résolûmes de nous embarquer pour le Mexique, où l'art dramatique, disait-on, conduisait directement à la fortune.

Pendant la traversée, je fis ample provision de sujets que je comptais traiter selon le goût du nouveau monde. Arrivés à Mexico, nous nous empressâmes d'annoncer nos représentations; personne n'y vint. Les auto-da-fé et les processions nous faisaient une concurrence trop redoutable; pour comble de malheur, ma femme me quitta pour suivre un Cacique converti, non sans enlever la caisse.

Depuis cette époque, je n'ai pas cessé un seul instant d'être malheureux; j'adressai des petits vers aux maîtresses des grands seigneurs, qui ne les lurent pas; je

demandai l'aumône aux prêtres, qui me la refusèrent. Enfin un collecteur du fisc me prit pour domestique, et me ramena en Espagne. Une telle condition n'était pas faite pour moi; je quittai le service, et je voulus remonter sur les planches; mais on ne me trouva bon qu'à remplir le vil emploi de bouffon : c'est dans les rôles de *gracioso* que la vieillesse m'a surpris. Maintenant je ne puis plus trouver d'engagement ; ces oripeaux qui couvrent mon corps, derniers débris de ma garde-robe dramatique, sont tout ce que je possède; je suis perdu si je ne trouve pas à Séville quelque âme charitable qui prenne pitié de moi. En attendant, je me suis arrêté ici pour faire la sieste et pour rêver à la meilleure manière de sortir d'embarras.

— Ton histoire est un peu longue, digne Miguel Zapata, et tu aurais pu la résumer d'un seul mot, « comédien ambulant » ; nous aurions parfaitement deviné ton passé, ton présent et ton avenir. Puisqu'il faut, mes chers camarades, que je vous apprenne mon histoire, vous saurez que je me suis beaucoup battu, et que j'ai quelque peu écrit; mes combats m'ont rapporté des blessures, mes livres m'ont valu la misère. Je suis poëte; qu'est-il besoin de vous en dire davantage? Je m'inquiète peu de l'avenir, je prends la vie comme elle est, les hommes comme ils veulent, le temps comme il vient, et je me suis arrêté ici pour faire la sieste en attendant l'heure d'entrer à Séville pour y demander l'aumône à la porte des églises.

La physionomie de l'interlocuteur était remarquable par un certain air de noblesse et de mélancolie; son regard vif et perçant, sa bouche sardonique, sa parole mordante, annonçaient la supériorité d'une intelligence éprouvée. Soldat et poëte, comme il l'avait dit, il avait un justaucorps de buffle et un manteau d'étudiant, usés par de longs et

pénibles services. A ses côtés était étendue une béquille qui lui servait à soutenir son corps affaibli par de nombreuses blessures; un rouleau de papier sortait de ses poches, et sur les marges déjà jaunies on eût pu lire ce nom : *Don Quichotte*.

Quand il eut fini, un de ses voisins commença son histoire.

— Je suis né, dit-il, dans la ville d'Ormuz; dès mon enfance, je désirai voyager sur mer; c'est ce qui me fit donner le surnom de Syndbad le Marin. J'ai trafiqué avec tous les peuples, j'ai visité des pays inconnus au reste des mortels; je rentrais dans ma patrie, maître d'une fortune considérable, lorsque le vaisseau qui me portait a fait naufrage en vue des côtes d'Espagne. Je n'ai pu sauver que ma vie; toutes mes richesses ont été englouties. Je me suis arrêté ici pour faire la sieste, avant de me rendre à Séville et de voir si ses négociants, qui sont renommés par tout le globe, voudraient me placer à la tête d'une nouvelle expédition.

Le tour du plus jeune de la bande était arrivé. On voyait à la coupe de ses habits qu'il avait eu des prétentions à l'élégance; la plume de sa toque était flétrie et brisée; le velours de ses chausses montrait la corde; il avait été obligé d'envelopper dans des espadrilles ses souliers de satin crevés en maints endroits.

— Messieurs, commença-t-il, je suis Italien de naissance et troubadour de mon métier. J'ai cru qu'avec une jolie figure, un cœur sensible, des talents, il était aisé de faire fortune. J'ai mis tout cela au service des femmes; les unes ont aimé mes chansons, les autres ma jeunesse; celles-ci m'accueillaient parce que je leur apprenais à danser, celles-là parce que je leur enseignais les belles

manières ; je trompais les maris, et j'étais trompé à mon tour. L'Allemagne, l'Angleterre, la France, ont vu mes triomphes éphémères ; maintenant la fleur de ma jeunesse commence à se flétrir ; je suis connu, c'est-à-dire usé ; les châteaux se ferment devant moi. Il me restait à visiter l'Espagne ; c'est ce que je fais en ce moment. Je me suis arrêté ici pour faire la sieste et réparer un peu le désordre de ma toilette avant de gagner Séville, où j'espère trouver une femme qui m'aimera ; car on dit que les Espagnoles ont le cœur tendre.

Un cinquième compagnon allait prendre la parole, lorsqu'un inconnu, qui s'était approché de la fontaine sans que personne fît attention à lui, arrêta le narrateur à son début.

L'étranger s'appuyait sur un bâton long et noueux ; sa barbe descendait sur sa poitrine ; une espèce de caftan flot-

tait sur ses épaules; son front sillonné de rides se cachait sous un bonnet fourré; des bottes de cuir flexible étaient fixées à ses jambes par des bandelettes rouges. Cet accoutrement fantastique donnait à l'homme qui le portait un aspect puissant et singulier qu'augmentait encore l'éclat bizarre de ses yeux. Tous les assistants le regardèrent avec étonnement.

Il commença par demander pardon à la société d'oser ainsi se mêler à la conversation; il reprit ensuite:

— Comédiens, troubadours, négociants, poëtes, vous avez cherché la gloire, la fortune, l'amour; vous n'avez rencontré que la misère : ceci prouve que pour être heureux il faut n'avoir point de désirs. Le ciel vous donnera peut-être un jour d'atteindre le but que vous avez poursuivi; seul je vois toujours ma prière repoussée, et pourtant je ne demande que le repos!

Je suis le plus malheureux de tous ceux qui cherchent sur la terre; permettez-moi à ce titre de vous offrir mes petits services. Voici cinq sous que je prie chacun de vous d'accepter; si je pouvais m'arrêter plus d'un quart d'heure au même endroit, je vous donnerais davantage; mais il y a longtemps que je parle, et il faut que je vous quitte sans délai.

Il s'éloigna en même temps, et au bout de quelques minutes on le vit disparaître à l'horizon.

— Miséricorde! s'écria Miguel Zapata, ne touchez pas à ces cinq sous; nous venons de voir le Juif errant.

— Pour moi je les accepte, reprit l'homme au manuscrit; si c'est là le Juif errant, il faut convenir que Dieu a bien fait de l'empêcher de s'arrêter plus d'un quart d'heure au même endroit, car c'est un métaphysicien bien ennuyeux. Puisque vous avez voyagé en France, ajouta-t-il en s'adres-

sant à Joconde, vous devez avoir retenu un proverbe qui définit mieux notre situation que toutes les tirades de maître Ahasvérus.

— C'est vrai, répondit tristement le troubadour:

PIERRE QUI ROULE N'AMASSE PAS MOUSSE.

Il n'y a point de belles prisons, ni de laides amours.

IL N'Y A POINT DE BELLES PRISONS

NI DE LAIDES AMOURS

C'est-à-dire que ce qu'on n'aime pas ne paraît jamais beau, et que ce qu'on aime ne paraît jamais laid. Tel est le sens exact de cette phrase composée de deux proverbes qui s'emploient quelquefois séparément.

Le premier peut se passer d'explication, car personne n'a besoin qu'on lui apprenne pourquoi une prison ne saurait être un lieu de plaisance. Mais le second exige un commentaire qui mette en évidence la raison secrète pour

laquelle *l'objet qu'on aime est toujours beau,* comme dit un autre proverbe.

Cette raison se trouve dans la réflexion suivante de Bossuet : « Tout cœur passionné embellit dans son imagination l'objet de sa passion ; il lui donne un éclat que la nature ne lui donne pas, et il est ébloui de ce faux éclat. La lumière du soleil, qui est la vraie joie des yeux, ne lui paraît pas aussi belle. »

Les Latins disaient : *Feminam natura pulchram haud reddit, sed affectio.*

« Ce n'est pas la nature qui rend la femme belle, c'est l'amour. »

Ce que M. Th. Gautier a complété par ce joli vers :

Car sa beauté pour nous c'est notre amour pour elle.

Ils disaient encore d'une manière fort originale :

Quisquis amat ranam, ranam putat esse Dianam.

« Quiconque aime une grenouille prend cette grenouille pour Diane. »

La Diane dont il s'agit ici est Diane Limnatis, déesse des marais et des étangs. Cette remarque n'est pas inutile pour faire sentir l'analogie d'un tel rapprochement.

Les habitants de l'île de Cypre avaient érigé des autels à *Vénus barbue.* Les Romains adoraient *Vénus louche,* fait attesté par Ovide dans le second livre de *l'Art d'aimer,* et par Pétrone dans le *Festin de Trimalcion.* Ils employaient même proverbialement l'hémistiche d'Ovide : *Si pœta, est Veneri similis.* « Si elle est louche, elle est semblable à Vénus », en parlant d'une belle qui avait le rayon du regard un peu faussé.

Horace nous apprend qu'un certain Balbinus trouvait

une grâce particulière dans le polype qu'Agna, sa maîtresse, avait au nez, et il observe que tous les amants ressemblent à Balbinus (satire III, liv. I). Il n'en est aucun, en effet, qui *n'aime jusqu'aux taches et aux verrues de sa belle.*

Cette bizarrerie des goûts en amour est figurée dans le dessin de Grandville d'une manière digne de Callot. Rien de plus cocasse et de plus désopilant que la mise en scène de ce laid et de cette laide qui se livrent aux transports d'une admiration et d'une ardeur mutuelles, en collant leurs museaux l'un à l'autre par des baisers gloutons et gluants. Il est difficile de se défendre d'un fou rire à l'aspect des deux grotesques. Cependant l'hilarité qu'ils excitent a un certain contre-poids dans l'effet produit par l'illusion passionnée que l'habile artiste a si bien exprimée sur tous leurs traits, et l'on convient, après tout, quoi que puisse dire La Tante Aurore, que leurs baisers pleins de séve n'ont pas moins de douceurs pour eux que les baisers lentement savourés, *molto saporiti*, qu'échangent, en leurs jeux innocents, les bergers et les bergères du *Pastor-fido* et de l'*Aminte*, ou que les baisers dont parle Horace (liv. I, od. 13) :

Oscula quæ Venus
Quinta parte sui nectaris imbuit

« Baisers que Vénus assaisonne de la cinquième partie de son nectar[1]. »

Le meilleur développement du proverbe *il n'y a point*

1. La raison de ces vers n'a pas été bien éclaircie par les commentateurs. Jean Bond cite une glose des anciens scoliastes, d'après laquelle le poëte aurait voulu rappeler une opinion qui divisait l'amour en cinq parties, dont la première était la vue et la cinquième était la jouissance. Qu'on ne m'en demande pas davantage.

de laides amours, est dans les vers suivants, tirés de la traduction libre que Molière avait faite de *Lucrèce,* et placés dans la cinquième scène du second acte du *Misanthrope :*

... L'on voit les amants vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur paraît aimable ;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est au jasmin en blancheur comparable ;
La noire à faire peur, une brune adorable ;
La maigre a de la taille et de la liberté ;
La grasse est dans son port pleine de majesté;
La malpropre, sur soi de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La géante paraît une déesse aux yeux;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne ;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur,
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

Tout ce qui a été dit dans l'article qu'on vient de lire peut être très-bien résumé par ce vers roman, passé en proverbe chez les Provençaux et chez les Italiens :

Non es bel so qu'es bel, mas es bel so qu'agrada.

« N'est pas beau ce qui est beau, mais est beau ce qui agrée. »

METS TON MANTEAU

COMME VIENT LE VENT

Pour peu qu'on se soit promené sur le boulevard des Italiens trois ou quatre heures par jour, pendant trois ou quatre ans, on ne doit pas manquer de connaître Paul Dufresny.

Paul Dufresny demeurait rue Taitbout, à deux pas de ce boulevard, où il passait le plus clair de son temps ; il donnait le reste à ses plaisirs : si bien qu'il pouvait justement être cité pour le garçon le plus inoccupé d'une ville où il y a beaucoup d'oisifs. Mais c'était en outre un des jeunes gens les plus originaux qui fussent du Jockey-Club au Café de Paris.

Son père lui avait laissé une fort honnête fortune, trente à quarante mille livres de rente à peu près, et le titre de baron. Paul avait accepté l'héritage et refusé le titre. A ceux qui lui demandaient la raison de ce dédain, il répondait gravement que la qualité de baron n'allait qu'aux personnes douées par la Providence d'un gros ventre et de lunettes d'or. « J'ai le malheur d'être passablement maigre, ajoutait-il, et le malheur plus grand encore d'y voir très-bien. » La vérité est que Paul ne voulait pas d'un titre dont son père n'avait jamais pu lui expliquer clairement l'origine, le grand-père de Paul étant un riche armateur de Nantes, fort roturier de naissance.

M. Dufresny en agissait largement avec sa fortune. Quand on le faisait jouer, il jouait; et, s'il perdait quelque argent, il n'y pensait guère. Ses chevaux étaient à tout le monde, et l'on ne pouvait pas dire qu'il eût rien à lui; rien, pas même mademoiselle Florestine, coryphée de l'Opéra, qui l'honorait de son estime. Au demeurant, il mangeait bien, dormait mieux, riait au vaudeville, s'attendrissait au mélodrame, et trouvait dans un cigare l'oubli de tous les petits ennuis qui s'attachent aux pas des gens fortunés.

Un beau matin, le bruit se répandit que le notaire auquel Paul avait confié ses fonds s'était subitement enfui de Paris. Le soir même, en dînant au Café Anglais, Paul confirma cette nouvelle à ses amis.

— Que te reste-t-il donc? s'écria l'un d'eux.

— Cinq à six mille francs que j'ai chez moi, et ma créance sur un débiteur insolvable.

— Diable! mais c'est un coup terrible.

— Peuh! on n'en meurt pas.

Paul dîna de fort bon appétit et passa la soirée à l'Opéra.

Le lendemain, on apprit qu'il vendait tout, chevaux, voiture, mobilier; et, vers cinq heures, on le rencontra au coin de la rue Laffitte, flânant les mains dans ses poches; gants paille et bottes vernies avaient disparu.

— Ah çà, d'où viens-tu dans cet équipage? lui dit un de ses camarades.

— De chez mademoiselle Florestine. Elle n'a pas voulu me recevoir, prétextant que ma vue la ferait fondre en larmes.

— L'ingrate!

— Bah! les pleurs rougissent les yeux et gâtent le teint. Il faut bien que tout le monde vive!

— Et que comptes-tu faire?

— Je pars demain. Dans ma jeunesse j'ai ouvert des livres de mathématiques; il m'en reste assez pour monter, en qualité de lieutenant, à bord de quelque brick. J'ai réalisé vingt à vingt-cinq mille francs que je convertirai en marchandises, et je naviguerai.

— Toi? toi, qui ne pouvais pas aller à pied jusqu'aux Champs-Élysées?

— Oui, quand j'avais un coupé; mais à présent que je n'ai rien, j'irai jusqu'au bout du monde à la voile.

Paul Dufresny tint parole. Il se rendit à Nantes, où les vieux armateurs se souvenaient encore de son grand'père. Il trouva bientôt à s'embarquer; et le dandy, transformé en marin, partit pour le Brésil, à bord de *la Jeune-Adolphine*.

Paul rencontra à Rio-Janeiro un ami de sa famille, qui était en marché pour acheter une sucrerie; Paul vendit sa pacotille et s'associa au planteur. Trois jours après, il s'installa dans la campagne.

Les habitués du boulevard des Italiens rirent beaucoup

à la réception d'une lettre où l'on remarquait ce passage : « Je fume des cigares de la Havane fabriqués à Rio avec des feuilles de tabac du Maryland ; j'ai un pantalon blanc.

une veste blanche et des bas blancs, le tout en coton ; un chapeau de paille me défend des ardeurs de la canicule. Au Brésil, on ne connaît qu'un seul mois, le mois d'août. Il y a des instants où je passerais pour un vrai Paul si j'avais la moindre Virginie ; mais je n'ai autour de moi que des nègres : je les appelle tous Domingo. Ils plantent des cannes du matin au soir en chantant des ballades sénégalaises... Notre habitation ressemble à une décoration d'opéra-comique... Je dîne de perroquets et soupe de singes. J'apprends la langue franque... Quand j'aurai

découvert une mine de topazes, j'enverrai à mademoiselle Florestine le collier de rubis que mon notaire m'a empêché de lui donner... S'il vous prend fantaisie de chasser aux alligators, venez me voir; j'ai dans mon parc, qui est une forêt vierge, une rivière où ils grouillent comme des goujons... »

Il y en avait dix pages sur ce ton-là.

Au bout de quatre ans, on vit arriver Paul à Paris. Son premier soin fut de se rendre au boulevard des Italiens. Il n'était pas changé, si ce n'est qu'il avait un peu bruni.

— Tiens, voilà Paul! Paul le colon! Paul le planteur! s'écrièrent dix jeunes gens.

— Paul lui-même, répondit-il; j'ai tiré une assez jolie fortune de mes cannes et de mes caféiers, et je me suis tout de suite souvenu du boulevard.

L'appartement de la rue Taitbout fut bien vite reloué et remeublé; Paul reparut à l'Opéra, et mademoiselle Florestine lui écrivit, en style chorégraphique, qu'elle serait ravie d'entendre le récit de ses aventures.

Mais, sur ces entrefaites, le vent jeta à la côte le navire qui portait les richesses de M. Dufresny. Un correspondant avait négligé de les faire assurer. Tout était perdu.

Paul prit cette fois, comme la première, le parti de tout vendre, et, le soir même, on le vit, en pantalon de gros drap, en blouse de toile, chaussé de lourds souliers garnis de guêtres de cuir, et coiffé d'un feutre gris à larges bords, se diriger vers les messageries Laffitte et Caillard.

— Pars-tu pour les grandes Indes? lui dit-on.

— Non, ma foi, c'est trop loin; je vais en Normandie gérer une terre qui appartient à un de mes oncles; d'un planteur on peut bien faire un métayer.

Et, roulant autour de ses épaules une limousine à

raies noires, Paul grimpa sur la banquette d'une diligence.

Il y avait non loin de cette ferme, aux environs de Caen, un château dont le propriétaire avait maintes fois soupé avec Paul à la suite d'un bal masqué. Un jour qu'il chassait à courre, la meute tomba sur un champ où deux charrues manœuvraient sous la direction d'un jeune agriculteur en sayon de velours. Le propriétaire eut quelque peine à reconnaître Paul.

— Que diable faites-vous là, mon cher? lui dit-il en retenant son cheval empêtré dans les terres labourées.

— Eh! mais, j'essaye deux extirpateurs de nouvelle invention. L'expérience a réussi ; je crois que je les adopterai.

— Quoi! vous vous êtes fait agronome?

— C'est la nécessité qui l'a voulu; elle a parlé, et je me suis souvenu de Cincinnatus, répondit Paul. Faites place à mes bœufs, s'il vous plaît; la chasse ne doit pas déranger l'agriculture.

L'oncle ne laissa pas longtemps son neveu dans la ferme. Jugeant de sa dextérité et de son jugement par ce qu'il avait fait au Brésil et ce qu'il faisait à la ferme, il le fit venir auprès de lui, à Rouen, et le mit à la tête de sa maison, en attendant que son fils aîné fût en âge de la diriger.

Un des amis de Paul, que le désœuvrement conduisait au Havre, passa par Rouen. La première personne qu'il rencontra sur le quai, ce fut Paul, un carnet à la main, surveillant le déchargement d'un navire; autour de lui s'élevaient des barricades de caisses et de tonneaux. Le Parisien eut quelque peine à reconnaître le dandy. Paul avait coupé sa barbe et taillé ses cheveux; un bout de plume passait entre sa tempe et son oreille; sa toilette était

propre, mais sentait la Normandie d'une lieue. Paul vit un sourire sur les lèvres du touriste.

— Parbleu! lui dit-il, si tu veux te moquer de moi, ne te gêne pas; je t'abandonne le négociant, le commerce n'a pas d'amour-propre.

L'oncle normand armait chaque année un ou deux baleiniers. Paul avait montré tant d'aptitude et de zèle, que l'oncle lui proposa de partir sur un de ces bâtiments pour la mer du Sud. Paul accepta; c'était sa coutume. Dix à douze mois après, un de ses amis de Paris reçut, par la voie de Valparaiso, une lettre où on lisait entre autres choses : « J'ai vu le pôle Antarctique, où j'ai failli perdre le nez, tant il y faisait froid. Mon trois-mâts flâne dans l'Océan, à la poursuite des baleines qui s'obstinent à ne pas se montrer. La baleine est un mythe; quant aux cachalots, on n'en voit plus que dans les dictionnaires d'histoire naturelle. Nous avons relâché aux îles Marquises, où j'ai mangé à table d'hôte de l'épagneul en salmis; c'est fort bon. Je comprends maintenant pourquoi Dieu a donné le kings-charles à l'homme... Dans ce pays-ci les sauvagesses font la sieste une moitié du jour, et lisent la Bible après. Durant cette première moitié, elles oublient ce qu'elles ont appris pendant l'autre... Je suis vêtu de peau comme Robinson Crusoé; si je n'avais pas un oncle, je m'abandonnerais dans une île déserte pour mettre le roman en action; il y a justement à bord un nègre qui me servirait de Vendredi... »

Après dix-huit mois de navigation, Paul revint au Havre, où il apprit que son ami du Brésil était mort du vomito-negro, non sans l'avoir institué son légataire universel. La sucrerie, les comptoirs et les marchandises valaient bien un million. Paul envoya sa procuration au

consul français à Rio-Janeiro, et partit pour Paris après avoir remercié son oncle l'armateur.

La limousine et l'habit de peau avaient fait place au tweed.

— C'est encore Paul! répétèrent ses amis quand ils le virent sur le boulevard des Italiens. Es-tu riche pour longtemps?

— Qui le sait? Mais si je me ruine encore, cette fois je prendrai un burnous et me ferai spahis. On n'est jamais perdu quand on sait

METTRE SON MANTEAU COMME VIENT LE VENT

Un brochet fait plus qu'une lettre de recommandation.

[illegible] BROCHET FAIT PEUR

[illegible]

[illegible]

UN BROCHET FAIT PLUS

QU'UNE LETTRE DE RECOMMANDATION

Un cadeau produit plus d'effet qu'une lettre de recommandation sur l'esprit d'une personne dont on désire se ménager la faveur.

Ce vieux proverbe, formulé à une époque où le brochet était probablement un mets plus estimé qu'il ne l'est maintenant, fut assez usité au XVe et au XVIe siècle, mais

depuis il perdit graduellement sa vogue primitive, et peut-être serait-il tombé en complète désuétude, si l'ingénieux crayon de Grandville n'en eût ravivé le souvenir presque effacé.

Il ne pouvait être mis en action d'une manière plus naturelle et plus comique, tout paraît vivant dans l'ensemble et dans les détails de ce joli dessin, on croit assister à une scène de la vie réelle. L'idée du sujet est très-bien caractérisée, non-seulement par l'attitude du principal personnage, mais par celle des deux personnages secondaires entre lesquels il se trouve placé, tendant de côté une main indifférente à la lettre de l'un, et fixant ses yeux charmés sur le brochet de l'autre. Toute la satisfaction que cause un don agréable se reflète sur sa figure largement épanouie.

Les Auvergnats ont un proverbe analogue digne d'être cité, ils disent : Les truites détournent l'orage — *las truitas viront la mudada,* pour signifier que les cadeaux faits aux juges ont le privilége de désarmer leur sévérité. Ils ont supposé que les truites avaient la vertu de détourner l'orage parce qu'elles apparaissent et se jouent à la surface de l'eau quand l'orage touche à sa fin, et leur supposition a été renouvelée de celle que les anciens avaient faite, pour la même raison, sur les dauphins[1].

L'application du proverbe est sans doute plus vraie que la supposition à laquelle il a dû son origine. Les magistrats revêtus de fonctions judiciaires ou administratives se sont toujours montrés, en général, bien disposés

1. Grotius, dans sa harangue à la reine Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, sur sa grossesse, dit que les dauphins, en faisant des gambades sur l'eau, annoncent la fin des tempêtes, et que, pour la même raison, le petit dauphin qui remue dans son ventre annonce la fin des troubles du royaume.
(Voltaire, *Corresp. génér.*)

pour les honnêtes gens qui leur ont fait des cadeaux. Mais ils ont une vertu trop austère et trop rigide pour que des truites puissent la faire céder. Les truites aujourd'hui n'ont pas plus d'influence que les brochets, et les solliciteurs savent très-bien qu'il n'y a pour eux des chances de succès que dans les billets de banque.

MOINE QUI DEMANDE POUR DIEU

DEMANDE POUR DEUX

Trois personnes étaient réunies un matin autour d'une petite table, dans un élégant appartement de la Chaussée-d'Antin : un monsieur d'âge mûr, le front chauve, une cravate blanche autour du cou et vêtu d'une robe de chambre à ramages ; une dame qui pouvait avoir de vingt-sept à trente-cinq ans, l'un ou l'autre, selon l'heure à

laquelle on la voyait; et un jeune homme mis avec une simplicité pleine de distinction. Ces trois personnes déjeunaient; les tièdes rayons d'un soleil du mois de mai étincelaient sur les cristaux, qui renvoyaient des gerbes diamantées. Dans une chambre voisine, on entendait une voix claire et vibrante qui chantait sur divers tons :

Oh! oh! oh! qu'il était beau
Le postillon de Lonjumeau!

— Ce cher enfant! il s'amuse, dit la dame en tournant vers la porte entre-bâillée un regard plein de sollicitude maternelle.

— Eh! notre Alfred court sur ses onze ans, s'écria le monsieur. Tandis qu'il s'amuse, nous devons penser à son avenir; il est temps d'y songer. Qu'en ferons-nous?

— Faites-en un philanthrope, répondit le jeune homme.

— Un philanthrope? dit la dame en lançant un regard interrogateur.

— Eh! ne voyez-vous pas, ma chère Hortense, que Georges en veut toujours à ce digne M. de Suriac, dont je lui citais tout à l'heure les admirables traits de charité.

— Une charité qui ne l'empêche pas de vivre en un fort bel hôtel.

— Ne voulez-vous pas que, par bonté d'âme, il se loge dans un grenier? Mais tenez, j'ai justement à parler à M. de Suriac pour affaire qui concerne le bureau de bienfaisance de son arrondissement; accompagnez-moi dans ma visite; vous verrez cet honnête homme, vous l'entendrez et le jugerez mieux.

— Soit, dit Georges, je ne serai pas fâché de voir la philanthropie de son intérieur.

M. et madame de Plantade se levèrent de table, la

dame en souriant, le monsieur en grommelant; et bientôt tous les trois se dirigèrent, par les Tuileries, vers la rue de Verneuil, où demeuraient M. et madame de Suriac.

M. de Plantade laissa sa femme au salon chez madame de Suriac, et pénétra, avec son neveu, dans le cabinet du mari.

Ce cabinet, grand et bien aéré, avait vue sur un jardin planté d'arbustes exotiques et de magnifiques tilleuls. Tout autour de l'appartement s'élevaient des casiers remplis de cartons, et sur les murs, tapissés d'une étoffe brune, on voyait divers plans d'édifices et des vues de monuments d'un aspect sévère. M. de Suriac se tenait assis derrière un bureau à cylindre surchargé de paperasses et de dossiers. C'était un homme encore vert, portant lunettes; sur son habit noir brillait la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

— Toujours occupé! dit M. de Plantade en entrant.

— Eh! mon Dieu! il le faut bien; la misère est si grande cette année que toutes mes heures sont dues à nos pauvres. Je rédigeais un mémoire au ministre pour solliciter l'établissement d'une maison de secours en faveur des femmes de chambre sans emploi. A quels dangers ne sont pas exposées ces infortunées dans une ville où la corruption fait chaque jour de nouveaux progrès!

— Ce sera une bien sage institution, dit Georges gravement.

— M. de Plantade, à qui j'en ai parlé, pourra vous en faire apprécier l'importance. Mais puisque vous vous intéressez à ces matières, permettez-moi, monsieur, de vous faire hommage d'un volume que j'ai naguère publié sur l'utilité d'une maison de refuge pour les postillons mis à la réforme par les chemins de fer.

— Je le lirai avec d'autant plus d'intérêt que le ministre, jugeant de son mérite par votre réputation, en a fait prendre, je crois, pour toutes les bibliothèques du royaume.

— Oui, Monsieur, le garde des sceaux, M. le ministre de l'intérieur et celui des travaux publics en ont pris deux mille exemplaires. Sa Majesté elle-même a bien voulu souscrire pour les châteaux royaux.

— En vous donnant quinze mille francs on n'a pas même payé le premier chapitre de cet excellent travail, dit Georges toujours sérieusement.

M. de Suriac sourit et s'inclina.

— C'est à peine si j'aurai le temps de terminer le travail dont je vous parlais tout à l'heure, reprit M. de Suriac ; le gouvernement vient justement de me charger d'une mission en Hollande pour étudier le système pénitentiaire de ce royaume, et à mon retour je devrai me rendre dans le Périgord, où s'élève en ce moment une maison de détention dont j'ai fourni les plans. J'en surveillerai les travaux.

— N'avez-vous pas par là un beau domaine ? demanda Georges d'un petit air innocent.

— Un modeste manoir qui avait jadis appartenu à ma famille, et que j'ai racheté avec mes économies ; c'est la dette du souvenir.

Quand l'affaire du bureau de bienfaisance fut terminée, M. de Plantade fit demander sa femme.

— Eh bien, ma tante, dit Georges, que vous a donc appris madame de Suriac? Si elle partage les goûts de son mari, j'imagine que vous devez être édifiée.

— Elle m'a proposé des billets pour un bal par souscription qu'elle organise au profit des réfugiés monténégrins. J'en ai pris trois.

— Et vous avez bien fait, Hortense ; ah ! si toutes les

familles suivaient l'exemple de ce digne ménage, il n'y aurait plus ni pauvres ni criminels en France!

— Mais, mon oncle, s'il n'y avait plus de pauvres et plus de criminels, il n'y aurait plus ni maisons de refuge ni prisons. Que deviendraient les inspecteurs? Ceci ne ferait pas le compte de M. de Suriac.

— Quoi! ce que vous avez vu ne vous a pas converti?

— Ma foi, j'ai vu une foule de cartons et de tiroirs tout cousus d'étiquettes : MÉMOIRES SUR LES INONDÉS DES DEUX-SÈVRES... MAISONS CELLULAIRES... SYSTÈME DE PENSYLVANIE... SUPPRESSION DE LA GÉLATINE... QUÊTES A DOMICILE... HOSPICE POUR LES ORPHELINS DE LA SARTHE... RÉFORME DANS LE RÉGIME ALIMENTAIRE... SOUSCRIPTIONS DIVERSES... PLAN D'UN PÉNITENCIER MODÈLE... RECHERCHES SUR L'EMPLOI DU NAVET ET DE LA CAROTTE SUBSTITUÉS AU RIZ... PRÉAU D'ALIÉNÉS... PÉTITIONS A EXAMINER... DISTRIBUTIONS DE COMESTIBLES... MÉMOIRES SUR L'ÉTABLISSEMENT D'UN CHAUFFOIR PUBLIC... J'ai vu bien d'autres choses encore; mais j'ai vu aussi que M. de Suriac ne marche qu'en coupé, qu'il a vingt-quatre mille francs sur le budget à divers titres, qu'il achète par-ci par-là une ou deux terres, et qu'il mange, le pauvre homme, dans de la porcelaine de Chine. Quant à sa femme, elle ne saurait porter une robe si elle n'était de velours ou tout au moins de satin; c'est apparemment pour faire en plus galant équipage les honneurs de ses bals charitables.

M. de Plantade ne répondit rien; mais, prenant le bras de sa femme, il l'entraîna vivement après avoir lancé un regard furibond à son jeune parent.

La plupart des personnes qui auraient entendu Georges auraient fait comme M. de Plantade. En vingt endroits la réputation de M. de Suriac était solidement établie; on en

parlait comme d'un homme austère, grave, voué dès sa jeunesse à l'étude des plus sérieuses questions sociales, qu'on était sûr de rencontrer à la tête des fondations utiles et des comités philanthropiques. Cependant quelques per-

sonnes gangrenées par l'incrédulité du siècle hochaient la tête à cette renommée de vertu ; l'association du dévouement et du luxe, de la richesse et du désintéressement, leur paraissait tout au moins douteuse.

A quelque temps de là, on apprit que madame de Suriac, en l'absence de son mari, avait fait renouveler le mobilier de son hôtel.

— Un bienfait n'est jamais perdu, dit Georges. Voilà ce que c'est que d'organiser des concerts au profit de vignerons grêlés.

— C'est bien la peine de médire! s'écria M. de Plantade; ne sait-on pas que M. de Suriac s'est intéressé dans une entreprise de fers galvanisés qui rapporte de beaux bénéfices?

— Vraiment, je suis heureux d'apprendre que M. de Suriac possède une de ces charités qui ne vont pas jusqu'à proscrire la spéculation.

M. de Plantade lui tourna le dos.

Un peu plus tard, M. de Suriac se rendit acquéreur d'une ferme en Beauce. Cette acquisition suivit de près la fondation d'un comité central pour les secours envoyés à de certains incendiés du Languedoc.

— Il est avec la philanthropie des accommodements, dit Georges tout bas.

— La belle affaire! Ignorez-vous qu'une partie des fonds de M. de Suriac était placée sur les actions du chemin de fer d'Orléans? Faut-il que lui seul ne profite pas d'une hausse?

— Sans doute; charité bien ordonnée commence par soi.

M. de Plantade donna un furieux coup de canne contre un meuble, et sortit.

Un peu plus tard encore, après l'adoption par le ministère d'un système de réforme philanthropique applicable aux maisons de détention, et imaginé par M. de Suriac, on vit l'ingénieux réformateur acheter un hôtel dans la Chaussée-d'Antin. Pour le coup M. de Plantade ne chercha pas à dissimuler son étonnement.

— Je ne le savais engagé dans aucune spéculation, dit-il.

— Bah! répondit Georges, de l'aisance à la fortune le plus court chemin est la charité.

— Ne raillez pas, mon cher; cet achat me surprend surtout dans les circonstances actuelles; M. de Suriac se

plaignait à moi dernièrement de n'avoir plus même un billet de cinq cents francs disponible pour les besoins du bureau de bienfaisance dont il est un des administrateurs. Je sais encore que tout son temps était pris par les conférences auxquelles a donné lieu son projet de réforme pour lequel il a sollicité une allocation de huit cent mille francs à un million.

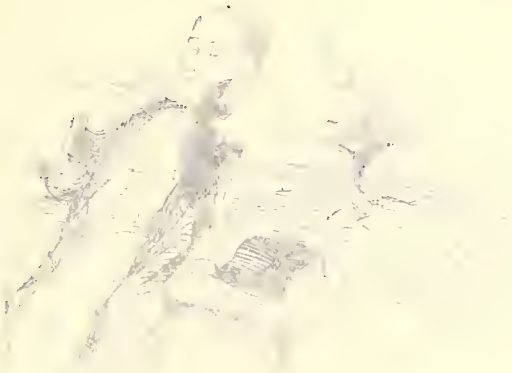
— Qu'il a obtenus?

— Sans doute. Mais pourquoi riez-vous?

— Oh! pour peu de chose. Cette sollicitation charitable me rappelle un vieux proverbe espagnol que voici :

MOINE QUI DEMANDE POUR DIEU DEMANDE POUR DEUX.

Il n'est plus fort lien que de femme.



IL N'EST PLUS FORT LIEN

QUE DE FEMME

Il est presque impossible de se détacher d'une femme qu'on aime. L'amant dépité contre sa maîtresse a beau jurer de la fuir, tous les serments que sa bouche prononce sont démentis par son cœur. Une attraction invincible le ramène sans cesse vers elle. Les efforts qu'il a tentés pour relâcher les nœuds qui l'enlacent n'ont servi qu'à les resserrer davantage ; et le voilà plus que jamais livré corps et âme à cette enchanteresse dont les regards si ravissants, les souris si gracieux, les paroles si pleines de charme et les caresses si enivrantes lui donnent dans sa captivité un bonheur qu'il n'eût pas eu dans son indépendance.

Voici encore un dicton fort original qui est tiré d'une

vieille chanson et qui exprime d'une manière bien pittoresque l'ascendant d'une belle sur ses adorateurs :

UN CHEVEU DE CE QU'ON AIME, TIRE PLUS QUE QUATRE BŒUFS.

Il y a dans *l'Anthologie grecque* de Planude (VII, 39) une épigramme de Paul le Silentiaire, où un amant dit que sa Doris l'a attaché avec une cheveu de sa blonde tresse et que ce lien, qu'il se flattait de rompre facilement, est devenu une chaîne d'airain contre laquelle tous ses efforts sont impuissants.

« O malheureux que je suis ! s'écrie-t-il. ma Doris ne m'a lié qu'avec un de ses cheveux et elle me mène ainsi comme elle veut ! »

Nous disons encore :

On tire plus de choses avec un cheveu de femme qu'avec six chevaux bien vigoureux.

Ce qui signifie que l'entremise d'une belle dans une affaire est un des plus puissants moyens de succès.

Le proverbe *Il n'est plus fort lien que de femme* s'applique aussi au lien conjugal que tant de *maris bien marris* se plaignent de ne pouvoir rompre ; car, suivant la remarque de Cervantes, « c'est un lien qui, une fois qu'on se l'est mis autour du cou, se transforme en nœud gordien, lequel ne peut plus se détacher à moins d'être tranché par la faux de la mort. (*Don Quichotte*, part. II, ch. XIX). »

On sait que cette opinion du chevalier de la Manche était également celle de son écuyer, qui l'exprimait à sa manière par ce joli mot devenu proverbial : *Pour peu qu'on soit marié, on l'est beaucoup.*

Un des proverbes anglais du recueil de James Howel

dit d'une façon plus originale encore : *In marriage the tongue tieth a knot that all the teeth in the head cannot untie afterward.* « En mariage, la langue forme un nœud que toutes les dents de la bouche ne peuvent défaire dans la suite. »

EN LA MAISON DU MÉNÉTRIER

CHACUN EST DANSEUR

O fortune ennemie ! quand cesseras-tu de me poursuivre ? Et toi, Terpsichore, si jamais mes entrechats te furent agréables, si jamais tu daignas sourire à mes pirouettes, prends en pitié un de tes plus fidèles serviteurs. Depuis le jour fatal où l'imprudence d'un machiniste de province me précipita du haut de l'Olympe et me rendit boiteux, cette affreuse déesse qu'on nomme la débine n'a cessé de me poursuivre. J'ai dû dire adieu à la danse, au

public, et surtout aux engagements de dix mille francs. Je ne danse plus, et je suis forcé de faire danser les autres ; j'étais dieu, et je suis devenu ménétrier ; je racle des contredanses pour un orchestre de barrière, à trente francs par mois. Heureux encore si cette ressource me restait ! mais l'infâme directeur du bal d'Idalie vient de faire banqueroute, il s'est enfui en emportant la caisse ! Deux mois d'appointements me sont enlevés ; qu'allons-nous devenir ?

Ainsi parlait le père Pastourel en se laissant tomber dans son vieux fauteuil ; d'un geste désespéré, il lança son violon sur son lit, et l'instrument rendit un sourd murmure comme pour se plaindre. Pastourel croisa les bras contre sa poitrine, ramena sur ses genoux les vastes pans de sa redingote, et darda contre le ciel un regard menaçant. Après quelques minutes de cette pantomime antique, il parcourut sa chambre à grands pas ; puis il s'arrêta en disant : « Je casserais bien une croûte.

« Mais, hélas ! je suis sûr qu'il n'y a rien à la maison ; cherche dans tes armoires, malheureux, tu n'y trouveras que le vide ; contemple ton foyer, misérable ; il ne contient que des cendres. Et que vont dire Fanny et Irma quand elles rentreront ? J'avais promis de les régaler aujourd'hui d'une tourte aux boulettes et d'un flan au café ; ô espérance folle ! ô bizarrerie de la vie ! ô vengeance du sort ! la tourte court sur la route de Belgique, et le flan est tombé dans le gouffre du déficit. Après tout, elles feront comme moi, puisque, malgré mes conseils, elle veulent devenir artistes. Pourquoi n'ont-elles pas suivi l'exemple de leur frère, de ce bon Joseph, qui fera, j'en suis sûr, un excellent menuisier, et qui deviendra le soutien de son père ! »

Des pas légers se font entendre à la porte du grenier ;

elle s'ouvre, c'est Irma et Fanny qui entrent. Chapeau de paille, tartan, cabas, robe d'indienne frangée de boue, vous les reconnaîtriez entre mille ; ce sont des élèves du cours de danse de l'Opéra ; deux petites filles, à l'œil vif et mobile, à la bouche fine et délicate, charmantes souris qui brûlent de grandir et de montrer dans les coulisses leur museau de rat.

Elles se jettent au cou de leur père ; puis quand elles ont déposé et chapeau, et tartan, et cabas, dans leur chambrette, elles se disent qu'il est temps de mettre le couvert. L'une apporte la nappe, l'autre les assiettes ; en un clin d'œil la table est prête. Fanny a une faim de loup, Irma un appétit violent. — Où avez-vous mis la tourte aux boulettes, bon papa ? — Qu'avez-vous fait du flan, petit père ?

Figurez-vous la situation du pauvre Pastourel ; pour moi, je n'ai pas le courage de vous la dépeindre.

Il fallut bien cependant raconter et la fuite du directeur, et la perte des appointements, et l'absence forcée de comestibles qui en résultait. Quand Pastourel eut achevé ce menu, les deux jeunes filles se regardèrent.

— As-tu encore faim, Fanny ?

— Non, je m'étais trompée ; la faim m'a passé. Et toi, Irma ?

— Ma migraine m'a repris ; il me serait impossible de manger.

Pastourel s'approcha de la fenêtre pour essuyer une larme ; il était sensible, quoique danseur.

Les croisées situées au fond de la cour étaient ouvertes aussi ; l'une était traversée par une guirlande de fleurs artificielles ; à l'autre on voyait flotter du linge qui séchait au soleil : une fleuriste et une blanchisseuse habitaient les

modestes mansardes qui regardaient celle de Pastourel. L'heure du repas était arrivée, et les deux ouvrières, assises devant une table proprette, mangeaient du meilleur appétit. A ce spectacle, Pastourel ne put s'empêcher de faire un triste retour sur lui-même. Il appela ses filles.

Fanny appuya sa joue sur l'épaule de son père, et passa son bras autour de son cou; Irma en fit autant de son côté.

Un poëte aurait comparé Pastourel à un vieux cocotier entouré de lianes flexibles; un peintre se serait arrêté pour dessiner ce groupe, dont nous nous bornerons à indiquer la grâce.

— Si tu avais voulu, Fanny, dit le vieux danseur à sa fille en lui montrant la fleuriste, tu serais une ouvrière laborieuse, gagnant de quoi dîner tous les jours, et de quoi acheter une robe de soie pour le dimanche.

En même temps, le père Pastourel soupira.

— Et toi, Irma, continua-t-il, n'envies-tu pas le sort de cette gentille repasseuse? Elle n'est pas obligée de se contenter d'une migraine pour dîner. Écoutez mes conseils, enfants, pendant qu'il en est temps encore : tous les beaux-arts de la terre ne valent pas un bon métier. Quelle jolie fleuriste tu serais, Fanny! Et toi, Irma, quelle charmante blanchisseuse! Vous ne manqueriez pas d'amoureux, j'en suis sûr; les amoureux deviendraient bien vite des maris; je jetterais mon violon aux orties, et je ne ferais plus danser que vos enfants sur mes genoux.

Pastourel soupira encore.

Irma et Fanny répondirent par une moue à l'allocution paternelle.

— A mon tour, dit Irma, de vous faire remarquer

quelque chose. Voyez-vous cette calèche qui entre dans la cour? une dame en descend; comme elle est élégante et parée! Pour elle notre voisine la fleuriste sera trop heureuse de quitter sa table et de laisser son dîner; elle s'inclinera devant elle, l'accablera de salutations, se fera humble et petite; tout cela pour qu'elle joigne à sa commande de fleurs un billet pour la représentation de demain. Cette dame, c'est la première danseuse de l'Opéra; elle gagne trente mille francs par an; toutes les fois qu'elle danse, on la couvre de bouquets et de bravos. Un jour nous serons comme elle; nous aurons un équipage; vous verrez briller sur l'affiche les noms de vos deux filles, mesdemoiselles Pastourel 1re et Pastourel 2me; vous lirez notre éloge dans les journaux; vous nous accompagnerez dans une bonne chaise de poste quand nous irons en congé.

— Mais vous n'avez pas seulement débuté, reprit le père, souriant à demi à la perspective qu'Irma venait d'ouvrir devant ses yeux.

Ce fut Fanny qui lui répondit :

— Dans un mois nous ferons partie du corps de ballet, sans compter qu'aujourd'hui même, en me voyant prendre ma leçon, le professeur a dit : « Voilà une pirouette qui avant un an ira à Londres. »

— Le professeur a dit cela?

— Et il a fait le même compliment à ma sœur; voyons, petit père, nous reprochez-vous encore d'avoir voulu être artistes comme vous?

Deux baisers viennent se poser à la fois sur les joues du vieillard.

— Tout cela est fort beau sans doute; mais en attendant il faut dîner, et comment s'y prendre?... Il me vient une idée.

— Laquelle? demandèrent à la fois mesdemoiselles Pastourel 1re et Pastourel 2me.

— Heureusement pour vous, mes enfants, vous avez un frère pour lequel la vie d'artiste n'a jamais eu d'attraits; celui-là aime la tranquillité, la paix, le travail; il est modeste, laborieux et rangé; il n'ambitionne ni le vain bruit des applaudissements, ni les éloges des journaux. Je vais le trouver à son atelier, son bourgeois ne refusera pas de lui avancer une petite somme, et Terpsichore dînera aujourd'hui aux frais du rabot.

Les deux sœurs se regardèrent en même temps; Irma fit un mouvement comme pour parler, mais Fanny la retint.

— Qu'allais-tu faire? dit-elle à sa sœur quand le vieillard fut parti; il vaut mieux qu'il l'apprenne par d'autres que par nous.

Au bout d'une heure, Pastourel était de retour. Il froissait entre ses mains crispées une lettre que le portier lui avait remise, et qu'il n'avait pas même pris la peine de décacheter. La douleur et le désespoir auxquels nous l'avons vu en proie, au commencement de cette histoire, ne sont rien auprès de ce qu'il éprouve en ce moment.

— O jour funeste! s'écria-t-il, jour de deuil et de malédiction! puisses-tu être le dernier de mes jours! Je perds à la fois ma place et mon fils; il ne me reste plus qu'à perdre la vie. Le malheureux s'est engagé dans une troupe ambulante! Pendant que je le croyais occupé à manier la scie ou le marteau, il désertait l'atelier, il allait prendre des leçons de danse; il me trompait, le scélérat, il trompait tout le monde! Le mensonge conduit à tout : cet enfant déshonorera mes cheveux blancs!

Fanny et Irma se mirent aux genoux de leur père, et essayèrent de le calmer.

— Laissez-moi ! continua-t-il en les repoussant ; je lui donne ma malédiction. Mépriser mes avis et s'engager dans une troupe de cabotins ! est-ce là, je vous prie, le début d'un artiste véritable ? Qu'y a-t-il à faire pour un danseur sur des planches nomades ? Quelques misérables entrées dans une obscure bourgade ; tout au plus un pas de deux si l'on s'élève jusqu'à la sous-préfecture.

— Mais ne faut-il pas un commencement à tout ? reprit doucement Fanny. Notre frère ne s'en tiendra pas là ; il nous a dit en nous embrassant : « Je reviendrai bientôt débuter à Paris ; moi aussi, je veux être artiste comme mon père. »

— Toujours la même réponse ! Ingrates filles, non contentes de perdre mon Joseph, vous l'avez aidé dans sa fuite, vous n'avez pas craint de devenir ses complices. Je vous maudirais comme lui, si vous n'étiez à jeun... Y a-t-il longtemps qu'il est parti ?

— Une semaine.

— Reviendra-t-il bientôt ?

— Il nous fera savoir l'époque de son retour.

— Ce n'est pas que je désire le revoir, au moins ; je l'ai pour jamais banni de ma présence ; qu'il ne s'avise pas de mettre les pieds chez moi, je le chasserais.

Au même instant Irma poussa un cri de joie, et remit à son père la lettre que la colère l'avait empêché de lire.

— De Joseph ? dit Pastourel en essayant de cacher sa joie.

— De votre directeur ; lisez.

Le vieux danseur mit ses lunettes et lut.

« Monsieur,

« Placé, en vertu d'une délibération des actionnaires, à la tête du bal d'Idalie, j'ai l'honneur de vous informer que les soirées dansantes de cet établissement recommenceront à partir de demain; vous êtes en conséquence invité à vous rendre à votre poste aux heures accoutumées. La nouvelle entreprise, désireuse de stimuler le zèle des artistes, payera l'arriéré à bureau ouvert; il vous suffira de présenter vos titres au siége de l'administration.

« Bagnolet. Directeur. »

— « Voilà un trait qui fait honneur à l'espèce humaine; ce Bagnolet est un honnête homme qui mérite de prospérer; mon archet lui est tout dévoué. Puisse Joseph avoir toujours affaire à des directeurs pareils!

— Vous lui pardonnez donc à ce pauvre Joseph?

— Je vous dirai cela à mon retour, mes enfants; je vais voir si la caisse est ouverte; en attendant, remettez dans son étui mon bon violon, que tout à l'heure j'ai manqué de briser.

— Soyez tranquille, petit père, nous aurons bien soin de lui, à condition que vous ne reprocherez plus à Fanny, à moi, à Joseph, de n'être ni fleuriste, ni blanchisseuse, ni menuisier. Vous nous le promettez, n'est-ce pas?

— Si je l'oublie, rappelez-moi ce proverbe qui me force à la résignation :

EN LA MAISON DU MÉNÉTRIER CHACUN EST DANSEUR.

A bon chat bon rat.

A BON CHAT

[illegible] RAT

[illegible] proverbe, dont [illegible]
[illegible] s'appli[illegible]
[illegible] d'esprit [illegible]
[illegible] peut [illegible]
[illegible] de repo[illegible]
[illegible]
[illegible]

A BON CHAT

BON RAT

Ce proverbe, dont le sens général est : *Bien attaqué, bien défendu,* s'applique. en particulier, à un individu qui sait lutter d'esprit, de finesse ou de ruse contre ses adversaires. Il peut être ajouté comme une sorte de complément à beaucoup de reparties ingénieuses et piquantes dont voic divers exemples.

Le poëte anglais Alexandre Pope, qui était bossu, ne

pouvant souffrir d'être contredit dans une discussion littéraire par le jeune lord Hyde, lui demanda :

« Savez-vous seulement ce que c'est qu'un point d'interrogation?

— Oui, répondit le lord. C'est une petite figure crochue qui fait quelquefois des questions fort impertinentes. » *A bon chat bon rat.*

Le même poëte, mieux inspiré, ayant entendu que le roi d'Angleterre disait de lui : « Je voudrais bien savoir à quoi sert ce bout d'homme qui marche de travers? — A vous faire marcher droit », s'écria-t-il. *A bon chat bon rat.*

« On se trouve toujours bien d'avoir épousé une femme simple et sans esprit, disait à la sienne un imbécile; car l'esprit ne sert d'ordinaire à une femme qu'à faire un sot de son mari. — Ce n'est pas vrai, s'écria-t-elle : il sert à empêcher qu'il se doute de l'être. » *A bon chat bon rat.*

Une dame dont la figure, malgré ses quarante ans, était encore fort jolie et toute brillante de ce vif éclat qu'on nomme le regain de la beauté[1], voyant sa jeune bru qui, prête à se rendre à un bal, jetait un coup d'œil sur une glace pour juger de l'effet de sa toilette, lui demanda d'un air moitié sérieux moitié souriant :

« Que donneriez-vous, ma fille, pour avoir ma figure?

1. « Vers l'âge de quarante ans, les femmes prennent un embonpoint, signe de force et de santé, qui leur donne un teint plus égal, plus reposé, non aussi frais, mais plus vif que dans leur première jeunesse. C'est cette seconde jeunesse, cette jeunesse de l'âge mûr, qui est dans la vie comme le second mouvement de la séve des végétaux dans le déclin de l'année que l'on a nommée avec énergie *le regain de la beauté.* »

- Eh! ma mère, ce que vous donneriez vous-même pour avoir mon âge. » *A bon chat bon rat.*

Le fameux avocat Linguet avait le défaut, en parlant, de trop articuler les syllabes. Coqueley de Chausse-Pierre lui dit un jour, en contrefaisant ce vice de prononciation : « Bonjour, monsieur Lin-gu-et. » A quoi celui-ci répondit : « Bonjour, monsieur Coqu-e-ley. » Ce qui décomposait le nom propre en deux qualificatifs non moins justes que drôles. *A bon chat bon rat.*

L'abbé Lacordaire allait de Paris à Sorèze dans un wagon où se trouvait un commis voyageur qui se permit de lui adresser cette question : « Savez-vous, monsieur l'ecclésiastique, la différence qu'il y a entre un âne et un évêque ?

— Non, monsieur.

— Je vais vous l'apprendre : c'est que l'âne porte la croix sur le dos, et que l'évêque la porte sur la poitrine.

— Et vous, monsieur, demanda à son tour l'abbé Lacordaire, connaissez-vous la différence qu'il y a entre un âne et un commis voyageur?

— Non, monsieur, je ne la connais pas.

— Eh bien, ni moi non plus. » *A bon chat bon rat.*

Un mot maintenant sur le joli dessin que Grandville a

consacré au proverbe. On y voit un chat fourré de la Bourse aux prises avec un rat de l'Opéra, un de ces rats qui ont des dents à croquer des lingots. Le premier présente un magnifique bouquet à l'autre, qui, désireux de ronger autre chose que des fleurs, ne les regarde pas et indique d'un geste magistral un portefeuille ostensiblement placé dans la poche du Raminagrobis. Ce geste est parlant, il dit : Voilà ce que je veux : et tout fait pressentir que sa volonté sera faite.

NE CRACHEZ PAS DANS LE PUITS

VOUS POUVEZ EN BOIRE L'EAU

— Philippe!

— Ernest!

Les habitués du Café de Paris entendent fort peu de ces exclamations que la surprise et l'élan du cœur font vibrer sur de jeunes lèvres. De tous côtés les yeux se levèrent, le bruit des fourchettes s'arrêta; il y eut une suspen-

sion d'hostilités sur ce champ de bataille déjà couvert de victimes.

Mais quand on vit deux jeunes gens se lever en même temps, et, quelque peu interdits de l'effet qu'ils avaient produit, échanger à demi-voix, avec une cordiale poignée de mains, leurs félicitations réciproques, la curiosité ne tint pas longtemps la gastronomie en arrêt. Chacun se remit à l'œuvre de plus belle; et nos deux amis, à qui personne ne prenait garde, s'attablèrent paisiblement, côte à côte, autour d'une table où trois autres convives avaient pris place. C'étaient de joyeux garçons, invités, à ce qu'il semblait, par le dandy qui répondait au nom de Philippe.

Leur conversation, que chacun put écouter sans scrupule vu le diapason très-élevé qu'ils lui avaient donné, courait et sautelait d'un sujet à l'autre avec une prestesse éminemment parisienne. On questionna d'abord M. Ernest qui revenait du Yucatan, où il était allé dessiner je ne sais quels anciens temples d'une architecture idéale. Ceci conduisit à parler de *Fernand Cortez* et des jambes d'une choriste.

Il fut ensuite question d'un suicide, et l'on disserta longuement sur de nouveaux pistolets à double détente, perfectionnés par un armurier allemand dont le nom m'échappe.

L'Allemagne mit sur le tapis un académicien récemment élu, dont on discuta vivement les titres philosophiques, et, pour bien peu, la grande question de l'enseignement universitaire allait tout envahir. Par bonheur, une méchante épigramme sur un ex-ministre de l'instruction publique détourna l'orage, et l'on ne parla plus, durant un gros quart d'heure, que d'une tentative d'assassinat pratiquée naguère par une dame poëte sur un romancier

horticulteur. C'était de l'histoire ancienne ; mais elle intéressait le revenant du Mexique, auditeur ébahi de ces plaisantes chroniques.

Prenant enfin la parole comme par inspiration :

— Puisque nous parlons de bas-bleus, s'écria-t-il, donnez-moi des nouvelles d'Antonia Fouinard ! »

A ce nom prononcé sans le moindre embarras, et tout uniment jeté dans le courant du dialogue, une vive surprise se peignit sur la figure des trois convives de Philippe. Philippe lui-même pâlit légèrement, et voulut couper la parole à son ami.

« Veux-tu des fraises? » lui demanda-t-il.

Ernest pelait une orange et ne s'aperçut de rien.

« Merci, répondit-il négligemment; Antonia Fouinard, cette jolie personne que Philippe appelait sans façon Nini, et que je surnommai Nini-Fo le jour où je lus dans un dictionnaire mythologique .

« Nini-Fo, déesse de la volupté chez les Chinois. »

Sur ce trait spirituel, Ernest s'arrêta d'autant plus volontiers qu'il venait d'avaler son premier quartier d'orange.

Mais comme personne n'avait ri, le pauvre garçon pensa que son mot ratait. « Je reviens du Yucatan, se dit-il, et je n'ai pas le sens commun. Tentons encore la fortune. »

« Ah ! reprit-il, quelles bonnes soirées nous passions à nous moquer d'elle ! Imaginez-vous, messieurs, que le seigneur Philippe, ici présent, avait eu l'indigne faiblesse, quinze jours durant, de la prendre au sérieux. Il faisait des vers pour elle... Ne t'en défends pas, je les ai lus...

Elle l'appelait son *Clair de lune!...* Le surnom passa dans le commerce, et trois ou quatre mauvais sujets, dont j'étais, se donnèrent le plaisir de rendre Philippe infidèle pour pouvoir écrire à Mme Antonia que son clair *de l'une* était aussi le clair *de l'autre.* »

Cet abominable calembour n'obtint aucun succès. Deux des convives avaient le nez sur leur assiette, le troisième roulait des yeux ébaubis, le malaise de Philippe allait croissant.

« Voyons, veux-tu des fraises? » redemanda-t-il au malencontreux Mexicain, qui, plus que jamais, maudissait le Yucatan, séjour mortel pour un bel esprit de Paris.

Ernest saisit le plat qu'on lui tendait, et, par une heureuse distraction, le renversa tout entier sur ce qui restait de son orange. Écrasé pêle-mêle et noblement sucré, ceci forme un délicieux sorbet que je recommande à mes lecteurs ; s'ils peuvent y émietter une moitié de grenade, le régal sera complet.

Ranimé par ce rafraîchissant mélange :

« Ça, mon bon Philippe, tu n'es pas devenu bavard depuis trois ans. Antonia Fouinard t'inspirait mieux autrefois. *Caramba!* pour peu que ce nom fût prononcé, — quand tu fus guéri de ton fatal amour, — c'étaient des histoires, des facéties, des charges à n'en plus finir.

— Je n'ai point le moindre souvenir de ces sornettes.

— Vraiment?... On oublie donc bien vite par ici! Pour moi, j'en avais l'esprit si bien garni, que j'en ai fait rire trois señoras mexicaines, en déjeunant avec elles dans un corridor des ruines de Palenqué. Il me fallut, je m'en souviens, un peu de temps et pas mal de définitions pour leur faire comprendre, — par à peu près, — ce que pouvait être le curieux animal appelé chez nous femme de

lettres; mais tes caricatures, Philippe, m'aidèrent merveilleusement.

— Mes... caricatures? Je ne sais de quoi tu veux parler.

— Allons... fais le bon apôtre, à présent!... Est-ce que tu veux entrer à l'Académie, toi aussi?... Comment? tu n'as plus souvenance de cette ravissante pochade où la sublime Antonia était représentée avec le corps allongé, le museau pointu, l'œil méchant de la fouine, — heureuse allusion au joli nom de son mari, — et ravageant un poulailler dont tu étais un des habitants les plus maltraités?... Édouard, Henri, le petit Roussac, — celui que nous appelions le Petit-Albert, — ils étaient tous là, très-ressemblants, ma foi; mais sous forme de poulets... Et, comme, — votre cadet à tous, — je restais aussi le seul de notre bande que la fouine eût jusqu'alors épargné, tu m'avais mis dans un coin, poussin à peine éclos, montrant tout juste mon petit bec hors de l'œuf...

— Tout cela est bien vieux, mon brave Ernest, et je ne pense pas que ces messieurs prennent un grand intérêt...

— Peut-être as-tu raison; mais c'est ton affectation de tout à l'heure qui m'avait mis hors de moi... Renier Antonia, la joie de notre jeunesse, la marotte de nos dîners d'artistes, le but obligé de toutes nos méchantes plaisanteries pendant plus d'un an! elle qui chantait si bien, entre deux élégies, des couplets à casser les vitres! elle qui improvisait si lestement, entre deux cigares, un conte moral à l'usage de la jeunesse!... Oublier Nini, les turbans de Nini, les raouts excentriques de Nini, les petits billets passionnés de Nini, sur papier à vignettes, empestés de vétiver et cachetés de cire jaune!... oublier enfin tout ce dont je me

souviens si bien, moi le Juif errant, moi le voyageur aventureux, moi dont elle n'a jamais été... »

Cette foudroyante tirade en était là, quand Ernest s'aperçut que son auditoire lui faisait faux bond. Philippe causait à demi-voix avec son voisin, et les deux autres convives imitaient, — non sans une intention marquée, — l'exemple donné par leur amphitryon.

L'orateur, averti par un instinct secret qu'il avait lâché quelque sottise, prit un peu tard le parti de se taire, et couvrit sa retraite en avalant coup sur coup une demi-bouteille de tisane-champagne. Le dîner était fini. On se sépara tristement, sans effusion, sans cordialité, sans regret. Un mur de glace semblait être tombé tout à coup entre ces jeunes gens si affectueux au début. Philippe paraissait en proie à quelques accès d'hypocondrie.

Ernest apprit le soir même ce qu'il eût dû savoir avant le dîner : le mariage de Philippe et de Mme Antonia, veuve Fouinard, ornée d'un brillant héritage, lauréat de l'Académie, et protégée par un de nos plus influents députés. Cette audacieuse union s'était accomplie trois mois auparavant, à la grande stupéfaction de beaucoup de gens.

D'abord un peu confus de l'aventure, mais ensuite riant sous cape, Ernest fit un petit paquet des chansons, épigrammes, caricatures, etc., dont il avait été question pendant le dîner, et, dès le lendemain, il l'adressa sous une double enveloppe à l'imprudent détracteur de la belle Antonia.

Sur le second pli se trouvait écrit le proverbe moscovite que nos lecteurs ont vu en tête de ce véridique chapitre.

Qui aime bien châtie bien.

QUI AIME BIEN

CHATIE BIEN

Proverbe dont l'idée se trouve dans plusieurs passages de Salomon, notamment dans celui-ci : *Qui parcit virgæ, odit filium suum ; qui autem diligit illum, instanter erudit* (Prov., XIII, 24). « Celui qui épargne la verge haït son fils ; mais celui qui l'aime s'applique à le corriger. »

Ce mode de correction, que réprouvent les mœurs actuelles, exista chez tous les peuples dès la plus haute antiquité. Il fut regardé comme excellent en Chine, jusqu'au temps où Confucius en signala les graves inconvénients. Il devint en Grèce un des points fondamentaux de la méthode de stoïcien Chrysippe, pour l'éducation des enfants. Il fit même partie de la doctrine socratique, s'il faut en croire Aristophane, qui a représenté, dans la quatrième scène du cinquième acte des *Nuées*, un disciple de Socrate battant son père et disant : « Battre ce qu'on aime est l'effet le plus naturel de tout sentiment d'affection. Aimer et battre ne sont qu'une même chose. »

A Rome, le rhéteur Orbilius de Bénévent, que le poëte Horace, son élève, a nommé *plagosum* (*Épit.* I, liv. II), introduisit l'usage du fouet dans son école, et c'est à cause de cela que tout pédagogue observateur de ce honteux usage a été désigné par le surnom d'*Orbilianite*, auquel on substitue souvent aujourd'hui le surnom plus caractéristique de *monsieur Cinglant*.

Mais ce n'est pas seulement pour l'amélioration des élèves, c'est aussi pour celle des épouses qu'une telle discipline fut en vigueur.

Nos vieilles chroniques sont remplies de faits qui attestent qu'elle était strictement pratiquée à l'époque même dont on a tant vanté les mœurs galantes et chevaleresques.

La plupart des chartes de bourgeoisie autorisaient alors les maris à battre les femmes jusqu'à effusion de sang, pourvu que ce ne fût point avec un fer émoulu et qu'il n'y eût point de membre fracturé.

On lit dans les *Coutumes de Beauvoisis* par Dumanoir : « La justice ne se doit entremettre des griefs que les

hommes font a eurs femmes, car il loiet bien (est bien loisible) à l'homme de battre sa femme. Le mari la doit châtier selon toute manière qu'il verra que bien sera, excepté mort ou méhaing (mutilation). »

Il arrivait même quelquefois que cette exception était

méconnue impunément : témoin le fait suivant rapporté dans la *Chronique bordelaise*, année 1324. Un homme de Bordeaux, accusé d'avoir tué sa femme, comparut devant les juges et dit pour toute défense : « Je suis bien fâché d'avoir tué ma femme ; mais c'est sa faute, car elle m'avait grandement irrité. »

Les juges ne lui en demandèrent pas davantage, et ils le laissèrent se retirer tranquillement, parce que la loi, en pareil cas, n'exigeait du coupable qu'un témoignage de repentir.

La pitié pour les femmes paraissait une faiblesse ridicule, et le mari qui négligeait de châtier la sienne était honni de ses confrères. On avait pour maxime qu'elles ressemblaient aux côtelettes, qui ne deviennent tendres que lorsqu'elles sont bien battues, et, de peur que la chose ne fût mise en oubli, des almanachs, où les actions qu'on devait faire se trouvaient indiquées, jour par jour, donnaient cette recommandation : *Bien battre sa femme en hui.*

Cette odieuse coutume, qui se maintint légalement en France, suivant Fernel, jusqu'au règne de François Ier, remonte à une époque reculée. Le chapitre CXXXI des lois anglo-normandes porte que le mari est tenu de châtier sa femme comme un enfant, si elle lui a fait infidélité pour son voisin. *Si deliquerit vicino suo, tenetur eam castigare quasi puerum.*

Mahomet permet aux musulmans de battre leurs épouses lorsqu'elles manquent d'obéissance. (Koran. IV, 38.)

Un canon du concile tenu à Tolède, l'an 400, dit : « Si la femme d'un clerc a péché, le clerc peut la faire lier dans sa maison, la faire jeûner et la châtier, sans attenter à sa vie, et il ne doit pas manger avec elle jusqu'à ce qu'elle ait fait pénitence. »

Il fallait que ce concile eût des raisons bien graves pour rendre une telle décision.

Comment, sans cela, des ministres de la religion chrétienne, qui a tant fait pour l'émancipation et pour la dignité des femmes, eussent-ils pu concevoir la pensée de les soumettre à une pénalité si brutale et si dégradante? N'auraient-ils pas été conduits, au contraire, par l'esprit de cette religion, où tout est douceur et charité, à proclamer la loi indienne du code de Manou, qui dit dans une formule pleine de délicatesse et de poésie : « Ne frappe pas une femme, eût-elle commis cent fautes, pas même avec une fleur. »

Les amants n'étaient pas plus indulgents que les maris, et ils ne ménageaient pas les coups à leurs maîtresses, malgré cette recommandation qui leur était adressée dans l'*Art d'aimer*, poëme d'un trouvère : « Gardez-vous de frapper vos dames et de les battre. Songez que vous n'êtes point unis par le mariage, et que, si quelque chose en elles vous déplaît, vous pouvez les quitter. » Héloïse fut plus d'une fois fustigée par Abeilard. Lui-même, parlant à elle-même, raconte le fait dans une de ses lettres où il confesse d'un cœur contrit les excès de son amour immodéré : *in ipsis diebus dominicæ passionis, te nolentem ac dissuadentem sæpius minis ac flagellis ad consensum trahebam.* « Dans les jours mêmes de la Passion du Seigneur, lorsque tu me refusais ce que je demandais ou que tu m'exhortais à m'en priver, je t'ai souvent forcée par des menaces et des coups de fouet à céder à mes désirs. »

Héloïse, ainsi punie pour le refus d'une chose qu'on obtient généralement des femmes sans qu'il soit besoin de les fouetter, n'en devenait que plus tendre. On croirait que le poëte Ausone avait deviné le cœur de cette héroïne de l'amour, lorsqu'il disait en peignant les qualités d'une

maîtresse accomplie : « Je veux qu'elle sache recevoir des coups et qu'après les avoir reçus elle prodigue ses caresses à son amant. » (*Épig.* LXVII.)

L'auteur des *Mémoires sur l'Académie de Troyes*, facétie spirituelle attribuée au comte de Caylus, mais regardée avec plus de raison comme l'œuvre de Grosley, a examiné d'une manière plaisante jusqu'à quel point est fondée l'opinion que battre est une preuve d'amour. Voyez dans cet ouvrage (pag. 205 et suiv.) la *dissertation sur l'usage de battre sa maîtresse*.

QUI SE COUCHE AVEC DES CHIENS

SE LÈVE AVEC DES PUCES

On aurait vainement cherché, en l'an de grâce 1584, depuis les collines du royaume des Algarves jusqu'aux plaines d'Oporto, un cavalier plus content de sa personne et s'estimant plus heureux que dom Bartholomeo-Henrique Gamboa, licencié de l'université de Coïmbre.

L'honorable dom Bartholomeo-Henrique Gamboa était arrivé de la veille seulement dans la capitale du Portugal, et déjà il se promenait sur les rives du Tage avec l'air d'un cavalier qui a goûté de tous les plaisirs d'une grande ville.

Si le jeune gentilhomme avait répété tout haut les propos que sa pensée lui redisait tout bas, on aurait entendu l'étrange discours que voici :

— Parbleu! si la vice-reine me voyait passer, ne me prendrait-elle pas pour un infant d'Espagne, tant j'ai bonne mine ? Mon père, un digne homme, ma foi ! me donne un bon cheval, vingt écus d'or et une lettre pour Sa Seigneurie le marquis de Belcaser, grand d'Espagne, un des hommes les plus influents auprès de l'illustre Vasconcello. « Va, me dit-il, et fais ton chemin dans le monde. » J'arrive à Lisbonne, et je descends à l'hôtellerie des Trois-Mages, où tout d'abord je rencontre un honnête cavalier qui se prend d'amitié pour moi sur l'air de ma figure. Le seigneur dom César Mandurio, marquis de Torreal, m'invite à souper et me conduit, après m'avoir fait boire les meilleurs vins, chez la senhora Dorothea de Santa-Cruz. Je trouve chez cette aimable personne les gens qui peuvent le mieux me pousser à la cour; on fait de la musique, on danse, on joue, et je gagne cent écus d'or; je crois même qu'il la senhora Dorothea n'a pas été trop insensible à ma tournure, si j'en juge par les regards qu'elle m'a jetés. J'ai eu l'honneur de prêter mon cheval au noble marquis pour faire ce matin une promenade jusqu'aux jardins du grand inquisiteur, à qui il m'a promis de me présenter. Je l'attends pour dîner chez le meilleur traiteur de Lisbonne ; je suis habillé comme un fils de prince, et ce soir je reverrai la senhora Dorothea de Santa-Cruz !

Le seigneur Gamboa en était là de ses discours intimes.

lorsqu'une main s'appuya familièrement sur son épaule.

— Quoi ! c'est vous déjà, seigneur dom César ? s'écria dom Bartholomeo. — Moi-même, grâce à votre cheval qui va comme une hirondelle. Quand vous voudrez vous en défaire, j'ai cent écus à votre disposition. Mais pourrais-je vous demander, seigneur dom Bartholomeo, quelle pensée vous occupait tout à l'heure ? — Je rêvais, dit le jeune gentilhomme. — Je gage mon épée contre un maravédis que vous songiez à la belle dona Dorothea de Santa-Cruz ? — C'est la vérité ; le souvenir de ses beaux yeux me suit partout. — Eh bien, seigneur cavalier, la fortune vous traite en enfant gâté ; car la senhora, en brillante compagnie, a fait la partie de déjeuner ce matin au bord de l'eau. Si vous voulez me suivre, nous la trouverons dans ce bois d'orangers, à cent pas d'ici. — Vous suivre, seigneur dom César ? Mais, pour voir la senhora Dorothea, je vous suivrais jusqu'au cap des Tempêtes !

Cinq minutes après, les deux jeunes gens pénétraient sous un bosquet verdoyant, où cinq ou six dames et trois ou quatre gentilhommes devisaient à l'abri des feux du jour.

— Mon ami le comte Gamboa, dit dom César en s'inclinant.

A ce titre de comte, dom Bartholomeo rougit de plaisir; un regard de la senhora Dorothea, qui aurait donné de la vanité à de plus modestes, acheva de lui faire perdre la tête. On s'assit sur l'herbe autour d'un déjeuner exquis. Les vins d'Espagne et d'Italie, rafraîchis dans la neige, circulaient de toutes parts ; et, tandis que les coupes s'emplissaient, la main de dom Bartholomeo effleurait parfois la main de dona Dorothea.

— De par saint Jacques de Compostelle, mon bienheureux patron, s'écria un cavalier, pourquoi ne confierions-

nous pas le but de notre réunion au seigneur comte Gamboa ? Il est homme à comprendre une plaisanterie.

— Mais voudra-t-il s'y associer ? dit la senhora Dorothea en jetant au gentilhomme une œillade irrésistible.

— Refuser d'être où vous êtes ! répliqua dom Bartholomeo ; mais, madame, je ne vous ai pas donné le droit d'insulter mon cœur et mes yeux.

— Voici de quoi il s'agit, continua un gentilhomme en pourpoint de satin vert ; un de nos amis, le marquis de Belcazer...

— Ne le connaissez-vous pas? demanda brusquement dom César à dom Bartholomeo ; il me semble que vous m'avez parlé d'une lettre à son adresse ?

— Je l'ai justement sur moi, s'écria Gamboa.

— Le marquis de Belcazer, reprit le cavalier au pourpoint vert, a parié que jamais il ne serait arrêté par les

voleurs qui pullulent, dit-on, aux environs de Lisbonne ; mille écus d'or sont le prix de la gageure. Aujourd'hui même, il doit venir à son château ; ce château est si près de Lisbonne, que le comte n'aura certainement pas pris la précaution de se faire suivre par des domestiques armés. Nous allons nous embusquer derrière un bouquet d'arbres, et, vers le soir, quand il sortira de ses jardins pour se promener en bateau sur le Tage, nous fondrons sur lui...

— Un bandeau tombera sur ses yeux, dit dom César.

— Mon carrosse le recevra, reprit dona Dorothea ; nous partirons au galop ; deux heures après, nous arriverons à ma villa... Et le marquis de Belcazer se trouvera à table au milieu de ses amis, sans bagues, sans bijoux, sans épée, s'écria le narrateur. Ne vous semble-t-il pas qu'il aura bien perdu ses mille écus ?

— Sans doute, et c'est charmant ! dit Gamboa.

— Il n'y a qu'une petite difficulté, ajouta la senhora Dorothea de Santa-Cruz ; tout est bien prévu, et nous sommes sûrs de nous emparer du marquis de Belcazer si nous pénétrons dans ses jardins ; mais quel moyen avons-nous de nous y introduire ?

— Vous oubliez ma lettre, madame ! s'écria avec joie dom Bartholomeo ; c'est un talisman qui nous ouvrira toutes les portes. Partons !

— Partons ! répéta toute la troupe.

L'intendant du château avait jadis connu le seigneur Gamboa, père de dom Bartholomeo ; à la vue de ses armes imprimées dans la cire, il ne fit aucune difficulté de laisser passer le jeune gentilhomme et ses amis. Les dames, pour n'être pas reconnues, s'étaient couvert le visage de masques de velours noir ; les cavaliers avaient rabattu leurs chapeaux sur leurs yeux, et tous s'enfoncèrent dans les bos-

quets. Bientôt ils arrivèrent à l'endroit où la barque du marquis était amarrée.—C'est ici, dit dom César; cachons-nous derrière ces buissons, et attendons.

On se blottit au milieu des haies; dom Bartholomeo était à côté de dona Dorothea de Santa-Cruz, si près, si près, qu'une feuille de rose n'aurait pu se glisser entre elle et lui. Le soir vint avec ses ombres mystérieuses. On entendit marcher dans les allées; le gravier craquait sous les pieds des promeneurs.

— C'est lui ! dit dona Dorothea. Voyons, seigneur Gamboa, comment vous jouerez votre rôle. Oserez-vous l'arrêter le premier ?

— J'arrêterais le vice-roi, si vous le vouliez.

Un soupir lui répondit; le marquis de Belcazer arriva sur la plage, et dom Bartholomeo s'élança vers lui.

— Seigneur marquis, rendez-vous ! s'écria-t-il.

Le marquis n'avait avec lui que quatre laquais sans armes; il voulut tirer son épée, mais dom César le désarma, tandis que ses amis terrassaient les valets ; un seul parvint à s'enfuir, grâce à la nuit.

— Vite, dépêchons, dit dom César à voix basse; des quatre drôles qui accompagnaient Sa Seigneurie, je n'en vois que trois couchés sur le sable; craignons que l'autre ne donne l'alarme au château.

En un tour de main, le marquis de Belcazer fut dépouillé, garrotté et bâillonné. On le transporta dans le bateau, et la compagnie s'apprêta à s'embarquer.

— Il me semble voir de la lumière briller du côté du château, dit dona Dorothea; vite, informez-vous de ce que ça peut être, seigneur dom Bartholomeo.

Gamboa courut dans la direction que lui indiquait le doigt de la senhora. Il ne vit rien, et se hâta de retourner

vers la plage. Tout avait disparu : la barque, les cavaliers, les captifs et dona Dorothea. Tandis que dom Bartholomeo cherchait du regard autour de lui, il entendit un grand tumulte dans les jardins ; vingt torches flamboyaient entre les arbres, où passaient les silhouettes noires de grands laquais armés de longues épées. Le seigneur Gamboa réfléchit qu'il était seul ; de là lui vint la pensée de fuir. Il se jeta au milieu des taillis qui bordaient le fleuve, et gagna, à la faveur de la nuit, les murs du parc, qu'il escalada en s'aidant des espaliers. En un quart d'heure, il arriva dans les faubourgs de Lisbonne, et se dirigea rapidement vers l'hôtellerie des Trois-Mages.

Le cheval qu'il avait prêté la veille au marquis de Torreal n'était pas rentré à l'écurie. Cette longue absence, jointe à la subite disparition de ses amis de fraîche date, ne laissa pas d'inquiéter le seigneur dom Bartholomeo. En se déshabillant, il s'aperçut que la bourse où reposaient les écus d'or, gagnés la nuit précédente chez la senhora Dorothea de Santa-Cruz, s'était envolée de sa poche. Cette découverte augmenta ses craintes, et l'héritier du seigneur Gamboa s'endormit l'esprit plein d'images lugubres.

Au petit jour, un domestique heurta à sa porte.

— Seigneur, lui dit-il, voici un billet qu'un inconnu m'a prié de vous remettre.

Dom Bartholomeo ouvrit la lettre, et lut ce qui suit :

« Je vous remercie, seigneur *comte*, de l'aimable secours que vous nous avez prêté. Sans votre aide, jamais nous n'aurions réussi à nous emparer du marquis de Belcazer, qui vient de nous payer une riche rançon. La senhora Dorothea de Santa-Cruz, qui porte aussi le nom de Saphira la Gitana, vous prie d'agréer ses plus gracieux compliments. Je désire que le ciel me ménage une occasion de renouveler connaissance avec vous, qui appren-

driez en ma compagnie ce qu'on n'apprend pas à l'université de Coïmbre.

« Christoval Galiera, ex-marquis de Terroal. »

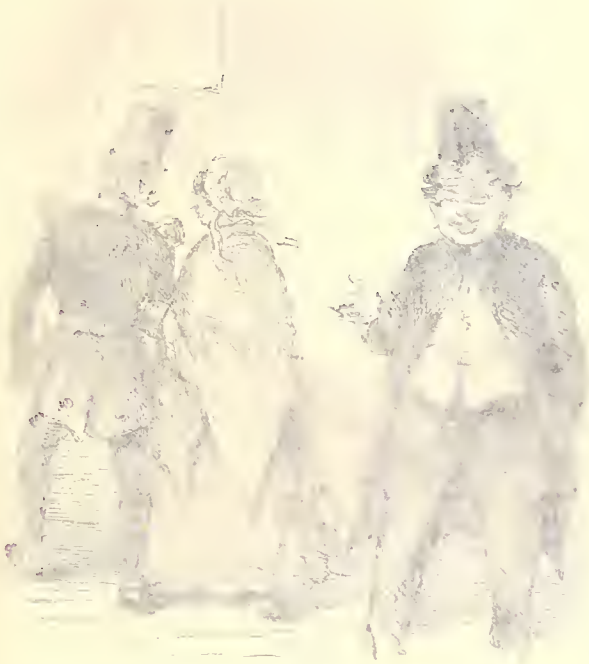
Dom Bartholomeo se dressa sur son séant.

— Christoval Galiera ! s'écria-t-il, le fameux voleur ! — Lui-même, répondit un estafier qui venait d'entr'ouvrir brusquement la porte ; et je vous arrête comme son complice. — Moi ? — Vous-même ; l'intendant du marquis de Belcazer nous a donné les renseignements les plus circonstanciés à votre égard. Au nom du roi ! suivez-nous. — Oh ! l'étrange aventure ! reprit Gamboa.

— Honorable seigneur, elle n'est que trop simple au contraire : Lorsqu'on se couche avec des chiens...

— On se lève avec des puces, continua un autre alguazil.

Nécessité n'a point de loi.



NÉCESSITÉ

N'A POINT DE LOI

Ou encore : *Nécessité contraint la loi*, pour signifier que la nécessité est au-dessus de la loi, et qu'un extrême besoin ou un extrême péril peut rendre excusables des actions que la loi condamne.

Saint Bernard s'est servi de ce proverbe dans la phrase

suivante de son Traité sur le précepte et la dispense : *Necessitas non habet legem et ob hoc excusat dispensationem* (Cap. v). « *La nécessité n'a point de loi,* et c'est pour cela qu'elle excuse la dispense. » Mais le proverbe est beaucoup plus ancien que saint Bernard, car on trouve dans les controverses de Sénèque : *Necessitas legem frangit* (IX, IV). « La nécessité rompt la loi » ; plus ancien encore que Sénèque, puisqu'on lit dans Homère que la nécessité doit faire loi (*Iliade*, XIV).

Les Grecs disaient en outre que les dieux eux-mêmes ne pouvaient lutter contre la nécessité, pensée de Simonide que les Latins employaient proverbialement et que Tite-Live avait reproduite en ces termes : *Pareatur necessitati quam ne dii quidem superant.* « Qu'on obéisse à la nécessité, que les dieux mêmes ne peuvent surmonter. »

Les Espagnols, qui ont le même proverbe que nous, se servent de plus de celui-ci : *La necessedad tiene cara de herege, — la nécessité a une face d'hérétique*, parce que l'hérétique ne reconnaît pas la loi de l'Église. Mais ils appliquent d'ordinaire ce dernier proverbe par plaisanterie, et particulièrement, je crois, lorsqu'ils veulent faire entendre que la raison de la nécessité est indûment alléguée.

Nous disons encore : *A la nécessité cède la justice, — la nécessité fait* dépouiller les autels.

Le dessin de Grandville représente les deux cas les plus pressants de la nécessité, qui exige que toute créature humaine cherche et trouve le moyen de remplir et de vider ce triste sac qu'on appelle le ventre, même à la barbe d'un officier de police.

Il n'y a que la Quinte-Essence de Rabelais qui soit exmpte de ces deux cas, dont le dernier est si sacré qu'il n'en faut parler qu'avec le plus grand respect.

CHAQUE POTIER

VANTE SON POT

Le 15 avril 1844, M. Deslongrais fit appeler dans son cabinet son neveu, Gabriel Maugis.

— Mon ami, dit-il au jeune homme en tirant sa montre, il est midi, et c'est aujourd'hui le 15 avril; tu es majeur depuis un quart d'heure. Je t'aurais fait prier cinq minutes plus tôt de passer dans ce cabinet, s'il ne m'avait fallu ce temps pour liquider mes comptes de tutelle. Toutes

les pièces sont réunies, là, sur ce bureau ; tu peux en prendre connaissance...

— Oh ! mon oncle !

— Bien, bien; je sais que tu vas me prier de garder la direction de tes affaires, et me dire qu'elles ne sauraient être placées en meilleures mains.

— Vous m'avez deviné.

— Oui, mais je suis un vieil égoïste qui ne me fatigue pour les autres que lorsqu'il m'est impossible de faire autrement... Tu as trente mille livres de rente à toi, c'est dix mille de plus que je n'en ai reçu; j'ai assez fait travailler tes fonds pour avoir le droit de me reposer. Mais avant de t'abandonner la direction suprême de tes affaires, je me permettrai seulement de t'adresser une seule question : As-tu lu *l'Amour médecin ?*

— *L'Amour médecin* de Molière? Oui, mon oncle.

— N'oublie jamais la première scène du premier acte, mon ami, toute la science de la vie est là-dedans; le monde est pavé de M. Josse. Je n'ai pas d'autres conseils à te donner ; mais pour que tu n'en perdes jamais le souvenir, je prétends mettre cette morale en action. Suis-moi.

Un quart d'heure après, M. Deslongrais et son neveu entraient chez un jeune banquier, rue du Houssaie.

— Mon cher Gambier, lui dit l'oncle, nous venons, mon neveu et moi, vous demander un service.

— Vous qui avez trente mille livres de rente? Votre neveu qui en a autant?

— Eh ! précisément, ce sont ces maudites trente mille livres de rente qui nous gênent ! Que faire du capital? Vous qui êtes dans les affaires, donnez-nous donc un bon conseil.

— Six cent mille francs ! s'écria le banquier. Eh ! mais, il n'en faut pas davantage pour soumissionner un joli tronçon

de chemin de fer. Placez cet argent chez un capitaliste bien famé, il le fera valoir dans des entreprises sûres; l'intérêt vous sera servi à quatre pour cent, vous aurez une part dans les bénéfices de la maison, et dans dix ans vos capitaux seront doublés. La banque règne et gouverne aujourd'hui.

— Nous y penserons, mon cher Gambier, dit M. Deslongrais; et, poussant Gabriel du coude, il murmura à son oreille ces mots : M. Josse !

Bientôt après, tous les deux arrivèrent chez un notaire, d'âge mûr, qui faisait les contrats de la famille.

— Ah! monsieur Dupuis, dans quel temps vivons-nous! s'écria M. Deslongrais. Vous connaissez les affaires de mon neveu, le pauvre garçon ne sait à quel usage appliquer sa fortune ; nous venons vous consulter.

Le notaire parut réfléchir un instant.

— Ceci est très-délicat, messieurs, dit-il enfin; les opérations de bourse sont aléatoires, et les prêts sur hypothèque d'une liquidation pénible ; la propriété mobilière est accablée d'impôts, et les revenus n'en sont jamais certains. Je crois que le plus sage serait d'acheter une bonne charge à Paris. Une charge met le titulaire en position de faire un beau mariage ; elle lui assure un rang honorable dans la société et des bénéfices considérables ; les charges tiennent à présent le haut du pavé. Je connais une personne qui, pour des raisons de santé, a quelque désir de vendre la sienne. Voulez-vous que je lui en parle?

— Parlez-lui-en, reprit M. Deslongrais, et tout bas il ajouta : La personne malade, c'est encore lui qui se porte bien. Oh! M. Josse !

Comme ils quittaient la rue Saint-Marc où demeurait M. Dupuis, l'oncle et le neveu rencontrèrent une de leurs connaissances qui tournait le coin de la rue Vivienne.

— Eh! ce cher Dervieu! s'écria M. Deslongrais, que je suis aise de le voir! Voilà un homme de bon conseil, et il va tout de suite nous le prouver. Si vous aviez six cent mille francs comptants, qu'en feriez-vous?

— J'en achèterais tout de suite une terre d'au moins un million.

— Est-ce un bon placement?

— Merveilleux! les terres bien cultivées rapportent de trois à trois et demi pour cent; si l'on y applique les nouveaux procédés d'assolement, on arrive à quatre. Et puis la terre reste toujours; il n'y a pas de banqueroute qui puisse emporter des prés!

— Vous avez peut-être raison. Sauriez-vous par hasard quelque beau domaine en vente?

— Je n'en connais qu'un, mais il est magnifique. La terre des Futaies, près de Meaux. Je l'ai achetée huit cent mille francs, et j'ai fait faire des réparations considérables aux bâtiments. Je suis obligé de m'en défaire, ma femme voulant se fixer à Toulouse auprès de sa famille. Quand vous voudrez voir le domaine, écrivez-moi, et nous irons ensemble. Mais hâtez-vous : les concurrents sont nombreux. La propriété est un quatrième pouvoir de l'État.

— C'est entendu, répondit M. Deslongrais.

— Ça fait en tout trois M. Josse, ajouta Gabriel en riant.

— Oh! nous ne sommes pas au dernier.

En quittant le propriétaire, M. Deslongrais et Gabriel Maugis se dirigèrent vers le faubourg Saint-Antoine, où demeurait un certain M. Louis Ferrandin, qui était de leurs parents. M. Louis Ferrandin avait élevé une fabrique de produits chimiques à laquelle il consacrait tout son temps. La visite de ses parents parut le charmer; mais lorsqu'il en connut le motif, il ne put dissimuler sa joie.

— Vous ne sauriez mieux vous adresser, s'écria-t-il ; ma fabrique a des relations immenses ; je couvre de mes produits les cinq parties du monde et leurs îles ; mais, pour donner à mon industrie tout le développement qu'elle comporte, il me faudrait encore à peu près cinq cent mille francs. Versez vos fonds dans ma fabrique ; nous nous associons, et la signature Ferrandin, Maugis et Cie ira jusqu'aux antipodes. L'industrie est la reine du monde.

— Nous examinerons cela, dit M. Deslongrais. A bientôt, mon cher Louis.

— Et lui aussi ! s'écria Gabriel. Trouver M. Josse sous l'habit d'un cousin !

Une invitation à laquelle ils avaient promis de se rendre conduisit M. Deslongrais et Gabriel chez un agent de change, rue Laffitte. Quand ils arrivèrent, cinq cents personnes circulaient dans des salons qui pouvaient bien en contenir deux cent cinquante ; on en attendait trois cents encore. Bientôt le bruit se répandit dans le bal qu'un jeune homme, majeur depuis quelques heures seulement, cherchait à placer sa fortune et sa personne : six à sept cent mille francs et un joli garçon, deux choses charmantes auxquelles l'association prête un attrait irrésistible.

— Il faut, mon cher, vous marier, disait un vieux rentier à Gabriel ; le ménage est un frein qui calmera votre jeunesse, et vous empêchera de gaspiller votre fortune ; si j'étais votre père, les bans seraient publiés demain.

— Il a trois filles à pourvoir, le bonhomme, murmura M. Deslongrais à l'oreille de Gabriel. M. Josse !!!

— Ce n'est point mon avis, continua un employé supérieur du ministère des finances ; avant de se marier, un jeune homme doit expérimenter la vie ; quand il aura vu le monde et ses écueils, et conquis la maturité du ju-

gement par le travail, il sera temps alors qu'il se marie.

— Le bureaucrate a une fille, mais cette fille n'a que douze ans; quand tu auras de l'expérience, elle aura dix-

sept à dix-huit ans, le bon âge pour trouver un époux. Toujours M. Josse!!! dit encore M. Deslongrais.

— Bah! interrompit l'agent de change, le mariage n'est pas l'affaire importante de la vie; on ne doit aujourd'hui songer qu'à la richesse, et la richesse est à la bourse. M. Maugis a une fortune honorable; qu'il la réalise et se lance dans les spéculations. La spéculation est la fée du XIXe siècle. Je veux, avant un an, que la coulisse tremble au nom de Maugis.

— Et l'agent de change aura gagné trente mille francs de courtages, si tu en as perdu deux ou trois cent mille sur les chemins de fer.

En achevant ces mots, M. Deslongrais passa son bras sous celui de Gabriel, et ils sortirent du bal pour souper.

— Nous avons justement une bécasse dodue à faire plaisir, dit un garçon du Café de Paris aux deux convives.

— Ah! vous avez une bécasse ? Eh bien, donnez-nous un perdreau! s'écria M. Deslongrais.

Gabriel se mit à rire.

— Tu ris, toi! Cette bécasse est au restaurateur ce que le domaine est au propriétaire, la fabrique à ton cousin, la charge au notaire, la jeune personne au rentier. Il veut s'en débarrasser ; laisse-la manger à d'autres.

— Quoi ! un M. Josse en maître d'hôtel !

— M. Josse est partout, M. Josse est immortel ; M. Josse est un proverbe fait homme, et ce proverbe le voici :

CHAQUE POTIER VANTE SON POT.

L'occasion fait le larron.

L'OCCASION

FAIT LE LARRON

L'occasion détermine souvent l'action et fait commettre des fautes auxquelles on n'aurait pas songé sans elle, des fautes même contraires aux plans et aux projets qu'on avait arrêtés. « L'occasion dangereuse, dit le père Simon Mars, est un achoppement au péché. Depuis que la nature a été viciée par le péché de nos premiers parents, elle a un si grand penchant au mal que, quand l'occasion se pré-

sente, elle ressent une extrême difficulté de s'en défendre. De là vient le proverbe qui dit que *l'occasion fait le larron*. Et on peut le dire de même des autres vices : l'occasion fait l'ivrogne, l'occasion fait le débauché et l'adultère. » (*Mystères du royaume de Dieu*, 276.)

On lit dans le recueil des adages des saints pères : *In arca aperta etiam justus peccat*, — *en coffre ouvert pèche le juste même;* proverbe qui est passé dans presque toutes les langues modernes pour enseigner que les plus sages ne s'exposent pas sans péril à l'occasion du mal, et que le meilleur moyen, le seul peut-être, de ne pas y succomber, c'est de la fuir. *Qui évite l'occasion évite le péché*, disent les Espagnols : *Quien quita la occasio quita el peccado.*

Nous avons encore cet autre proverbe : Facilité fait qu'on en use, par lequel nous exprimons que la fréquente occasion qu'on a de satisfaire certains penchants ou certains goûts peu honnêtes fait qu'on s'y livre. Cela fait aussi que le nombre des gens vicieux est toujours beaucoup plus considérable dans les grandes villes qu'ailleurs, puisqu'elles offrent au vice des moyens extrêmement faciles de se produire et de se développer. Le fameux père Joseph, ce grand agent du cardinal Richelieu, avait coutume de dire sur ce sujet : « Pour être vertueux à Paris, il ne suffit pas de le vouloir. » Pensée très-vraie qui a été citée par Mme de Maintenon et qui a peut-être inspiré à Voltaire ces jolis vers :

C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut.
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

MIEUX VAUT MARCHER

DEVANT UNE POULE QUE DERRIÈRE UN BŒUF

PROVERBE CHINOIS

Au village de Tchang-Yo, situé à deux lys de la porte orientale de Ping-Kiang, chef-lieu du département de Kiang-Nan, vivait un homme dont le nom de famille était Hou, et le petit nom Kong. Il descendait d'une lignée de cultivateurs; mais il s'occupait de littérature, et il avait composé des vers de sept syllabes, qui auraient figuré

avec honneur parmi les morceaux d'élite rassemblés par Fut-Zee dans le Chi-King, le troisième des Cinq Classiques. Vêtu d'habits très-simples, usant d'une nourriture frugale, mais toujours dans l'aisance et le contentement, il possédait encore du superflu, malgré la modicité de sa fortune, et savait venir au secours des pauvres du village. Aussi le comparait-on à un Printemps mâle pourvu de pieds.

Il avait pour voisin un fermier, non des plus riches, et qui se distinguait seulement par son grand amour pour l'horticulture. Dans son vaste jardin, fermé par des treillages de bambous, il réunissait l'althæa, la balsamine, la ketmie aux fleurs changeantes, la pivoine en arbre, l'amaranthe, le lychnis couronné, le calycanthe, le corchorus, le bouton d'or et beaucoup d'autres plantes non moins rares. Depuis longtemps, cet honnête homme, surnommé dans le pays le Fou des Fleurs (*Hoa-Tchy*), nourrissait le désir secret d'entendre réciter des vers par Hou-Kong.

On voit dans le livre des Dix mille Mots que :

> Celui qui chante est une incarnation de Bouddha,
> Du Dieu qui répand l'or et l'abondance.

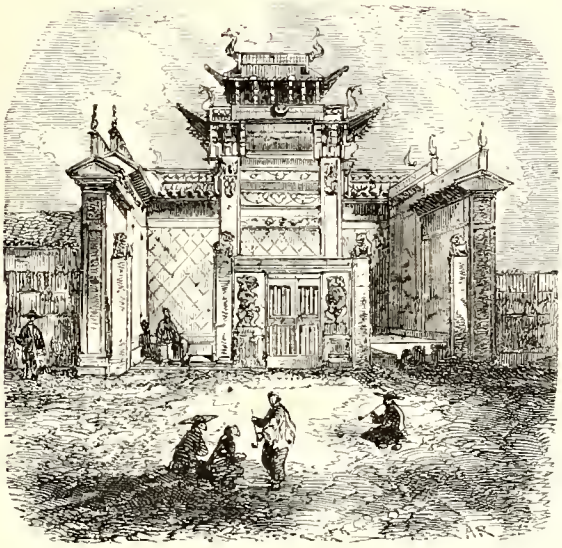
En conséquence, un jour que l'occasion lui parut favorable, le Hoa-Tchy mit ses habits de nouvel an, et alla frapper à la porte de son voisin.

Celui-ci était sous ses arbres, occupé à chanter et à boire du vin de Niao-Tching dans une tasse d'or, présent du vice-roi de la province. Près de lui était une table portant un vase de porcelaine du milieu duquel s'élevait une branche de pêcher couverte de belles fleurs marbrées. A l'aspect de son voisin que lui amenait un serviteur, il

ouvrit ses yeux appesantis par le vin, et lui récita ce vers avec un accent de joyeuse insouciance :

Je suis ivre, je veux dormir : ainsi, allez vous promener!

Mais le fermier ne se méprit pas à cet accueil si peu obligeant.



— Le Fou des Fleurs sait bien que telle fut la réponse du Nénuphar Bleu (du poëte Ly-Pe) quand le comédien Koueï-Nien allait le chercher de la part de l'empereur; mais M. Hou-Kong, qui est un homme civil en même temps qu'un poëte distingué, ne voudra pas repousser l'humble demande de son plus indigne serviteur.

A ces paroles si convenables, Hou-Kong sentit qu'il avait affaire à un amateur de poésie; et, se levant, il le salua d'un tchin-tchin empressé.

— Le vieux Chinois, dit-il ensuite, croit avoir aperçu Votre Seigneurie cultivant des fleurs dans un jardin fermé de bambous.

— Il est vrai, répondit Hoa-Tchy, que j'ai dans un misérable recoin de terre quelques pauvres plantes qui ne méritent pas d'arrêter les regards de Votre Seigneurie; et pourtant, telle est l'idée que je me fais de ses bontés, que je la crois capable d'y venir passer une heure ou deux, en compagnie de quelques amis, qui, de temps en temps, boivent et composent des vers en écoutant chanter les loriots dans cette pauvre retraite.

— Rien de plus agréable qu'une aussi glorieuse invitation, répliqua Hou-Kong; mais quel jour, s'il vous plaît, permettrez-vous à votre humble serviteur d'assister en silence à cette fête de l'amitié?

— Ce serait, sauf le bon plaisir de l'illustre poëte, le treizième jour de la lune et à l'heure du Mouton.

— J'éprouve un grand désespoir, dit Hou-Kong après avoir réfléchi quelques instants; mais ce jour et à cette heure, je suis attendu chez les examinateurs qui siégent ce printemps pour la province. L'un d'eux, — ajouta-t-il en se rengorgeant, — est Son Excellence Yang-Koueï-Tchong, premier ministre et frère de l'impératrice; l'autre est le duc Kao-Ly-Sse, commandant des gardes impériales. Vous comprenez...

— Je comprends, interrompit le Fou des Fleurs, que M. Hou-Kong ne saurait manquer à d'aussi éminents personnages pour un stupide et illettré paysan comme moi. J'insisterai pourtant, et lui demanderai de venir dans ma pauvre chaumière. Nous nous réunirions plutôt à l'heure du Cheval, et il serait libre de se rendre à Ping-Kiang aussitôt qu'il aurait vidé quelques tasses de mauvais vin.

Hou-Kong ne vit pas le moyen de refuser, sans une grave impolitesse, cette invitation qu'il dédaignait secrètement.

— Votre frère cadet accepte avec transport l'honneur de passer quelques instants en votre compagnie, répondit-il; mais à condition que vous boirez avec lui un peu de cette insignifiante liqueur.

Ils burent ensemble plusieurs tasses de Niao-Tching, et se séparèrent après maintes civilités. Le Fou des Fleurs rentra chez lui fort joyeux; et, le douzième jour, il ne manqua point de renouveler, par un titsee sur papier rouge, l'invitation déjà faite.

Hou-Kong, néanmoins, était fort contrarié; le treizième jour, en passant son habit de cérémonie, il murmurait contre son voisin, dont il accusait la présomption.

— Quel orgueil, disait-il, dans ces petites gens de village! En voici un qui, me sachant invité par les plus grands personnages de l'empire, ne craint pas de m'obliger à me rendre chez lui pour y boire de la piquette, sans doute avec des manants! Ah! si je l'osais, je lui enverrais à ma place une pièce de vers où ses convives et ses loriots seraient tournés en ridicule.

Il se mit incontinent à rédiger cette satire en vers libres, et il en ruminait les derniers traits quand il arriva dans le jardin du Fou des Fleurs.

Le coup d'œil qui s'offrit à lui était aussi charmant que celui du lac Sy-Hou. L'éclat de ce jardin, planté des fleurs les plus rares, était pareil à celui d'un paravent enrichi de mille couleurs. Par des allées de cyprès, on arrivait dans trois salles couvertes, il est vrai, en simple chaume, et meublées en bois uni, mais où tout resplendissait de

propreté. On eût balayé le sol sans rencontrer un atome de poussière.

Quant aux fleurs, soignées par Hoa-Tchy comme autant de filles chéries, elles étaient d'une abondance et d'une richesse extraordinaires.

Le thé qui inspire de belles rimes,
La vanille qui parfume l'ombre,
L'hémérocalle toujours debout sur les degrés,
Le lotus d'argent qui abonde dans les bassins,
La cannelle qui dérobe son odeur à la lune,
L'immortelle des eaux, au corps de jade,
La mussonda aux précieux boutons de diamant,
La rose panachée, la petite prune yo-ly,
Surnommée le ballon de soie brodée,

y formaient des berceaux et des guirlandes, des pelouses émaillées et des buissons odorants. On ne saurait décrire la magnificence de cette ravissante perspective. Les loriots, sautillant légèrement au sein des grands arbres, et becquetant çà et là les baies parfumées de fleurs, chantaient d'une voix flexible et harmonieuse.

Les amis du Hoa-Tchy ressemblaient au Sept Sages de la forêt de Bambous. Ils étaient assis en demi-cercle sur un épais tapis, auprès d'un massif de pivoines épanouies, où l'on pouvait voir les cinq espèces les plus remarquables de cette fleur, qui est la reine des parterres : l'Étage d'or, le Papillon vert, la Richesse du melon d'eau, le Lion bleu scintillant, et l'Élégant génie doré. A côté de chacun d'eux était une assiette remplie de beaux fruits, et une cruche de sam-tsieou préparé avec le plus grand soin.

A l'aspect de M. Hou-Kong, tous se levèrent et firent deux fois devant lui le ko-toou de cérémonie qu'on réserve aux plus grands personnages. On le contraignit, malgré sa résistance, à occuper la place d'honneur, marquée par des coussins de soie rouge ; puis, afin de lui témoigner leur admiration pour son talent, chacun des assistants récita tour à tour une des pièces de vers composées par lui. Le poëte souriait en s'inclinant à mesure qu'on lui rappelait ainsi les plus beaux ouvrages de sa jeunesse, et son cœur s'enflait de joie; les fleurs lui semblaient les plus belles qu'il eût jamais vues, et dignes du paradis de l'Occident. Il estimait à la vérité que les oiseaux gazouillaient un peu trop fort et gâtaient le plaisir de ceux qui écoutaient ses vers ; mais plusieurs tasses de sam-tsieou lui firent oublier ce léger chagrin, et il abandonna son cœur au plaisir.

Après l'avoir célébré sur tous les tons, son hôte lui demanda d'honorer la réunion par quelques couplets; et Hou-Kong, se laissant fléchir après bien des prières, donna l'essor à sa verve poétique. Les belles images, les nobles expressions lui venaient en foule, et il improvisa comme bien d'autres auraient voulu écrire. Le temps s'écoulait pourtant, trop rapide au gré des joyeux buveurs, et l'heure du Mouton était déjà sonnée, lorsque M. Hou-Kong songea que le frère de l'impératrice et le commandant des gardes l'attendaient à la ville. Le Fou des Fleurs et ses amis l'accompagnèrent jusqu'au delà de l'enceinte en le comblant de remercîments et en exaltant le bonheur qu'ils lui devaient.

Tout étourdi de leurs éloges, et la tête un peu entreprise par la liqueur qu'il avait bue, Hou-Kong, cheminant sur sa mule, se serait pris volontiers pour Lao-Tse sur son

buffle noir. Il fredonnait des chansons, et composa ces quatre vers :

Quand on a bu trois verres, on a l'intelligence de la Grande Voie;
Quand on a vidé la bouteille, on est identifié avec elle.
Ce n'est que dans les vapeurs du vin qu'on trouve le vrai bien-être;
Et, sans s'éveiller de son ivresse, le poëte passe à la postérité.

Peu s'en fallut qu'emporté par le flot de ses pensées, il ne passât sans s'arrêter devant la salle de la belle littérature, où les examinateurs lui avaient donné rendez-vous.

Ces messieurs étaient choqués au plus haut point de ce que le vieux poëte ne fût point encore venu, et qu'il les eût fait attendre au delà de l'heure indiquée. Aussi avaient-ils résolu de l'en faire repentir, et, d'après leurs ordres, on avait commencé la représentation d'une comédie jouée par d'excellents acteurs de Nan-King. Lorsque M. Hou-Kong parut à l'entrée de la salle, un seul domestique était là pour l'introduire sans aucune cérémonie. Les meilleurs siéges étaient occupés par Yang-Kouei-Tchong et Kao-Ly-Sse, qui n'en avaient réservé aucun à leur hôte retardataire. Celui-ci, plein de confiance, avança pourtant jusqu'aux premiers gradins ; mais il vit toutes les banquettes occupées par une foule de lettrés subalternes qui ne firent pas mine de l'apercevoir, et dont aucun ne se leva pour lui offrir une place.

Afin d'attirer les regards, M. Hou-Kong salua profondément et à plusieurs reprises le premier ministre, frère de l'impératrice, qui ne détourna pas seulement les yeux de la scène, et feignit de ne point prendre garde à l'arrivée du nouveau spectateur.

Découragé de ce côté, le poëte saisit un moment favo-

rable, et, surprenant le duc Kao-Ly-Sse, qui le lorgnait en dessous, il lui adressa une magnifique révérence. Le duc ne riposta que par un léger signe de tête. Hou-Kong, déjà mécontent et le cœur serré, mais n'osant toutefois battre en retraite, chercha un asile sur les gradins les plus éloignés du théâtre; mais la valetaille qui s'en était emparée, voyant un pauvre homme en l'honneur de qui pas un des lettrés n'avait voulu se déranger, ne prêta aucune attention à cette manœuvre. Le poëte allait réprimander un de ces marauds si peu polis, quand, aux premiers mots qu'il prononça, une rumeur s'éleva du côté des premiers gradins.

— Silence! disait-on, ce bruit n'est pas tolérable!

— Que les valets se taisent! ajouta le commissaire impérial en agitant son éventail avec un mouvement de colère.

Hou-Kong perdit en ce moment le peu d'assurance qui lui restait encore. Il demeura debout, appuyé contre une colonne, et sans souffler mot jusqu'à la fin de la représentation. Au moins alors, pensait-il, je serai dédommagé par des attentions empressées de ces rebuffades involontaires.

Mais le premier ministre, en passant devant lui, et sans s'arrêter autrement, dit à un petit chung-ya qui portait son ombrelle :

— N'est-ce point là ce Hou-Kong dont on chante les poésies dans tous les cabarets de Ping-Kiang? Il n'a guère l'air d'un homme d'esprit.

Et le commissaire impérial, qui suivait, se crut obligé de renchérir sur l'incivilité de son collègue :

— On devrait, en compagnie honorable, se présenter à propos et ne point infecter la salle par l'odeur du vin,

s'écria-t-il d'un ton fort emphatique, en regardant Hou-Kong par-dessus l'épaule.

Le malheureux, confondu de tant de dédains, sortit de la salle après tous les autres lettrés, et s'empressa de remonter sur sa mule pour retourner au village de Tchang-Yo.

— Hélas! pensa-il, bien fou qui recherche la compagnie des grands et s'expose à leurs caprices plutôt que de hanter les petits et de recevoir leurs hommages. Dans le jardin du pauvre fermier, j'étais le plus habile et le plus honoré, j'y étais heureux ; mais dans la salle de la belle littérature, quels durs moments j'ai passés! Les proverbes ont raison : les oiseaux de même plume doivent habiter même nid, et d'ailleurs

MIEUX VAUT MARCHER DEVANT UNE POULE
QUE DERRIÈRE UN BŒUF.

Tel maître, tel valet.

TEL MAITRE TEL VALET

Le valet prend les manières habituelles de son maître, et lui ressemble ordinairement, surtout par les mauvais côtés, plus faciles à reproduire que les bons. Il en est en quelque sorte la caricature vivante. De là ce proverbe employé pour flétrir à la fois l'original et la copie.

Il a été littéralement traduit de celui des Latins cité par Pétrone : *Qualis dominus, talis servus.* Mais l'observation qu'il exprime n'appartient pas plus aux Latins qu'aux autres peuples. Elle se trouve dans la plupart des langues, soit en termes identiques, soit en termes analogues. Car il

n'y a jamais eu de pays où l'on ait ignoré que le caractère du maître déteint toujours plus ou moins sur celui du valet.

> Du maître, quel qu'il soit, peu, beaucoup ou zéro.
> Le valet fut toujours ou le singe ou l'écho.
>
> PIRON (*École des pères*).

Les Grecs croyaient qu'il en était de certains animaux domestiques ainsi que des valets, et ils disaient proverbialement : *Il n'y a pas jusqu'aux petites chiennes qui ne prennent les airs de leurs maîtresses.*

A CHAQUE FOU

PLAIT SA MAROTTE

Lorsque la mille et deuxième nuit fut venue, le sultan, après avoir fait grâce à Scheherazade, ne manqua pas de lui demander un de ces contes que M. Galland devait si bien raconter quelques siècles plus tard.

— Soleil de mes jours, lune de mes nuits, glaive de justice, trésor de puissance, lui répondit la sultane dans ce style que nous avons tous admiré, je n'ai plus rien à t'apprendre, j'ai vidé mon sac.

Le sultan, mécontent de cette réponse, regretta de n'avoir pas fait couper le cou à Scheherazade ; il eut même un moment la velléité de se livrer à cette fantaisie pour se distraire ; il résista néanmoins à ce désir en se répétant ces mots mémorables : Un sultan n'a que sa parole. Cette

victoire remportée sur ses passions mérite d'être signalée, surtout chez un monarque aussi absolu que l'était Schahriar.

Cependant le sultan maigrissait à vue d'œil et restait plongé dans une mélancolie profonde ; son nain favori, son fou qu'il aimait tant, ne pouvait parvenir à le distraire; le malheureux fut même exilé de la cour. Les courtisans, forcés de maigrir comme leur maître et de feindre une désolation immense, résolurent de tirer leur souverain d'un état qui pouvait compromettre leur tempérament et affecter leur intelligence. Les ministres et les grands de la cour se réunirent en conseil ; on y appela la sultane Scheherazade, qui avait déjà réussi une fois à dissiper l'humeur noire de son époux, et dont la réputation de sagesse commençait à se répandre dans tout l'Orient.

Quand le conseil fut réuni autour d'une table recouverte d'un tapis vert, selon l'étiquette orientale, le vizir prit la parole en ces termes :

Messieurs et chers collègues,

Ainsi qu'il convient à des sujets fidèles et dévoués, nous ne devons pas avoir de souci plus grand que le bonheur de notre maître. (Très-bien.) La santé, s'il faut en croire le poëte Ferdoussi, est la clef du bonheur ; (Assentiment.) l'ennui, dit le philosophe Al-Fharbi, est la pire des maladies. Notre maître s'ennuie, donc il est malade. (Sensation.) Si mes faibles lumières ne me font pas défaut, le problème que nous sommes appelés à résoudre est celui-ci : étant donné un prince qui s'ennuie, quels sont les moyens les plus propres à le guérir ?

Une voix. — C'est cela.

De tous côtés. — Très-bien ! très-bien !

Le vizir. — Je ne vous dissimulerai point, messieurs et chers collègues, que notre tâche est grave; mais avec l'aide du Prophète, nous la remplirons courageusement, ne demandant d'autre récompense que celle d'avoir sauvé le prince et l'État. (Acclamations prolongées.)

Après ce *speech*, les membres du conseil prirent la parole à leur tour. L'un proposa d'engager Schahriar à apprendre à jouer aux échecs; l'autre demanda qu'on lui achetât sept ou huit Circassiennes, et davantage s'il le fallait; celui-ci voulait qu'on fît venir d'Europe des montreurs d'ours et des danseurs de polka; celui-là offrait d'ouvrir un théâtre où l'on jouerait la comédie et le vaudeville; aucun de ces moyens n'obtint la majorité.

Le vizir, se tournant vers Scheherazade, lui dit alors :

— Madame, soyez assez bonne pour nous donner votre opinion.

— Volontiers, répondit la sultane, écoutez-moi avec la plus grande attention. Il y avait non loin de Bagdad une chaumière habitée par un pauvre bûcheron. Un jour un calender vint frapper à la porte. . . . . .

. . . . . .

Nous supprimons le reste du conte, pour qu'on ne nous accuse pas d'avoir inventé une mille et deuxième nuit. Nous verrons bientôt quel fut le moyen de guérison que Scheherazade fit adopter grâce à son apologue.

Pendant que le conseil délibérait, Schahriar se disait, en lançant au ciel l'odorante fumée de son narghilé : J'ai promis à la sultane de respecter sa vie; mais je n'ai fait aucune promesse de ce genre au vizir, ni aux ministres, ni aux grands de la cour; si je leur faisais trancher la tête

pour me distraire ? Comme il ruminait en lui-même cette pensée, les ministres et les grands de la cour demandèrent à être admis auprès de Sa Hautesse. Schahriar les fit introduire. Le vizir se prosterna la face contre terre, baisa six fois les babouches de son maître :

— Fils du Prophète, s'écria-t-il, cœur de lion, trône de splendeur, mer de magnificence...

— Assez ! assez ! interrompit Schahriar, que me voulez-vous ?

— Nous voulons, sublime sultan, chasser les nuages qui volent autour de ton front, ramener le sourire sur tes lèvres, et rendre la sérénité à ton auguste face. Nous avons découvert un moyen de te distraire.

— J'en ai trouvé un aussi; si le vôtre n'est pas meilleur, je l'emploierai : je suis décidé à vous faire trancher la tête.

Un long frémissement parcourut l'assemblée. Le vizir poursuivit son discours d'une voix entrecoupée. En supprimant les citations, les métaphores, les épithètes oiseuses, ce discours, qu'on a conservé dans les archives de la cour de Perse, remplirait encore cinq livraisons de cet ouvrage. Nous priverons nos lecteurs de ce morceau d'éloquence; nous leur dirons seulement que Schahriar adopta le moyen de distraction qu'on lui proposait, ce qui valait à la Perse environ trente têtes de plus, sans compter celle du grand vizir.

Ce moyen, dû à l'imagination fertile de Scheherazade, consistait à faire entreprendre un voyage au sultan dans le but de découvrir quel était l'homme le plus malheureux de son royaume ; la philanthropie, employée comme passe-temps, n'est pas une invention aussi moderne qu'on pourrait le croire.

Le premier jour de la lune de Cheval, Schahriar se mit en route déguisé en marchand arménien, n'emmenant avec lui que le grand vizir, également travesti en marchand. Vers la treizième heure du jour, qui correspond à celle où l'on dîne, le sultan, dont la marche et le grand air avaient aiguisé l'appétit, proposa à son compagnon de frapper à la première habitation et d'y demander l'hospitalité. Ils se trouvaient en face d'une chaumière d'assez mince apparence, et, comme il n'y en avait pas d'autre dans tout le voisinage, ils furent obligés d'y entrer.

Assis sur un banc de bois, entouré d'alambics et de cornues, le maître de la maison s'aperçut à peine de la présence des voyageurs. Il attisait le feu d'un fourneau situé au milieu de la salle, et ne perdait pas de vue le récipient placé au-dessus du feu. Tout à coup les flammes s'éteignirent, un charbon noir remplaça le liquide qui bouillait; l'homme poussa un grand cri et se roula par terre en s'arrachant les cheveux.

— Qu'avez-vous, mon ami? demanda Schahriar avec bonté.

— Seigneur marchand, répondit-il, vous voyez le plus malheureux des hommes. J'ai trouvé le moyen de faire de l'or. Pour me livrer aux expériences nécessaires, j'ai aliéné mon héritage, et ma femme est morte de chagrin. J'allais recueillir le prix de mes sacrifices; mais l'argent me manquait pour entreprendre l'expérience décisive; alors le démon m'a tenté, et j'ai vendu mon unique enfant à des marchands d'esclaves. Vous venez de voir échouer ma dernière expérience; il ne me reste plus rien, pas même de quoi souper.

Schahriar ordonna au vizir de prendre le nom du

chercheur d'or, et, après l'avoir inscrit sur un calepin, ils sortirent. L'alchimiste se nommait Nadir.

— Voilà un homme bien malheureux ! dit le sultan.

— Très-malheureux! répondit le vizir.

En causant ainsi, ils rencontrèrent un vieillard qui venait de puiser de l'eau à la rivière; il marchait péniblement, s'arrêtant à chaque instant pour déposer son vase et le reprendre ensuite. La vieillesse indigente excite la pitié des âmes généreuses : ce spectacle émut Schahriar, il voulut connaître l'histoire du vieillard.

— Je m'appelle Ghaour, dit l'homme à la cruche; depuis cinquante ans je m'occupe de la nature des choses et de l'essence de l'âme. J'étais riche, et un incendie a dévoré tous mes biens; je ne regrette ni mes palais, ni mes meubles, ni mon argenterie, mais seulement ma bibliothèque. La vérité est dans les livres, comme vous savez; et pour en acheter je suis obligé de boire de l'eau, de manger des racines et de me servir moi-même; je ne puis m'empêcher parfois de me trouver malheureux.

Le vizir nota le nom de Ghaour sur ses tablettes.

Des sanglots qui partaient d'un bois voisin guidèrent le sultan vers un pauvre paysan qui pleurait abondamment, assis au pied d'un arbre. Schahriar s'informa des causes de sa douleur.

— Hélas! répondit le rustre, j'aimais Fathmé, la plus belle fille du village; en l'épousant je lui ai fait donation de mes biens; maintenant qu'elle n'a plus rien à attendre de moi, elle me bat, elle me chasse de la maison pour faire chère lie avec d'autres, et quand je veux me plaindre on me rit au nez; tout le monde se moque du pauvre Ferruch!

Le nom de Ferruch prit place à côté de celui de Nadir

et de Ghaour. En sortant du bois, ils virent s'avancer vers eux un individu déguenillé qui marchait en tournoyant sur lui-même avec une rapidité effrayante; on eût dit un tourbillon vivant. Schahriar l'appelait en vain depuis plusieurs minutes; l'individu ne se serait point arrêté, si un obstacle qu'il n'apercevait pas au milieu du chemin ne lui eût fait faire une cabriole dans la poussière.

— Pourquoi tournez-vous ainsi sur vous-même d'une façon si bizarre? lui demanda Schahriar, en l'aidant à se relever.

— C'est ma manière de voyager. Je suis le derviche Ahmet, et pour une faute que j'ai commise on m'a condamné à aller ainsi jusqu'à la grande mosquée d'Ispahan. J'ai encore quinze jours de marche; laissez-moi partir, car si je n'arrive pas à l'époque fixée, je suis perdu!

Ahmet reprit sa course, en laissant le sultan et le vizir aussi surpris qu'affligés d'une telle infortune.

Nous ne parlerons pas des autres malheureux que rencontrèrent nos voyageurs philanthropes. Schahriar, embarrassé pour décerner le prix du malheur, résolut de les réunir à sa cour, de les interroger séparément, afin de prononcer avec connaissance de cause. Le sultan rentra dans Bagdad, et son premier soin fut de donner des ordres pour faire arrêter Ahmet partout où il tourbillonnerait.

Au jour fixé pour l'épreuve, Schahriar, entouré de toute sa cour, ayant à son côté Scheherazade, ordonna qu'on fît entrer successivement les malheureux qu'il avait découverts dans sa tournée. Aucun d'eux ne répondit à l'appel. Nadir avait vendu sa cabane, et, sûr de réussir avec cet argent, les plaisirs de la cour ne pouvaient tenter un homme qui allait faire de l'or. Ghaour, sur le point de découvrir l'essence de l'âme, n'avait pas le temps d'inter-

rompre ses méditations. Ferruch avait pardonné à sa femme; il l'aimait trop pour la quitter un seul instant. Ahmet, saisi au passage, s'était échappé des mains des gardes, disant qu'il aimait mieux mourir que de renoncer à un pèlerinage qui devait lui assurer le ciel. Les autres malheureux mirent en avant des prétextes semblables pour ne pas renoncer à leur malheur.

Schahriar commençait à trouver que pour se distraire il aurait mieux valu faire couper la tête au vizir, aux ministres et aux grands de la cour, lorsque Scheherazade se tourna vers lui, et lui dit avec cette voix douce que les poëtes lauréats de Bagdad comparaient au murmure d'une fontaine : — Prince, que ceci vous serve de leçon; il n'y a de malheureux que ceux qui n'ont pas de désirs : alchimie, philosophie, amour, dévotion, tout ce qui remplit le cœur contribue à la félicité.

— Ces gens-là ne se trouvent pas malheureux, reprit Schahriar au comble de l'étonnement; mais ils sont fous!

— A CHAQUE FOU PLAIT SA MAROTTE! s'écria un petit homme contrefait qui s'était glissé au milieu des courtisans, rends-moi la mienne, si tu veux que je vive.

En même temps, le nain favori se jeta aux pieds du sultan. Schahriar réfléchit pendant quelques instants; puis il daigna sourire à toute la cour. Il faut, dit-il, une passion à l'homme; j'ai déjà choisi la mienne. Un témoin oculaire de cette histoire raconte qu'en prononçant ces mots, il regarda tendrement la sultane.

Ce que femme veut, Dieu le veut.

CE QUE FEMME VEUT

DIEU LE VEUT

Il n'y a pas moyen de [illegible]
[illegible] qu'elles veulent doit [illegible]
[illegible]ant.

En attribuant ainsi à l'opinion [illegible]
une force égale à la puissance [illegible]
prêt à une nouvelle [illegible]
qu'on trouve dans le 185 [illegible]
Virgile.

[illegible] femme [illegible] le vent.

CE QUE FEMME VEUT

DIEU LE VEUT

Il n'y a pas moyen de résister à la volonté des femmes. Ce qu'elles veulent doit s'accomplir comme si Dieu le voulait.

En attribuant ainsi à l'opiniâtre vouloir du beau sexe une force égale à la puissance divine, on n'a fait que prêter une nouvelle forme à une pensée fort ancienne qu'on trouve dans le 185e vers du IXe livre de l'*Énéide* de Virgile :

..... *Sua cuique deus fit dira cupido*
Chacun se fait un dieu de son brûlant désir.

Et dans le passage suivant des *Troyennes* d'Euripide : « Toutes les folles passions des mortels sont pour eux autant de Vénus. » (980e vers.)

Les Latins avaient deux proverbes analogues qu'ils appliquaient aux hommes comme aux femmes : *Nobis animus est Deus :* « Notre esprit est un Dieu pour nous. » — *Quod volumus sanctum est :* « Ce que nous voulons est saint et sacré. » Le premier est rapporté en grec par Plutarque, et le second est cité par saint Augustin.

On connaît ce vers charmant de Lachaussée :

Ce que veut une femme est écrit dans le ciel.

Il est issu de notre proverbe comme une fleur de sa tige.

Le dessin de Grandville offre une scène de la vie privée, où l'on voit un marchand tenant un cachemire, un mari lisant la facture avec une espèce de contorsion qui signifie que madame doit renoncer au précieux tissu, et celle-ci pressant sur son sein le bras du Père Éternel dont le geste commande la soumission au mari récalcitrant. Toutes les circonstances sont très-bien caractérisées, tous les détails sont rendus d'une manière fort jolie. Mais il est à regretter que l'artiste n'ait point songé à faire paraître dans un coin le diable en tapinois riant du Père Éternel, qui a la bonhomie de soumettre sa volonté à celle de la femme.

LES CONSEILS DE L'ENNUI

SONT LES CONSEILS DU DIABLE

Brémond est-il arrivé? demandait un matin à une femme de chambre un monsieur chauve qui venait de monter au deuxième étage d'une maison de la rue Saint-Honoré.

— Entre donc, monsieur Bruneau, repartit une voix de l'intérieur; et, presque aussitôt, on vit paraître au milieu de l'antichambre un gros bonhomme au teint fleuri,

qui tenait d'une main un rasoir et de l'autre un pinceau.

— Eh bien, as-tu réussi dans tes projets?

— Lorsque Athanase-Désiré-Jacques Brémond se charge d'une affaire, est-il dans l'habitude de ne pas réussir?

— Ainsi, ta fille est fiancée? reprit M. Bruneau après s'être assis dans un fauteuil, sa canne entre ses genoux et son chapeau sur sa canne.

— Ma Lucile est fiancée, et mon futur gendre arrive aujourd'hui même avec son père, M. Christophe Deschamps, d'Elbeuf.

— Et ta fourniture?

— Elle est certaine; les fonds sont prêts; ma femme est l'amie de madame Ducornet, dont le mari, chef de division au ministère de la guerre, a promis de présenter le traité à la signature de Son Excellence. Madame Brémond le portera à madame Ducornet, apostillé d'une pièce de satin de Chine, qui nous est arrivée de Pékin, et dont notre protectrice a la plus grande envie pour paraître au bal de la cour. Ainsi tout est arrangé : le ministre signe le traité ce soir; ce soir, nous signons le contrat, et tu vas m'accompagner pour acheter la corbeille de noces.

— Justement, j'ai une citadine à ta porte.

— Alors partons.

— Partons!... Mais n'as-tu rien à dire à ta femme?

— Bah! elle est maussade ce matin.

— Qu'a-t-elle donc?

— Elle s'ennuie.

— Hein! que dis-tu? elle s'ennuie!

— Eh bien, oui, elle s'ennuie! De quel air me regardes-tu?

— Mon ami, sais-tu bien ce que c'est que l'ennui?

— Quelle question! parbleu, oui, je le sais. L'ennui... Eh bien! c'est l'ennui.

— Tu te trompes, monsieur Brémond; l'ennui, c'est le diable. Quand madame Bruneau s'ennuie, j'ai peur.

A ces mots, M. Brémond regarda M. Bruneau, haussa les épaules, prit son chapeau et sortit.

Or, tandis que les deux amis montaient en citadine, madame Brémond, à demi couchée sur un sopha, dans son boudoir, laissait flotter ses rêveries au hasard. A quoi pensait-elle? Dire qu'elle ne pensait à rien, c'est dire qu'elle pensait à tout. Madame Brémond était une femme à qui ses amies donnaient trente-neuf ans; elle en avait donc trente-deux ou trente-trois. Les molles clartés qui filtraient par les persiennes voilées de stores noyaient les lignes charmantes de son visage, et teignaient d'une lueur rose les plans nacrés de ses épaules. Ce matin-là madame Brémond s'ennuyait. Pourquoi? Sa camériste, tout au plus, aurait pu le deviner. Elle-même l'ignorait certainement.

Pour ouvrir le cœur d'une femme à l'ennui, il est mille raisons; pour le fermer, il n'en est qu'une. Or madame Brémond était mariée depuis dix-sept ans.

Au bout d'une heure, n'entendant pas la sonnette de sa maîtresse, la camériste entra. — Il est bientôt midi, dit-elle, madame veut-elle que je la coiffe?

— Comme vous voudrez, Suzette.

Tandis que Suzette présidait à ces mille détails où les femmes déploient plus de diplomatie que des ambassadeurs dans un congrès, un violent coup de sonnette retentit à la porte.

— Madame, dit presque aussitôt une femme de chambre en passant sa tête derrière une portière, il y a là un monsieur qui demande à vous parler.

— Mais je ne puis recevoir personne...

— Personne, excepté un beau-père, interrompit une grosse voix; et presque aussitôt un monsieur, gras, grand, vermeil et joufflu, se présenta au seuil du boudoir.

— M. Christophe Deschamps, dit-il en s'annonçant lui-même.

Madame Brémond s'inclina en s'efforçant de sourire.

— Je vous surprends dans l'asile des Grâces, Madame; mais bah! un beau-père a ses petites entrées partout. Parbleu! j'en ai vu bien d'autres à Elbeuf! Une belle ville, ma foi! Connaissez-vous Elbeuf? Non? Après le mariage de mon fils, je vous y conduirai. C'est moi qui suis l'adjoint de l'endroit; vous verrez ma fabrique et mon casimir. Par le chemin de fer, c'est une bagatelle que ce voyage; une petite maîtresse fait ça entre son déjeuner et son dîner. C'est plus difficile à moi qui fais mes cinq repas par jour. Mais bah! en voyage comme à la guerre!... Mais, Madame, ne vous gênez pas pour moi; continuez; voyez, j'en agis sans façon, moi; je m'installe.

Cette tirade avait été débitée tout d'une haleine, et, avant que madame Brémond eût trouvé le temps de glisser un mot, M. Deschamps s'était assis carrément sur l'ottomane de satin. En toute autre circonstance, madame Brémond aurait ri de tout son cœur; c'était une femme d'esprit qui s'amusait des ridicules plus qu'elle ne s'en offensait; mais en ce moment elle s'ennuyait.

Ses sourcils se froncèrent, et une moue dédaigneuse se dessina sur sa bouche; à ce flux de paroles, elle ne répondit que par un regard glacial.

Mais M. Deschamps n'était pas homme à se déconcerter pour si peu; il se répondit à lui-même, et la conversation recommença sous forme de monologue.

— Parbleu! s'écria-t-il encore, j'ai grand'faim; le voyage et le grand air m'ont mis en appétit. Nous allons déjeuner ensemble; ce sera fort gai; quand M. Brémond rentrera, il nous trouvera à table à côté l'un de l'autre. Eh! eh! il verra que nous avons fait connaissance sans lui.

— Merci, Monsieur; je ne déjeune jamais, répondit d'un ton sec madame Brémond.

— Jamais! s'écria le Normand ébouriffé.

— Jamais à midi. Suzette, donnez ordre qu'on serve à monsieur un pâté, quelque poulet froid, deux ou trois bifteeks; la moindre des choses enfin.

— Au moins me tiendrez-vous compagnie? reprit M. Deschamps.

Au moment où madame Brémond allait répondre, la femme de chambre vint annoncer que M. Alfred de Lespars attendait madame au salon.

— Veuillez m'excuser, Monsieur, dit vivement madame Brémond; c'est pour une affaire importante qui ne souffre aucun retard.

M. Deschamps, un peu étourdi, passa dans la salle à manger, où le pâté et le poulet lui firent oublier la moitié de sa déconvenue.

Or, l'affaire qui ne souffrait aucun retard n'était rien moins que l'offre d'un billet pour le bal de la liste civile.

M. Alfred de Lespars était éloquent; mais madame Brémond était ennuyée.

— La valse vous distraira, disait le dandy.

— Mais je n'ai pas de robe, répondait la dame.

Les femmes, eussent-elles mille robes, n'en ont jamais une la veille d'un bal.

— Voilà justement une pièce de satin d'un dessin mer-

veilleux ; je suis sûr que votre faiseuse de modes est femme à tailler une robe dans une nuit.

— C'est vrai, dit nonchalamment madame Brémond.

— Croyez-moi, Madame, reprit le dandy insinuant, il faut combattre l'ennui par le plaisir ; le spleen est dangereux pour une jolie femme.

Madame Brémond sourit, hésita un instant ; mais la main de M. de Lespars avait déjà saisi le cordon de la sonnette. Suzette entra et reçut ordre de porter tout de suite le satin chez la couturière.

Madame Brémond avait tout à fait oublié son amie, madame Ducornet.

M. Deschamps parut à cet instant à la porte du salon ; sa présence acheva d'irriter les nerfs de madame Brémond.

— Je ne vous dérange pas, j'espère ? dit le fabricant.

— Oh! mon Dieu, non; mais voilà justement M. de Lespars qui me priait d'aller choisir des bracelets pour sa sœur, chez Janisset. Me permettez-vous de l'accompagner?

— Faites, Madame, répondit M. Deschamps, qui semblait avoir perdu toute sa loquacité et sa joyeuse humeur.

Dix minutes après, madame Brémond, emmaillottée dans un cachemire, montait en calèche avec M. de Lespars.

— Au bois de Boulogne! cria le valet de pied au cocher; et la calèche partit.

M. Christophe Deschamps entendit la voix sonore du laquais; il tressaillit, frappa de sa canne sur le parquet, enfonça son chapeau sur sa tête, et sortit avec fracas.

Vers le soir, M. Brémond et son ami M. Bruneau revinrent à la maison de la rue Saint-Honoré. Dix commissionnaires les suivaient, chargés de caisses et de cartons.

— Madame Brémond? demanda M. Brémond à la camériste.

— Madame n'est pas rentrée; mais voici deux lettres pour vous.

— L'écriture de mon ami Deschamps! A quelle heure est-il arrivé?

Monsieur, il est parti à quatre heures.

— Parti! qu'est-ce à dire?

— Lis, et tu le sauras, fit observer M. Bruneau.

M. Brémond ouvrit précipitamment la lettre.

« Mon cher correspondant,

Je retourne à Elbeuf. Votre femme est peut-être charmante, mais elle n'a pas voulu se donner la peine de me le prouver. Je ne veux pas être pour elle un sujet de contrariété; et, pour lui épargner l'ennui d'une présence trop assidue, je renonce pour

mon fils à l'honneur d'entrer dans votre famille. Comptez toujours néanmoins sur mon amitié et mon crédit.

« CHRISTOPHE DESCHAMPS. »

— A l'autre, dit M. Brémond; et une seconde fois il rompit le cachet.

« MON CHER MONSIEUR,

« Madame Ducornet a vainement attendu madame Brémond toute l'après-midi; je regrette infiniment que son absence ne m'ait pas permis de faire pour vous ce dont j'avais cru pouvoir vous donner l'espérance; mais, vous le savez, une lettre était indispensable et cette lettre que je devais soumettre à M. le ministre, je ne l'ai pas reçue. Dans la pensée que peut-être vous aviez renoncé à solliciter la fourniture, j'ai dû présenter un autre soumissionnaire, et Son Excellence vient de signer le traité.

« Madame Ducornet se rappelle au souvenir de madame Brémond, et la remercie de son offre obligeante. Elle a trouvé pour le bal de la cour une étoffe propre à remplacer la pièce de satin dont madame Brémond lui avait parlé.

« Votre tout dévoué,

« B. DUCORNET. »

— Que signifie tout cela? s'écria M. Brémond en froissant les deux lettres. Un mariage rompu et une fourniture manquée!

— Mon ami, ta femme s'ennuyait; elle a suivi les conseils du diable. La voilà justement qui rentre avec M. Alfred de Lespars. Tu n'as plus qu'à prier Dieu pour que son ennui s'en tienne maintenant à la fourniture manquée et au mariage rompu.

Abondance de biens ne nuit pas.

ABONDANCE DE BIENS

NE NOUS PAS

[illegible]

ABONDANCE DE BIENS

NE NUIT PAS

Proverbe dont on trouve l'analogue dans la phrase suivante de saint Augustin : « Les jurisconsultes ne disent-ils pas : *Le superflu ne saurait nuire?* » (*Cité de Dieu*, IV, 27.)

Voltaire a fort spirituellement enchéri sur cette idée par ce joli vers qui est aussi devenu proverbe :

Le superflu, chose très-nécessaire.

Mais il n'est pas absolument vrai que l'abondance ne nuise point. A l'exception de certains cas où elle a des

avantages incontestables, elle amène presque toujours une foule d'inconvénients bien autrement fâcheux que ceux que Grandville s'est amusé à signaler dans son plaisant dessin. Les sages l'ont regardée de tout temps comme contraire au bonheur qui ne se rencontre guère, suivant l'expression de Fléchier, que dans un état frugal entre la pauvreté et les richesses, et leur opinion a été formulée par de nombreux proverbes dont voici les principaux :

Abondance produit fâcherie.

Abondance engendre nausée.

Ne quid nimis, — rien de trop.

Ogni troppo si versa, — tout ce qui est de trop se répand.

Le surplus rompt le couvercle.

Le sac trop plein crève.

May val ras que comol, — *mieux vaut ras que comble.* C'est-à-dire, mesure pleine vaut mieux que mesure qui déborde.

Magna fortuna magna servitus, — grande fortune grande servitude.

Ajoutez cette maxime persane : « Les grands besoins naissent des grands biens; et souvent le meilleur moyen de se donner les choses qu'on n'a pas est de s'ôter celles qu'on a. »

Remarquez en outre que le superflu n'existe, en général, que dans l'imagination de ceux qui le convoitent. A peine a-t-on acquis ce qu'on jugeait tel, qu'il cesse de l'être par suite de nouveaux besoins qu'on éprouve. Il ne diffère plus alors du nécessaire, et il devient même insuffisant. Il en est de ce prétendu superflu comme de *l'argent du diable* qui se fond, coule et disparaît entre les mains de celui qui l'a trouvé.

A COLOMBES SOULES

CERISES SONT AMÈRES

Il y a quelques années, les journaux signalèrent l'existence d'un club des Suicides, établi, disaient-ils, dans une ville d'Allemagne.

Ceci parut à tous les gens d'esprit une plaisanterie d'un goût médiocre, et ils ne concevaient pas bien comment un candidat, — à moins de s'y présenter à l'instar de feu saint Denis, sa tête à la main, et d'établir ainsi qu'il s'était préalablement coupé la gorge, — pouvait jus-

tifier de ses titres et mériter les suffrages d'une assemblée que sans doute ils supposaient composée de trépassés.

Pour se créer des difficultés il suffit d'appartenir à la classe, hélas! si nombreuse, des gens d'esprit. Les trois quarts du temps, — comme feu Gribouille, qui, pour éviter la pluie, se jetait dans la rivière, — ces honnêtes dupes du scepticisme s'appliquent à ne rien croire de ce qui est vrai pour arriver à douter de ce qui est faux; — et à ceci, par parenthèse, elles ne réussissent pas toujours.

Donc, cette fois encore, les gens d'esprit se trompaient; le club des Suicides a existé, ou, pour mieux dire, failli exister... un jour seulement, il est vrai; mais enfin ce jour-là mérite qu'on en parle. Sur lettres de convocation, dûment scellées et distribuées, plusieurs individus, de tout pays et de tout âge, se réunirent certain jour de certain mois, dans certaine maison de certaine rue, à Berlin ou ailleurs, pour y former le club en question.

La compagnie n'était pas nombreuse; en revanche, on n'en eût pas trouvé facilement de plus choisie. Presque tous les membres étaient venus en carrosse et avaient laissé aux portes une livrée nombreuse. La plupart d'entre eux portaient les insignes de quelque chevalerie; énervés par les joies sensuelles, presque tous exhalaient les parfums excitants du musc; et les cinq sixièmes marchaient à grand'peine, attardés par la goutte, cette maladie des millionnaires.

Une telle assemblée ne pouvait se passer d'un président anglais. Le plus morose et le plus jaune des nababs, Frédéric-James Mordaunt, de Calcutta, ex-payeur général de la Compagnie des Indes, fut porté au fauteuil par un vote unanime et par quatre grands *Lascars* à face cuivrée.

Pour tout remercîment, il croisa ses bras sur sa poi-

trine à la manière des idoles de Jaggernaut, et un interprète habile, qui ne le quittait jamais, se chargea de traduire ce geste en bon français ; — on ne s'exprime jamais autrement dans une réunion cosmopolite.

« Messieurs, dit-il, l'honorable esquire vous remercie de lui avoir décerné les honneurs de la présidence, et vous offre à chacun, — pour vous témoigner sa gratitude — deux onces du meilleur opium qui se récolte dans le haut Assam. Il désire seulement que la pensée qui vous réunit et l'opération qui doit en être la conséquence... »

Cet euphémisme gracieux excita un murmure d'approbation.

« Qui doit en être la conséquence, répéta l'orateur, ne soient obscurcies par aucun nuage, ni marquées par aucun désordre. Tout doit se passer décemment, avec entière connaissance de cause, à loisir, comme il sied à des gentlemen à qui la vie est devenue assez indifférente pour qu'une heure ou deux de plus à passer dans ce bas monde leur semble une bagatelle tout à fait insignifiante.

« Et, comme les honorables membres du club glorieux que vous allez instituer acceptent une véritable solidarité de principes, il est bon que chacun d'eux fasse agréer à ses futurs collègues les motifs de sa résolution suprême. Le président invite donc les candidats qui réclament leur admission à expliquer sommairement, l'un après l'autre, en commençant par le plus jeune, les raisons qu'il a de renoncer à l'existence. On statuera par un scrutin séparé sur le mérite de chaque candidature. »

La motion du président fut accueillie avec faveur, et les clubistes aspirants s'entr'examinèrent pour savoir qui parlerait le premier. Ce fut un Français qui se leva. Jehan Marcotteau avait dix-neuf ans, de trop longs cheveux et

aussi peu de mollets qu'une élégie moderne en comporte.

« Je veux me tuer, dit-il, procédant en vrai romantique par petites phrases courtes et saccadées. J'ai vécu un siècle en quelques jours. Tout homme m'est antipathique. Aucune femme ne me réjouit plus. Sardanapale était un innocent, au prix de votre serviteur ; Alcibiade, un épicier; don Juan et Lovelace, deux crétins. Puis j'ai fait un drame, messieurs. Je vous le jure, une œuvre cyclopéenne! On l'a fort goûté, par malheur. J'espérais une lutte, des orages, quelque chose de grand, enfin, sur quelque mont Sinaï, couronné d'éclairs et de tonnerres. Mais on m'a traité comme le premier vaudevilliste venu. J'ai dû subir les bravos furieux de plusieurs centaines de croquants. Fatal et méprisable triomphe! Ils m'ont soufflété de leurs applaudissements. Ils m'ont craché mon succès à la face. Donc je fus médiocre, ou du moins on peut dire de moi : Il fut médiocre un tel jour. N'est-ce point assez pour en mourir? Qu'en pensez-vous, messeigneurs? »

Les sages de l'assemblée se regardèrent sans mot dire à cette bizarre interpellation ; puis on alla au scrutin, et le candidat fut exclu par un vote significatif. Silvio, bel Italien aux cheveux noirs, prit alors la parole.

« Je supplie, dit-il, vos excellentissimes Seigneuries d'écouter en toute faveur leur humilissime esclave. Les femmes, — que j'aime passionnément, — ont toujours fait le tourment de ma vie. Jadis, c'était par leurs rigueurs; le tyran de Paphos jetait ses flèches de plomb à toutes les beautés dont le regard faisait couler dans mes veines le poison subtil de l'amour. Aujourd'hui les choses ont changé de face. Comment vous dire, Excellences, sans blesser la modestie, que je suis le trop heureux objet de trois préférences, dont la moindre est bien au delà de mes faibles

mérites, et suffirait à combler mes vœux? Il en est pourtant ainsi : trois *zentil donne*, toutes trois accomplies en mérite et en vertus singulières, ont abaissé leurs yeux sur moi. Pareil aux captifs de Mézence, mon pauvre cœur, tiraillé à droite et à gauche, comme par des cavales indomptables, est chaque jour prêt à se rompre. Folles querelles, jalousies insensées, ardeurs inquiètes, de tous côtés me minent et m'assiégent. A une journée sans repos succède une nuit orageuse; à la tempête nocturne, un jour rempli d'alarmes. Autrefois j'avais trois ressources contre le désespoir d'amour : l'opéra, l'atelier, les *dolci*. Mais, hélas! l'une de mes amantes est *prima donna;* la seconde, modèle en renom, a ses libres entrées chez tous les peintres; la troisième tient le seul magasin de *mustacciuoli* et de pain d'Espagne où un honnête homme puisse aller se distraire. Elle seule a le dépôt des *raviuoli* de Santa-Chiara et des *struffoli* de San-Gregorio-Armeno. Ce fut même là, s'il m'en souvient, ce qui lui valut mes imprudents hommages. A présent que faire, sinon aller chercher aux sombres bords le repos qui me fuit ici bas? Ce que me refuse le fils de Cypris, Pluton me l'accordera peut-être. Qu'en pensez-vous? »

Pour toute réponse, le président fit un signe à son interprète, et celui-ci alla demander à Silvio, le plus discrètement qu'il sut le faire, s'il n'aurait point sur lui par hasard les portraits de ses trois persécutrices. Silvio portait l'un à l'épingle de sa cravate, le second en médaillon, et le troisième en bracelet. Le président, après les avoir examinés, crut devoir les faire passer sous les yeux des assistants. C'étaient trois têtes charmantes, celle de la pâtissière surtout. Elles décidèrent la question contre le malencontreux Silvio, que le vieux Frédéric-James Mordaunt foudroyait

de sa muette indignation. Pour se consoler du vote spontané par lequel on le mettait au ban du suicide, le bel Italien se fit apporter un *poncio spongato*, et savoura lentement ce délicieux sorbet.

« Le non-moi finit presque toujours par tuer le moi, s'écria d'une voix creuse mynheer Ulrichs Kupferberg, professeur allemand, dont le tour était venu... Et même quand le subjectif s'exécute lui-même, il n'est que l'agent de l'objectif. Supposons un exemple : si la trois fois heureuse assemblée, à qui je fais l'honneur de m'expliquer devant elle, parvenait à me comprendre et m'admettait dans son sein ; si, ensuite, détruisant les conditions de mon être individuel, je rentrais dans les vagues domaines de l'infini, quelle serait la cause de cette dissolution, de ce divorce amiable, prononcé entre mon corps et mon âme? Une cause seconde, une fortuite, pas autre chose ; un simple malentendu de ce πρόπρωτον mystérieux que le vulgaire appelle Providence. Pourquoi m'a-t-il placé, moi voyant, dans un milieu de ténèbres? Pourquoi m'a-t-il donné, — j'établis à regret ce fait qui vous désobligera peut-être, — la perception interne de mon ineffable supériorité sur tous les êtres créés avant ou en même temps que moi? Est-ce ma faute si je suis investi de facultés inouïes dont l'exercice m'est interdit? Voici ce qui m'arrive. A force de travailler la raison pure et les idées innées, non-seulement j'ai constaté ce fait important que l'âme est un être multiple, mais je suis parvenu à dédoubler mon moi. Je puis le transmettre à un autre sans cesser pour cela de le posséder, et prouver par là même que l'âme humaine n'est pas identique, ainsi que l'enseignent les ânes bâtés de l'École française. J'ai donc tout simplement mis la main sur la pierre philosophale du monde métaphysique. J'ai en poche la plus

nouvelle de toutes les vérités connues, et probablement la solution de tous les problèmes à venir. Ce n'est point, vous le pensez, un bonheur médiocre. Maintenant, depuis que je suis en possession de ce merveilleux dictame, je n'ai pu ni l'expérimenter pour moi-même, ni l'appliquer de manière à convaincre les autres. La faute en est à mon siècle, qui ne me fournit pas un être égal à moi. Or le contenant ne peut pas être plus petit que le contenu. Mon âme ne

saurait entrer dans un autre vase intellectuel, si ce vase n'a point la même capacité, les mêmes moyens d'abstraction, de généralisation, etc., etc., qui m'ont été trop généreusement départis ; et j'ai acquis à mes dépens la triste conviction que pas un être humain n'est assez vaste pour servir à mes projets. Un esprit où l'orgueil régnerait en maître serait particulièrement flatté de cette circonstance; mais le vrai savant ne saurait supporter un isolement pareil. Donc, si bornés que le ciel vous ait faits, vous com-

prendrez que je ne puisse point habiter une sphère trop étroite, dont mon œil a dépassé les limites. Je pars, géant désolé de vivre parmi des nains, et vraiment malheureux d'avoir deux ou trois siècles d'avance sur ma déplorable époque. Vous ne voudriez pas, je pense, vous opposer à ce grand acte de justice distributive, à cet ostracisme nécessaire. »

Personne ne répondit ! et cela par une raison majeure, c'est que tout le monde était endormi. On eut grand'peine à réveiller assez de votants pour exclure l'ennuyeux pédant qui venait de parler. Il sortit de la salle en se frottant les mains, et on l'entendit se féliciter d'être inintelligible, malgré tous les efforts qu'il avait faits pour se mettre au niveau de son auditoire.

L'épreuve continua trois heures, absolument comme elle avait commencé. Ambitieux trop promptement satisfaits, ou bien désappointés par une victoire incomplète ; Crésus dégoûtés de la richesse par la satiété qu'elle entraîne ; voluptueux fatigués de l'amour par de trop faciles plaisirs, tous ces convives se plaignaient de la vie comme d'un banquet trop riche et trop abondant. Aussi, pas un d'eux ne trouva grâce devant ses juges, et le résultat final du scrutin laissa le président isolé dans son fauteuil, en face d'une quadruple rangée de banquettes vides.

Cette conclusion, tout à fait imprévue, le contraignit à s'examiner lui-même avec plus de sévérité qu'il n'avait fait jusque-là.

— *Damn'ye!* s'écria-t-il, s'adressant à son interprète, je ne suis pas très-certain de n'être pas aussi absurde que ces impudents camarades. La seule bonne raison que j'aie de m'envoyer dans l'autre monde, c'est que je ne puis plus digérer l'excellent curry dont mon cuisinier parsis possède

seul la recette, et que j'aime par-dessus toute chose. Peut-être n'est-il pas tout à fait raisonnable de se tuer parce qu'on a le meilleur cuisinier des cinq parties du monde.

— Si Votre Honneur me demande mon avis là-dessus, répliqua le docile truchement, je lui apprendrai que je connais cent cinquante millions d'hommes très-heureux de vivre, et qui jamais n'ont mangé autre chose que du riz bouilli sans sel ni poivre. Mais tout dépend des circonstances, et une trop grande prospérité gâte bien des choses. Comme l'a dit un sage derviche,

A COLOMBES SOULES CERISES SONT AMÈRES.

Les fous inventent les modes, et les sages les suivent.

LES FOUS INVENTENT LES MODES

ET LES SAGES LES SUIVENT

Mais de loin, ajoute une glose qui a passé quelquefois dans le texte, et cette addition a été approuvée par les moralistes.

En effet, si les sages suivent les modes pour ne pas se singulariser, ils ne courent pas après elles de peur de se rendre ridicules. Ils savent ici, comme ailleurs, rester entre

l'excès et le défaut. Molière a très-bien dit, dans l'*École des Maris* (acte I, scène I) :

Toujours au plus grand nombre il faut s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage :
N'y rien trop affecter et sans empressement
Suivre ce que l'usage y fait de changement, etc.

Voilà ce qu'exigent les lois de la bienséance auxquelles on a toujours tort de se soustraire. Suivant La Bruyère : « un philosophe se laisse habiller par son tailleur. Il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter. » Fénelon veut aussi qu'une personne raisonnable se conforme à l'usage dans son extérieur et qu'elle satisfasse à la mode comme à une servitude fâcheuse.

La mode est un tyran dont rien ne nous délivre ;
A son bizarre goût il faut s'accommoder;
Mais, sous ses folles lois étant forcé de vivre,
Le sage n'est jamais le premier à les suivre,
Ni le dernier à les garder.

(Pavillon.)

Le cardinal de Bernis, dans son poëme de *la Religion vengée* (ch. IX), a fait de la mode un portrait dont les deux vers suivants sont devenus proverbiaux :

La mode assujettit le sage à sa formule.
La suivre est un devoir, la fuir un ridicule.

Les Anglais ont ce proverbe : *better out of the world than out of the fashion — mieux vaut hors du monde que hors*

de la mode. Ce qui a inspiré le vers suivant d'un auteur français :

Il faut suivre la mode ou quitter le pays.

Le proverbe danois exprime la double recommandation que voici : *Man skal œde efter sin egen, men klœde sig efter andres viis. — Il faut manger selon son goût, et s'habiller au goût des autres.*

Terminons ce commentaire par une anecdote :

Le roi de Salé (ville du Maroc) ayant parmi ses esclaves un peintre qui avait beaucoup voyagé, lui ordonna de représenter dans sa galerie les divers peuples qu'il avait vus, de manière que chacun d'eux pût être facilement distingué des autres à son air et à son habillement.

L'artiste les revêtit tous d'habits conformes à la mode régnante chez eux, mais il laissa le Français tout nu avec une pièce d'étoffe sur le bras, et il dit au roi qui lui en

demandait la raison : Celui-ci change si souvent de mode que, ne pouvant lui donner un costume exact, il a fallu me contenter de lui fournir le drap avec lequel il pourra s'habiller à sa guise.

QUI M'AIME

AIME MON CHIEN

Mon ami Auvray est-il chez lui ?

— Non, monsieur, il est sorti ; mais Murph y est, et si vous désirez le voir...

— Comment ! si je le désire ? mais c'est un devoir, une obligation... Ce cher Murph ! trop heureux vraiment qu'il veuille bien me recevoir !...

Mon ami Auvray est fort élégamment meublé, comme tous les gens qui ont un tant soit peu de goût et beaucoup d'argent. Après avoir traversé une pièce dans le style Re-

naissance, une autre dans le style Louis XV, j'arrivai dans une dernière pièce qui n'est d'aucun style, mais où l'on a réuni tout ce qui peut flatter les goûts d'un chien gastronome et blasé : coussins, oreillers, massepains, pâtes, confitures. Comme j'espérais trouver Murph au gîte, j'avais eu soin de me munir d'avance de pralines à l'ananas ; c'est un bonbon entièrement inédit, et dont je voulais lui offrir la première édition.

Je plaçai sur son oreiller deux ou trois pralines qu'il contempla pendant quelques instants d'un air pensif, en clignotant de la prunelle, avec une impertinence adorable. Enfin il se décida à toucher une des pralines d'une langue mélancolique et languissante ; il finit par en croquer une, puis deux; je m'aperçus que la praline à l'ananas était comprise, et, tandis qu'il achevait le sac, je me mis à considérer les portraits qui garnissaient le boudoir. Murph avait été représenté dans toutes les attitudes, à l'huile, au crayon, à la gouache, à l'aquarelle. Les glaces multipliaient son image.

Tandis que j'étais absorbé dans cette contemplation, mon ami Auvray rentra; il m'indiqua d'un air d'abattement l'ottomane sur laquelle Murph était couché.

— Voici trois grands jours, me dit-il, qu'il n'a quitté ce coussin; il ouvre à peine les yeux quand il me voit; je ne sais même pas s'il me reconnaît... Il n'a absolument voulu prendre depuis ce matin qu'une tasse de café, une douzaine de biscuits de Reims, plusieurs tranches de baba au rhum, du gâteau de fleur d'oranger, des meringues à la vanille, quelques verres de chocolat glacé, de la gelée de cédrat et des framboises de Bar...

— Et des pralines à l'ananas, ajoutai-je en poussant un profond soupir.

— Ah! c'est vous qui les lui avez apportées, reprit Auvray; et en a-t-il goûté?

— Il vient d'achever la demi-livre.

— Merci, merci, me dit-il d'un ton pénétré en me serrant la main; il n'y a que vous au monde avec moi qui le compreniez. Je l'ai quitté pendant quelque temps, car vous savez que je passe tous les jours trois ou quatre heures à la bibliothèque du Roi, où je rassemble les documents qui me sont nécessaires pour dresser son arbre généalogique... J'ai découvert que Murph n'avait guère une origine moins ancienne que nous autres Français, qui descendons tous, comme vous le savez, de Francus, fils d'Hector. Nous descendons des Troyens; mais Murph descend des Grecs par le chien d'Ulysse, qui vint mourir aux pieds du héros, à son retour dans l'île d'Ithaque... J'ai lu une dissertation insérée dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans laquelle un savant archéologue prouve clairement que ce chien d'Ulysse ne pouvait être qu'une chienne; il appuie son opinion sur des raisons au moins aussi solides que celles de Zadig quand on l'accuse d'avoir volé l'épagneule de la reine sur les bords de l'Euphrate. Cette chienne, avant de mourir, avait mis bas afin de ne point laisser périr sa race, et son rejeton a dû être un des ancêtres de Murph. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux sur le quadrupède antique trouvé dans une corniche d'Herculanum, et connu dans l'archéologie sous le nom du *petit-fils de la chienne d'Ulysse;* c'est absolument le poil, le regard, le crâne, le museau de notre chère idole. J'enverrai une note à ce sujet à l'Annuaire historique.

Comme Auvray achevait sa dissertation, un domestique entra et lui annonça que quelqu'un désirait lui parler.

— Je n'y suis pas ! dit-il brusquement en continuant à contempler Murph.

— Mais, Monsieur, il s'agit d'une affaire très-grave...

Auvray fit un geste d'impatience et sortit brusquement, se promettant bien de congédier promptement l'importun qui venait ainsi l'arracher à la plus délicieuse des extases.

J'entendis aussitôt dans l'antichambre s'élever la voix d'Auvray, qui paraissait en proie à une émotion violente. Son accent s'abaissait par moments, mais pour s'élever bientôt de plus belle. Je ne pus m'empêcher d'être inquiet ; quant à Murph, sa tête, ses pattes, ses oreilles, ne témoignèrent pas la moindre émotion ; tout son corps conserva sa pose indolente et égoïste. Une telle froideur chez un être enveloppé de tant de sollicitude et de sucreries commençait à m'exaspérer, lorsque heureusement Auvray rentra dans le boudoir. Je ne pus me défendre d'un sentiment de compassion en jetant les yeux sur lui : il était pâle, haletant, aussi hérissé que Murph était lisse et calme.

— Voyez, me dit-il en me présentant un papier timbré, voyez ce qui m'arrive. Ah ! je n'y survivrai pas ; ils ont juré de me tuer !

Il se laissa tomber sur l'ottomane où reposait Murph au milieu d'un rempart de dragées. Je lus le papier, c'était une assignation pour paraître devant le juge de paix, à l'effet de s'entendre avec une certaine marquise de Saint-Azor, qui réclamait un chien à elle appartenant, connu maintenant sous le pseudonyme de Murph, mais dont le vrai nom était Fortuné. Ce chien avait été dérobé par un domestique qui avait dû le vendre, sous un faux nom, à un marchand de chiens sur le boulevard Beaumarchais,

dans la boutique duquel le maître actuel l'avait sans doute trouvé.

— Eh bien, puisqu'elle le veut, nous plaiderons! s'écria Auvray quand j'eus achevé de lire l'assignation; mais ils m'arracheront l'âme plutôt que de m'arracher Murph!

— Oui, nous plaiderons! m'écriai-je en m'associant à son transport; et je ne pus m'empêcher de songer aux plaidoiries de Petit-Jean et de l'Intimé; mais je me gardai bien de laisser paraître sur mes traits le moindre symptôme facétieux.

— Ce qu'il y a de pis, ajouta Auvray, c'est qu'on exigera sans doute que Murph paraisse en justice, et le médecin a expressément défendu qu'on l'exposât au grand air; il est horriblement enrhumé du cerv..., du museau...

Pour calmer ses inquiétudes, je m'engageai à voir moi-même cette marquise de Saint-Azor et à faire tous mes efforts pour arranger l'affaire à l'amiable. J'eus le bonheur de réussir dans ma négociation diplomatique, et je revins annoncer à Auvray que l'ancienne maîtresse, ou plutôt l'ancienne esclave de Murph dit Fortuné (c'était le langage de la marquise), consentait à couper le différend par la moitié.

— Couper Murph en deux? interrompit Auvray; mais c'est donc le jugement de Salomon!

— Non, lui dis-je, vous conserverez Murph tant qu'il voudra; mais madame de Saint-Azor exige que, lorsque le chien ira visiter le royaume des ombres, vous lui remettiez son corps... Elle veut le faire *gannaliser*...

— Gannaliser! reprit Auvray, Murph! N'importe, j'y consens; qu'on dresse l'acte, je le signerai puisqu'il faut que je me résigne à placer mes affections en viager et à

voir gannaliser un jour la plus chère moitié de moi-même.

Quelque temps après cette affaire, un mariage des plus avantageux s'offrit pour Auvray. Il n'avait guère que trente mille livres de rente; l'héritière qu'on lui proposait en avait plus de soixante, sans compter les oncles atteints d'hydropisie, les tantes asthmatiques, les grands parents paralytiques et goutteux, et beaucoup d'autres maladies que dans les familles on est convenu d'appeler des *espérances*.

Les amis d'Auvray comptaient sur cette union pour le détacher un peu de Murph; mais cette liaison était de celles qui ne se dissolvent que par quelque événement plus miraculeux que ne l'est un mariage. Auvray se décida à aller faire sa cour, à condition toutefois que son chien ne le quitterait pas. Le médecin avait consenti pour cela à lever la consigne; il répondait des influences atmosphériques, mais non pas des influences morales qui, chez les chiens impressionnables, sont indépendantes du baromètre.

Auvray se présenta chez sa future avec un bouquet de fleurs à la main droite, et son chien Murph sous le bras gauche. On voulut bien adresser au chien quelques compliments pour la forme, auxquels celui-ci ne répondit que par un grognement sourd et disgracieux. Auvray s'approcha de sa prétendue et commença à lui adresser de ces douceurs officielles qui sont le prologue obligé de tout hymen intéressé ou non. Mais à peine eut-il commencé à prendre une attitude galante, que Murph, qui était d'une jalousie extrême et ne pouvait comprendre que son maître adressât à un autre que lui ses attentions et ses prévenances, se mit à pousser des cris d'Othello si perçants, qu'il fit trembler les vitres et rendit bientôt tout dialogue impossible. On chercha à l'apaiser, on lui fit respirer des

sels anglais, on lui bassina les tempes avec du vinaigre de la reine Pomaré; rien ne put calmer ses cris ni ses nerfs. Le coup était porté, et Auvray vit bien que le plus court parti était de l'emmener. Il fit approcher une chaise à porteurs jusque sous le vestibule, et placer sur la banquette de derrière l'infortuné Murph, qui continuait ses gammes chromatiques.

Le soir même de cette scène, Murph fut pris d'une fièvre violente qui ne fit qu'augmenter d'heure en heure pendant la nuit; et le lendemain, au point du jour, il se trouva si accablé, si affaibli, qu'on désespéra de le sauver. On eut beau lui prodiguer les remèdes les plus empressés et les plus tendres, on ne put parvenir à renouer la trame de ses destinées ; quelques heures après, Murph était devenu la proie de la Parque et de M. Gannal.

Je n'ai pu savoir en détail ce qui se passa dans la maison d'Auvray pendant les premiers jours qui suivirent la mort de son chien ; je sais seulement que sa porte fut fermée à tout le monde. J'étais de tous ses amis le seul qu'il eût conservé ; moi seul comprenais Murph ; moi seul avais su respecter cette étrange passion. Mais le désespoir d'Auvray était si profond, que ma vue seule eût irrité ses peines ; comme la Matrone d'Éphèse, il était résolu à se laisser mourir dans une solitude complète.

Murph était mort depuis trois mois, et je me croyais à jamais séparé du sensible et malheureux Auvray, que je regardais comme enseveli dans son deuil, lorsqu'un matin je reçus un billet de notre ami commun, l'illustre et spirituel docteur B..., qui m'invitait à me rendre chez Auvray sur-le-champ.

Je fus introduit dans le boudoir où Murph avait coulé jadis des jours filés de sucre et de vanille. Quel fut mon

étonnement lorsqu'en entrant je m'aperçus que tous les portraits du chien avaient disparu et se trouvaient remplacés par les armures orientales, les boucliers, les flèches et les pipes turques, qui garnissaient les murailles de cet asile avant que Murph n'eût remplacé tous les goûts dans le cœur de son maître, même le goût du tabac!

— Il est guéri, entièrement guéri, me dit le docteur B... du plus loin qu'il m'aperçut, et c'est surtout à vous que nous devons cette cure; vous avez compris que cette monomanie si étrange, que dans la médecine moderne nous appelons la *Cynophilie*, devait avoir son cours. Ce qui la rend si souvent incurable, c'est que, lorsqu'une personne idolâtre quelque caniche ou quelque épagneule, presque toujours on la heurte, on veut la railler, tandis qu'il faudrait au contraire entrer dans sa passion.

— Oui, je sais tout! s'écria Auvray en sortant précipitamment d'une pièce voisine : C'est vous, ô le modèle des amis! qui avez inventé toutes sortes de stratagèmes pour amuser à la fois et guérir ma faiblesse. J'aimais un chien, et vous m'aimiez encore !... Mais où donc avez-vous puisé tant de complaisance et d'abnégation?

— Tout simplement, lui répondis-je en souriant, dans le Livre des Proverbes, où j'ai trouvé une vieille phrase qui m'a paru être une excellente recette contre votre folie.

— Quelle est cette phrase?

— Eh! vous la connaissez mieux que moi, mon cher Auvray; ne m'avez-vous pas répété cent fois du vivant de Murph : .

QUI M'AIME, AIME MON CHIEN.

Qui trop embrasse mal étreint.

QUI TROP EMBRASSE

[illegible]

[illegible] on se servait [illegible]
[illegible] — [illegible]
dont la [illegible] est que [illegible]
[illegible] pas [illegible] pr'imp[illegible]
mière condition [illegible] véritable [illegible]
entreprises à ses forces ou [illegible]

QUI TROP EMBRASSE

MAL ÉTREINT

Proverbe dont on se servait en langue romane, *mal sarra qui trop abrassa, — mal serre qui trop embrasse,* et dont la signification est que celui qui entreprend trop ne réussit pas ou ne réussit qu'imparfaitement, et que la première condition du véritable succès consiste à mesurer ses entreprises à ses forces ou à ses moyens.

Plus les bras sont étendus, plus leur action est bornée : ils ne saisissent bien que les objets autour desquels ils se replient facilement. Il en est des facultés de l'esprit comme des bras : les exercer sur trop de matières à la fois, c'est les affaiblir. Il faut qu'elles soient concentrées pour avoir toute leur énergie. Le savant Musschenbreck disait : *Dum omnia volumus scire, nihil scimus :* « En voulant tout savoir, nous ne savons rien. »

Pluribus intentus minor est ad singula sensus.

« Le sens intellectuel appliqué à plusieurs choses devient moindre pour chacune d'elles. »

Voyez dans la carrière de l'instruction les gens qui affectent l'universalité des connaissances, et dans la carrière de l'industrie ceux qui emploient de divers et nombreux expédients : on dit des premiers qu'ils savent tout en abrégé et rien à fond, et des seconds, qu'*ils ont douze métiers et treize misères.*

On avait érigé à Buffon une statue avec cette inscription : *Naturam amplectitur omnem.* « Il embrasse la nature entière. » Un plaisant y ajouta : *Qui trop embrasse mal étreint.* Buffon alors fit supprimer l'éloge et la critique.

Grandville a fait l'application du proverbe à la puissance britannique, dont le système colonial s'est étendu sur les cinq parties du globe ; et, pour nous montrer avec son crayon que cette puissance porte dans son extension démesurée la cause de sa ruine future, il l'a représentée sous la forme d'un géant militaire faisant tous ses efforts pour retenir dans ses bras les objets symboliques d'une grandeur si colossale, sous les yeux d'un homme d'État qui, le menton appuyé sur ses mains croisées, paraît réfléchir profondément aux éventualités que le temps doit amener.

BREBIS COMPTÉES

LE LOUP LES MANGE

Sur les bords du Lignon, ce beau fleuve au cours tortueux et sentimental près duquel tant d'amants ont vécu de soupirs et de larmes, un jeune berger menait paître ses brebis. Il n'avait rien de commun avec les bergers de l'*Astrée;* il ne s'appelait ni Lindamor, ni Sylvandre, ni Alcidore, ni Artamène; il s'appelait Guillot tout court, et ne portait ni rubans à sa houlette ni rose à son chapeau. Il avait dix-

huit ans, et ce bouquet-là en vaut bien un autre; deux yeux noirs, brillants comme deux soleils, et au milieu de tout cela un air d'innocence et de naïveté qui ne nuisait pas à la beauté de son visage.

Les jeunes bergères du voisinage, qui passaient leur temps à courir le long du fleuve en cueillant des fleurs et en récitant des vers, lui disaient sans cesse :

— Viens avec nous, Guillot, viens t'asseoir sous ces arbres touffus; nous raconterons tour à tour quelque histoire d'amour, et quand nous aurons achevé nos récits, nous nous mettrons à danser, et tu nous joueras tes plus jolis airs sur ta musette.

— J'ai bien le temps vraiment, répondait Guillot, d'aller avec vous danser et me divertir! et mes brebis, qui les gardera? Savez-vous bien que si je m'écarte un seul instant le loup peut venir et m'emporter la plus belle?

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il aperçoit sur la crête de la montagne voisine une brebis noire qu'il reconnaît pour être une des siennes. Il veut la rappeler, la contraindre à rejoindre le troupeau ; mais il est déjà trop tard : le loup paraît, l'emporte et s'enfuit de l'autre côté de la montagne. Pauvre Guillot!

— Maudit loup! que ne m'emportes-tu avec ma brebis! s'écrie-t-il.

Le soir, il revint à la ferme abattu, consterné; Robin le fermier ne plaisantait pas quand il s'agissait de son troupeau : Guillot eut beau se jeter à ses genoux en pleurant, lui jurer que, si le loup avait emporté une de ses brebis, ce n'était pas faute de les avoir comptées ; tout cela n'empêcha pas que Robin ne l'attachât à un arbre et ne lui donnât autant de coups de bâton qu'il y avait de brebis dans le troupeau. Le pauvre Guillot n'entendait rien au

calcul; mais il connut bien ce soir-là le nombre de ses brebis : ce fut là sa première leçon d'arithmétique.

Le lendemain, il était sur pied avant le jour, non pas pour voir lever l'aurore, mais pour panser ses meurtrissures. Il se rendit tout boitant, tout perclus, le long du Lignon, à sa place ordinaire, à l'endroit où l'herbe était la plus épaisse et la plus touffue. Il marchait tristement derrière ses brebis; mais quand les nymphes et les autres bergers, tous accoutumés aux mœurs de l'églogue, virent paraître Guillot avec un bras en écharpe, un bandeau sur l'œil et un emplâtre à la place du cœur, ils furent saisis d'indignation. Le fameux Céladon proposa de punir le fermier Robin en le traitant comme Virgile traita Mévius, c'est-à-dire en composant contre lui des vers satiriques que l'on graverait sur l'écorce de tous les hêtres d'alentour.

— Hélas! dit Guillot, le mieux est encore, je crois, de bien compter mes brebis.

Il aperçut dans les environs une grotte profonde, et il imagina, à l'imitation d'un de ses confrères, le fameux berger Polyphème, dont il n'avait assurément jamais entendu parler, de faire entrer dans cette grotte ses brebis une à une, afin de les compter plus à l'aise et de les garder ensuite en se plaçant en sentinelle à la porte. Il en fit entrer une, puis deux ; mais comme il allait en faire entrer une troisième, le loup, qui se trouvait blotti dans le fond de la grotte, s'élança tout à coup en tenant la première brebis dans sa gueule.

Guillot voulait se précipiter dans le Lignon ; les autres bergers lui firent remarquer qu'il n'aurait de l'eau que jusqu'à mi-jambe, et qu'il serait à la fois plus doux et plus poétique de se laisser mourir de mélancolie et d'essayer de se noyer dans les larmes. Qui sait! peut-être quelque

divinité favorable finirait-elle par le changer en fontaine.

En attendant cette métamorphose, Guillot regagna la ferme à la nuit tombante; et Robin, qui la veille avait eu le soin de ne le fustiger que sur le côté droit afin de se réserver tout le côté gauche en cas de récidive, ne tarda pas à établir le plus juste équilibre entre les étrivières de la veille et celles du jour. Guillot passa la nuit à compter ses brebis sur ses cicatrices.

Le soleil levant lui suggéra un autre stratagème : il emprunta à Hylas, un des bergers les plus tendres et les plus littéraires du Lignon, des tablettes sur lesquelles celui-ci avait l'habitude d'inscrire des devises et des madrigaux. Guillot, qui avait de bonnes raisons pour n'avoir pas la fibre poétique très-développée, employa ces tablettes à fabriquer des numéros qu'il attacha au cou de chacune de ses brebis, afin d'en rendre le dénombrement plus facile. Mais ces numéros furent pour le loup comme un point de mire.

Guillot achevait à peine de numéroter la dernière, et la tenait encore entre ses jambes, quand le loup, qui s'était mis en embuscade derrière un bouquet de bois, s'élança d'un bond. Guillot poussa un cri, mais trop tard : le n° 13 était déjà dans la gueule du ravisseur, qui regagna la forêt après avoir donné cette autre leçon de soustraction au pauvre Guillot.

Le soleil se coucha sur les nouvelles contusions du jeune berger; mais le lendemain, quand il conduisit son troupeau le long du fleuve, on eût cru voir en lui un tout autre berger. Lui d'ordinaire si triste, si grave, qui ne cessait d'avoir les yeux attachés sur ses brebis, les comptant et les recomptant sur ses doigts tout le long de la journée,

semblait maintenant avoir livré aux zéphyrs du Lignon ses soucis et ses calculs ordinaires.

Il cueillit dans les bois voisins autant de fleurs sauvages qu'il en eût fallu pour illustrer plusieurs livres aussi gros que la fameuse *Guirlande de Julie*, qui était sous presse en ce moment : il mit à son chapeau, à son côté, à

son front, à sa ceinture, toutes sortes d'emblèmes odoriférants qui répandaient autour de lui les plus suaves haleines de l'aube et de la rosée. Il alla ensuite prendre place au milieu des bergers et des bergères qui se trouvaient autour d'une fontaine rangés en décaméron, et il raconta une

histoire des plus longues et des plus langoureuses. Quand les danses se formèrent, il fut des premiers à y prendre part. Les nymphes, qui ne l'avaient vu jusqu'alors que sous les tristes couleurs de l'arithmétique pastorale, le félicitèrent sur sa métamorphose; l'une d'elles lui proposa de visiter avec elle le village de *Petits-Soins*, l'autre de naviguer sur le fleuve du *Tendre*.

Quand Guillot eut ainsi passé la journée à danser et à se divertir, il ne douta pas qu'il ne dût lui manquer au moins trois ou quatre brebis, car il n'avait pas même jeté les yeux sur son troupeau ; mais il avait pris d'avance son parti.

— Puisqu'en comptant mes brebis, s'était-il dit, j'en trouve toujours quelqu'une de moins, je ne cours aucun risque à ne les pas compter; et si je suis sûr d'être battu en rentrant à la ferme, autant vaut-il m'être diverti le long du jour.

Mais quelle fut sa surprise lorsque le soir, en faisant son dénombrement il s'aperçut que pas une ne manquait à l'appel ! Robin, le fermier, le complimenta de ce qu'il avait enfin appris à faire bonne garde.

Le lendemain, les choses allèrent de même ; Guillot résolut de ne s'occuper que de danses, de tendres propos et de chansons, sans même s'inquiéter si le loup venait ou non rendre visite à ses brebis. Cette nouvelle manière de garder son troupeau lui réussit également ; mais il comprit bientôt pourquoi le loup était devenu tout à coup si humain. Un jour qu'il jouait de la musette au milieu des autres bergers, s'étant retourné par hasard, il aperçut derrière un arbre voisin le loup qui se tenait les pattes croisées, la tête inclinée, dans une attitude d'extase et de dilettantisme, prêtant l'oreille aux jolis airs que jouait le jeune berger. La musette de Guillot le transportait dans le troisième ciel ; pouvait-il songer à croquer ses brebis ?

Guillot rentrait chaque soir à la ferme couronné de fleurs et de rubans que lui donnaient les nymphes du Lignon; on l'eût pris pour un dieu, tant il était vif, aimable, brillant. Lui, naguère pauvre et triste compteur de brebis, gardait maintenant son troupeau comme Apollon avait autrefois gardé celui d'Admète, avec des vers et des chansons.

Robin le fermier avait une fille très-jeune et très-belle nommé Gillette, qui devint éperdument éprise de Guillot, et finit par déclarer à son père qu'elle n'aurait jamais que lui pour époux. Robin, qui avait depuis longtemps renoncé à donner des coups de bâton à Guillot et qui savait qu'il est impossible de contrarier les inclinations des filles du Lignon, n'essaya pas, suivant l'habitude des pères, de s'opposer aux sentiments de Gillette. Il craignait d'ailleurs les madrigaux, les chansons, les devises tendres qui couraient le pays, et préféra envoyer Guillot et Gillette droit à l'église, afin de les soustraire à l'influence de l'églogue.

Peu de temps après ce mariage, le fermier mourut; il laissa sa ferme à Guillot, qui eut des bergers à son tour, mais qui leur recommanda surtout de ne jamais compter ses brebis, sachant par expérience ce qu'il en coûte pour faire ce compte. A force de passer son temps avec Astrée et Céladon, il avait fini par exprimer ses pensées sous une forme mythologique : — Le mieux, disait-il, est de recommander son troupeau à Pan, à Palès et aux autres divinités champêtres.

Guillot devint le plus riche fermier du Forest et en outre le plus heureux des époux ; Gillette effaçait toutes les autres fermières par sa beauté et sa fécondité : chaque année elle mettait au monde une fille, si gracieuse et si jolie qu'avant qu'elle eût atteint l'âge de sa première dent, les autres bergers lui avaient déjà adressé des sonnets et

toutes sortes de galanteries champêtres. Guillot eut ainsi successivement d'année en année jusqu'à neuf filles, qui furent comparées aux neuf Muses et baptisées sous des noms poétiques.

Mais, une année après avoir mis au monde la dernière, Gillette mourut, et Guillot se trouva seul, ayant à élever et à surveiller neuf merveilles, neuf astres, neuf divinités, dont une seule eût suffi pour devenir l'Hélène du Forest et bouleverser ces lieux fabuleux et enchanteurs que nous appelons aujourd'hui le département de la Loire.

Guillot laissa grandir ses filles et parvint à un temps où la plus jeune avait treize ans à peine et où l'aînée n'en avait pas vingt-cinq. Plus que tout autre, il tenait à ce que ses filles conservassent leur sagesse et fussent à l'abri de la médisance. Mais il eut recours à un moyen singulier et auquel Fénelon n'avait certainement pas songé dans son livre sur l'*Éducation des Filles :* il les laissa courir librement le long du Lignon, sans jamais chercher à observer leurs démarches, se fiant entièrement à leur candeur, ne leur demandant compte ni des compliments que l'on semait sous leurs pas, ni des déclarations en vers et en prose que le zéphyr leur apportait : Guillot savait que les choses n'iraient jamais plus loin que l'allégorie.

Cependant un des seigneurs du voisinage voulut, à la fête du pays, qu'on lui désignât la fille la plus sage pour lui décerner de ses mains la couronne de rosière. Ce fut à qui lui indiquerait les neuf filles du fermier Guillot, qui avaient eu le mérite d'être restées toujours pures et vertueuses au milieu des bergers les plus tendres.

Le seigneur regretta de n'avoir pas à distribuer neuf couronnes; mais, pour éviter que la jalousie se mît entre ces charmantes sœurs, il sépara la couronne en neuf par-

ties égales et remit à chacune une rose blanche. Guillot était vieux alors, et comme il regardait avec attendrissement cette cérémonie, le seigneur, qui faisait des rosières pour se consoler d'avoir vu sa fille aînée s'échapper récemment d'un couvent très-austère sous la conduite d'un page d'Anne d'Autriche, dit au fermier :

— Maître Guillot, pour conserver ainsi vos neuf filles si pures, si sages, vous avez dû prendre de grands soins, les surveiller nuit et jour ?...

— Point du tout, monseigneur, répondit Guillot avec naïveté; je les ai au contraire laissées entièrement libres ; je me suis contenté d'invoquer un vieux proverbe dont j'ai reconnu la vérité quand j'étais berger, et qui m'a appris par expérience que :

BREBIS COMPTÉES, LE LOUP LES MANGE.

IL FAUT HURLER

AVEC LES LOUPS

Il faut s'accommoder aux mœurs, aux manières des gens avec lesquels on vit, avec lesquels on se trouve lié, quoiqu'on ne les approuve point. — Proverbe tiré du proverbe latin employé par Plaute dans ce vers des *Bacchis* (acte IV, scène IV) :

Versipellem frugi convenit esse hominem quod pectus sapit

« Il convient qu'un homme sage et avisé change de peau. »

Le mot *versipellis* (qui change de peau) désignait chez les Romains le loup-garou, c'est-à-dire l'homme à qui la superstition populaire attribuait le pouvoir de se transformer en loup et de reprendre ensuite sa première forme. Ainsi, quand on dit, *il faut hurler avec les loups*, c'est à peu près comme si l'on disait : *il faut savoir se faire loup-garou*.

On sent qu'un tel proverbe ne saurait être approuvé par la morale, qui ne permet pas de partager les vices des personnes qu'on est obligé de fréquenter, ni même d'en feindre les apparences, car la feinte peut se changer facilement en réalité ; et il est bien rare que l'habitude de *hurler avec les loups* n'entraîne pas celle de mordre et de dévorer comme eux.

Ce proverbe ne doit donc être considéré que comme une maxime de politique, à laquelle la nécessité de ne pas irriter le monde contre nous veut que nous nous conformions, sans manquer à ce que le devoir exige.

On dit aussi : IL FAUT ÊTRE FOU AVEC LES FOUS, pour signifier que lorsqu'on se trouve en compagnie des fous, il ne faut pas afficher un rigorisme déplacé, car c'est s'exposer à bien des inconvénients que de vouloir se montrer sage tout seul, et il y a une certaine sagesse à savoir à propos contrefaire le fou.

« Sembler fou, c'est un heureux secret du sage. » (Eschyle, *Prométhée enchaîné*, scène IV.)

« Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie que de ne pas être fou. » (Pascal, article XVI, pensée LXVIII.)

« On n'est sage qu'autant qu'on est fou de la folie commune. » (Fontenelle.)

La raison même a tort quand elle ne plaît pas.

(La Chaussée.)

Les Arabes expriment la même pensée par ce proverbe : *Si tu passes dans le pays des borgnes, tiens un œil fermé.*

Le troubadour P. Cardinal, dans un de ses sirventes politiques, a montré par une fiction très-originale ce qui arrive à ceux qui veulent paraître sages parmi les fous. Voici la traduction fidèle de cette fiction, également belle de poésie et de moralité :

« Une ville fut, je ne sais laquelle, où tomba une pluie telle que les hommes qu'elle atteignit en perdirent tous la raison.

« Tous, à l'exception d'un seul, sans autre, qui échappa parce qu'il dormait chez lui quand le prodige eut lieu.

« La pluie ayant cessé et cet homme s'étant éveillé, il sortit en public et trouva tout le monde faisant des folies.

« L'un était vêtu, l'autre nu ; l'un crachait contre le ciel, l'autre lançait des pierres, l'autre des traits ; un autre déchirait ses habits.

« Celui-ci frappait, celui-là poussait ; cet autre, s'imaginant être roi, se tenait majestueusement les côtes ; cet autre encore sautait par-dessus les bornes.

« Tel menaçait, tel maudissait, tel autre parlait ne sachant ce qu'il disait ; un autre célébrait ses propres louanges. Qui fut émerveillé, si ce n'est l'homme resté dans son bon sens ? Il s'aperçoit bien vite qu'ils sont fous ; il regarde en bas, il regarde en haut pour voir s'il découvrira quelqu'un de sage ; mais de sage il n'y en a pas un. Il continue à s'émerveiller d'eux ; mais eux-mêmes s'é-

merveillent encore plus de lui et s'imaginent qu'il a perdu la raison.

« C'est ce qu'ils font qui leur paraît raisonnable, et ce que le pauvre sage fait autrement ils le jugent insensé.

« Ils se mettent alors à le battre : l'un le frappe sur la joue, et l'autre sur le cou, qu'il lui rompt à moitié.

« Qui le pousse, qui le repousse; il songe à fuir d'au milieu d'eux, mais l'un le tire, l'autre le déchire ; il reçoit coup sur coup, il tombe, se relève et retombe.

« Toujours tombant, toujours se relevant, toujours fuyant, il atteint enfin sa maison et s'y jette d'un saut, couvert de fange, battu, à demi mort et pourtant joyeux d'avoir échappé. »

Cette fiction est l'image de ce qui se passe ici-bas : la ville inconnue c'est le monde rempli de folie, car aimer, craindre Dieu et observer sa loi, est pour l'homme la sagesse par excellence. Mais cette sagesse est aujourd'hui perdue, une pluie (merveilleuse) est tombée ; elle a fait germer une cupidité, un orgueil, une méchanceté qui se sont emparés de tous les hommes; et si Dieu en a épargné quelqu'un, tous les autres le tiennent pour insensé. Ils le huent et le maltraitent parce qu'il n'est pas sage à leur sens; l'ami de Dieu les juge insensés en ce qu'ils ont abandonné la sagesse de Dieu; eux, à leur tour, le trouvent insensé en ce qu'il a renoncé à la sagesse du monde.

A CHAQUE SAINT

SON CIERGE

De toutes les académies la plus illustre est sans contredit celle de Pékin ; elle fut fondée environ six mille ans avant la nôtre, ce qui ne l'empêche pas de travailler encore à un dictionnaire de la langue chinoise : nous aurions tort, on le voit, d'accuser la lenteur de nos académiciens. Cette académie se compose, du reste, de quarante membres qui prennent de leur vivant le titre d'immortels; ils ont en outre le droit de porter des palmes.

vertes sur leur robe, et d'entrer sans passe-port dans les musées. Il n'est pas absolument nécessaire d'avoir du génie pour faire partie de l'académie de Pékin. En beaucoup de points cette académie se rapproche de celle de Paris.

L'immortel Hiu-Li venait de mourir. Ce Hiu-Li avait fait un bon mot à l'âge de quarante ans. Ce bon mot avait été raconté chez le gouverneur de la province, qui le répéta à une soirée du premier ministre, qui en parla à l'empereur. Sa Majesté ayant daigné rire, Hiu-Li fut proclamé un des hommes les plus spirituels de la Chine, et l'académie n'hésita pas à l'appeler dans son sein. Hiu-Li vécut sur ce bon mot, et mourut sans en avoir fait d'autre.

Quelques jours après la mort de Hiu-Li, un écrivain dont la réputation est sans doute venue jusqu'à vous, le célèbre Fi-Ki, rédacteur de la *Revue de Pékin*, s'adressa la harangue suivante :

« Mon cher Fi-Ki,

« Voilà bientôt dix ans que tu tiens le sceptre de la critique dans un des recueils les plus estimés de la Chine, et par conséquent de l'univers. Tu as dit tour à tour du bien et du mal de toutes les écoles; tu as su distribuer l'éloge avec une sage profusion; il faut voir maintenant combien l'encens rapporte. Tu deviens vieux, le public commence à se lasser de tes articles; le moment est venu de faire une fin; tâche d'entrer à l'académie : une fois immortel, c'est bien le diable si l'on ne te nomme pas bibliothécaire; tu achèveras ainsi ta vie au sein d'une médiocrité dorée, comme dit un de ces poëtes de l'Occident dont je parle déjà, comme si j'étais académicien, sans les connaître. »

Fi-Ki trouva son raisonnement fort juste. Il se fit faire la queue, mit une plume neuve à son bonnet, endossa sa plus belle robe, et loua un palanquin à l'heure pour aller faire ses visites.

A Pékin, comme à Paris, les candidats à l'académie sont obligés de se présenter individuellement chez chacun de leurs futurs collègues, et de leur déclarer qu'ils sont les seuls dignes de leur choix. Fi-Ki se rendit d'abord chez l'académicien Fank-Hou. C'était un bonze, qui avait publié un recueil d'homélies et d'oraisons funèbres.

— Seigneur, lui dit-il, mon nom ne vous est peut-être pas inconnu. Je suis Fi-Ki, un des rédacteurs habituels de la *Revue de Pékin*, et je viens solliciter votre suffrage pour être de l'académie.

— Vous voulez remplacer le fameux Hiu-Li, l'homme le plus spirituel de la Chine?

— Hélas! j'ai bien peu de droits, je le sens, à un tel honneur; mais je me consolerai de ma défaite si j'obtiens votre voix. L'éloquence de la chaire est, selon moi, la plus importante branche de la littérature, et, de l'avis de tout le monde, vous êtes le premier de nos orateurs religieux; je sais que de soi-disant critiques contestent ce fait; mais je ferai justice dans la *Revue de Pékin* de leurs sottes prétentions.

— Quand paraîtra votre article? demanda Fank-Hou.

— Après l'élection, répondit Fi-Ki; et il se retira en saluant humblement. Il se fit conduire chez Hang-Hong.

Hang-Hong, autrefois capitaine dans les Tigres de la garde impériale, était l'auteur d'une vingtaine de volumes de poésies fugitives; il célébrait perpétuellement les jeux, l'amour et les ris, et sablait parfaitement l'opium, qui est le champagne de la Chine.

— Salut, dit Fi-Ki en entrant, au plus grand poëte de l'Empire Céleste !

— Qui êtes-vous? demanda Hang-Hong, mécontent d'être dérangé au moment où il allait fumer sa pipe.

— Un sectateur ardent de la poésie fugitive, un de vos plus profonds admirateurs, un humble critique qui sait vos vers par cœur.

— Vous savez mes vers par cœur? répondit Hang-Hong radouci.

— Qui ne retiendrait pas cet impromptu charmant que vous avez adressé à mademoiselle All-Mé, qui vous demandait son épitaphe :

Sur l'écorce d'un noir cyprès
Vous voulez en vain que je trace
Votre épitaphe et nos regrets ;
L'amour sans cesse les efface
Avec la pointe de ses traits.
Crois-tu, dit-il, qu'à son aurore,
All-Mé, plus brillante que Flore,
Ait rendu le dernier soupir?
Le premier même est à venir ;
Mon ami, je l'attends encore.

Et ces stances pleines d'une grâce si douce?

L'amour vrai se plaît dans les larmes,
Et nous adorons la beauté,
Peut-être encor moins pour ses charmes
Que pour sa sensibilité.
Si la rose aux jardins de Flore
Fixe les regards amoureux,
C'est lorsqu'elle brille à nos yeux
Couverte des pleurs de l'Aurore.

— Ah! je le vois, s'écria Hang-Hong attendri, vous comprenez la poésie fugitive. Hélas! le nombre de ses fidèles décroît tous les jours!

— Je sais qu'il est des imbéciles qui se moquent du madrigal et du couplet; mais leurs railleries ne prévaudront pas; déjà une réaction se manifeste en faveur de la poésie fugitive; l'académie devrait s'y associer en me nommant à la place de feu Hiu-Li; à mes yeux, il n'y a pas d'autre poésie que la poésie fugitive.

— Votre nom?

— Fi-Ki, rédacteur de la *Revue de Pékin*, qui deviendra l'organe de la réaction fugitive.

— C'est bien. Comptez sur ma voix.

Décidément, pensa Fi-Ki, ma manière de solliciter est la meilleure; voilà ma candidature en bon chemin. Allons maintenant chez Nung-Po.

A cette époque, l'académie chinoise était divisée en deux camps bien distincts : les classiques et les romantiques.

Nung-Po représentait la tradition; il avait fait jouer dans sa jeunesse une tragédie, et il mettait en ce moment la dernière main à un poëme en trente-quatre chants, intitulé *la Kong-Fu-Tzéide*. Il avait à cœur de répondre aux littérateurs étrangers qui reprochaient à la Chine de n'avoir pas de poëme épique. Nung-Po recommençait pour la vingtième fois l'indispensable invocation à la Muse, lorsqu'on lui annonça que M. Fi-Ki, rédacteur de la *Revue de Pékin*, demandait à le voir.

C'est un journaliste, se dit Nung-Po, qui était prudent comme tous les tragiques; qu'il entre.

— Que l'illustre Nung-Po me pardonne de troubler ses méditations; mais les grands hommes sont indulgents.

— Que voulez-vous, jeune homme?

— Vous demander un conseil.

— Parlez.

— J'ai l'intention de publier dans la *Revue de Pékin* une série d'articles sur les tendances de l'école dramatique moderne; je voudrais remettre en lumière quelques gloires qu'on oublie depuis trop longtemps. Qui mieux que le célèbre Nung-Po peut m'être utile dans cette grande entreprise? Je prétends terrasser le romantisme.

— Nos ennemis sont puissants, audacieux.

— On doit s'attendre à tout de la part de gens qui ont brisé la césure.

— Qui ne reculent devant aucune monstruosité, pas même devant l'enjambement.

— Qui violent toutes les unités.

— N'importe, illustre Nung-Po, avec votre appui je les combattrai, et j'espère les vaincre; je crains seulement une chose.

— Laquelle?

— C'est que cette polémique ne nuise à ma candidature à l'académie.

— Vous voulez remplacer Hiu-Li?

— J'ai déjà la voix de votre ami Hang-Hong.

— Vous aurez la mienne, jeune homme; il faut seconder ceux qui veulent mettre en lumière les gloires oubliées; vous serez des nôtres. Venez me voir demain; en attendant, je vous promets mon appui.

Fi-Ki remonta en palanquin et se fit descendre devant la porte de Nou-Fou. Nou-Fou était le chef de l'école romantique; Fi-Ki le connaissait de longue date; il avait puissamment contribué à sa gloire; c'était lui qui s'était placé à la tête de cette troupe de mineurs littéraires qui

avaient fait sauter devant Nou-Fou les portes de l'académie. Pas un jour ne s'était écoulé depuis une dizaine d'années sans que Fi-Ki eût fait pour son chef de file un de ces articles d'éloges qu'en Chine on appelle *réclames;* c'était bien le moins que Nou-Fou se montrât reconnaissant. Fi-Ki l'aborda de la manière suivante :

— Comment se porte notre grand Nou-Fou?

— Et le plus spirituel de nos critiques, répondit celui-ci, comment va-t-il?

— Il est malade.

— Qu'a-t-il donc?

— Une candidature à l'académie.

— Si jeune, et déjà vous songez à mourir!

— L'école moderne est menacée; la tragédie relève la tête; il faut payer de sa personne : voilà pourquoi je me présente. On m'a fait des propositions de la part de Nung-Po si je voulais passer aux classiques avec la *Revue de Pékin*.

— Qu'avez-vous répondu?

— Que jamais je ne changerais de drapeau, et que mes amis sauraient bien me faire entrer à l'académie. Je veux rester fidèle aux idées et au drame modernes; je mourrai sur la brèche du lyrisme dans l'art. Jugez si je pouvais consentir à voir la *Revue de Pékin* arborer sur sa bannière un autre nom que celui de notre grand, de notre gigantesque, de notre pyramidal, de notre formidable Nou-Fou?

— Je n'attendais pas moins de vous, cher ami. A quand l'élection?

— Au premier jour de la lune nouvelle.

— C'est bien. Vous serez immortel.

Fi-Ki visita successivement tous les académiciens, et

employa auprès de chacun d'eux le procédé dont nous venons de voir quelques échantillons. Quoiqu'il eût pour concurrents le plus fameux romancier et le plus grand philosophe de son temps, il fut nommé au premier tour de scrutin. Comme un de ses amis lui adressait des félicitations quelque peu mêlées de surprise, Fi-Ki lui répondit par ce distique allégorique :

Min po have mi-li
Fug-nam keg-mi no

que M. Abel Rémusat traduit de la façon suivante :

A CHAQUE SAINT SON CIERGE.

Jeu de main, jeu de vilain.

[illegible]

L[illegible] main [illegible]
closes [illegible] presque [illegible]
poli[illegible]
que [illegible]
bles[illegible]

JEU DE MAIN, JEU DE VILAIN

Les jeux de main ne conviennent qu'à des gens mal élevés, parce que presque toujours ils font oublier la politesse et donnent lieu à des querelles. Ce n'est d'abord que pure plaisanterie, il est vrai; mais la plaisanterie blesse l'amour-propre; on se pique au jeu, on s'échauffe,

on se fâche tout rouge, on se dit des injures, on éclate en menaces, on se porte même des coups, et il en résulte des haines irréconciliables qui souvent poussent à répandre le sang.

Ludus enim genuit trepidum certamen et iram;
Ira truces inimicitias et funebre bellum.

« Le jeu, en effet, a produit la dispute emportée avec la colère; et la colère a suscité les terribles inimitiés suivies de la mortelle guerre. »

Les anciens gentilshommes s'abstenaient soigneusement des jeux de main qui pouvaient compromettre leur dignité, et ils les regardaient comme le partage exclusif des vilains.

Lacurne de Sainte-Palaye remarque dans son *Glossaire* manuscrit que le proverbe *jeu de main jeu de vilain* est venu de ce que la lutte ou le combat à coups de poing était le seul moyen de vider un différend que notre ancienne jurisprudence laissât aux vilains dans le duel judiciaire.

Le même proverbe existe chez les Espagnols et chez les Italiens. Ceux-ci disent, en outre, d'une manière facétieuse : *Il giocar di mani dispiace fino a' cani,* ou *fino ai pidocchi — jouer des mains déplaît même aux chiens* ou *même aux poux.*

Mais il paraît que ce jeu n'offre rien de déplaisant aux personnages que Grandville a mis en scène. Voyez-vous le rire triomphant du jeune ouvrier tenant dans sa main comme dans un étau la main de la jeune ouvrière qui rit aussi en s'efforçant d'échapper aux étreintes de son vainqueur, tandis que la vieille mère, les regards fixés sur le couple folâtre, semble rêver au plaisir qu'elle eut jadis à se livrer à de si joyeux ébats?

HABILLE-TOI LENTEMENT

QUAND TU ES PRESSÉ

Il y avait à la cour de France, dans le siècle dernier, un homme qui faisait l'étonnement de tous ceux qui le fréquentaient, et cet homme connaissait beaucoup de monde. Dès sa plus tendre jeunesse, il avait montré une grande prudence unie à une extrême finesse. Dans les occasions les plus délicates, loin de se troubler, il déployait

une présence d'esprit et une habileté incroyables. Aucune circonstance ne pouvait le prendre en défaut, ni même l'émouvoir : qu'on lui annonçât son déjeuner ou la perte d'une bataille, c'était du même air qu'il recevait la nouvelle.

Versailles était alors le lieu du monde où l'on se donnait le plus de mouvement pour réussir ; les courtisans étaient toujours sur pied, tout prêts à mouler leur physionomie sur le visage du maître, et se pressant le plus possible pour se devancer les uns les autres.

Le duc de P..., ainsi s'appelait notre personnage, suivait une méthode contraire. Alors que toute la cour était bouleversée par le changement du ministère ou le renvoi de la favorite, on le voyait toujours calme et serein; aux nouvelles les plus imprévues il gardait son sang-froid imperturbable; et, lorsque la foule des grands seigneurs se pressait autour du roi, à la veille d'un événement considérable, il s'étendait sur un sofa ou s'en allait dans son carrosse faire un tour à Paris.

Un vieux courtisan avait mal auguré de cette habitude. « Le pauvre duc n'ira pas loin, dit-il quelque temps après la présentation de M. de P... à Versailles; le moindre cadet lui passera sur le corps. »

Mais au bout de peu d'années il se trouva que le duc de P... avait obtenu en honneurs, en dignités, en faveurs, plus que les plus habiles et les plus persévérants. Il ne demandait rien et gagnait tout; on ne le voyait pas solliciter, et il arrivait à des emplois que les plus ambitieux n'osaient espérer.

Cette fortune et cette conduite semblaient inexplicables. Comme on était au temps des Cagliostro et des Saint-Germain, quelques personnes s'avisèrent de croire que le duc de P... avait un anneau constellé ou quelque secret magique

pour commander au sort. Quand on lui faisait part de ces soupçons, M. de P... haussait les épaules et répondait que son secret était à la portée de tout le monde.

On sait qu'il n'y a pas de terrain plus glissant que la cour. Là les destinées n'ont rien d'assuré, et, quand on jouit de la faveur il faut se presser d'en profiter; le lendemain est rarement semblable à la veille. M. de P... ne paraissait pas se douter de cette vérité; il agissait en toute chose comme si sa fortune eût dû être éternelle. Le fait est que la constance de son bonheur faisait mentir l'axiome. Quand une débâcle suivait le renversement d'un cabinet, bien loin de perdre son emploi, le duc en gagnait un supérieur; si la favorite succombait sous la beauté d'une rivale, M. de P... obtenait de la nouvelle maîtresse plus encore qu'il n'attendait de l'autre; et ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est que tous ces miracles s'accomplissaient sans fatigue. M. de P... était fort gourmet et fort paresseux, et jamais, dans aucune circonstance, pour si grave qu'elle fût, on ne lui vit retarder l'heure de son souper ou avancer celle de son lever.

Le duc de P... avait un neveu, garçon alerte, intelligent, spirituel et ambitieux. M. de T... était fort jeune encore lorsque son oncle occupait déjà une position éminente à la cour. Il passait chez son parent la majeure partie de son temps, et se plaisait dans sa conversation, où il trouvait sans cesse mille sujets de méditations. Mais ce qui l'étonnait encore plus que l'esprit, le grand sens et le scepticisme élégant de son oncle, c'était l'apparente indolence de son caractère. Sur ce chapitre-là ses surprises étaient de tous les instants.

Un jour M. de T... apprit de la bouche même d'un duc et pair, qui avait toute la confiance du roi, une nouvelle

assez importante pour changer toute la politique de la France : on n'en pouvait prévoir les conséquences. M. de T..., qui comprenait à demi-mot le but de cette confidence, quitta Versailles en toute hâte et tomba chez M. de P... comme la foudre. M. de P... lisait un pamphlet dans son cabinet, un cabinet où il ne faisait jamais rien. M. de T... raconta bien vite ce qu'on lui avait soufflé tout bas.

— Mon carrosse est à la porte, ajouta-t-il ; dans deux heures la cour sera dans une confusion extrême ; courez.

— Nous aurons tout le temps de causer de cette affaire après souper ; va faire dételer tes pauvres chevaux que tu as failli crever, et repose-toi. Demain on verra.

Le lendemain M. de P... fut revêtu d'une charge plus importante qu'aucune de celles qu'il avait jamais occupées.

— M. de P... se servait quelquefois de M. de T... comme de secrétaire, M. de T... ayant gagné sa confiance par la dextérité de son esprit ; M. de P... lui reprochait seulement de céder trop promptement aux impressions de son cœur ou de son jugement.

— Mais, mon oncle, lui disait alors M. de T..., le premier mouvement est comme une voix intérieure qui crie la vérité ; c'est une flamme qui éclaire.

— Ce sont là des phrases bonnes à mettre en vers, lui répondait le duc de P... ; mais en simple prose je t'engage à te méfier du premier mouvement, non point tant parce qu'il est quelquefois bon que parce qu'il engage.

Après une bourrasque de cour devant laquelle le ministère succomba, au moment où chacun croyait M. de P... entraîné dans la chute d'un cabinet avec lequel on connaissait ses relations intimes, le duc fut chargé par le roi du poids des affaires. Il ne l'accepta que sur l'ordre impératif du souverain, et après s'en être longtemps défendu.

M. de T... resta près de lui et s'occupa de réunir quelques jeunes gens habiles et discrets pour le travail confidentiel du cabinet.

L'un d'eux montra bientôt une grande aptitude; sa correspondance était irréprochable, et ses rapports témoignaient d'une rare intelligence des matières diplomatiques. Cependant un matin, M. de T... apprit que le jeune secrétaire avait été congédié la veille par M. de P...

— Avait-il commis quelque indiscrétion? lui demanda-t-il.

— Non pas.

— S'était-il trompé dans un travail important?

— Point.

— Avait-on quelque crainte sur sa moralité ?

— Aucunement.

— Mais qu'a-t-il donc fait? s'écria enfin M. de T...

— Il avait trop de zèle.

Avant le terme de sa carrière le duc de P... avait occupé les emplois les plus considérables et obtenu les dignités les plus enviées; on l'avait vu tour à tour lieutenant de police, surintendant des finances, grand écuyer, ministre, ambassadeur; il était décoré des ordres de Sa Majesté, et tous les monarques de l'Europe se plaisaient à le couvrir de croix et de colliers.

Quand M. de P... paraissait à la cour, ses moindres paroles étaient recueillies avec un soin extrême et commentées de mille manières : il est vrai qu'il parlait fort peu. On lui supposait le don de prévoir les événements et, quand il lui arrivait d'éviter un homme en place, chacun tournait le dos au pauvre gentilhomme, bien convaincu qu'il allait être destitué; le plus souvent l'avenir se chargeait de réaliser ces muettes prédictions.

— Comment donc vous y prenez-vous pour si bien prévoir les choses? lui demandait un jour M. de T...

— J'attends et j'écoute.

Un jour M. de T... vantait très-fort l'habileté et l'ardeur d'un gentilhomme qui, voulant se pousser à la cour, ne mettait jamais qu'une heure à faire ce que d'autres ne pouvaient ébaucher qu'en trois. M. de P... sourit. — Je ne me suis jamais pressé, dit-il, et je suis toujours arrivé à temps.

M. de T... se plaignait parfois de la rapidité avec laquelle les heures passent. — Pour avoir le temps de tenir tête à tout, disait-il, il faudrait que les jours eussent quarante-huit heures.

— Ce serait quatre fois trop, répliqua le duc; réduis le jour à la moitié, et il en restera toujours assez pour que les neuf dixièmes des hommes trouvent encore le loisir de se casser le cou.

M. de P... était dans toute sa faveur quand la mort arriva; mais elle ne put le surprendre : il était prêt. Avant d'expirer il fit approcher son neveu :

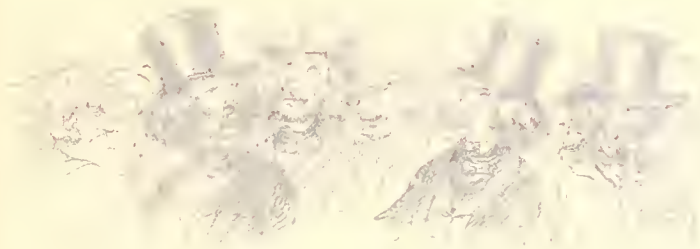
— Voilà, lui dit-il, l'instant de te prouver mon amitié. Tu es jeune et ambitieux ; dans le chemin de la politique, on peut tomber si l'on n'a pas l'œil et le pied sûrs. Prends ce portefeuille; j'ai eu le soin d'y tracer les conseils que mon expérience me donne le droit de te recommander ; suis-les toujours, et tu arriveras. Va, tu es le mieux partagé de mes héritiers ; je te laisse le fruit de quatre-vingts ans d'études.

Quand M. de P... fut mort, M. de T... ouvrit le portefeuille. Sur la première feuille on lisait ce proverbe, écrit de la main du duc :

HABILLE-TOI LENTEMENT QUAND TU ES PRESSÉ.

Toutes les autres feuilles étaient blanches. M. de T... suivit le conseil à la lettre, et sa fortune sous la révolution, le consulat, l'empire, la restauration et le gouvernement de juillet, lui prouva que M. de P... avait raison.

Chien qui aboie ne mord pas.



CHIEN QUI ABOIE

NE MORD PAS

Il ne mord pas sans doute pendant qu'il aboie, mais après ? — Cependant c'est un fait reconnu qu'il mord beaucoup moins que celui dont la colère est muette ; et cela suffit pour confirmer le proverbe que nous avons emprunté aux anciens. Quinte-Curce nous apprend, dans son *Histoire d'Alexandre le Grand*, qu'il était usité chez les Bactriens : *Apud Bactrianos vulgo usurpabant canem timidum vehementius latrare quam mordere* (lib. VII). Il s'emploie dans le sens figuré pour signifier que ce ne sont pas ceux qui font le plus de bruit qui sont les plus à craindre. — *Tel menace qui a peur*, suivant un autre proverbe qu'on trouve dans le roman de Jaufre : *Tals menassa c'a paor.*

Les Basques disent sans métaphore : *Mehaxu porusuac gupida ditu escuac, — celui qui menace à grand bruit veut épargner ses mains.*

La menace à grand bruit ne porte aucune atteinte,
Elle n'est qu'un effet d'impuissance ou de crainte.

(CORNEILLE.)

Les Allemands expriment la même idée en ces termes : *das Lœwenmaul hat ein Hasenherz. — L'homme à gueule de lion a un cœur de lièvre.*

Les Arabes ont cette sentence : *Les chiens aboient et la caravane passe*, qu'ils emploient moralement pour signifier que les clabaudages des méchants ne doivent pas arrêter les gens de bien qui marchent dans les voies de l'honneur et de la religion.

Grandville a fait l'application de notre proverbe à l'Angleterre, et la manière dont il l'a mis en scène offre un des nombreux épisodes de ces mauvais jours où la fierté britannique, enivrée de ses succès, attaquait dans ses journaux le chauvinisme français qui ripostait vivement dans les siens.

DE MAIGRE POIL APRE MORSURE

EXTRAIT DE MÉMOIRES INÉDITS

J'avais gagné quelque argent au jeu. Il s'agissait de me meubler; plusieurs de mes amis me conseillèrent de m'adresser à Niccolo Gritti, jeune tapissier qui venait de s'établir. J'en parlai à Casanova de Seingalt, le célèbre aventurier; il haussa les épaules.

— Je ne conseille personne, me dit-il; mais le mois dernier j'ai garni un casino, et c'est au vieux Velo que je me suis adressé.

— Tout le monde assure que Velo est horriblement cher.

— Tout le monde a raison ; pourtant je gagerais bien que votre Gritti le sera davantage.

— Cent personnes m'ont dit le contraire, répondis-je, et volontiers j'en ferai l'épreuve.

Sur ce, je me fis donner en détail la description du casino en question, le nombre exact des glaces, des lustres en cristal de roche, de girandoles, des trumeaux peints, des lambris ciselés en or moulu, des paresseuses, des tentures de soie à fleurs, des tapis veloutés, des chambranles de marbre, etc., etc. Mons Gritti fut appelé, reçut mes ordres en toute joie et en toute humilité, me promit le plus grand luxe et la plus grande économie, m'assura que j'aurais toutes ces choses à un grand tiers de rabais sur le prix de son illustre confrère, et, peu de jours après la livraison des meubles, m'apporta une note dont le total était effrayant.

J'allai trouver dès le lendemain le spirituel chevalier. Il déjeunait seul par aventure, mais en homme comme il faut. Le chocolat préparé remplissait la chambre d'une forte odeur de vanille ; à côté de deux flacons vides, qui avaient contenu d'excellent scopolo, mon ami dépêchait les restes d'une salade de blancs d'œufs, assaisonnée à l'huile de Lucques et au vinaigre des Quatre-Voleurs.

— Je sais ce qui vous amène, s'écria-t-il, comme si mes nombres me l'avaient dit; et, en effet, il ne faut pas être grand cabaliste pour cela. Je vous ai donné un conseil ; vous ne l'avez pas suivi ; votre homme vous a volé?

— Je le crains, répliquai-je.

— J'en suis sûr, reprit le chevalier, et je suis sûr aussi que vos sequins s'en vont rondement d'un autre côté. La Tonina était d'une gaieté folle hier soir au Ridotto.

— Eh bien, demandai-je, non sans un peu de confusion tant bien que mal déguisée, qu'y a-t-il de commun ?

— Je vais vous dire, interrompit-il ; nous avons un proverbe infaillible : *Donna che ride, borsa che piange.* Vous avez gagné trois mille ducats la semaine dernière ; vous avez soupé deux fois avec cette petite danseuse ; elle rit au nez de tout ceux qui la regardent ; gageons que les deux tiers de votre gain sont déjà mangés.

— Voilà, répondis-je, une conjecture fort indiscrète. Pour en revenir à Gritti...

— N'achevez pas ; je vais encore vous dire comment vont les choses de ce côté. Vous avez sa note en poche ; j'ai celle de Velo dans ce secrétaire ; nous les comparerons si vous voulez, et je parie votre jabot de point d'Alençon contre cette bague en brillants, que la différence en moins du côté de Gritti ne va pas à plus de dix sequins. Je parie encore que, nonobstant cette différence en moins, il gagne six fois plus que son confrère, plus habile, plus riche et plus renommé que lui. Je parie, sans l'avoir vu, que tout ce qui est chez moi damas de Lyon, chez vous est taffetas de Vicence, que vous avez des cristaux de pacotille aux pendeloques de vos lustres, des bronzes mal dorés à vos girandoles, des marbres défectueux sur vos cheminées. Maintenant, autre différence : vous espériez peut-être quelque rabais et quelque crédit. Velo prend mes billets à trois mois, et je lui ai fait subir, suivant l'usage du beau monde qu'il sert, une diminution notable ; votre maraud de Gritti veut, j'en suis sûr, être payé séance tenante, et, quand vous lui avez parlé d'une estimation, il vous a menacé d'un procès.

J'étais atterré ; car, de point en point, le chevalier avait deviné juste.

— Souffrez, reprit-il après avoir joui de mon embarras, souffrez qu'on instruise votre jeunesse. Laissons là votre tapissier, qui est un friponneau, et qu'il faudra rouer de coups de canne quand vous lui aurez jeté son argent à la figure; puis dites-moi, s'il vous plaît, quel maladroit ami vous a guidé dans nos coulisses ? Autant aurait valu tout d'abord vous mener en pleine Calabre. Cependant il y a danseuse et danseuse, comme il y a tapissier et tapissier, comme il y a bandit et bandit : — par quels motifs avez-vous préféré la Tonina ?

— Eh ! mais, repris-je, a-t-on des motifs ?...

— Avoués ou secrets, on en a toujours. Comme je ne vous vois pas très-disposé à vous confesser, je vais continuer mon rôle de nécroman. Lorsque vous avez porté votre hommage à cette petite fille, brune et maigre comme un clou de girofle, vous n'avez cédé ni à l'attrait fort médiocre de sa danse effrontée, ni à celui de ses petits yeux noirs passablement dépareillés. Vous n'aviez pas l'ombre d'un penchant pour elle, et je n'en veux d'autre preuve que la belle ardeur dont vous brûliez naguère pour la véritable déesse de nos fêtes, cette veuve milanaise, *bionda e grassotta*, autour de laquelle vous avez rôdé tout bas pendant plus d'un an. Donc il a fallu que certains calculs, certaines considérations, dont vous-même n'avez pas conscience, vous fissent agir en sens inverse de votre instinct naturel. Vous vous êtes dit,... n'allez pas vous fâcher... qu'une pauvre débutante, arrivée à Venise il y a deux mois, dédaignée jusqu'à présent, fort mal en point dans ses affaires, portant des robes fanées et des colliers de fausses pierres, devait être plus facilement abordable et (passez-moi le mot) d'un usage plus économique qu'aucune de ses compagnes gâtées par la prospérité, qui vous

éblouissaient de leurs atours insolents. Le malheur de ce raisonnement, si juste en apparence, est d'être constamment démenti par les faits. Vous n'avez trouvé la Tonina ni moins vaniteuse ni plus accommodante que ses camarades les plus à la mode. Du moment où elle vous a vu tenter fortune auprès d'elle, cette pécore a fait la renchérie, comme si elle n'était pas endettée jusqu'aux oreilles, couverte de mauvais haillons, et, faute de crédit, réduite les trois quarts du temps à dîner par cœur. Tous ces désavantages, elle les aura présentés avec adresse comme autant de mérites singuliers. Dieu sait si elle aura fait sonner haut son titre de débutante ! Dieu sait quels contes elle vous aura bâtis sur sa vie passée ! Et, quant aux dédains dont elle a été l'objet depuis son arrivée ici, elle n'a pas manqué sans doute de les attribuer à sa vertu farouche qui décourageait toute tentative. Voyons, *carissimo*, n'est-ce point cela ou à peu près ?

Il m'eût fallu plus d'aplomb que je n'en avais alors pour contredire messer Casanova. Sa perspicacité n'avait omis aucun détail, et l'on eût dit qu'il avait prêté l'oreille à tous mes entretiens avec la Tonina.

Voyant que ses conjectures tombaient juste, il reprit sur un ton d'ironie encore plus marqué :

— Après que votre divinité s'est entourée ainsi de tous les prestiges qu'elle a pu réunir, trouvant en vous la noble crédulité d'un galant homme qui n'a pas encore été dupe, elle a profité largement d'une occasion qu'elle n'aurait osé attendre. Elle vous a vendu de simples espérances, — et quelles espérances, grands dieux ! — au prix des plus séduisantes réalités. — Convenez-en, la moitié de la somme que vous avez donnée à ce maraud de Gritti a été dépensée pour tirer de son galetas l'inflexible objet de vos

vœux. Un sourire indulgent, ou tout au moins un chaste soupir a payé ce généreux sacrifice. Il y a mieux : Tonina, cédant à vos instances, vous a permis de lui donner à souper, mais à la condition que la hideuse matrone dont elle se dit la fille assisterait, pour empêcher la glose, à cet innocent festin. Je vous connais assez, et je vous vois rougir de trop bon cœur pour douter que les choses se soient passées comme elle l'a voulu. Grande chère, vins de choix, service magnifique, le tout assaisonné de mystère, et vous en avez eu pour vos cinquante ducats tout au moins. Peut-être commenciez-vous à vous repentir ; mais il était trop tard, et depuis lors, spéculateur aventureux, vous courez, comme on dit, après votre argent. Plus elle vous voit engagé, plus cette laideron vous tient la dragée haute, toute fière de vous trouver docile à ses moindres caprices. Je vous fais bien mon compliment du costume dans lequel nous l'avons vue au dernier bal masqué ; son habit de velours rose, brodé en paillettes d'or, était d'une richesse extrême; le solitaire qu'elle avait au doigt vous coûte, je m'y connais, de cent trente à cent cinquante ducats. Sa baûte de blonde noire était d'une beauté remarquable pour la finesse et le dessin. D'ailleurs n'a-t-elle pas pris grand soin de vider ses poches devant nous ? Tabatière d'or, étui d'or, bonbonnière entourée de perles fines, lorgnette superbe, breloques étincelantes de petits diamants, rien ne manquait à cet ajustement magnifique dont je ne veux pas vous rappeler la valeur, pour ne pas ajouter à vos déboires. Mais si je ne vous dis pas ce qu'il vous a coûté, je puis au moins vous dire ce qu'il vous rapporte ; c'est le très-sincère mépris du petit monstre pour lequel vous vous ruinez. Tonina, maintenant que, grâce à vous, elle fait une espèce de figure, trouverait charmant de vous planter là

sans vous avoir rien accordé, pour un homme qui n'attendit pas sa fortune d'un coup de dé ou d'un heureux paroli.

En revanche, — et c'est le plus piquant de votre histoire, — avec beaucoup moins de tourments et de dépenses, jeune et bien fait comme vous l'êtes, vous pouviez aspirer aux plus beaux succès. La comtesse, oui, la comtesse elle-même, — bien qu'elle ne soit pas à vendre, — eût accepté vos soupirs si courageux à propos, vous eussiez fait pour elle, au carnaval dernier, la moitié des folies auxquelles vous a induit une créature qu'il ne faut pas même songer à lui comparer. Remarquez que je ne vous parle point de la Baletti, de la Ramon, de la Steffani, de la Papozze ; quels que soient leur vogue et leur renom, la plus huppée d'entre elles sait trop bien ce qu'elle vaut au fond pour imposer des conditions très-sévères. Avec une pluie d'or comme celle qui vous a ouvert les portes du grenier où végétait Tonina, je me serais fait fort de pénétrer chez toutes les Danaés du corps de ballet.

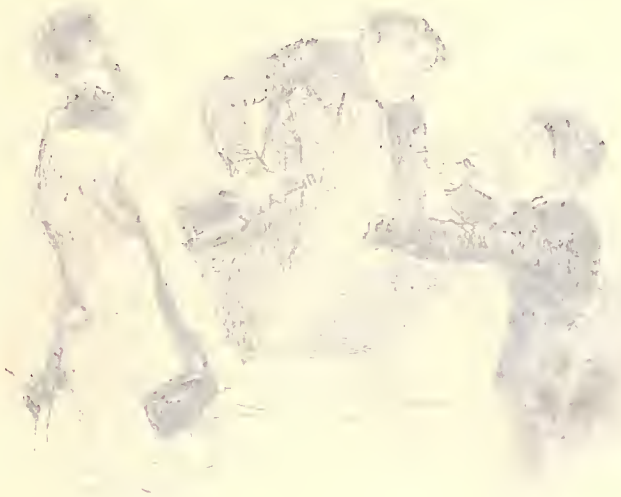
Casanova, se levant alors de son fauteuil, se promena par la chambre en agitant son mouchoir imprégné d'essence.

— Sachez, *carino*, continua-t-il d'un ton protecteur qui me déplut horriblement, sachez une fois pour toutes que, dans la vie, on se trouve toujours bien d'avoir affaire aux marchands enrichis, danseuses ou non ; leur position faite les rend moins avides. Au contraire, quiconque a toute sa fortune à créer marche vers ce but *per fas et nefas*. Si vous craignez les comptes d'apothicaire, n'appelez jamais le notaire qui vient d'acheter sa charge, n'entrez jamais chez l'aubergiste récemment établi, tenez-vous à l'écart de ces jeunes praticiens en tout genre qui débarquent sur la

scène du monde, les poches vides, l'œil au guet, les mains en avant. Dans tout ventre creux la conscience est au large; il n'est guère de scrupule que le besoin n'apaise. Moins on a, plus on veut avoir; et, suivant un vieil adage dont j'ai reconnu la justesse, il faut toujours attendre.

DE MAIGRE POIL APRE MORSURE.

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.



DIS-MOI QUI TU HANTES

ET JE TE DIRAI QUI TU ES

Ce proverbe, si remarquable dans sa simplicité originale et concise, existe chez la plupart des peuples modernes ; mais il est plus ancien chez les Arabes que chez les autres, car il se trouve textuellement dans le *Recueil des sentences* d'Ali-Ben-Abou-Taleb, cousin et gendre de Mahomet, le prophète.

Quant à la pensée qu'il exprime, elle est d'une très-haute antiquité. Les premiers sages savaient fort bien qu'on prend les mœurs des personnes qu'on fréquente assidûment, et ils avaient pour maxime qu'*on devient bon avec les bons et méchant avec les méchants.*

La communication, en effet, a tant d'influence sur l'homme, qu'elle ne lui permet pas d'avoir un caractère à soi. Elle le modifie et lui pétrit une âme sur le moule de ses liaisons. Elle nourrit Achille avec la moelle des lions chez les Centaures, et l'habille en femme parmi les courtisans de Lycomède.

On ne saurait donc se tromper en préjugeant de la moralité d'un individu d'après celle de ses intimes. Ils le caractérisent, et c'est en eux qu'il faut le chercher, s'il prend le parti de dissimuler. On doit à coup sûr l'y trouver tel qu'il est.

Noscitur ex socio qui non cognoscitur ex se.

« Celui qu'on ne connaît point par lui-même se fait connaître par son compagnon. »

Puisqu'il est avéré de temps immémorial que les actions humaines sont généralement déterminées moins par la raison que par un penchant naturel à l'imitation, il s'ensuit que la règle la plus importante de l'éducation est de n'offrir à la jeunesse que des exemples dignes d'être imités. Ces exemples peuvent animer d'une généreuse émulation les natures les plus apathiques. Les Persans disent, dans un proverbe formulé par Saady : *Le chien des sept dormants, enfermé avec eux dans la même caverne, finit par devenir un homme;* fait merveilleux que des commentateurs du Koran ont ajouté à la légende chrétienne qui rapporte que sept nobles jeunes gens d'Éphèse, pour se soustraire à la persécution de l'empereur Dèce, se cachèrent dans la cavité spacieuse d'une montagne et y restèrent miraculeusement endormis jusqu'à l'avénement de Théodose le Jeune, c'est-à-dire durant cent soixante-dix-sept ans [1].

1. Le Koran dit trois cent neuf ans, dans son chapitre XVIII, intitulé *la*

Malheureusement les bons exemples n'excitent trop souvent qu'une admiration stérile, tandis que les mauvais ont une contagion dont la force agit même sur les esprits qui semblent les plus propres à y résister par la solidité de leurs principes. C'est une remarque très-fine et très-judicieuse de Chamfort que, quelque importuns, quelque insupportables que nous paraissent les défauts de ceux avec qui nous vivons, nous ne laissons pas d'en prendre une partie; être la victime de ces défauts étrangers à notre caractère n'est pas même un préservatif contre eux.

Caverne, où il donne la célèbre légende, sans parler de la métamorphose du chien, et il ajoute que, pendant ce temps, Dieu retournait les sept assoupis, tantôt à droite et tantôt à gauche : sur quoi les moins éveillés des musulmans ouvrent de grands yeux d'admiration et glorifient Allah du soin qu'il prenait pour empêcher ses créatures de moisir.

TIRER LE DIABLE PAR LA QUEUE

NE MÈNE LOIN JEUNES NI VIEUX

Proverbe, que me veux-tu? D'où viens-tu? Qui es-tu? Qu'entend-on au juste par ces mots-là : « Tirer le diable par la queue? » Cherchons.

Ce proverbe voudrait-il dire qu'on est avec le diable sur un pied d'intimité? A-t-on dit, par exemple, du fameux docteur Faust, qui était, comme chacun sait, à la fois le compère, l'hôte, l'ennemi intime et le séide de Méphistophélès, qu'il tirait le diable par la queue pour exprimer qu'il était avec le diable comme les deux doigts de la main? Mais cette étymologie nous semblerait bien tirée par les cheveux, pour ne pas dire plus.

Ou bien ce proverbe aurait-il été inventé à l'occasion de cet autre personnage fantastique de la chanson de Gœthe : *l'Élève du sorcier?* L'élève d'un magicien a retenu certaines paroles cabalistiques à l'aide desquelles son maître se fait servir par le diable. En l'absence de son maître, l'élève imagine de faire paraître le diable devant lui, et lui ordonne d'aller lui chercher de l'eau. Malheureusement il a oublié les paroles à l'aide desquelles on l'arrête, et le diable lui apporte coup sur coup tant de seaux d'eau, que bientôt la maison est inondée; au moment où le diable s'élance pour apporter encore de l'eau, l'élève se précipite sur ses pas et l'arrête... Je pense que ce ne put être que par la queue, car le diable ne se laisse guère saisir que par là.

Tirer le diable par la queue voudrait donc dire alors agir inconsidérément, sans réflexion, et risquer de tomber dans un abîme ou de se voir submergé comme l'élève du sorcier?

Cherchons encore.

« Rien de plus simple, nous dit un homme déjà sur le retour et qui a connu intimement feu M. de la Mésangère : tirer le diable par la queue signifie tout bonnement vivre dans la gêne, porter des culottes râpées, un parapluie rouge, des besicles en cuivre, des gants de peau de lapin et des épingles sur sa manche, — voilà ce qu'on appelle tirer le diable par la queue.

— Halte là, monsieur, je vous arrête, car votre définition est insuffisante... Et ce diable que vous oubliez, ce diable qui a fait le proverbe, qui en est, on peut le dire, le chef et l'âme, croyez-vous donc qu'on puisse l'omettre? Remarquez que le proverbe ne dit pas tirer l'existence par la queue; tirer l'argent, la destinée, le crédit, la misère

par la queue, il dit le diable... le diable, monsieur, entendez-vous?... Comment ce diable ne vous a-t-il pas sauté aux yeux? »

Quoi! une jeune fille travaille du matin au soir et est citée comme un ange de résignation et de sagesse! Il est vrai qu'elle est très-pauvre, mais qu'importe, puisqu'elle ne doit son existence qu'au travail de ses doigts, que son économie suffit à tout?... Et vous osez dire de cette pauvre innocente qu'elle tire le diable par la queue, elle qui n'a même jamais vu ses cornes?

On ne met généralement pas à la caisse d'épargne quand on tire le diable par la queue.

A plus forte raison n'obtient-on pas le prix Montyon, attendu que le diable n'a pas reçu jusqu'à ce jour de prix de vertu.

Mais sans vouloir en aucune façon faire ici l'apologie du désordre ni du décousu dans la vie ordinaire, je soutiens que, pour tirer le diable par la queue, il faut ne point avoir les mœurs épicières; il faut surtout comprendre l'imagination, l'imprévu, la fantaisie, enfin la vie d'artiste.

Vous ne direz jamais d'un musicien qui a une fois par mois cinquante mille livres de rente pendant vingt-quatre heures, ou de la danseuse qui a un coupé et trois termes en souffrance, qu'ils sont au-dessous de leurs affaires, qu'ils sont sur le point de faire faillite, qu'une liquidation, une assemblée de créanciers est nécessaire... Fi donc! ils tirent le diable par la queue, c'est bien plus poétique. « Cher diable, toi qui as inspiré tant de grands génies, toi qui as su ranger parmi tes apôtres Dante, Michel-Ange, Callot, Hoffmann, Panurge, Scapin, Figaro, sans compter tous les poëtes qui se donnent à toi vingt fois par jour pour attraper la rime et quelquefois le bon sens, inspire-

moi donc quelque heureuse et nouvelle idée pour adoucir la férocité de mes dettes; rogne-leur les griffes; lime-leur les dents, fais-leur faire, s'il se peut, patte de velours... »

Mais le diable souvent reste sourd à de pareils appels que tant de personnes lui adressent de tous les côtés, et il faut bien qu'il se fasse un peu tirer... non pas seulement l'oreille, mais par ce que nous disions, et on conçoit enfin que, malgré toute sa bonne volonté, la queue du diable ne puisse répondre à tout le monde à la fois.

Écoutez, mon ami, vous êtes aujourd'hui un des riches notaires de Paris; votre maison est des plus recherchées;

chaque soir votre table est garnie de convives; le matin, votre étude est assiégée de clients de toute espèce.

Mais vous souvenez-vous du temps où nous étudiions, ou plutôt où nous n'étudiions pas ensemble? Vous rappelez-vous la fameuse lettre que vous écrivîtes à votre oncle de Louviers, peu de temps après les journées de Juillet, lettre colossale et patriotique datée du Panthéon, que nous composâmes à quatre, et dans laquelle vous annonciez à votre oncle l'intention de figurer dans la garde citoyenne et de prêter l'*appui de votre bras* à l'ordre public et à la charte?

Vous comptiez sur l'envoi de bank-notes; mais votre oncle, qui était la sagacité même, jugea à propos de vous envoyer seulement un énorme paquet contenant un équipement complet, qui permît à vos instincts patriotiques de ne plus battre sous l'enveloppe du *péquin*.

Vous m'avez souvent raconté qu'à une certaine faction, de minuit à deux heures, vous eûtes comme un vertige : vos yeux se fermèrent à demi, et vous vîtes distinctement paraître devant votre guérite un personnage enveloppé d'un domino et couvert d'un masque noir, que vous avez déclaré ne pouvoir être que le diable en personne. Ce personnage se mit, avec la main la plus mignonne et la plus blanche du monde, à détacher lestement, une à une, toutes les pièces de votre uniforme, vos épaulettes, votre sabre, votre ceinturon; il cacha le tout dans sa robe et s'enfuit à toutes jambes sans qu'il vous fût possible de le rejoindre.

Comment se fit-il que, le lendemain de cette singulière aventure, tout votre équipage se trouva chez un fripier du voisinage? Adieu la gloire! tout était vendu, et de votre équipement il ne vous resta absolument qu'un billet de garde!

Quel dîner nous fîmes à Montmorency avec votre habit, votre houppelande, votre bonnet à poil et votre plumet! Et vos buffleteries, votre fusil et le reste de votre fourniment, n'est-ce pas là ce qui vous permit d'assister à la première représentation de *Napoléon, ou les Cent Jours*, toujours avec le diable de la guérite?

Mais que devint votre oncle de Louviers lorsque, arrivé à Paris à l'improviste, il voulut se procurer la satisfaction d'aller, sans vous prévenir, vous contempler à une des grandes revues? Hélas! il vit vainement défiler devant ses yeux les chasseurs, les artilleurs, les grenadiers; il vous chercha, je crois, jusque parmi les sapeurs. Mais quelle fut sa douloureuse consternation lorsque, en montant la rue Saint-Jacques, il aperçut à l'étalage d'une friperie un uniforme complet, que son coup d'œil d'habitant de Louviers lui fit aisément reconnaître! L'uniforme, les buffleteries, le bonnet, le tout avait été placé sur un mannequin dont la figure de carton souriait à votre oncle de l'air du monde le plus bête. Votre oncle fut sur le point de prendre au collet son mannequin de neveu; mais il se contint et préféra quitter Paris le soir même, sans vouloir vous voir. Quelques jours après, une lettre datée de Louviers vous arriva, lettre fulminante, écrasante.

Mon ami, avouez que le diable était alors à peu près votre seul client. Que d'affaires n'avez-vous pas faites avec lui! Il vous rendait souvent visite, et cependant ses visites n'avaient pour vous rien d'importun. Vous n'étiez pas obligé, comme maintenant, d'étouffer ces bâillements nerveux que produit en vous le récit de certaines affaires qu'on vous rebat périodiquement depuis plusieurs années.

Le diable était de toutes nos parties de plaisir. Dans le

carnaval, ne pouvions-nous pas dire à la lettre, et sans nous offenser, que le diable nous emportait?

Il arrivait souvent que nous avions reçu, quelques jours avant, la visite du tailleur du Havre ou de Taïti, qui s'était présenté à notre hôtel avec de grandes révérences et une longue queue passant sous son justaucorps, mais que nos yeux inexpérimentés ne nous permettaient pas d'apercevoir. Ce tailleur nous faisait changer nos meilleurs vêtements contre des foulards tartares, des pipes turques, des camées du Vésuve, du vin de Tokay, des pantoufles des îles Marquises, etc.

Le même personnage reparaissait le lendemain, mais entièrement couvert de grelots; et, pour réparer la perte de nos nippes, il nous apportait un choix unique de déguisements impayables.

Dites vous-même si le diable en personne n'avait pas mis la griffe à nos costumes de carnaval. Quels turbans! quels casques! et quelle danse! La nuit, le bal, l'ivresse; le quadrille ordinaire était bouleversé par nous de fond en comble; les autres faisaient la queue du chat, mais nous, c'était bien la queue du diable.

Proverbe, heureux proverbe! que d'autres te haïssent; que d'autres te prennent en mépris; moi je dis que si l'on est homme il faut savoir te goûter et te comprendre. Je te réhabilite, et je soutiens que, malgré les images de dénûment, et j'ose même dire de débine que tu réveilles aux yeux du vulgaire, il y a malgré tout en toi quelque chose d'oriental et de délirant qui suffit bien pour compenser les grandes ou petites misères que tu peux traîner derrière toi. Je te salue donc, ô proverbe! car tu es de plus le roman pratique, réel, sans faux détours, sans symbole. N'est-ce pas toi qui nous as enseigné que le seul et vrai roman était

celui qui, à l'exemple du diable, se laissait prendre par la queue?

N'est-il pas vrai, mon cher notaire, vous à qui je dédie ce *travail* sur ce vieux proverbe, à qui nous avons autrefois tant sacrifié ensemble, qu'on ne doit pas, comme on le fait souvent, le regarder d'un mauvais œil, et que, pour ne pas éprouver l'ennui et la satiété au sein de l'abondance, pour ne pas devenir enfin un lourd et assommant Crésus, d'un charmant et bienheureux pauvre diable qu'on était autrefois, il faut peut-être avoir commencé l'existence par :

TIRER LE DIABLE PAR LA QUEUE.

Note. « Il est des cas où l'on doit procéder, dans l'explication de certaines formules proverbiales, comme au jeu du baguenaudier. Elles sont tellement enchaînées l'une à l'autre, rentrent si bien l'une dans l'autre, qu'on ne peut avoir la clef de celles qu'on cherche si l'on n'a pas la clef de celles qui les précèdent. Ainsi, pour arriver à l'origine du dicton *Tirer le diable par la queue,* il faut partir d'un proverbe antérieur qui nous apprend que le *diable,* c'est-à-dire le malheur personnifié dans l'être infernal, *est souvent à la porte d'un pauvre homme.* Ce proverbe a fait supposer entre le diable et le pauvre homme une lutte dans laquelle celui-ci, n'osant attaquer de front son adversaire, sans doute à cause des cornes et des griffes, le saisit par derrière afin de l'éloigner de son logis ; et l'inutilité de ses efforts a été exprimée par une métaphore empruntée de ces bêtes récalcitrantes qui s'obstinent à avancer au lieu de reculer quand on les tire par la queue.

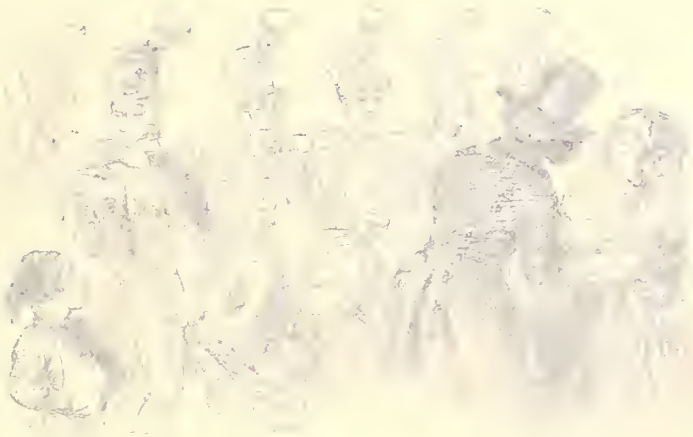
Le mitron qui tire le diable par la queue est un symbole de la lutte incessante de l'homme contre le malheur et du travail opiniâtre auquel il est condamné pour se procurer sa subsistance.

On connaît cette phrase originale que l'auteur de *Lucrèce Borgia,* M. V. Hugo, a mise dans la bouche de Gubetta : « Il faut que

la queue du diable lui soit soudée, chevillée et vissée à l'échine d'une manière bien triomphante pour qu'il résiste à l'innombrable multitude de gens qui la tirent perpétuellement. »

Le comte de Conflans plaisantait un jour le cardinal de Luynes de ce qu'il se faisait porter la queue par un chevalier de Saint-Louis. L'Éminence, piquée au jeu, répondit que tel avait été toujours son usage, et que, parmi ses caudataires, il s'en était même trouvé un qui prenait le nom et les armoiries de Conflans. — Il n'y a rien d'étonnant en cela, repartit le comte avec gaieté : dans ma famille, on a été réduit plus d'une fois à tirer le diable par la queue. » (*Dictionnaire des proverbes,* etc., par P.-M. Quitard, 1842.)

Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour.



CE QUI VIENT DE LA FLUTE

S'EN RETOURNE AU TAMBOUR

Allusion à la conduite des ménétriers qui, en général, dépensent vite à manger et à boire le produit des gains qu'ils ont faits en jouant de leurs instruments. Le sens rigoureux du proverbe est qu'on dépense facilement ce qu'on a gagné sans peine.

Les Espagnols expriment la même idée en disant : *El dinero del sacristan cantando se viene y cantando se va.* — *L'argent du sacristain* (chantre) *vient en chantant et s'en va en chantant.*

Nos vieux écrivains se servent souvent d'un proverbe analogue emprunté des gens de guerre qui ne sont pas plus économes que les ménétriers. Voici ce proverbe que le capitaine Bayard avait l'habitude d'employer en parlant des

officiers de son corps d'armée toujours pressés de dissiper leur butin en joyeuses orgies : *Ce que le gantelet* ou *le haubergeon gagne, le gorgerin le despend.* Ici le mot gorgerin et, plus haut, le mot tambour paraissent avoir été mis à double entente. Le gorgerin rappelle la gorge, ou le gosier, par où passe tout ce que le gantelet ou le haubergeon a gagné, comme le tambour rappelle le ventre gonflé par l'absorption des produits venus de la flûte.

Les deux proverbes, ayant étendu avec le temps leur signification primitive, ont fini par s'appliquer aux profits illicites dont on ne tire guère un avantage durable. Ils ont, en ce sens, des analogues dans toutes les langues. Je n'en citerai que deux fort originaux, l'un est italien : *Farina del diavolo si riduce in crusca. — Farine du diable se réduit en recoupe* ou *en son.*

L'autre est anglais : *What is got over the devil's back is spent under his belly. — Ce qui est gagné sur le dos du diable est dépensé sous son ventre.*

La manière dont Grandville a mis en scène le proverbe est si naturelle qu'on pourrait penser qu'elle en retrace l'origine; mais elle n'en est qu'une application, et ne doit être prise que pour une charmante plaisanterie. Du reste, on peut signaler une rencontre curieuse entre le joli dessin qu'on a sous les yeux et une ancienne estampe faite pour parodier un autre proverbe bien connu, dont le texte, IL FAUT DÉPOUILLER LE VIEIL HOMME ET REVÊTIR LE NOUVEAU, se lisait au bas de cette estampe représentant une femme galante donnant jusqu'aux habits de son amant en titre à son amant secret [1]. La situation des

1. Ce proverbe tiré textuellement de l'épître de saint Paul aux Éphésiens (IV, 22) signifie qu'il faut renoncer aux inclinations d'une nature corrompue, se défaire de ses vieilles et mauvaises habitudes pour en contracter de bonnes.

personnages se trouve à peu près la même dans les deux compositions, j'en fais la remarque, sans prétendre le moins du monde que Grandville ait pris ailleurs que dans son esprit ses inspirations toujours si originales.

C'est une allusion à la coutume des néophytes, qui déposaient leurs vêtements ordinaires et en mettaient de nouveaux. Tous les mystères antiques prescrivaient cette coutume symbolique à l'entrée du sanctuaire.

QUI QUITTE SA PLACE

LA PERD

La scène se passe ou à Berlin, ou à Munich, ou à Stuttgard, ou à Francfort, ou à Cassel, ou à Dresde.

ACTE PREMIER.

Le chœur. — Voici venir l'étudiant Stenn, plus amoureux que jamais de la belle Dorothée, la fille de Liebmann, le riche marchand de draps. C'est l'heure où ils causent ensemble au comptoir. N'est-ce point aussi l'étudiant An-

selme qui se dirige du même côté? Il marche en composant un sonnet pour la charmante Dorothée. Lequel des deux est le préféré? Nous ne tarderons pas à l'apprendre, sans doute. Anselme a reconnu Stenn; les deux rivaux se sont jeté un coup d'œil foudroyant. Anselme cependant ne s'est pas arrêté devant Dorothée. Il reviendra tout à l'heure. gardons-nous d'en douter. N'effarouchons point Stenn et Dorothée. (Le chœur se met à l'écart.)

STENN. — Bonjour, mademoiselle Dorothée.

DOROTHÉE. — Bonjour, monsieur Stenn.

STENN. — Comme ce bonjour est froid! Je vois que vous ne m'aimez pas, mademoiselle Dorothée; vous me préférez Anselme.

DOROTHÉE. — M. Anselme est un bon garçon; mais ce n'est pas à moi de décider si je le préfère. Je ferai ce que mon père ordonnera.

STENN. — Jamais d'autre réponse. Quoi! pas un mot d'amour?

DOROTHÉE.— Partez! voici mon père. (Stenn sort; survient Anselme.)

ANSELME. — Bonjour, mademoiselle Dorothée.

DOROTHÉE. — Bonjour, monsieur Anselme.

ANSELME.— Votre père vient de sortir, et je profite du moment pour vous offrir ce sonnet, qui mieux que toutes mes paroles vous dépeindra les tourments que j'endure; car je souffre pour vous, cruelle, et vous ne m'aimez pas. Sans doute vous me préférez Stenn?

DOROTHÉE. — M. Stenn est un bon garçon; mais c'est mon père qui doit choisir entre vous deux. Le voici qui rentre; fuyez.

Anselme. — Hélas! hélas! vous me désespérez. (Il sort.)

Le chœur. — Stenn n'était pas content quand il a quitté Dorothée; la figure d'Anselme n'exprimait pas non plus une grande satisfaction. Il est évident que l'éternelle réponse de la jeune fille commence à les fatiguer tous deux. De la résolution qu'ils vont prendre dépendra leur succès. Tâchons de savoir ce qu'ils méditent. (Stenn rentre.)

Stenn. — Décidément il faut en finir. Mon moyen est excellent. J'irai, s'il le faut, jusqu'au suicide.

Le chœur. — Fichtre!

Stenn. — Qui me parle?

Le chœur. — C'est nous, ami Stenn, nous sommes le chœur antique; notre emploi est de consoler, de raffermir le héros et de lui donner d'excellents conseils.

Stenn. — C'est le ciel qui vous envoie. Figurez-vous que j'adore mademoiselle Dorothée, la fille de Liebmann, le riche marchand.

Le chœur. — Connu.

Stenn. — J'ai un rival qui se nomme Anselme. La petite ne veut pas se prononcer entre nous; j'ai trouvé une ruse qui l'y forcera.

Le chœur. — Voyons.

Stenn. — Je quitte la ville dès ce soir, et je vais m'établir à une vingtaine de lieues d'ici. Chaque jour j'écrirai une lettre à Dorothée. Je commencerai par des plaintes tendres, je continuerai par des lamentations, et je terminerai par des menaces de mort. Il faut effrayer les jeunes filles pour en être aimé. Dorothée ne résistera pas à mon éloquence; elle donnera en plein dans le roman; sa tête

s'exaltera, et je l'épouserai. Que pensez-vous de ce projet?

Le choeur. — Euh! euh! euh!

Stenn. — Merci de votre approbation. Je cours le mettre à exécution. (Il sort. — Anselme entre.)

Anselme. — Cela ne peut durer davantage; il faut absolument qu'avant huit jours je sache à quoi m'en tenir.

Le choeur. — Eh! parbleu, voilà l'étudiant Anselme.

Anselme. — Qui êtes-vous?

Le choeur. — Nous sommes le chœur antique; notre emploi est...

Anselme. — De consoler, de raffermir le héros et de lui donner d'excellents conseils. Mon professeur de rhétorique me l'a appris. Sachez donc, puisque vous m'offrez vos services, que je suis amoureux, à en perdre la rime, de mademoiselle Dorothée, la fille de Liebmann, le riche marchand. J'ai un rival qui se nomme Stenn; la friponne hésite entre nous deux : j'ai découvert un moyen de forcer son choix.

Le choeur. — Lequel?

Anselme. — Je cultiverai la connaissance du vieux Liebmann. Une fois dans la maison, j'entourerai la fille de petits soins et de délicates attentions. On ne réussit que par la patience auprès des femmes. Je serai sans cesse auprès d'elle, elle s'habituera à moi, et je deviendrai son mari. Quel est votre avis là-dessus?

Le choeur. — Eh! eh! eh!

Anselme. — Je vous comprends parfaitement. Je cours me faire présenter chez le vieux Liebmann. (Il sort.)

Le choeur. — Le projet de Stenn me paraît bon; mais le moyen d'Anselme n'est pas mauvais. L'un s'adresse à

l'imagination, l'autre à l'habitude; lequel des deux triomphera? Attendons; les drôles commencent à devenir amusants.

ACTE DEUXIÈME.

DOROTHÉE (seule). — Pauvre Stenn! il passe sa journée dans les bois à gémir sur mes rigueurs. Sa lettre m'a vivement touchée. La voix du rossignol lui rappelle ma voix; les fraises des bois n'ont pas, dit-il, un parfum plus doux que mon haleine, et l'azur du lac sur les bords duquel il va rêver est moins pur que mes yeux. Il m'aime bien. celui-là, j'ai presque envie de lui écrire de revenir. (Entre Anselme.)

ANSELME. — Ainsi que votre père me l'a permis, mademoiselle Dorothée, je viens vous chercher pour vous conduire à la fête.

DOROTHÉE. — Déjà!

ANSELME. — Craindriez-vous de vous ennuyer?

DOROTHÉE. — Non, partons. (Ils partent.)

LE CHOEUR. — La lettre de Stenn a eu beaucoup de succès. Nous avons vu des larmes tomber des yeux de Dorothée en la lisant. Anselme pourrait bien être enfoncé. Allons à la fête. (Il sort.)

DOROTHÉE. — J'ai à peine la force de détacher les fleurs de mes cheveux, mes paupières se ferment presque malgré moi. Quelle fatigue! mais aussi comme je me suis amusée! Anselme est charmant. Que de prévenances! que d'attentions! Et puis comme il valse bien! Il faut qu'il soit bien

amoureux pour se montrer si dévoué. Comme il a bien répondu à cet officier qui soutenait m'avoir engagée! La voix du rossignol!... la valse... le parfum des fraises... Stenn... Anselme... Je m'endors!

Le chœur. — Anselme fait des progrès effrayants. Dorothée, pendant la valse, se pressait d'une façon très-tendre contre lui. Stenn pourrait bien perdre la partie.

ACTE TROISIÈME.

Dorothée. — Une nouvelle lettre! c'est la huitième que je reçois. La dernière était pleine de reproches et de menaces. Il m'écrit qu'un feu intérieur le consume et que la vie lui semble un désert. Il finit par me rendre triste à mon tour, si triste que je suis bien obligée de chercher des distractions quelque part. Un mot de moi le consolerait; mais si ses lubies allaient le reprendre!.. Quelle différence avec Anselme! Celui-là ne vous aborde jamais que le sourire sur les lèvres; s'il ouvre la bouche, c'est pour raconter quelque histoire amusante; il ne songe qu'aux plaisirs des autres. Certainement, comme le disait hier mon père, il serait le meilleur des maris... Lisons la lettre de Stenn.

Chère Dorothée,

A l'heure où vous recevrez cette lettre, mon âme se sera envolée vers les régions du bonheur éternel. Vos dédains m'avaient blessé, la balle d'un pistolet m'a guéri. Je n'ai plus que quelques jours à vivre; plaignez-moi, car je meurs sans vous voir!

Stenn.

Grands dieux! il s'est tué pour moi! Je le sens bien, c'est lui que j'aime. (Survient Anselme.)

Anselme. — Qu'avez-vous, mademoiselle Dorothée? je vous trouve bien pâle.

Dorothée. — Moi, je n'ai rien; mais vous, pourquoi ce bras en écharpe?

Anselme. — Une simple égratignure que j'ai reçue de cet officier qui voulait danser par force avec vous. Mais ce ne sera rien, et je viens vous offrir mon autre bras pour vous conduire au théâtre où jouent les acteurs français.

Dorothée, à part. — Que faire? Si je reste à la maison pour regretter celui-là, celui-ci aura raison de se plaindre. En définitive, c'est pour son plaisir que Stenn s'est tué, tandis que c'est pour moi qu'Anselme a exposé sa vie. (Haut.) Partons, monsieur Anselme.

ACTE QUATRIÈME.

Stenn. — Me voilà de retour. J'étais fou de croire qu'elle allait accourir auprès de moi; elle ne pouvait raisonnablement braver à ce point les convenances : son père en serait mort de chagrin. N'importe! le coup est porté; j'ai enfoncé l'amour dans son cœur avec la douleur. Quel effet je vais produire tout à l'heure lorsque je lui dirai : « Mon adorée, le désir de te revoir m'a fait vivre; c'est ta main qui m'a ramené des portes du tombeau! » Elle me répondra : « O ciel! n'est-ce point un songe? C'est lui! » Elle tombera dans mes bras, et dans huit jours elle sera madame Stenn. Pour se tirer d'affaire dans ce monde, il suffit d'un peu d'imagination. (Une troupe de musiciens traverse la place en chantant.) Où vont donc tous ces musiciens?

Le chœur. — Ils vont jouer une sérénade sous les fe-

nêtres de la belle Dorothée, la fille du riche marchand Liebmann, qui se marie aujourd'hui.

STENN. — Avec qui?

LE CHŒUR. — Avec l'étudiant Anselme.

STENN. — Elle n'a donc pas su que je m'étais brûlé la cervelle?

LE CHŒUR. — C'est au contraire ce qui l'a décidée.

STENN. — Malheur sur moi! il ne me reste plus qu'à me tuer pour tout de bon.

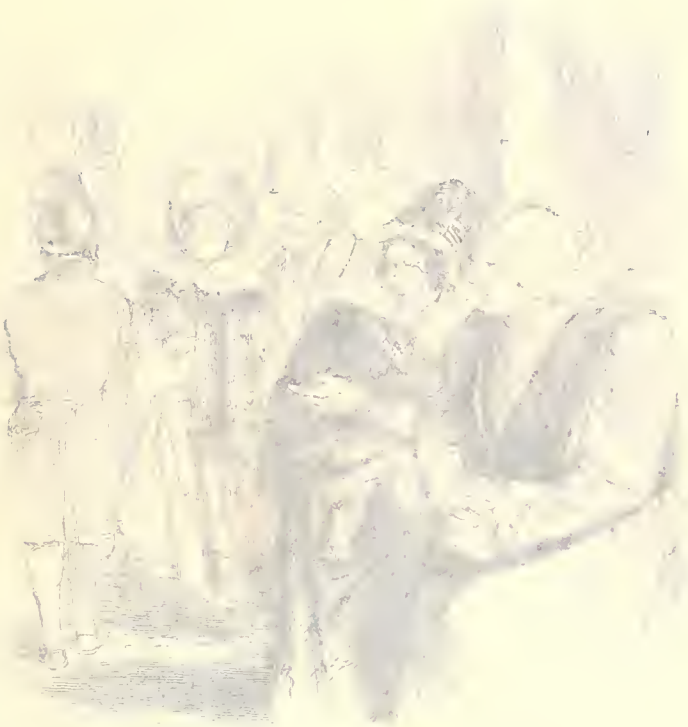
LE CHŒUR. — Nous t'empêcherons bien de commettre cette folie. Fais trêve un moment à tes lamentations afin que nous puissions adresser quelques mots au public.

MESSIEURS ET MESDAMES,

Le rôle du chœur antique, outre l'obligation de consoler, de raffermir le héros et de lui donner d'excellents conseils, lui impose encore le soin de résumer la morale de la pièce; c'est pourquoi nous croyons devoir terminer par l'aphorisme de circonstance :

QUI QUITTE SA PLACE LA PERD.

La petite aumône est la bonne.



LA PETITE AUMONE

EST LA BONNE

Proverbe très-bien expliqué par ce passage de l'Évangile : « Jésus, étant assis un jour près du tronc des pauvres, regardait de quelle manière le peuple y jetait de l'argent. Il vit plusieurs riches qui y en mettaient beaucoup ; il vit

aussi une pauvre veuve qui y déposait deux petites pièces de monnaie de la valeur d'un quart de sou. Et il appela ses disciples, et il leur dit : « En vérité, je vous le dis, cette pauvre veuve a mis plus que tous les autres, car tous les autres ont mis ce dont ils abondaient ; mais elle a mis ce dont elle manquait, tout ce qu'elle avait pour vivre. » (S. Marc, ch. XII. — S. Luc, ch. XXI.)

C'est par allusion à ce fait que nous appelons DENIER DE LA VEUVE ce que le pauvre donne par charité en le prenant sur son nécessaire, c'est-à-dire la bonne, la meilleure aumône : car le mérite de l'aumône se mesure sur le sacrifice qu'elle a imposé.

La libéralité du pauvre est la meilleure libéralité (Prov. arabe).

« Les Provençaux, dit M. Mistral, appellent *aumône fleurie, aumorno flourido,* celle que le pauvre qui l'a reçue donne à un autre pauvre ; poétique locution qui signifie par extension un rare bienfait. » (Note du poëme de *Mireillo,* ch. XII.)

J'ajouterai que cette locution s'employa primitivement au propre pour désigner les palmes et les branches d'arbrisseau bénites du dimanche des Rameaux ou de Pâques-fleuries, parce que c'était autrefois un usage pieux, non entièrement abandonné aujourd'hui dans nos contrées méridionales, de suspendre à ces branches des tourteaux, des oranges et d'autres comestibles ou fruits qu'on distribuait aux desservants de la paroisse et aux enfants de la maison, après avoir prélevé la part du bon Dieu pour les pauvres.

L'expression d'*aumône fleurie* offre d'ailleurs quelque analogie avec cet adage ingénieux usité en langue romane : LA BONA ALMOSNA DEU ESSER FLOR ET GRA, *la bonne aumône*

doit être fleur et grain, c'est-à-dire qu'elle doit être faite avec bonne grâce et que sa valeur matérielle doit être rehaussée par des égards et des ménagements délicats pour l'infortune de celui qui la reçoit. Le *Coral* des Indiens, ouvrage philosophique et religieux, rédigé en sanscrit, dit à ce sujet : « Si précieuse que soit l'aumône, la douceur des paroles la surpasse. » Ce qui se retrouve dans ces mots de l'Ecclésiastique : *Verbum melius quam datum.* « La parole vaut mieux que le don. »

Nous avons, en français, une trentaine de proverbes sur l'aumône, tous remarquables par la pensée et par l'expression. Qu'on me permette d'en citer trois ou quatre, quoiqu'ils n'aient point un rapport direct à ceux que je viens de commenter. Je les ai enchâssés dans les vers suivants :

O riches, de Booz renouvelant l'exemple,
Ordonnez qu'en vos champs toujours les moissonneurs
Laissent quelques épis pour les pauvres glaneurs;
Et vos champs produiront une moisson plus ample.
L'aumône à qui la fait porte un solide gain :
Donner, c'est s'enrichir, nous dit un saint apôtre,
Et quand deux grains de blé par une bonne main
Sont jetés à l'oiseau qui souffre de la faim,
Il en prend un, et Dieu fait un épi de l'autre.

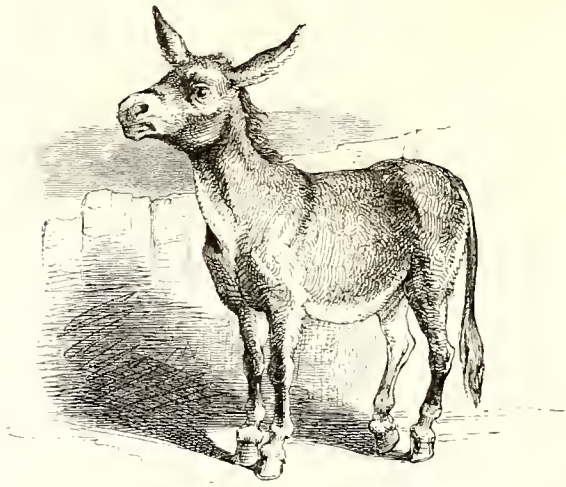
L'ANE DE PLUSIEURS

LES LOUPS LE MANGENT

Comme il est gentil, Jacquot! comme il s'ébat joyeusement au milieu des prés! Il va, il vient, il court, il saute. Le voilà qui s'arrête au bord du ruisseau; son gros œil rond se fixe sur le courant d'un air curieux. Tout à coup

ses oreilles se dressent droites et immobiles : il a vu son ombre et il a peur. Mais bientôt il reprend courage; il se met de plus belle à cabrioler, à se rouler sur l'herbe épaisse et tendre, dont il tond à chaque instant un peu plus que la largeur de sa langue. Les enfants du meunier le poursuivent, et lui, cet autre enfant, il joue avec eux et mange dans leur main.

Vous auriez beau parcourir tous les moulins, toutes les fermes des environs, nulle part vous ne trouveriez un âne aussi joli, aussi gracieux que Jacquot. Sa robe est grise, le



bout de son museau blanc comme le lait; ses quatre jambes sont traversées par une raie noire, juste à l'endroit où la jeune meunière attache ses jarretières; sa queue est terminée par une magnifique touffe de poils frisés et soyeux; il a ce qu'il faut d'oreilles à un âne de bonne condition. Certainement l'âne qui inspira à M. de Buffon son fameux chapitre n'était ni mieux fait ni plus beau que notre Jacquot.

Jusqu'ici on l'a laissé libre, il a pu sans contrainte se livrer aux joies bruyantes de l'enfance; mais le jour est arrivé où il doit faire son entrée dans le monde. Quelle belle journée! comme les foins sentent bon! quelle douce saveur ont les fleurs de la luzerne! Jacquot n'a jamais été plus vif, plus espiègle, plus coquet; on dirait, à voir sa légèreté, qu'il court après les papillons qui voltigent autour de lui. Sois heureux, Jacquot; jouis une dernière fois des charmes de cette matinée de printemps. L'enfance, c'est la liberté, c'est l'insouciance, c'est le bonheur; dans un moment tu diras adieu à tout cela. Le meunier s'avance, tenant la bride d'une main, de l'autre le bât; Jacquot le laisse approcher sans défiance. L'éclat des pompons rouges le séduit : « Voilà, pense-t-il, une parure qui ne me messiéra point, j'irai tantôt me mirer dans l'onde voisine. » La bride est passée, le bât est sanglé; Jacquot ne se possède pas de joie, il veut s'élancer du côté de la rivière; mais un poids inconnu retient son élan, la pression du fer sur sa bouche lui fait pousser un cri de douleur. Voilà Jacquot bien étonné d'être obligé d'aller où il n'a nulle envie de se rendre, c'est-à-dire au moulin.

Le malheur donne une prompte expérience; Jacquot ne tarda pas à comprendre la vanité de ses espérances. Déjà les maudits pompons qui l'avaient séduit ont perdu leur éclat; porter le blé au moulin ou la farine chez les pratiques, se lever à l'aube, se coucher à la brune, rester enfermé le dimanche, ne plus aller au pré que pendant quelques jours de printemps, et encore n'y rester qu'à la condition d'être attaché à un vil poteau : tel est le sort de Jacquot. Cependant son excellent naturel ne s'est point altéré dans l'esclavage. Après tout, se dit-il, en comparant ma situation avec celle des autres ânes mes confrères, je ne

dois pas me trouver trop malheureux ; ils travaillent comme des forçats, on les nourrit mal, et on les accable de coups. Je travaille comme tout âne honnête homme doit le faire; ma paille est tendre et ma litière fraîche; les enfants de mon maître, qui ont été mes camarades d'enfance, m'aiment et m'apportent de temps en temps quelques friandises dont je me régale; le meunier lui-même m'estime, et j'en suis quitte avec lui pour quelques bourrades qu'il m'administre lorsqu'en revenant de la ville il s'est arrêté un peu trop longtemps à la porte d'un cabaret.

Raisonnable comme nous le voyons, Jacquot aurait dû mourir au moulin, regretté de tous comme un membre de la famille. Le meunier, sa femme et ses enfants y comptaient bien; mais tout à coup un grand changement s'est opéré dans le caractère de Jacquot. Lui, que nous avons vu si docile, si résigné, si bon garçon, il est devenu rétif, ombrageux; il se met à braire à chaque instant, sans rime ni raison. S'il porte des sacs au moulin, il feint de faire un faux pas, et il laisse tomber sa charge; si le meunier l'enfourche, il choisit à dessein l'endroit le plus raboteux pour se mettre à trotter; si les enfants lui apportent une poignée d'avoine ou l'écorce fraîche et appétissante d'un melon, il dédaigne ces marques d'amitié qui lui étaient autrefois si précieuses, et répond par des ruades aux caresses de ses amis. Sans doute quelque vieux mendiant en haillons, jaloux d'entendre partout l'éloge de Jacquot, lui aura jeté un sort en passant le soir devant le moulin.

Ce n'est point un maléfice qui tourmente Jacquot; ou plutôt c'est le plus grand, le plus terrible, le plus funeste de tous les maléfices : l'amour, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Jacquot n'a pu se soustraire à l'universelle loi, une invisible flèche a percé son cœur, il est amoureux fou

d'une jeune ânesse qui demeure à une lieue de chez lui, l'ânesse du curé. Elle est blanche, elle est grasse, elle est potelée; quand elle monte au moulin, elle tient constamment les yeux baissés sans prendre garde aux ruades d'admiration, aux braiments d'enthousiasme que sa présence excite de tous côtés. Comment Jacquot pouvait-il résister à tant d'innocence et de candeur?

Dans un état de civilisation où l'on tiendrait plus compte que dans le nôtre des intérêts du cœur, Jacquot serait devenu l'époux de Jacqueline (c'était le nom de l'ânesse); mais par un sot orgueil on la maria à un cheval. En apprenant cette nouvelle, Jacquot devint fou de désespoir; quand on voulait lui mettre son bât, il se roulait par terre; si on le conduisait à la ville, il quittait brusquement le grand chemin et courait comme un insensé dans la campagne, recherchant la solitude des forêts pour braire à l'écho le nom de son Amaryllis. Il en fit tant et tant que le meunier le vendit pour s'en débarrasser.

Son nouveau maître était un loueur d'ânes de Montmorency. Le temps et l'éloignement rendirent à Jacquot une partie de son ancien calme. La condition dans laquelle il se trouvait n'était pas trop mauvaise. On n'avait pas pour lui les mêmes soins ni les mêmes attentions que dans la famille du meunier; le bourgeois était grossier, mal parlant, et très-prompt à se mettre en colère; il n'entendait plus la meunière lui dire de sa douce voix : Allons, Jacquot, du courage. Mais quelquefois des grisettes de Paris caressaient sa crinière courte et épaisse; elles tendaient leur tablier devant lui pour que sa grande bouche vînt y saisir quelque bon gros morceau de galette ou de pain d'épice; puis elles montaient sur son dos et couraient dans les bois, riant, folâtrant, causant de leurs amours; tout cela rappe-

lait à Jacquot sa blanche Jacqueline, il songeait aux lieux qui l'avaient vu naître, au moulin, et il ne se trouvait plus aussi malheureux qu'il avait craint de l'être quand on l'amena pour la première fois à Montmorency.

Rien n'est durable sur cette terre, pas même ces semblants fallacieux qu'on est bien forcé, faute d'autre chose, de prendre pour le bonheur. L'été avait été pluvieux, les amoureux s'étaient vus forcés de rester à la ville; quand vint l'hiver, le loueur d'ânes fut obligé de réduire son personnel. Il céda Jacquot à un saltimbanque; celui-ci désirait remplacer par un âne son chien savant qui venait de mourir.

Voilà Jacquot obligé d'étudier les sciences occultes, afin d'être un jour en état de prédire de bons mariages aux jeunes filles et aux jeunes garçons. Jacquot était un âne fort intelligent, et il n'eut pas beaucoup de peine à se mettre au courant de sa profession. Le jour de ses débuts il obtint un succès colossal; la place publique était trop étroite pour contenir la foule. — Jacquot, quelle heure est-il? — Jacquot, quel est le plus laid de la société? — Et les rires d'éclater, les gros sous de pleuvoir. Le saltimbanque encaisse une recette d'au moins 7 fr. 50 cent. Ma fortune est faite, se dit-il; évidemment cet âne a du Munito dans l'esprit; il jouera aux dominos comme un chien.

Malgré cela, notre ami Jacquot n'était pas dans une position trop brillante; après avoir travaillé tout le jour, il ne trouvait au logis qu'une maigre prébende. En route, il portait le bagage de son maître, son costume de sauvage, ses cymbales, sa clarinette, ses gobelets, son épée pour arracher les dents, son tapis et sa boîte à onguents; souvent il en était réduit à jeuner ou à brouter l'herbe coriace qui croît au bord des fossés; quelquefois, en le voyant racler

piteusement le sol, son maître partageait avec lui un morceau de pain noir.

En somme, Jacquot, avec sa philosophie accoutumée, se serait fait à sa situation. Je suis exilé de mon pays; il me serait trop dur de voir Jacqueline aux bras d'un autre; il n'y a plus assez de grisettes et d'amoureux pour faire vivre les loueurs de Montmorency; il pouvait m'arriver pire que de tomber sur ce saltimbanque, qui n'est pas méchant au fond, et qui partage avec moi en frère; d'ailleurs je mène la vie d'artiste, et j'avoue qu'elle n'est pas sans charme pour moi.

Voilà comment Jacquot se consolait. La vie d'artiste! mot brillant qui cache une bien triste réalité. Celui qui, naguère, faisait des recettes de 7 fr. 50 cent., arrache à peine quelques sous à l'indifférence du public blasé. Jacquot n'a plus de succès, son maître le vend pour acheter des puces savantes et des serins artilleurs.

D'artiste qu'il était, Jacquot est devenu militaire; c'est une vivandière qui en a fait l'acquisition. Le fifre qui crie, les tambours qui battent, les fusils qui résonnent, les étendards qui flottent, le canon qui gronde; ce bruit, cet éclat, ont ébloui Jacquot. Un autre se plaindrait d'être obligé sans cesse par la pluie, par le froid, par la grêle, par l'orage, de suivre le régiment; mais il est fier, lui, de marcher sous les drapeaux, d'affronter le péril, de porter sur son dos la gaie vivandière et ses provisions. Jacquot n'a pas toujours sa ration suffisante, sa maîtresse fait pourtant ce qu'elle peut; mais bah! à la guerre comme à la guerre, nous nous referons en pays conquis.

Les soldats aiment trop la vivandière pour ne pas reporter un peu de leur affection sur son âne; il était le bienvenu au bivouac, et les vieux troupiers, quand il passait,

avaient toujours quelque bonne facétie à lui dire. Cela faisait sourire Jacquot, qui préférait ces gaudrioles aux galettes de Montmorency : la gloire militaire a fait tourner de bien plus fortes têtes.

Malheureusement pour notre héros, la vivandière fut tuée dans une bataille. L'ennemi victorieux força à la retraite l'armée dont faisait partie Jacquot; Jacquot vit le moment où il allait être abandonné de tous. Cinq ou six grognards s'opposèrent à cette cruelle séparation; Jacquot, dirent-ils, portera notre marmite et notre bois; nous l'adoptons, il sera l'âne du régiment.

Un soir on fit halte au milieu d'une forêt. Les feux du bivouac s'allumèrent; les soldats se mirent à souper, puis les rondes circulèrent, les yeux se fermèrent, le camp se livra au repos. Jacquot, laissé libre, errait tristement autour du bivouac, la mine allongée, l'estomac creux : il commençait à sentir le néant de la gloire. Hélas! se disait-il, tant que j'ai appartenu à un seul maître, j'ai été heureux; un régiment m'a adopté, et rien n'égale ma misère. Le meunier, le loueur, le saltimbanque, la vivandière, s'inquiétaient de moi de temps en temps; aujourd'hui personne ne s'aperçoit seulement que j'existe. Quand j'arrive au bivouac accablé de fatigue, chaque compagnie fait bouillir la marmite, on mange gaiement, et à moi l'on me dit : Jacquot, mon ami, arrange-toi comme tu voudras; la route est libre, va brouter; si l'ennemi se montre, viens nous avertir. Je serais un lâche si j'abandonnais les drapeaux; mais dès que la paix sera signée, adieu le service militaire; je rentrerai dans la vie privée, je me ferai de nouveau âne de moulin.

En se livrant à ces réflexions, Jacquot s'était avancé dans la forêt pour y découvrir un peu d'herbe fraîche; la

sentinelle l'avait laissé franchir le camp sans l'avertir du danger qu'il allait courir. On était dans le cœur de l'hiver, et des bêtes sauvages infestaient la forêt; Jacquot avait à peine fait cent pas dans la forêt, qu'un loup se précipita sur lui et le saisit à la gorge. Jacquot poussa un cri terrible pour appeler au secours; les soldats dormaient, personne ne vint; il essaya de lutter, mais il avait affaire à forte partie. Il vit qu'il était perdu, donna une dernière pensée à Jacqueline, et se rappela en mourant un mot qu'il avait entendu souvent répéter au meunier :

L'ANE DE PLUSIEURS LES LOUPS LE MANGENT.

Les loups ne se mangent pas entre eux.

LES LOUPS

NE SE MANGENT PAS ENTRE EUX

Les méchants s'entendent et ont soin de ne pas se nuire entre eux.—Les Italiens disent : *Il lupo non mangia della carne di lupo.—Le loup ne mange pas de la chair de loup.*

Voici l'explication qu'on trouve de notre proverbe dans le *Traité de la chasse du loup*, à la suite de la *Vénerie* de Jacq. de Fouilloux : « Quand les loups estant en chaleur suivent la louve, ils exercent cruellement leur férité les uns

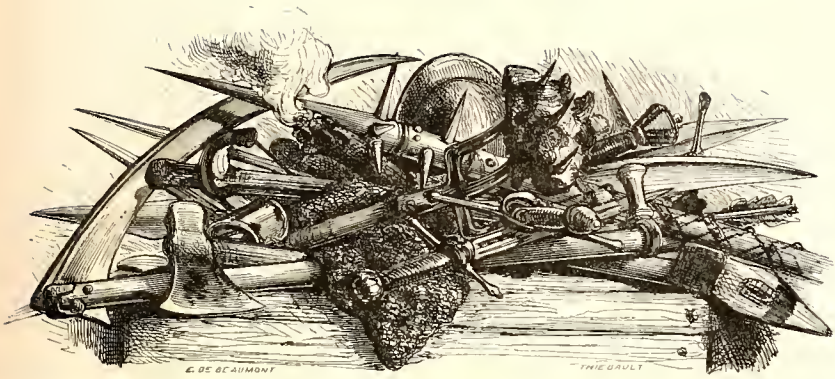
contre les autres;... hors de là, ils s'entr'aiment, s'entr'entendent et s'entre-suivent *comme font larrons en foire.* » (Fol. 110, v°.)

Les latins disaient : *Canis non est caninam.—Le chien ne mange pas de la chair de chien.* Proposition plus exacte que celle par laquelle on l'a remplacée; car Buffon assure que les loups s'entre-dévorent et que, si l'un d'eux est grièvement blessé, ils le suivent à la trace de son sang et s'attroupent pour l'achever. Il ajoute qu'il n'y a que le loup qui mange volontiers du loup.

Les Italiens ont encore le proverbe suivant : *Il lupo mangia ogni carne e lecca la sua. — Le loup mange de toute chair et lèche la sienne.* Je ne sais s'il faut le prendre pour une confirmation ou pour une réfutation du premier; mais la vérité exige qu'il soit pris dans le sens conforme à l'opinion exprimée par Buffon et par tous les naturalistes.

Les deux hommes-loups, si drôlatiquement dessinés par Grandville, sont deux chicanoux de la pire espèce, hurlant à qui mieux mieux dans le prétoire, l'un pour les intérêts de Jean, l'autre pour ceux de Pierre, et, hors de là, déposant leur feinte colère, se pressant les mains, rapprochant leurs museaux, devant la porte d'un restaurant où ils vont s'attabler amicalement, à la grande stupéfaction de Pierre et de Jean, dont la figure bouleversée, à l'aspect inattendu de ce qui se passe, témoigne qu'ils ont bien compris que, sans prendre part au repas, ils seront obligés de payer l'écot.

Cette scène me paraît être la mise en œuvre de l'opinion exprimée, en Auvergne, contre les avocats, dans une phrase proverbiale que voici : « Quand ils plaident, vous croiriez qu'ils vont se mordre et s'avaler; mais en quittant l'audience, ils vont dîner ensemble et manger l'argent du pauvre plaideur. »



BON FAIT VOLER BAS

A CAUSE DES BRANCHES

Gents de mainte manière, de mâle nacion,
Par le pays aloient prendre lor mansion.
Il ne demoroit beuf, ne vache, ne mouton,
Ne char, ne vin, ne pain, ne oie, ne chapon.
Tuit pillart, murdier, traïteur et larron.

(Cuvelier, *Chron. de Bertrand Du Guesclin.*
Ed. Charrière, v. 7118.)

En l'année 1358, selon Froissart, « aucunes gens des villes champêtres sans chef s'assemblèrent et ne furent mie cent hommes les premiers, et dirent que tous les nobles de France, chevaliers et écuyers, trahissoient le royaume, et que ce seroit grand bien qui tous les détruiroit. Et chacun d'eux dit : Il dit voir (*vrai*) ! il dit voir ! Honni soit celui par qui il demeurera que tous les gentilshommes ne soient détruits ! Lors se assemblèrent et s'en allèrent, sans autre conseil et sans autres armures, fors que de bâtons ferrés et de couteaux. »

L'orateur véhément qui avait si bien devisé, parlé si *voir* et si haut, et, à vrai dire, déterminé l'insurrection, s'appelait tout simplement Guillaume Caillet. Il n'était ni plus ni moins malheureux que les autres paysans du Beauvoisis. Les routiers des grandes compagnies ne lui avaient point mangé plus de blé qu'au premier venu, ni plus ravagé son champ, ni mis à plus mal sa femme ou ses sœurs. Mais Guillaume Caillet avait toujours eu la tête plus près du bonnet qu'aucun des manants de sa paroisse.

Tout enfant, — qu'importe le titre de la chronique où nous puisons ces détails! — il aspirait à dominer ses égaux; à courir plus vite que les plus agiles; à lutter contre les plus robustes; à servir la messe du curé de préférence aux plus clercs; à tenir l'étrier de Monseigneur, si par hasard les pages de Monseigneur n'y mettaient ordre.

Nombrer les tordions, les nasardes, les ruades, les étrivières, les gaulées, que lui valut son amour immodéré de la gloire, serait une opération arithmétique dont la patience de nos lecteurs ne nous permettrait pas de venir à bout; nous la leur laissons à méditer.

Plus tard, Guillaume Caillet voulut être le héros des fêtes rustiques. Il lui fallait le prix de l'arbalète, le premier rôle dans toutes les cassades, la victoire à l'estoc volant, porter la bannière aux processions, être le plus renommé bouleur du pays, et aussi le plus vert galant et le meilleur joueur de vèze : encore volontiers se serait-il fait passer pour le plus noble, n'était que son père, — un simple tavernier, — portait en ses armes une écuellée de choux billetés de lard.

Aussi que de fois manqua-t-il d'être éreinté! Que de fois joua-t-il à *longue échine, balais, balais!* Que de fois fut-il vertueusement taboulé! sans compter les mépris que

lui valait son outrecuidance, les nuits passées en vain à l'huis de Margot-la-Hâlée ou de Colichon-la-Jambue, et les mauvais tours de tout genre que les copieux, les gausseurs, les fins fretés blasonneurs du village, ne se faisaient faute de lui jouer.

Malgré tout, Guillaume Caillet avait un ami; et, par la raison qu'en amitié comme en bien d'autres choses, qui se ressemble ne s'assemble pas, Geoffroy Thibie était d'un naturel tout opposé : fort peu amoureux de l'éclat ou du bruit, faisant sa besogne, mauvaise ou bonne, par-dessous main, volontiers mystérieux, et, comme le chien de Nivelle, toujours prêt à s'en aller si on l'appelait.

Or, quand il voyait son cher Guillaume revenir à lui de quelque malaventure, tout grimaud, le mouchoir au nez, triste, biscarié, marmiteux, — Geoffroy ne faillait jamais, en le consolant, à lui rappeler une des plus sages maximes que nos anciens nous aient laissées :

BON FAIT VOLER BAS A CAUSE DES BRANCHES.

Mais, l'heure passée, les sermons allaient au diable; Caillet, de plus belle entraîné par les suasions de son humeur vaniteuse, rebrassait son chaperon et s'en allait de côté et d'autre étalant sa grande brave.

Ce qui s'ensuivit quand les vilains du Beauvoisis déclarèrent la guerre aux nobles, nous l'avons dit en commençant.

Seigneur de paille bat vassal d'acier, c'est le dicton de nos ajusteurs de procès; et, dans cette occurrence, les seigneurs d'acier hachèrent menu les vassaux de paille; mais non tout d'abord, néanmoins. Pendant quelques mois, les *Jacques,* — on les nommait ainsi, — prirent gaillardement leurs ébats aux dépens des hauts et puissants gentils-

hommes. Équipés de bons bâtons de pommier, fourches, vouges, leviers et tortouers, et d'aventure de quelque méchante pertuisane, ou de quelque forte arbalète de passe, Dieu sait comme s'en donnèrent ces mangeurs de fèves.

En fait, ils se sentaient les prévôts aux trousses, et, au désespoir de leur salut, se démenaient comme les onze mille diables à la journée des sabots.

Brûler les grands bois, démolir les châtellenies, occire

et rôtir les chevaliers, efforcer les dames et damoiselles, c'était pain bénit pour ces honnêtes villageois, — à la vérité bien malmenés depuis les batailles de Poitiers et de Crécy. Parmi eux, — laissons encore parler messire Froissart, — « qui plus feroit de maux et de vilains faits, tels que créature humaine ne devroit et n'oseroit penser, celui étoit le plus prisé d'entre eux et le plus grand maître. »

Or, qui eût-ce été sinon Caillet? Non point qu'au fond il eût plus de malice ou de vilenie en son escarcelle, mais afin de se montrer le plus vaillant et le plus enragé. De même qu'il eût fait de son mieux pour courir après le loup, chanter : *Allégez-moi, plaisant' brunette,* ou danser un branle sur les pelouses; de même, — et plus en paroles qu'en actions, — mangeait-il les nobles et leurs petits; — bragard et vantard qui semblait aux malavisés un vrai tigre d'Hyrcanie, un Satanas à quatre cornes, un ramasseur de gens abandonnés, plus terrible cinquante fois que le Romain Spartacus.

Geoffroy Thibie, tout au rebours, guerroyait tranquillement et sans tapage, esgorgillant à la doucette, ardant un manoir en tapinois, escoffiant un gendarme, sur toutes choses garnissant ses poches, et n'en disant mot; tout honteux et changeant de brigade quand on menaçait, sur sa réputation malgré lui croissante, de l'élire pour capitaine.

Dans un carrefour de forêt, par une noire nuit, en face d'une rôtissoire où brûlait à petit feu le sire de Pecquigny, vingt mille truands et plus, brandillant leurs bâtons à deux bouts et leurs broches sanglantes, poussèrent une grande clameur qui fit un roi. Ce roi des Jacques — belle royauté, n'est-ce pas? — fut Guillaume Caillet, couronné sous le nom de Jacques Bonhomme, premier et dernier de sa race. Il eut une marmite renversée pour trône, un caparaçon

pour manteau royal, et pour sceptre une cognée de bûcheron. Des sujets à l'avenant, comme on peut penser.

Geoffroy Thibie regardait sans la moindre envie, et sans en être émerveillé, le sacre de son ami. Le nouveau roi le fit chercher pour boire avec lui quelques verres de cervoise, et peut-être avec l'intention de le nommer premier ministre; mais l'autre était allé se cacher dans une grange en murmurant son refrain accoutumé :

BON FAIT VOLER BAS A CAUSE DES BRANCHES.

Trois semaines après, il le répétait de plus belle et avec plus de raison.

Pendant ces trois semaines, en effet, le sort des armes avait changé. Aidés par deux compagnies de mille hommes que les Parisiens leur avaient envoyées, et d'intelligence avec une notable minorité des bourgeois de Meaux, les Jacques avaient pourtant échoué devant cette forteresse. Une seule défaite suffit pour dissiper avec leurs folles espérances le prestige de leurs victoires passées. De tous côtés les compagnies d'aventure, les bandes anglaises, les milices bourgeoises, traquèrent comme des bêtes féroces les armées de Jacques Bonhomme. Les plaines de la Champagne et de la Picardie furent rougies de leur sang et s'engraissèrent de leurs cadavres. Le comte de Foix (Gaston Phœbus), le roi de Navarre et le captal de Buch les enveloppaient de tous côtés, et faisaient grande boucherie de ces croquants.

Enfin, — le soir dont nous parlions, — Guillaume Caillet, tombé dans les griffes de Charles le Mauvais, expiait le meurtre du sire de Pecquigny, grand ami de ce prince. On l'avait jugé fort sommairement, — condamné, cela va sans dire; — et, coiffé d'un trépied brûlant, il dansait au bout des branches d'un chêne le seul branle durant

lequel les pieds ne touchent jamais à terre. En bon français, on l'avait pendu haut et court.

Geoffroy Thibie, — dont nous avons rapporté plus haut la réflexion philosophique, — avait repris à temps l'extérieur d'un paysan soumis aux seigneurs ; — personne n'avait ouï parler de lui, — et il mourut obscurément de sa belle mort, quelque cinquante ans après ses glorieuses équipées.

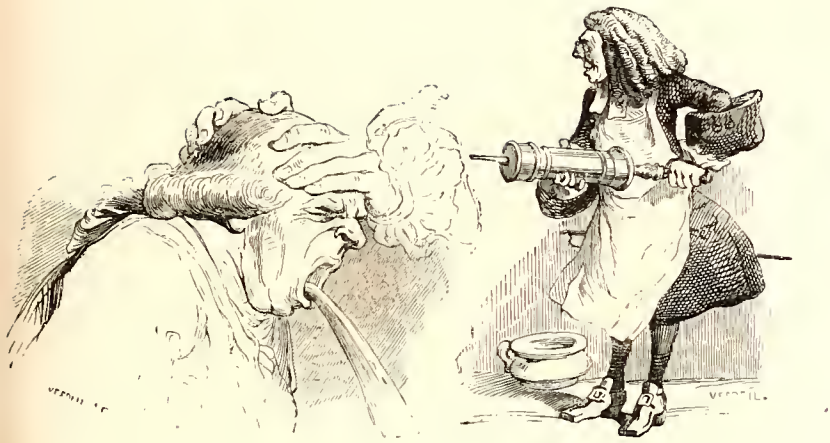
On n'a jamais bien su comment il entendait au juste sa maxime favorite : *Bon fait voler bas....* et si les branches en question n'étaient pas de celles où l'on avait accroché Guillaume Caillet.

La gourmandise a tué plus de gens que l'épée.

LA GOURMANDISE

A TRAVERS DE GENS QUE [illegible]

[illegible]
sur une observation [illegible]
risée par [illegible]
portant anglais. [illegible]
plus mortelle que [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]



LA GOURMANDISE

A TUÉ PLUS DE GENS QUE L'ÉPÉE

Gula plures quam gladius peremit. — Proverbe fondé sur une observation incontestable et adopté comme aphorisme par le célèbre docteur Sydenham, surnommé l'Hippocrate anglais. La gourmandise, en effet, a toujours été plus mortelle que la guerre. Les philosophes, sur ce point, n'ont jamais pensé autrement que les médecins.

Suivant Diogène, *l'Estomac est le gouffre* ou *le tombeau de la vie.* On lit dans le *Hara-Mal*, poëme gnomique des Scandinaves : *le gourmand mange sa mort.* Nous disons très-pittoresquement qu'*il creuse sa fosse avec ses dents.*

Sénèque s'écriait : « Vous vous étonnez du nombre infini des maladies? Comptez donc les cuisiniers. » *Innu-*

merabiles morbos esse miraris? Coquos numera (*Epist.* XCV).

« Le dîner tue la moitié de Paris, et le souper tue l'autre. » (Montesquieu.)

Mais la gourmandise ne borne pas ses funestes effets aux maladies ou à la mort de ceux qui s'y adonnent; elle engendre une foule de vices qui influent d'une manière déplorable sur la moralité. Combien d'actions coupables se commettent dans les fumées de la digestion qui n'auraient pas lieu à jeun! Les législateurs de l'antiquité le savaient bien lorsqu'ils appelaient la diététique à l'appui des bonnes mœurs, en promulguant des lois de régime. En Égypte, en Grèce et ailleurs, ils avaient défendu de traiter les affaires importantes après le repas, de peur qu'il n'eût sur elles une influence déraisonnable et perturbatrice. Excellent usage conservé chez les peuples modernes pour les délibérations des corps de l'État.

C'est la même raison, sans doute, qui avait inspiré à Charlemagne le capitulaire d'après lequel les comtes administrateurs de la justice ne pouvaient *tenir les plaids* s'ils avaient bu et mangé.

Des rois de France de la troisième race voulurent imposer la sobriété à leurs sujets qui s'en étaient peut-être trop écartés, et ils leur enjoignirent de s'en tenir *au pot et au rôt*, c'est-à-dire aux deux services du bouilli et du rôti.

Une ordonnance de Philippe le Bel, en 1313, régla la quantité des mets pour chaque repas, savoir : pour le dîner, un plat de viande avec un entremets, et pour le souper, le potage au lard accompagné de deux plats.

Le seizième canon du concile provincial tenu dans la ville d'Angers, en 1365, interdit aux ecclésiastiques, quelle que fût leur qualité, d'avoir plus de deux plats sur leur

table, à moins que ce ne fût pour la réception d'un prince ou d'un personnage de haute considération.

Un règlement fait sous Charles VI prescrivit également de *ne servir, en surplus du potage, que deux mets;* les deux mets habituels très-probablement. *Nemo audeat dare præter ferculа duo cum potagio.*

Le soin qu'on prenait de renouveler de telles prescriptions prouve qu'elles étaient souvent enfreintes. D'infraction en infraction, elles tombèrent en désuétude, et les gourmands du xve siècle purent en toute liberté s'adonner à la bonne chère, corps et âme, *tripes et boyaux,* suivant l'expression de Rabelais. Le repas alors se divisait en cinq services où figuraient des mets nombreux accommodés à toutes sauces, ainsi que nous l'apprend Taillevent, dans son *Viandier pour appareiller toutes manières de viandes.*

Cet *art de la gueule,* comme l'appelle Montaigne, n'a pas cessé depuis de croître et d'embellir. Nous l'avons vu, sous la Restauration, prendre une importance politique et devenir une sorte d'instrument de règne. Nous le voyons encore en possession des mêmes prérogatives considérablement augmentées, et la justice nous oblige à reconnaître que, si le régime royal a inauguré ce mode nouveau de gouvernement, le régime impérial l'a élevé à sa plus haute puissance. Celui-ci, grâce à son habileté financière qui lui a permis de doubler le budget, a pu seul placer la table ministérielle au niveau de la table des lois, la faire servir de contre-poids à la tribune et assurer sa prépondérance en donnant pleine satisfaction à une grande armée de *voraces,* en comparaison desquels les anciens *ventrus* tant chansonnés semblent aujourd'hui tout à fait insignifiants. Qu'on reproche, si l'on veut, à un tel système d'avoir divisé le pays en deux classes, celle de mangeurs et celle des jeû-

neurs, les premiers, menacés de crever de réplétion, et les derniers de périr d'inanition ; nous ne voulons voir, quant à nous, dans ces deux faits liés l'un à l'autre, quoique contraires, que deux preuves de la vérité de notre proverbe.

La mise en scène de ce proverbe par Grandville n'a pas besoin d'être expliquée, et nous sentons qu'il est inutile de décrire avec des mots ce qu'elle expose aux yeux en traits si expressifs et si caractéristiques. Il n'est personne qui ne puisse, à la simple vue, saisir l'idée tout entière de cette composition, tant elle s'y trouve accusée d'une manière claire et significative dans l'ensemble et dans les détails. Mais nous tenons à louer l'artiste d'avoir personnifié la gourmandise sous la forme la mieux adaptée à ce vice. Quoi de plus pittoresquement original que cet énorme glouton à groin de pourceau, qui est tout ventre depuis le menton jusqu'aux cuisses, et qui semble n'avoir été créé et mis au monde que pour montrer jusqu'où la peau humaine peut s'étendre !

Nous avons à faire remarquer, en outre, que la devise inscrite sur le drapeau arboré par le goinfre est un trait d'opposition au célèbre adage *Mange pour vivre et ne vis pas pour manger*. Ajoutons que cet adage, dont on attribue l'invention à Socrate, qui se plaisait à en recommander la pratique comme un excellent moyen d'entretenir la santé du corps et celle de l'âme, se trouve quelquefois énoncé dans les livres du moyen âge par les lettres initiales des mots qui le composent en latin E. U. V. N. V. U. E. *Edas Ut Vivas, Non Vivas Ut Edas.*

LE MIEL EST DOUX

MAIS L'ABEILLE PIQUE

— La scène représente un paysage de Poussin. —

Artémidore. — On m'a dit fort souvent, et je ne suis pas éloigné de le croire, que le lever de l'aurore était favorable à l'inspiration. Les zéphirs qui murmurent, les fleurs qui s'entr'ouvrent, les oiseaux qui chantent, tout cela donne des idées. Je crois qu'il m'en vient une. Écrivons :

L'Aurore aux doigts de rose, à l'horizon vermeil...

Décidément, c'est une idée; continuons :

L'Aurore aux doigts de rose, à l'horizon vermeil !...

Le reste viendra bientôt... (Il se gratte le front.) L'Aurore aux doigts de rose... (Il regarde le ciel.) à l'horizon vermeil..... (Un bruit de pas se fait entendre.) La peste soit des fâcheux qui viennent m'interrompre! Réfugions-nous derrière cette

charmille; j'y pourrai continuer en paix ce commencement de poëme épique.

(Il entre dans le bosquet. Surviennent un berger et une bergère.)

DAPHNIS. — Pssst! pssst!

CHLOÉ. — Qui m'appelle?

DAPHNIS. — Ne me reconnaissez-vous pas?

CHLOÉ. — C'est vous, Daphnis?

DAPHNIS. — Moi-même. L'épouse de Tithon vient à peine de quitter la couche de son vieil époux. Quel motif si important fait sortir si tôt la belle Chloé de sa demeure?

CHLOÉ. — Et vous-même, Daphnis, pourquoi courez-vous ainsi les champs à une pareille heure?

DAPHNIS. — Hélas! le sommeil a fui depuis longtemps mon chevet solitaire; le soin de mes brebis ne me touche plus; j'ai perdu l'appétit; je suis malade.

CHLOÉ. — Immolez un coq à Esculape.

DAPHNIS. — Esculape ne saurait me guérir.

CHLOÉ. — Quelle est donc cette terrible maladie?

DAPHNIS. — Il est un dieu, Chloé, un dieu malin qui prend plaisir à tourmenter les mortels infortunés; il rôde sans cesse autour de nos demeures, et quand il aperçoit un gaillard frais, robuste, bien portant, il tire de son carquois une flèche empoisonnée et la lance contre lui. Aussitôt le malheureux ne dort plus, ne mange plus; il s'étiole, il maigrit, il erre dans les champs comme un insensé; il est atteint de ce mal terrible qui fait souffrir plus que tous les autres maux.

CHLOÉ. — Comment l'appelez-vous?

DAPHNIS. — L'amour.

CHLOÉ. — Vous voulez rire, mon cher? l'amour faire

souffrir! c'est impossible. L'amour est un baume, un parfum, un philtre, tout ce qu'il y a de plus salutaire, de plus doux, de plus enivrant sur la terre. L'amour peuple le sommeil de rêves charmants; au lieu de décocher des flèches empoisonnées, ce dieu, que vous flétrissez de l'épithète de malin, voltige auprès de nous, rafraîchit notre visage avec ses ailes parfumées, et fait retentir une musique divine à nos côtés. On n'est jamais malade d'amour.

Daphnis. — Qui vous l'a dit?

Chloé. — Palémon.

Daphnis. — Le gredin! je m'en doutais...

Chloé. — Vous dites?...

Daphnis. — Je dis que vous avez tort de parler avec Palémon.

Chloé. — Pourquoi?

Daphnis. — Parce que c'est un farceur qui ne cherche qu'à tromper les jeunes bergères.

Chloé. — Ah! bah!

Daphnis. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Chloé. — Vraiment?

Daphnis. — Laissons ce sujet, Chloé; venez plutôt sous cet ombrage, et là, assis sur l'herbe tendre, je vous dirai ce que c'est que l'amour.

Chloé. — Vous me l'avez dit; l'amour, selon vous, est quelque chose qui empêche de dormir et de manger, qui fait maigrir et force les gens à se promener toute la journée dans les champs. J'aime mieux l'amour selon Palémon.

Daphnis. — Suivez-moi dans ce bosquet, et je cesserai de souffrir.

CHLOÉ. — Vous croyez?

DAPHNIS. — J'en suis sûr.

CHLOÉ. — Je ne vois pas pourquoi je ne vous rendrais pas ce petit service; d'autant plus que je me sens très-fatiguée : asseyons-nous donc sur l'herbe. Êtes-vous mieux?

DAPHNIS. — Bien mieux.

CHLOÉ. — L'amour s'en va.

DAPHNIS. — Au contraire, il augmente.

CHLOÉ. — Je ne vous comprends plus. L'amour est une maladie, et quand elle augmente, vous vous trouvez mieux?

DAPHNIS. — Oui.

CHLOÉ. — J'en suis charmée pour vous.

DAPHNIS. — Chloé!

CHLOÉ. — Daphnis!

DAPHNIS. — Vos yeux sont doux.

CHLOÉ. Palémon me le disait hier.

DAPHNIS. — Votre bouche est divine.

CHLOÉ. — Myrtile me le dira ce soir.

DAPHNIS. — Vos joues ont l'éclat de la rose et la blancheur du lait.

CHLOÉ. — Chut!

DAPHNIS. — Quoi donc?

CHLOÉ. — N'entendez-vous pas du bruit derrière la charmille?

DAPHNIS. — Sans doute quelque nymphe vous aura vue, et, pleine de dépit, elle agite les branches en s'enfuyant.

CHLOÉ. — C'est possible.

DAPHNIS. — J'ai dans mon étable quatre chevreaux qui ont à peine brouté le cytise du mont Aliphère.

CHLOÉ. — Ah!

DAPHNIS. — Cinq génisses blanches comme la neige errent dans mes prairies.

CHLOÉ. — Tiens! tiens! tiens!

DAPHNIS. — Mon oncle, le vieux Anaximarque, a pas mal de fonds placés sur la banque d'Athènes.

CHLOÉ. — Où voulez-vous en venir?

DAPHNIS. — A vous offrir tout cela, si vous voulez me suivre.

CHLOÉ. — Où donc?

DAPHNIS. — A l'autel de l'hyménée. Crois-moi, Chloé, ni Palémon ni Myrtile ne t'aimeront autant que moi. Est-il dans la contrée un berger qui puisse m'être comparé? Apollon oserait à peine me disputer la palme du chant. Aux derniers jeux, n'ai-je pas remporté le prix du bâton? J'excelle à lancer au milieu des quilles un globe pesant, et les nymphes elles-mêmes qui cancannent au clair de lune sur le mont Cythéron n'ont pas plus de grâce que moi lorsque je danse à la fête du village aux sons de la musette à pistons. Tu seras ma sultane, mon Andalouse, mon Albanaise au pied léger. Veux-tu me suivre? de grâce, réponds-moi.

CHLOÉ. — Adressez-vous à ma mère.

DAPHNIS, lui prenant la main. — Ah! divine Chloé!

CHLOÉ. — Eh bien, monsieur!

DAPHNIS, voulant lui prendre la taille. — O délirante bergère!

CHLOÉ. — A bas les pattes!

DAPHNIS. — Tu repousses ton époux?

CHLOÉ. — Vous ne l'êtes pas encore.

DAPHNIS. — Laisse-moi prendre sur tes lèvres un baiser.

CHLOÉ, le repoussant. — J'entends du bruit...

DAPHNIS. — C'est ce bois qui murmure de joie.

CHLOÉ, se débattant. — Berger, que faites-vous?

DAPHNIS, l'embrassant. — Je cueille mon baiser; que le miel en est doux!

CHLOÉ, le souffletant. — Oui, mais l'abeille pique.

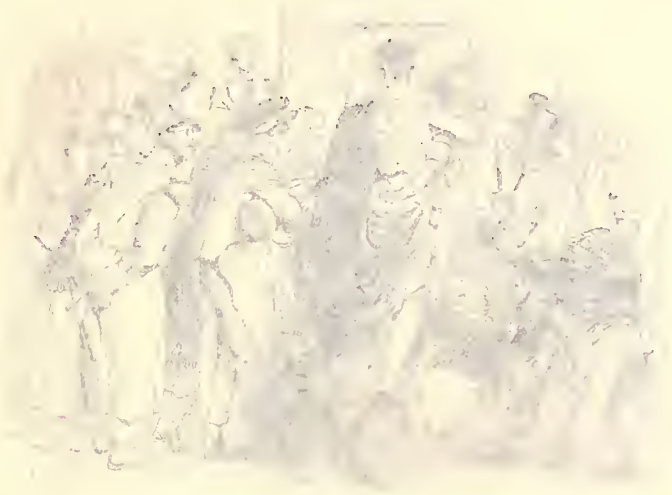
(La joue de Daphnis se gonfle; la bergère s'enfuit derrière les saules. On les perd de vue tous deux. Artémidore sort de sa retraite.)

ARTÉMIDORE. — Palsambleu! les Muses me gâtent. C'est évidemment pour moi qu'elles ont conduit ces deux individus vers ce bocage. Leur entretien m'a fort diverti; j'en veux faire une pastorale sous ce titre :

LE MIEL EST DOUX, MAIS L'ABEILLE PIQUE.

Cela vaudra mieux que le poëme épique dont j'avais écrit le commencement.

La fortune la plus amie vous donne le croc-en-jambe.



LA FORTUNE LA PLUS AMIE

VOUS DONNE LE CROC-EN-JAMBE

LA FORTUNE LA PLUS AMIE

VOUS DONNE LE CROC-EN-JAMBE

Il ne faut pas compter sur les faveurs perpétuelles de la fortune ; elles sont sujettes à des retours funestes, et l'homme à qui elles ont été le plus prodiguées est aussi le plus exposé à les voir se changer en disgrâces.

Ainsi de notre espoir la fortune se joue :
Tout s'élève ou s'abaisse au branle de sa roue ;
Et son ordre inégal qui régit l'univers,
Au milieu du bonheur a ses plus grands revers.

(CORNEILLE.)

Ce proverbe, dont tant de catastrophes attestent la vérité, rappelle l'opinion superstitieuse des anciens qui regardaient un bonheur trop constant comme l'avant-coureur de l'infortune. Ils craignaient qu'il n'irritât les Moires, espèces de furies assez semblables à nos méchantes fées, et, pour conjurer le courroux de ces déesses toujours prêtes à troubler la prospérité des mortels, ils avaient soin d'expier la leur, en y joignant le contre-poids de quelque malheur volontaire. C'est dans une telle intention que Polycrate jetait à la mer son anneau le plus précieux, que Philippe de Macédoine, à qui tout avait réussi, proférait cette prière : « O Jupiter, mêle quelque mal à mes biens! » et que le triomphateur romain plaçait derrière son char un insulteur public qui vilipendait son triomphe.

Une sentence proverbiale de P. Syrus dit que la fortune est de verre et que c'est quand elle brille qu'elle se brise : *Fortuna vitrea est, tum cum splendet frangitur.* Ce que Corneille a imité dans le monologue lyrique de Polyeucte (act IV, sc. II) :

Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre ;
Et, comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Un sage a comparé la fortune à l'aigle de la fable, lequel n'élève la tortue si haut que pour la laisser tomber, rompre son écaille et enfin la dévorer.

UN PIED VAUT MIEUX

QUE DEUX ÉCHASSES

Dans les derniers mois de 1788, à la fin d'un petit souper donné par le duc d'Orléans, il arriva une chose qui parut extraordinaire à tous les convives : le marquis de Genilhac prit la parole. Le marquis de Genilhac, dont peu de personnes ont entendu parler, était un homme maigre, noir et silencieux. Il passait pour sot dans une société où

le babillage était à la mode ; partout ailleurs on lui eût reconnu un sens parfait.

Ce soir-là, il défendit Rousseau, dont les convives avaient parlé avec le sans-façon de gens obligés par système à vanter tout haut le philosophe de Genève. On s'était moqué de l'*Émile*, et M. de Genilhac, sans repousser toutes les critiques dont ce livre avait été l'objet, soutint qu'il renfermait des conseils réellement bons à pratiquer.

« Vraiment ! — s'écria le marquis de Sillery d'un ton léger ; — ne pensez-vous pas qu'il nous eût servi à quelque chose, en notre jeune âge, d'apprendre à manier la truelle ou le rabot ?

— A fabriquer des souliers ? ajouta M. de Montelar.

— Ou même à pétrir ces jolies choses, — dit encore M. de Valbenne, en montrant du bout des doigts à l'assemblée une de ces timbales de confitures, qu'on appelait alors des *puits d'amour*.

— Pourquoi pas ? — reprit Genilhac quand on lui laissa la parole ; — vous êtes tous, Messieurs, fort en règle du côté des parchemins ; vos familles sont riches, vos apparentages sont puissants ; rien ne vous manque de ce qui élève un homme au-dessus des autres ; il est naturel que vous vous jugiez dispensés de travailler comme eux et pour eux. Mais prenez garde : tout ce qui vous fait grands est en dehors de vous ; le sort, qui a détruit de plus hautes fortunes, peut mettre à bas et vos priviléges de caste, et votre richesse héréditaire, et votre crédit à la cour ; en un mot, toutes les conditions extérieures de votre élévation. Bien heureux alors celui d'entre vous qui aura pour les remplacer un de ces talents modestes dont vous rougiriez aujourd'hui. »

Ces paroles, qui étaient très-banales pour le temps, et

qui maintenant le sont plus encore, produisirent un certain effet, venant d'un homme aussi réservé que Genilhac; mais ce fut bientôt à qui rirait le plus haut de craintes ainsi exprimées, et chacun se mit à prévoir de la manière la plus bouffonne ce qui pouvait advenir de lui, si la destinée le contraignait à faire œuvre de ses mains. Ils inventèrent des professions inouïes, des métiers que la

Rome des Césars, toute corrompue qu'elle fut, ne connut jamais, et des enseignements qui eussent étonné Pétrone lui-même. Quand ce joli chapitre fut épuisé, ils revinrent à Genilhac.

« Çà, mon cher, lui dit Valbenne, — quel lot t'es-tu réservé dans ce commun désastre? Quelle est la richesse intérieure que tu sauveras du naufrage, à l'instar du vieux philosophe grec? »

Ici Genilhac fut embarrassé : à sa rougeur, on put

croire qu'il allait dire quelque chose de ridicule. Sa réponse fut pourtant simple et naturelle :

« Je sais, dit-il, un peu de géométrie... »

A ce seul mot, et tout simplement parce qu'il était sérieux, le rire éclata de toutes parts. Nos jeunes écervelés recommencèrent à railler de plus belle, et Genilhac, effarouché, retomba pour longtemps dans le silence qu'il avait rompu si mal à propos.

Langen-Schwalbach n'était point en 1794 cette jolie petite ville où les baigneurs que la mode n'appelle pas à Ems ou à Wiesbaden vont retremper et, pour ainsi dire, bronzer leurs muscles. Elle n'avait pas ces maisons jaunes, blanches et vert clair ; ces grands *hofs* ou hôtels, aux fenêtres nombreuses abritées de jalousies, qui en ont depuis modifié l'aspect. C'était un village bâti à coups de hache dans un carrefour, avec les troncs d'arbres à peine équarris d'une forêt vingt fois centenaire.

Deux jeunes gens y arrivèrent un matin, vers l'époque que nous venons d'indiquer, et par un temps détestable. Leur uniforme vert et noir était celui des chasseurs de Condé ; mais à peine le distinguait-on sous une espèce d'enduit jaunâtre que la poussière et l'orage y avaient tour à tour déposé. Ils avaient une sorte de billet de logement, et allaient de porte en porte demander l'arpenteur de S. A. le duc de Nassau.

Les bons paysans allemands, que le séjour des baigneurs étrangers n'avait point encore formés aux calculs avares, leur offraient spontanément l'hospitalité des anciens jours. Mais nos voyageurs, tout en les remerciant, paraissaient tenir à rester dans les limites de leur droit ; car ils insistaient toujours afin d'être conduits chez

« Monsieur arpenteur», tenu de les héberger, nourrir, etc.

Ils arrivèrent ainsi devant un grand chalet de bois, qu'on leur dit être l'habitation de ce digne fonctionnaire, et ils furent frappés en y entrant par l'aspect de quelques meubles d'origine étrangère, qui réveillaient en eux des souvenirs d'une autre époque. C'était une cassette de Boulle, négligemment posée sur le grossier bahut de chêne enfumé; c'était une épée de cour accrochée sous l'âtre à côté du fusil de chasse, et beaucoup plus rouillée que ce dernier ; c'était enfin un pastel de Latour entre deux grossières images mal encadrées. Bientôt l'énigme fut expliquée ; car ils retrouvèrent dans le propriétaire de la maison un de leurs compatriotes, noble comme eux, et avec lequel ils avaient partagé plus d'une fois les douceurs de l'ancien régime.

Pour ne point retarder plus inutilement une reconnaissance que nos lecteurs ont probablement anticipée, nous leur dirons le nom des trois bannis: MM. de Valbenne et de Montelar venaient d'arriver chez le ci-devant marquis de Genilhac.

On se doutera facilement qu'ils y furent bien accueillis. Un grand feu brilla dans la cheminée, une volaille appétissante, et qui avait encore plus d'un jour à vivre, fut sacrifiée sur l'autel de l'amitié. La cave de l'arpenteur n'était pas à beaucoup près aussi bien fournie que celle de l'ancien Palais-Royal (devenu Palais-Égalité); mais il y sut trouver encore une ou deux bouteilles de vin du Rhin, qui, vu les circonstances, furent amplement et joyeusement fêtées. Bref, quatre ou cinq heures après leur arrivée dans cette maison bénie, les deux soldats de Monsieur le Prince, à peu près remis de leurs fatigues, et remontant avec méthode le cours des ans, racontèrent à

leur hôte les incidents périlleux de leurs dernières campagnes. Les misères, les souffrances, les déceptions de toutes sortes, rien ne fut oublié ; mais dans chacun de leurs récits, et surtout vers la fin, ils laissèrent percer une sorte d'amertume contre ceux des nobles français qui n'étaient point venus se ranger sous les drapeaux de l'émigration. A les entendre, il y avait dans une pareille conduite toutes les conditions d'une complète dérogeance, et Genilhac put prendre à son compte une partie de leurs réflexions plus ou moins malveillantes.

Sans leur répondre autrement, — car ils étaient chez lui, — ce digne homme leur raconta son histoire ; elle était moins compliquée que la leur :

« Je ne sais, leur dit-il, si vous vous rappelez certain souper d'il y a six ans, où, sans m'en douter, je fus ni plus ni moins prophète que M. Cazotte. On m'y trouva fort absurde, à ce qui me parut, et cela ne m'a point empêché de régler ma conduite d'après les idées que j'avais émises en cette occasion. Une seule fois, — et je m'en repens, — elles ont cédé à un sentiment de fausse honte : ce fut le jour où je me laissai persuader que je devais faire à mon rang le sacrifice de ma patrie. Quoi qu'il en soit, à peine eut-on fermé derrière moi les portes de la France, que le sang-froid et le bon sens me revinrent ; je cherchai s'il y avait en moi une autre étoffe que celle d'un chevalier errant toujours prêt à faire le coup de lance pour des causes perdues, et je découvris, à ma très-grande satisfaction, que mon respect pour Rousseau m'avait pourvu de facultés plus essentielles. Les employer ne fut pas difficile ; il ne fallait pour cela que renoncer aux chimères d'une vaine espérance, aux illusions d'un fol orgueil. Je l'ai fait

en acceptant une situation, fort humble sans doute, mais dont votre visite m'a révélé tout le prix. Quant à ce que vous semblez penser des devoirs que la naissance impose, des positions incompatibles avec tel ou tel préjugé de castes, etc., j'avouerai naïvement que je le comprends à peine; et, à ce sujet, je vous lirai volontiers quelques phrases d'un livre que je compose à bâtons rompus sur les marges de mon cahier d'arpentage. »

Il prit, à ces mots, une espèce de volume recouvert en parchemin, et sur les pages duquel, parmi des plans de toutes sortes, on trouvait en effet quelques sentences de philosophie pratique.

L'une d'elles était ainsi conçue :

« Méfions-nous de tout ce qui grandit d'une grandeur factice ; méfions-nous des échasses sociales sans lesquelles les autres hommes seraient nos égaux.

« Une particule nobiliaire est une échasse ; échasse encore la protection d'un ministre. L'héritage d'un nom célèbre, une fortune que vous trouvez en naissant sous l'oreiller brodé de votre berceau, la préférence d'une jolie femme en crédit, l'amitié d'un grand seigneur, — si tant est qu'il y ait encore des grands seigneurs. — autant d'échasses que tout cela.

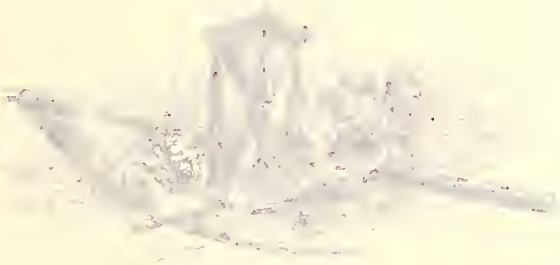
« La plupart sont bien fragiles, hélas ! et le sage doit toujours se tenir prêt au moment où elles se brisent. La moindre faculté personnelle, la moindre force inhérente à l'individu est bien autrement solide, bien autrement désirable que les plus rares prodigalités du hasard. En d'autres termes, et comme dit le proverbe:

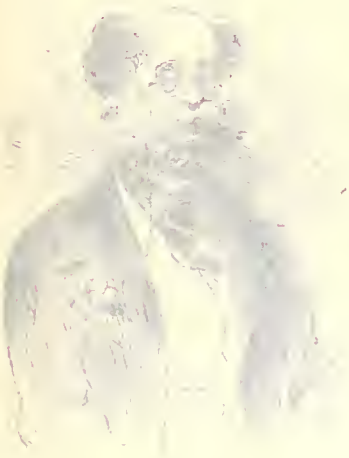
UN PIED VAUT MIEUX QUE DEUX ÉCHASSES. »

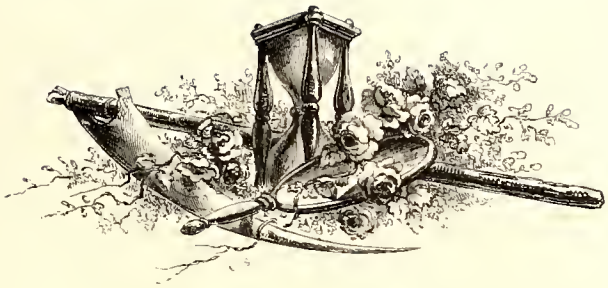
« De fait, Messieurs, continua Genilhac, vos échasses sont brisées... et mon pied me reste. »

MM. de Valbenne et de Montelar, dominés par l'évidence de la démonstration, ne purent s'empêcher de trouver ce propos fort raisonnable, bien que, venant d'un arpenteur, il ressemblât quelque peu à un calembour.

Bonjour lunettes, adieu fillettes.







BONJOUR LUNETTES

ADIEU FILLETTES

On dit aussi : *Les lunettes sont des quittances d'amour.*

Les deux proverbes signifient également qu'il faut cesser de prétendre aux faveurs des jeunes filles, quand on commence à prendre les lunettes.

Le conseil qu'ils donnent était juste et convenable autrefois où la chose n'arrivait guère qu'à un âge avancé ; il l'est beaucoup moins aujourd'hui qu'elle a lieu à une époque de la vie où l'on a le cœur en meilleur état que les yeux, et où l'on est d'autant plus à plaindre

qu'en amour on se voit abandonné de tout, sans qu'on veuille renoncer à rien.

Ces proverbes devraient être réservés pour les vieux barbons qui, possédés de la manie de se poser en verts galants, reluquent sans cesse avec des lorgnons ou des binocles toutes les jouvencelles à qui ils savent si bien faire tourner la tête... de l'autre côté. On sent que l'application en serait déplacée à l'égard des jeunes gens pour qui les lunettes sont des objets de nécessité ou des objets de mode.

Ajoutons, puisque l'occasion s'y adonne, que la mode des lunettes fut très-répandue en Espagne, au commencement du XVIIe siècle, sous le règne de Philippe III. Elles faisaient partie du costume des gens comme il faut qui croyaient, par cette nouvelle espèce d'insignes, se donner plus de gravité et obtenir plus de considération. Elles étaient proportionnées au rang des personnes. Les grands du pays en mettaient de magnifiques dont les verres présentaient une circonférence double de celle des piastres fortes. et ils y tenaient tant, dit-on, qu'ils ne les quittaient pas même pour se coucher.

Les dames, à leur tour, les avaient adoptées, parce que ce complément de leur parure signalait aussi la noblesse de leur condition, et surtout parce qu'il leur procurait une foule d'avantages qu'il serait trop long de spécifier; bornons-nous à dire que quelques-unes les portaient afin de passer pour lettrées ou savantes (c'étaient les précieuses du temps, aujourd'hui qualifiées de *bas-bleus*), et presque toutes afin d'empêcher les curieux indiscrets de chercher à lire dans leurs yeux les sentiments dont elles étaient affectées. Il n'y en avait point de jeunes et jolies qui ne fussent dans cette catégorie.

On peut supposer que les diverses espèces de lunettes avaient des noms correspondant à leurs divers emplois. Un poëte gongoriste appelait celles qui cachaient de beaux yeux les *couvre-feu de l'amour*.

LA BREBIS SUR LA MONTAGNE

EST PLUS HAUTE

QUE LE TAUREAU DANS LA PLAINE

« Carlo, quels sont ces cris perçants que j'entends depuis quelques jours et qui me fendent la tête tous les matins à la même heure ?

— Monseigneur, ce que vous appelez des cris perçants sont des trilles, des arpéges, des points d'orgue, qui partent du gosier novice encore de la signora Amalia Barati, choriste du théâtre Saint-Charles, qui demeure dans votre palais...

— Comment! une choriste troubler le sommeil de l'un des plus puissants seigneurs de la cour de Naples, de l'unique et dernier rejeton de la famille Antivalomeni! Carlo, monte chez cette choriste, et fais-lui savoir qu'elle ait à cesser ses cris à l'instant même, si elle ne veut encourir le ressentiment du prince Agnolo-Bernardo Antivalomeni. »

Le domestique sortit et reparut au bout de quelques instants.

« Je viens d'exécuter les ordres de Votre Excellence; mais la signora Barati, quand je lui ai parlé de garder le silence, m'a répondu : « Dites à l'unique et dernier reje-« ton de la famille Antivalomeni qu'il en parle bien à son « aise, mais que si je cesse un seul jour de filer des sons et « d'exercer mon gosier, ma voix se rouillera et mon « *impresario* me donnera mon congé. Ce que le prince a « de mieux à faire est donc de s'apprivoiser avec mes cris, « qui sont la seule ressource de sa très-humble servante. »

En ce moment, une gamme chromatique partie du dernier étage de l'hôtel Antivalomeni vint confirmer les paroles de Carlo.

« Encore! s'écria le prince. Ah! c'est trop fort, et s'il y a une justice dans le royaume de Naples, j'aurai avant peu raison de cet insolent gosier. »

Le fidèle Carlo apporta aussitôt au prince sa plus large perruque, sa plus longue canne, ses bas de soie les mieux brodés; après quoi l'unique et dernier rejeton de la famille Antivalomeni s'élança de la rue de Tolède, où son hôtel était situé, sur la place du Palais-Royal. Il se fit introduire près du seigneur Caro Cecchi, intendant des menus-plaisirs du roi, son ami intime, auquel il raconta ses peines.

« Je ne dors plus, lui dit-il; dès que l'Aurore a posé ses doigts de rose sur le sommet de mon palais, une créature infernale commence à glapir et à roucouler; toute la journée, je suis poursuivi par ces maudites notes. En ce moment même il me semble avoir des dièses et des bémols dans les oreilles. Ne pourriez-vous, par égard pour mon sommeil du matin, faire écrouer cette fauvette dans quelque forteresse?...

— Y pensez-vous, mon cher Agnolo-Bernardo Antivalomeni? reprit l'intendant des menus-plaisirs. Ne savez-vous pas que Sa Majesté est folle de musique et ne pardonnerait pas une pareille violation du droit des cantatrices? Le roi veut que tous les chanteurs de son royaume puissent crier, s'il leur plaît, à tue-tête du matin au soir;... malheur à qui essayerait de mettre une gamme ou une seule note à l'index! »

Le prince sortit désespéré du palais, et rentra dans le sien en méditant quelque vengeance contre son harmonieuse ennemie. Mais, après avoir combiné plusieurs plans, il reconnut que le meilleur parti à prendre était celui de la résignation. En effet, comment atteindre ces notes aériennes? Comment étouffer ces sons voisins du ciel qui s'échappaient tous les matins dans le limpide azur?

« Eh quoi! disait le prince d'un ton accablé, je puis tout ce que je veux dans le royaume de Naples; après le roi, je jouis d'une puissance pour ainsi dire illimitée. Chacun m'honore, me respecte, s'incline devant moi quand je traverse les rues de Chiaja; et je n'ai pas même le pouvoir de mettre une sourdine dans le gosier d'une choriste que le hasard a logée au-dessus de moi!... Une idée me vient: offrons-lui de l'or pour qu'elle se taise. » Le prince sonna aussitôt son fidèle Carlo et lui dit: « Monte chez

cette sirène maudite, et offre-lui de ma part cent sequins si elle veut garder le silence. »

Muni d'une bourse, Carlo grimpa aussitôt chez la Barati en se disant ce que son confrère Figaro devait chanter un siècle plus tard : *All'idea di quel metallo...* Il transmit à la choriste les offres du prince; elles furent acceptées et le contrat passé à l'instant même. Cent sequins pour garder le silence! certes la somme était faible, si l'on songe à ce qu'exigent certains orateurs politiques de nos jours pour ne pas prendre la parole.

Le lendemain la Barati, fidèle à sa promesse, n'ouvrit pas son piano; pour se dédommager, elle se mit à compter

ses sequins. Mais quand elle les eut comptés et recomptés plusieurs fois, elle reconnut que cette occupation était monotone et qu'il était plus agréable de lancer dans le ciel

des pluies de notes et des fusées de gammes. Aussitôt, comme le savetier de notre bon La Fontaine, elle renvoya la bourse de sequins au prince, en lui annonçant qu'elle aimait mieux lui rendre son argent que de s'engager à ne plus chanter. A peine les sequins furent-ils partis, qu'elle entonna une de ses plus brillantes cavatines; jamais sa voix n'avait été plus harmonieuse ni plus belle.

« Ces sous-là valent bien celui des sequins, s'écria-t-elle en battant des mains avec transport.

— Ah ! l'infâme me tuera ! » disait le prince du fond de sa chambre à coucher.

Cependant, le lendemain du jour où la bourse lui avait été rendue par la virtuose, le prince s'étonna d'avoir dormi en dépit des gammes et des roulades qui s'élançaient plus énergiques et plus sonores que jamais. Le surlendemain. Morphée continua à répandre ses pavots les plus doux sur les paupières de l'unique et dernier rejeton de la famille des Antivalomeni. Le prince éprouva même une sensation voluptueuse que son sommeil du matin ne lui avait pas jusqu'alors procurée; cette voix si fraîche et si pure le berça, et il dormit aux notes de la chanteuse, comme on dort au bruit des arbres, à l'écho d'une pluie d'été sur le feuillage ou aux mélodieux soupirs d'une fontaine.

Mais il arriva qu'un matin la choriste ne chanta plus, ni ce jour-là ni les jours suivants. Le prince eut beau appeler le sommeil de toute l'énergie de ses prunelles, le sommeil lui tint rigueur; et cependant ses vœux étaient satisfaits. La fauvette était muette dans son nid; mais d'importune qu'elle était autrefois, elle était devenue insensiblement agréable, nécessaire même; et le prince, qui ne craignait pas de passer pour le plus versatile des dormeurs, dit bientôt à Carlo :

« J'avais offert à cette jeune choriste cent sequins pour qu'elle cessât de chanter ; à présent j'en mets le double à sa disposition, si elle veut chanter, comme par le passé, dès le matin... Dis-lui que je suis un dilettante d'une espèce particulière. La plupart des gens n'aiment guère la musique que la nuit ; moi, c'est surtout au lever du jour qu'elle me plaît. Pars, et qu'avant ton retour le plus mélodieux ramage vienne m'annoncer que mes volontés sont remplies. »

Carlo s'acquitta de sa commission, et fit savoir au prince qu'il devait renoncer désormais à entendre la choriste, attendu que depuis huit jours elle avait quitté la chambre qu'elle occupait dans les combles du palais pour se rendre à la foire de Sinigaglia, où elle allait figurer comme *prima donna* dans une troupe d'opéra fraîchement recrutée.

« Il est donc écrit là-haut, dit le prince d'un ton de dépit, qu'une simple choriste me contrariera dans toutes mes volontés ! Quoi ! je veux qu'elle se taise, et elle chante du matin au soir ! je veux qu'elle chante, et la voilà qui s'envole ! Décidément, il y a là quelque sortilége. »

Cinq ou six années après cette aventure, le prince Agnolo-Bernardo Antivalomeni avait entièrement perdu le sommeil ; mais cette fois, ce n'était qu'à lui-même qu'il devait s'en prendre : malgré son âge, son embonpoint, sa perruque à quatre marteaux et la fierté de sa race, le prince s'était laissé prendre d'amour pour une chanteuse qui faisait les délices du théâtre de San-Carlo.

On représentait alors un des premiers opéras du fameux Léo, ce compositeur par excellence, dont nos grand'-mères écorchaient encore par tradition quelques refrains. La chanteuse, qui jouait le principal rôle, enlevait tous

les suffrages; elle rentrait chaque soir dans sa loge avec plusieurs volumes de sonnets que ses admirateurs avaient lancés à ses pieds. Quant aux bouquets, on les lui prodiguait avec tant d'abondance, qu'elle se trouvait comme retranchée dans une enceinte continue de lis, d'œillets, de jasmins et de roses.

Le prince était l'adorateur le plus passionné de la cantatrice en renom; mais il avait en vain déclaré sa flamme par tous les moyens employés dans les annales de la séduction : ses madrigaux lui avaient été renvoyés cachetés, ses bouquets étaient consignés à la porte; ses écrins eux-mêmes n'avaient pu obtenir audience.

Un soir, après le spectacle, le prince n'y tenait plus : « J'aurai raison, dit-il, de cette beauté intraitable et farouche. N'est-ce pas un scandale qu'une princesse de théâtre ose rejeter les vœux d'un amant de ma qualité?... »

Transporté d'amour et de dépit, il se fait ouvrir la porte de communication du théâtre, et se rend à la loge de la *prima donna,* qu'il trouve heureusement seule et dans tout l'éclat de son costume :

« Savez-vous, ma reine, lui dit-il, qui vous refusez? Savez-vous que celui qui vous recherche, qui a perdu le sommeil pour vous, n'est autre que l'unique et dernier rejeton...

— De la famille Antivalomeni, interrompit en riant la cantatrice. Eh! mon prince, il y a longtemps que nous nous connaissons. N'avons-nous pas habité sous le même toit? Vous souvenez-vous de cette pauvre choriste qui occupait, il y a quelques années, une petite chambre dans votre palais?

— Quoi! vous seriez?...

— La signora Amalia Barati en personne, qui de cho-

riste qu'elle était alors est devenue *prima donna*. Mais en changeant de condition, je n'ai pas changé de caractère, je vous jure; j'ai conservé mon goût pour l'indépendance, et la preuve, c'est que j'épouse demain Pippo le ténor. Ah! que de fois, mon prince, à l'époque où vous tempêtiez contre moi du fond de votre magnifique appartement, n'ai-je pas, dans ma mansarde, composé des variations sur ces paroles qui seront toujours de circonstance, tant qu'il y aura dans ce monde des rois et des bergères, des princes et des cantatrices :

LA BREBIS SUR LA MONTAGNE

EST PLUS HAUTE QUE LE TAUREAU DANS LA PLAINE. »

Tout ce qui reluit n'est pas or.

TOUT CE QUI RELUIT

N'EST PAS OR

Les Italiens disent : *Ogni lucciolato non e fuoco, — tout ver luisant n'est pas feu*, substituant quelquefois au mot *lucciolato*, ver luisant, celui de *lucciola*, luciole.

Notre proverbe renferme une pensée morale d'une

haute importance : c'est que les petits ont tort d'envier la condition des grands, qui est loin d'être telle qu'ils se l'imaginent, et qui cesserait bientôt d'exciter leur envie, si la vérité, déchirant le voile de l'apparence, leur montrait ce qu'ont à souffrir ces grands dont le malheur réel est caché sous les dehors séduisants du bonheur.

Mais ce n'est pas dans cette philosophique acception que le proverbe est ordinairement employé. On s'en sert presque toujours, au propre comme au figuré, pour désigner toute espèce de clinquant; et Dieu sait de combien d'applications il est susceptible dans l'époque actuelle, où tant de gens, possédés de la manie de paraître plus qu'ils ne peuvent être, cherchent à en imposer au public par l'éclat extérieur de leur situation, qui n'est au fond que ce qu'on appelle *luxe et indigence*, ou bien *misère et vanité*.

Ces gens *vains aux dépens de leur aise*, suivant le mot de Montaigne, qui se soumettent à des privations cruelles et à des dépenses au-dessus de leurs moyens pour soutenir leur rôle sot et ridicule, étaient surnommés au moyen âge *martyres sæculi*, — *martyres diaboli*, — *martyrs du siècle*, — *martyrs du diable*.

Les Italiens disent d'eux, par une expression à la fois pittoresque et originale, qu'*ils tirent leur carrosse avec les dents*, — *tiranno la carrozza coi denti*.

Les Danois adressent ce proverbe simple et piquant aux glorieux qui affichent un luxe et des prétentions au-dessus de leur état, dans l'espoir de passer pour des êtres *de seconde majesté : Il vaut mieux ressembler à ses égaux qu'au roi*. — *Bedre at være kion liige end kongelig*.

DE PEU DE DRAP

COURTE CAPE

Il faut être un fort grand seigneur, ou tout à fait un manant, pour n'avoir pas appris quelque matin, par la voie des journaux, qu'un de vos amis, député plus ou moins éloquent, vient de gagner, au jeu de la politique, un portefeuille quelconque.

Pour ma part, j'y suis fait, et je ne m'émeus guère plus d'une pareille nouvelle que de ces lettres banales par lesquelles une simple connaissance vous fait part de son mariage; part de l'accouchement de sa femme, ou part du baptême de son enfant; toutes choses, soit dit en passant, assez difficiles à partager.

Mais la première fois que je vis un camarade de collége promu aux fonctions de secrétaire d'État, je tressaillis comme le coursier de Job aux accents du clairon. L'honneur fait à mon ami, à ce brave Charles que je tutoyais depuis trente ans, me grandissait à mes propres yeux de quelques coudées; et dès que je le jugeai installé, j'allai adorer à son zénith le soleil que j'avais vu se lever dans les humbles régions où je suis resté.

J'aime à croire que je ne dus pas à mon indépendance bien connue l'accueil obligeant que m'accorda le nouveau Colbert; mais je dois dire qu'il me serra la main d'une façon beaucoup plus franche, lorsqu'après l'avoir félicité je lui déclarai hautement mon intention de ne le solliciter jamais, sous aucun prétexte, ni pour moi, ni pour les miens. Dès qu'il ne craignit pas d'avoir à m'être utile, je lui fus tout à fait agréable. Et je ne m'en étonnai point, car je connais les hommes.

Le ministre daigna m'initier à tous les petits arrangements de sa position nouvelle; il m'expliqua le mécanisme de la maison qu'il allait tenir, et toutes les combinaisons de cette épargne fastueuse qu'il faut aux grands officiers du gouvernement à bon marché, pour soutenir, avec la moitié d'un traitement déjà mesquin, le train honorable qui leur est imposé par l'opinion; — l'inconstance des temps et des portefeuilles oblige tout un homme prudent à économiser l'autre moitié.

Si ingénieuses qu'elles fussent au premier coup d'œil, je n'approuvai pas, il s'en faut, toutes les inventions de mon ami; j'entrevoyais très-bien les tristes lacunes du luxe menteur qu'il allait afficher, et je les lui signalais avec une impitoyable franchise. A la longue, ceci le mit de mauvaise humeur, et pour changer de conversation :

« J'ai renvoyé, — me dit-il, — mon valet de chambre, mon brave Joseph. Ce pauvre garçon est sans place; tu devrais t'en accommoder.

— Merci, Excellence, — répondis-je en m'inclinant ; — mais, avant tout, je voudrais savoir pour quel motif tu t'es séparé de ce fidèle serviteur ?

— Je te le dirai très-volontiers, car cela ne peut lui faire aucun tort : il avait trop d'esprit pour moi.

— Trop d'esprit !... m'écriai-je.

— Ou, si tu le veux, trop de perspicacité. En ma qualité d'homme politique, je n'agis presque jamais qu'en vertu d'un système; et l'une de mes théories les plus arrêtées, c'est que pour avoir des instruments commodes et dociles, il ne faut jamais s'entourer que de gens au

moins médiocres. Ceux-là seuls pratiquent l'obéissance passive, et ne mêlent pas indiscrètement leurs inspirations aux vôtres; ils sont souples, dépendants, facilement effrayés... Bref, pour qui le connaît, c'est un véritable trésor qu'un imbécile. Je ne veux m'entourer que de cela.

— Tu me permettras alors, — interrompis-je, — de ne pas venir voir trop souvent ton Excellence : je craindrais de passer pour un de ses favoris. »

Nous bavardions encore sur ce texte plaisant, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit. Un jeune homme entra, dont le front élevé, les yeux perçants, la bouche intelligente, m'inspirèrent une sorte d'attrait sympathique : c'était le secrétaire de l'homme d'État que mon ami remplaçait ; il venait proposer à la signature un travail pressé dont il avait été chargé, peu de jours auparavant, par son ancien patron. Charles y jeta un coup d'œil distrait, improvisa d'un ton péremptoire quelques objections superficielles, et annonça son intention de faire recommencer cet exposé de motifs sur un plan tout différent, et d'après d'autres idées.

Le jeune secrétaire rougit légèrement, — on n'est jamais disgracié sans quelque dépit ; — mais le sourire sardonique dont il accompagna l'offre de sa démission m'apprit qu'il savait à quoi s'en tenir sur les dispositions méfiantes du nouveau ministre.

Cette démission fut acceptée immédiatement, et lorsque, après le départ du jeune homme, j'en témoignai ma surprise à Charles :

« As-tu donc oublié, — me dit-il, — les principes dont je t'ai fait part? Le travail de ce jeune cadet révélait autant de talent que sa physionomie en promet ; c'est pour cela que je l'ai refusé sans hésiter. Avec un pareil acolyte, je perdrais bientôt la responsabilité de mes idées ; on dirait que j'ai un faiseur, et véritablement j'en aurais un, car sur bien des points je ne pourrais faire adopter mes opinions à un petit entêté si sûr des siennes. »

J'avais cru jusque-là que l'apologie des sots, dans la bouche de mon ami, n'était qu'un ingénieux paradoxe. Dès que je la lui vis prendre au sérieux, je m'en alarmai tout de bon, et je ne négligeai rien pour lui ôter une idée aussi contraire au bon sens qu'à ses véritables intérêts. Mais j'avais affaire à trop forte partie, ou du moins à un homme trop convaincu de son infaillibilité, pour que mes paroles portassent coup.

« Ce que je te disais en riant, à propos de mon valet de chambre, — reprit Charles, — est une théorie très-démontrée pour moi, et à laquelle j'ai subordonné les principaux actes de ma vie politique. Dernièrement encore, appelé à donner mon avis sur la composition du ministère dont je fais partie, j'ai mis en pratique l'idée qui te semble si paradoxale. Au lieu de choisir mes collègues parmi les hommes les plus éminents de l'opinion parlementaire qui me portait au pouvoir, je n'ai appelé dans le cabinet que les notabilités secondaires, les talents d'un ordre inférieur. C'était le seul moyen de donner de l'unité à notre administration, de concentrer sa force et de...

— Et de t'assurer la prééminence, — ajoutai-je en souriant. — Tu es comme beaucoup d'honnêtes gens, qui ne voient d'autorité homogène que là où ils dominent sans contestation. »

Cette remarque effaroucha mon ami, qui, d'un air très-imposant, plaça son pouce dans l'entournure de son gilet. Après quoi il me déclara, dans les termes les plus polis du monde, que mon intelligence n'allait point jusqu'à saisir la portée de certaines vues, le mérite de certaines tactiques. Je le trouvai quelque peu impertinent, et, prenant tout aussitôt congé de lui :

« Au revoir, dans un an ! — lui dis-je. — Nous repren-

drons notre discussion le jour où les affaires publiques t'en laisseront le loisir. »

Malheureusement c'était à coup sûr que je me donnais les gants d'une prophétie politique ; sept à huit mois après la conversation que j'ai racontée, les mêmes journaux qui m'avaient appris la nomination de Charles m'apportèrent le décret qui le rendait aux douceurs de la vie privée. Ce jour-là même, j'allai le chercher dans la retraite où il fuyait les regards des hommes. Il me fallut assez de peines pour pénétrer jusqu'à lui; son grand butor de valet de chambre ne voulait jamais comprendre que certaines consignes absolues ne concernent jamais la véritable amitié.

Je trouvai Charles, comme je m'y attendais, dans un accès de misanthropie fiévreuse. Il voulait affecter une parfaite résignation; mais son désappointement éclatait malgré lui en traits amers lancés contre ses antagonistes et contre ses adhérents politiques.

« Tu as sans doute lu, — me dit-il, — le beau discours auquel je dois ma chute; le grand homme d'État qui l'a prononcé n'en est pas même l'auteur; il l'avait commandé un mois d'avance à un journaliste de l'opposition.

— Vraiment! — m'écriai-je, — et le nom de cet habile écrivain? »

Charles satisfit à l'instant même ma curiosité. — Or je reconnus, — mais sans oser en faire semblant, — le petit secrétaire si dédaigneusement congédié dans le journaliste puissant et redoutable.

« Il faut avouer, — repris-je, — que si ce discours a du mérite, il était cependant bien facile à rétorquer.

— Certainement, — s'écria Charles ; — mais que veux-tu ? j'étais ce jour-là même retenu à la Chambre des pairs, et le ministère n'avait pour représentants, devant nos quatre cent cinquante-neuf souverains électifs, que cet ignorant de B***, ce bavard de C***, cette poule mouillée de D***. Comment voulais-tu qu'ils prévalussent contre une argumentation si captieuse et si serrée ?

J'aurais pu rappeler à Charles que M. B***, M. C***, M. D***, ne devaient pas à d'autre qu'à lui leur élévation au ministère, et que, par conséquent, il était responsable de leur incapacité : mais ceci n'eût fait qu'ajouter à son désespoir, et je gardai un respectueux silence. Lui, tout au contraire, revenait avec une espèce d'acharnement sur tous les incidents de sa défaite.

— Figure-toi, — me dit-il, — qu'après cet infernal discours, rien n'était encore compromis. Du Luxembourg où j'étais, et où l'on m'avait apporté la nouvelle de ce qui se passait à l'autre Chambre, j'avais écrit au président de celle-ci pour qu'il réservât jusqu'au lendemain le droit de répondre qui nous appartient toujours, comme tu le sais. Par malheur, — et tu concevras cette distraction dans l'état de trouble où j'étais, — je n'avais mis sur mon billet que le nom de M. S***. Or, mon imbécile de valet de chambre a perdu deux heures à courir d'hôtel en hôtel après ce grave et bénévole personnage qui, durant ces deux heures, laissait se consommer le vote imprévu auquel nous devons notre ruine.

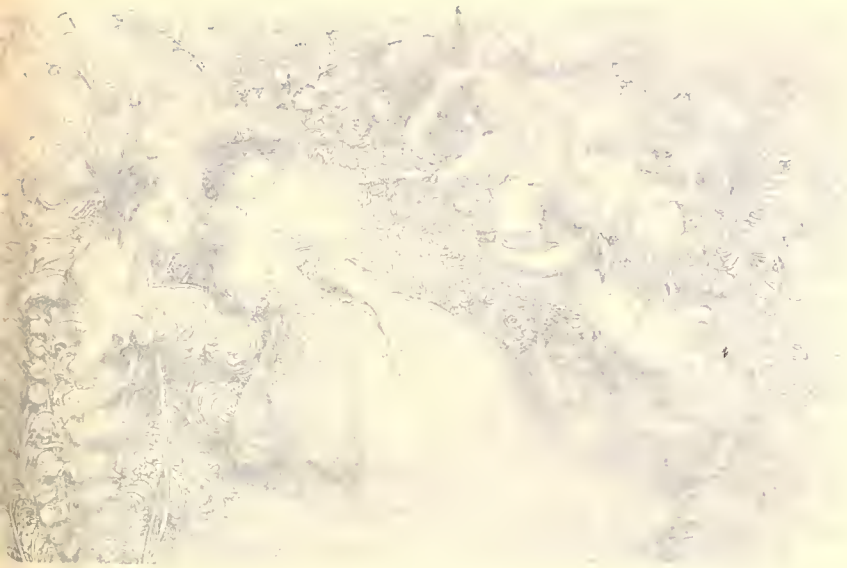
— Hélas ! pensai-je, ceci ne serait point arrivé si l'adroit Joseph eût été chargé de la missive.

Mais je gardai encore cette réflexion à part moi, me réservant d'apprendre plus tard au ministre déchu combien les imbéciles sont de dangereux serviteurs, de mauvais

amis, d'insuffisants et fragiles étais. Dans les orages de la vie on a souvent besoin d'un manteau ample et solide; or, quelle que soit l'habileté du tailleur, jamais il ne pourra faire autre chose que:

DE PEU DE DRAP, COURTE CAPE.

Si jeunesse savait!... Si vieillesse pouvait!...



SI JEUNESSE SAVAIT!

SI VIEILLESSE POUVAIT!

L'abbé Suger, ministre de Louis VI dont il a écrit la vie, rapporte qu'on entendit souvent ce roi, aux approches de la vieillesse, se plaindre du malheur de la condition humaine qui réunit rarement *le savoir et le pouvoir;* et l'historien Velly pense que le proverbe peut être venu de ces paroles. Je crois, au contraire, que ces paroles étaient venues du proverbe antérieurement connu, non-seulement dans notre langue, mais dans la langue castillane qui en

offre l'analogue suivant: *el mozo, por no saber, el viejo por no poder, dejan las cosas perder,* — traduction littérale: *le jeune, pour ne savoir, le vieux, pour ne pouvoir, laissent les choses perdre.*

Il s'énonçait primitivement chez nous en ces termes: *si jeune savait et vieux pouvait, l'homme un Jupiter serait;* et comme la conclusion était entachée de paganisme, on y substitua dans la suite celle-ci : *jamais disette n'y aurait,* laquelle finit à son tour par rester sous-entendue, ce qui rendit la formule proverbiale susceptible d'un plus grand nombre d'applications et lui donna un tour bien plus concis et plus vif.

Elle s'applique le plus souvent aujourd'hui aux occasions favorables en amour, que les galants novices et les galants émérites laissent également échapper, les premiers par inexpérience et les seconds par impuissance. C'est la double idée que Grandville a mise en action dans son dessin avec un art et un naturel parfaits. Elle ne pouvait y être développée d'une manière plus expressive et plus propre à captiver l'attention. On ne se lasse point de regarder cette aimable belle étendue sur un banc rustique, à l'ombre d'un arbrisseau, tenant un roman, dont elle a interrompu la lecture pour se livrer à de fantastiques rêveries, peut être à des suaves réminiscences; et l'on se plaît à envelopper sous le même regard cet adolescent planté devant elle comme un héliotrope devant le soleil, attiré vers elle par un vif désir, retenu par une excessive timidité, flottant entre des velléités de courage et des accès de découragement, les yeux toujours fixés sur elle, les pieds dirigés en sens contraire, se grattant l'oreille d'une main, ayant à l'autre une épitre amoureuse qu'il n'ose lui remettre et qu'il laisse voir, comme s'il se flattait

qu'elle la lui demandera. La scène est charmante, et le contraste du vieux roué qui y assiste en cachette, avec le regret de ne pouvoir en être acteur, y ajoute un attrait des plus piquants.

Mais pourquoi analyser ce qui est fait pour être senti? Contentons-nous d'admirer ce petit chef-d'œuvre si remarquable par l'unité de l'ensemble et par la variété des détails, et dans lequel le réalisme brille si bien sous les reflets poétiques de l'idéal.

ON A SOUVENT BESOIN

DE PLUS PETIT QUE SOI

La porte principale de l'hôtel du prince de N., situé à l'entrée du fauboug Saint-Honoré, était ouverte à deux battants, et laissait voir facilement de la rue ce qui se passait dans l'intérieur. Les persiennes, exactement fermées, annonçaient que le maître devait être absent, ce qui assurait aux valets la faculté de mettre en action

un de nos proverbes : « Absent le chat, les souris dansent. »

Les souris dansaient en effet dans la cour, où se trouvaient rassemblés tous les domestiques mâles et femelles: cuisinier, cocher, valet de chambre, femme de chambre, palefrenier, tous, jusqu'au dernier aide de cuisine, poussaient des cris de joie, riaient aux éclats, et se tenaient rassemblés autour de la pompe, battant d'avance des mains dans l'attente du spectacle *gratis* qui se préparait.

L'acteur principal, ou, pour mieux dire, le patient de cette scène, était Jacquot le ramoneur, qu'on venait de trouver endormi dans le cabinet de *Monseigneur*, à la suite d'un pèlerinage de plus de deux heures dans les cheminées de l'hôtel où il avait failli tomber asphyxié. Être surpris en flagrant délit d'assoupissement, la tête

toute barbouillée de suie et appuyée sur une magnifique ottomane en lampas jaune doré, voilà qui méritait un châtiment.

Les fidèles serviteurs du prince N. avaient tenu conseil et décidé, à l'unanimité, qu'il serait divertissant de placer Jacquot sous la pompe et de lui administrer une douche prolongée, comme leçon de savoir-vivre. Le pauvre ramoneur, plus mort que vif, était déjà placé sous le tuyau ; le signal de l'irrigation allait être donné, quand tout à coup une voix de Stentor, partie du vestibule, fit entendre ces mots : — Le premier qui touche à cet enfant aura affaire à moi !

Cette menace était prononcée par l'illustre Belrose, le chasseur du prince de N. Titan de la livrée, Belrose était sans contredit le plus bel homme que l'on eût jamais vu planté derrière une voiture. Haut de deux mètres, il était en outre d'une force prodigieuse qui imprimait le respect à tous les gens de l'hôtel. Il se fit faire place du geste au milieu du cercle qui entourait la pompe, saisit d'une seule main le ramoneur, et l'emporta sous le vestibule, où il eut beaucoup de peine à le réchauffer, tant la peur l'avait glacé. A force de soins, Belrose parvint à ranimer Jacquot ; celui-ci commença à étendre les bras, à se frotter les yeux ; enfin, un sourire frais et rose se fit jour au milieu de la suie qui couvrait ses lèvres. Dès lors, le cœur de Belrose fut gagné : il fit débarbouiller le pauvre enfant qu'il avait si miraculeusement sauvé du déluge, et résolut de le prendre sous sa protection.

Quinze jours après cet événement, un petit groom, de la plus charmante espèce, livrée bleu de ciel, culotte courte, chapeau galonné légèrement incliné sur l'oreille, traversait la cour de l'hôtel. Reconnaîtriez-vous là notre ami Jacquot

le ramoneur, maintenant métamorphosé en Frontin du petit format? Vous dire comment il se fit que le prince de N. eut besoin d'un petit laquais, comment son chasseur Belrose lui proposa Jacquot, qui plut aussitôt au prince par sa mine éveillée, sa petite taille, et surtout son joli sourire couleur de rose, serait entrer dans des détails superflus. Qu'il nous suffise de savoir que Jacquot est maintenant la perle des grooms, et que, de la main dont il râclait autrefois les cheminées, il porte des bouquets de camélias et de petits billets parfumés au réséda et au musc. Il s'appelait Jacquot, on l'appelle Jacques; on a raccourci son nom, contrairement à la plupart des vilains qui allongent le leur en s'anoblissant.

Cependant Belrose avait beau être le chasseur le plus imposant de tout le fauboug Saint-Honoré, il perdait chaque jour de son crédit dans l'esprit du prince ; l'opinion même des gens de l'hôtel était qu'il ne conserverait pas longtemps sa place. Outre que le beau chasseur vieillissait, ce qui ôtait à son service beaucoup de sa promptitude et de son élasticité, il avait contracté la funeste habitude de boire le matin à jeun un grog, puis deux, puis trois, puis six ; puis les verres de rhum et d'absinthe offerts par occasion ; sa journée avait fini par ne plus être qu'un tissu de libations. Souvent, quand Belrose paraissait devant le prince, celui-ci s'était aperçu que le chasseur parlait avec incohérence et chancelait sur sa base; des menaces de congé lui avaient été signifiées à plus d'une reprise. Ces menaces auraient même reçu leur exécution, si Belrose n'avait eu son bon ange dans la personne de Jacquot, qui veillait sur lui avec la fidélité d'un fils. Lorsqu'il s'agissait de monter le soir derrière la voiture du prince, et que le chasseur se trouvait avoir le cerveau plus allourdi qu'il ne convenait, Jacquot

avait le soin de grimper sur le marche-pied où se tenait Belrose, et de lui pincer les jambes de temps en temps de manière à le tenir éveillé jusqu'au moment où il devait ouvrir la portière.

Le prince avait-il à remettre au chasseur quelque lettre qui exigeait une prompte réponse, Belrose était à peine dans le vestibule, que Jacques lui avait déjà arraché la lettre des mains, s'élançait dans la cour avec la vivacité de l'écureuil, et rapportait la réponse en moins de temps qu'il n'en avait fallu pour l'écrire.

Charmé de cette promptitude vraiment atmosphérique, le prince se disait parfois en pensant à son chasseur : — Il a de grands défauts sans doute, négligent, paresseux, ivrogne ; mais il s'acquitte des messages que je lui confie avec une telle célérité, que je suis bien obligé de passer sur ses imperfections.

Jacquot était partout où il fallait que Belrose se trouvât ; il était devenu l'âme secrète, le ressort caché de cette machine gigantesque, qu'il faisait agir et mouvoir à son gré. Le chasseur, en voyant tout le mal que son protégé se donnait pour lui, disait parfois à Jacques d'un ton attendri :

— Je veux que le prince sache tout ce que tu vaux ; je veux lui apprendre que, depuis que tu es attaché à l'hôtel, tu fais presque tout mon service.

— Garde-t'en bien, s'écriait Jacques en caracolant autour du colossal valet à la manière des jeunes singes ; si tu dis un mot de cela au prince, je lui déclare, moi, que tu m'as pris dans ses cheminées pour me faire endosser sa livrée, et nous verrons alors s'il trouve surprenant que je t'aide un peu dans ton ouvrage.

Le prince était si content du service de son petit laquais

qu'il ne put lui refuser d'aller passer deux ou trois mois dans un village situé près d'Aurillac, pour porter à sa mère quelques économies qu'il avait faites depuis qu'il travaillait à Paris. L'absence du groom fut fatale au chasseur; dès que son protégé eut quitté l'hôtel, ses défauts reparurent dans toute leur nudité, et finirent par amener une catastrophe depuis longtemps imminente. Belrose fut remplacé par un autre géant de son espèce, et renvoyé par le prince vers ses dieux pénates.

Malheureusement le chasseur ne possédait pas de pénates; il avait toujours vécu fort éloigné du chemin de la Caisse d'épargne. Il quitta l'hôtel sans la moindre ressource, et quand il eut dépouillé son habit vert, son baudrier et son chapeau à plumes, ses cheveux se trouvèrent si blancs, son dos si voûté, ses jarrets si engourdis, qu'il reconnut lui-même la nécessité de prendre ses Invalides.

Mais quelle fut la douleur de Jacques, lorsqu'à son retour il apprit que Belrose était exilé pour jamais! Il l'aimait comme un père, et ne put s'empêcher de répandre des larmes lorsqu'il aperçut sous le vestibule un autre chasseur qui portait l'habit, le couteau de chasse, et jusqu'au plumet de Belrose.

Il résolut aussitôt de retrouver celui qu'il regardait comme son bienfaiteur, fût-il au bout du monde. Mais il se passa plusieurs mois avant qu'il pût le rejoindre; car Belrose, par un reste d'orgueil, tenait à cacher sa destinée jadis si brillante, aujourd'hui si misérable. Jacques, à force d'informations, apprit qu'il habitait une mauvaise chambre garnie située dans le fond de la rue Mouffetard. Il le trouva couché sur un grabat où le retenaient des rhumatismes, un asthme, la goutte et toutes les maladies

qui s'attachent à la vieillesse des grands seigneurs et des domestiques de grande maison. Belrose fut attendri jusqu'aux larmes lorsqu'il vit paraître dans sa mansarde Jacques, qui lui sauta au cou dès qu'il l'aperçut.

— Tu ne m'as donc pas oublié? lui dit l'ex-chasseur ; je vois que j'ai bien fait autrefois de m'attacher à toi; j'avais deviné ton bon cœur...

Jacques, le voyant dans un dénuement extrême, l'obligea d'accepter tout ce qu'il avait d'argent : le prince l'avait pris en affection, et lui donnait souvent de petites gratifications qu'il mettait de côté avec la scrupuleuse économie d'un enfant de l'Auvergne. Il ne se passait presque pas de jour où il ne fît le trajet du faubourg Saint-Honoré au quartier Saint-Marceau; et comme il avait la jambe plus agile et plus légère que jamais, ces courses ne nuisaient en rien à son service.

Un jour qu'il arrivait comme à l'ordinaire chez Belrose on lui annonça que le pauvre homme était au plus mal. Désespéré et voulant au moins l'embrasser une dernière fois, Jacques s'élance dans l'escalier, et, en entrant dans la chambre du malade, il est suffoqué par une forte odeur de fumée.

— D'où vient cela? dit-il à Belrose.

— Hélas! répond le vieux chasseur d'une voix languissante, la cheminée n'a pas été ramonée de tout l'hiver, je me suis plaint ce matin; mais mon hôtesse, à qui je dois plusieurs mois de loyer, a déclaré que, pour le peu de temps qu'il me restait à vivre, cette nouvelle dépense était superflue.

A peine Jacques a-t-il entendu ces paroles que, saisi d'indignation, il met de côté son habit de bleu ciel et sa cravate blanche, il s'arme d'un balai et d'un instrument

tranchant qu'il trouve par hasard sous sa main, et, malgré les efforts de Belrose pour le retenir, il s'élance dans la cheminée en entonnant une chanson d'Auvergne. En descendant, il se place devant l'ex-chasseur, la face barbouillée, les cheveux remplis de suie :

— Me reconnais-tu maintenant, lui dit-il, mon vieil ami? Me voici tel que j'étais quand tu me pris autrefois sous ta protection et me sauvas des mains de ces damnés domestiques qui voulaient me faire un mauvais parti. Je me suis toujours rappelé tes paroles: — Pourquoi, leur dis-tu, vouloir faire du mal à cet enfant! Vous devriez au contraire le protéger, le secourir; ne savez-vous pas que dans la vie

ON A SOUVENT BESOIN DE PLUS PETIT QUE SOI?

Chacun prend son plaisir où il le trouve.

CHACUN PREND SON PLAISIR

OU IL LE TROUVE

Proverbe ironique dont on se sert en parlant des personnes qui font consister leur plaisir dans des choses où beaucoup d'autres ne trouveraient que de la peine ou de l'ennui. Grandville en a fait l'application à ces bonnes

gens qui se lèvent de grand matin et vont s'installer jusqu'au soir sur le bord d'une rivière pour pêcher à la ligne, instrument fait, disent les mauvais plaisants, pour avoir une bête à chaque bout.

Voyez dans quelle situation le malicieux artiste a placé le pêcheur, afin de mieux faire juger du plaisir que celui-ci doit éprouver, et dites-moi si vous seriez jaloux de ce plaisir qui donne le frisson et la chair de poule.

Et cependant il faut que la pêche à la ligne ait un attrait bien puissant, puisque, malgré toutes les charges burlesques dont elle est l'objet, malgré toutes les moqueries bouffonnes qu'elle provoque, malgré tous les accidents pénibles ou ridicules qui peuvent s'y joindre, elle captive et domine ses amateurs de manière à les rendre indifférents à tout ce qui n'est pas elle. C'est une véritable passion qui a une force irrésistible, mais qui ne trouble point les sens et ne donne que des émotions douces et pures.

L'histoire nous apprend qu'un souverain jugeait les jouissances de la pêche à la ligne préférables à celles de l'ambition et de la gloire des armes : c'était le roi de Perse Alamin. Un jour qu'il se livrait à cet exercice avec son favori Cutérus, ses ministres consternés vinrent lui annoncer que son armée avait été taillée en pièces. Eh quoi ! s'écria-t-il, vous ne craignez pas de me déranger pour si peu de chose ! Allez prendre les dispositions nécessaires, et laissez-moi. Cutérus a déjà pris deux poissons et je n'en ai pas encore pris un seul.

QUI VA CHERCHER DE LA LAINE

REVIENT TONDU

Nous sommes dans une vallée agreste, située dans la partie la plus pittoresque du département de l'Indre ; une petite rivière court entre les saules, remplissant de bruits joyeux les roues babillardes d'un moulin ; de grands bœufs fauves ruminent couchés dans l'herbe ; la caille amoureuse glousse entre les sillons. Au loin l'aiguille dentelée d'un clocher s'effile sur le ciel d'un bleu nacré ; quelques chaumières blotties au pied de la colline comme des nids d'oiseaux sous un buisson, trahissent leur présence par de minces filets de fumée flottants entre les arbres. Le vent

se joue dans les feuilles, le grillon sous la luzerne, l'eau sur les cailloux.

Trois hommes sont assis autour d'une table, dans une maisonnette dont les fenêtres curieuses s'ouvrent sur la vallée. Des fleurs s'épanouissent dans des vases de porcelaine blanche, le linge est parfumé de lavande et de romarin, les carreaux sont luisants ; tout est frais, propre, souriant dans ce réduit.

Les trois convives mangent de bon appétit ; l'un d'eux surtout ne refuse rien de ce qui lui est offert ; poisson, gibier, légume, tout est accepté avec le même empressement. Celui-ci est le plus jeune ; cependant la souffrance et la fatigue ont déjà flétri son visage ; les deux autres portent le costume aisé d'honnête campagnards, forts, dispos et gais. Ils regardent parfois leur camarade avec un sourire amical et doux.

« Veux-tu, frère, cette aile de perdreau ? dit l'un.

— Oui, mais je prendrai l'autre aussi.

— Cette caille dodue te plairait-elle ?

— Elle me plaît avec sa voisine.

— Trouves-tu que cette omelette ait bonne mine ?

— Je croirais lui faire injure si je ne l'accueillais pas aussi bien que ce brochet. »

Et le jeune convive ne laissait pas ses dents oisives.

Cependant au bout d'une heure son activité se ralentit. Il se renversa sur son fauteuil d'osier.

« Voilà, s'écria-t-il, le meilleur repas que j'aie fait depuis longtemps !

— Et pourtant tu en as fait d'excellents à Paris ?

— J'en ai pris beaucoup du moins, depuis Flicoteau jusqu'au Rocher de Cancale, depuis le père La Tuile jusqu'au Café de Paris, à dix-neuf sous et à cent francs.

— Cent francs! s'écria le plus âgé des convives; tu buvais donc le Pactole en bouteille?

— Peuh! je buvais le crédit. J'étais alors directeur-gérant d'une société en commandite pour l'exploitation des forêts de cèdres de l'Atlas : superbe affaire sur le papier! Dix millions de capital, cent pour cent de dividende; maison à Médéah, comptoir à Bougie, agences à Bouffarick et à Coléah. Malheureusement la brouille avec le Maroc a fait peur aux actionnaires; ils ne sont pas venus, et je suis parti.

— Et les dividendes?

— Ils sont sur pied, au col du Teniah. Cette gérance devait me rapporter vingt mille écus de bénéfices annuels, qui se sont soldés par vingt mille francs de perte mangés en prospectus. Mais j'ai souvent et bien dîné : dix cèdres au déjeuner, cinquante au souper; j'ai laissé une forêt chez Véfour.

— Tu as vendu le bois avant de l'avoir coupé ; qu'as-tu gagné à ce commerce-là?

— L'expérience, mince capital que je vous apporte.

— Ce n'était pas la peine, nous l'avions déjà.

— Que voulez-vous? on n'a pas deux fois vingt ans dans sa vie. Je m'étais mis en tête de faire fortune. Vous m'aviez compté en beaux écus ma part d'héritage, et je partis pour Paris. *Nul n'est prophète en son pays,* me disais-je; cela est vrai dans le département de l'Indre comme ailleurs. Ce proverbe m'a conduit au boulevard des Italiens.

— Où sans doute tu fus bien accueilli?

— Parbleu! j'avais cent cinquante mille francs! Et cependant cette somme, renfermée en bons billets de banque dans mon portefeuille, me semblait alors une

misère ! Je voulais cinquante mille livres de rente, ou rien. Je les ai eus pendant trois ans; maintenant je n'ai rien.

— Tous tes vœux ont été remplis, reprit en souriant l'aîné des trois frères.

— Trop remplis même. J'étais à peine arrivé depuis vingt-quatre heures que déjà j'avais un ami.

— Un ami ?

— C'est le synonyme parisien d'un substantif désobligeant. Cet ami me prit si fort en affection qu'il m'intéressa dans une affaire de pavage en fer creux ; c'était le moment de la fièvre aux pavés. Tout homme qui se respectait avait son petit système de pavage dans la poche ; pavage en

bitume, pavage en grès, pavage en chêne, pavage en sapin, pavage en cailloutis; sous prétexte de paver Paris, on le dépavait. Je remerciai mon ami avec effusion, et mis vingt mille francs dans son entreprise. Ma fortune allait, grâce à notre pavage en fer creux, courir comme une locomotive sur un rail. Mon ami avait l'adjudication de la rue Rambuteau, alors au berceau. Notre spéculation était superbe; malheureusement elle péchait par la base; le pavé nous coûtait quatre francs, et la ville nous le payait soixante et quinze centimes; mon ami me conseilla de me rattraper sur la quantité; je suivis son conseil.

— Et tu perdis le double?

— Justement. « A la suite de cette opération, mon ami changea d'air et partit pour Bruxelles.

A quelque temps de là, on me fit voir dans un café un monsieur qui buvait un grog. — Voyez-vous ce monsieur? me dit mon interlocuteur. — Oui. — Qu'en pensez-vous? — Je pense que c'est un monsieur qui a un gros ventre et une redingote marron. — C'est un grand homme. — Ah bah! — Permettez que je vous le présente.

« De cette présentation résulta un journal.

— Eh quoi! de la littérature après de l'industrie?

— Ce que je n'avais pas trouvé dans le pavé, je voulais le trouver dans le feuilleton. Notre journal fut fondé à la Maison d'Or, un soir d'été. Le lendemain *la Foudre* se leva sur Paris. Il nous fallait un titre fougueux, incandescent, terrible; nous voulions porter la flamme de nos convictions dans les ténèbres de l'indifférence, illuminer, aux lueurs de nos principes, les abîmes où la société se plonge. *La Foudre* fut tout à la fois socialiste, humanitaire, progressive et rénovatrice; elle sapa les abus

et frappa de la cognée du premier-Paris l'arbre séculaire du privilége. Dix hommes d'état rédigeaient la partie politique; dix de nos plus féconds romanciers versaient leurs élucubrations dans la partie littéraire. C'est *la Foudre* qui a inventé la question Valaco-Moldave et les romans en vingt-quatre volumes. Le roman est resté à son neuvième tome, et la question à sa cinquième phase.

— *La Foudre* mourut donc?

— Elle passa comme un météore; mais en passant elle laissa des traces brûlantes de sa polémique; trois paradoxes de plus dans la presse, cinquante mille francs de moins dans mon portefeuille.

— Et le grand homme au gros ventre? demanda l'un des frères.

— Il faillit devenir député. L'industrie et la littérature ne m'ayant pas réussi, je me lançai dans les spéculations. Dans cette carrière périlleuse, on ne peut espérer le succès que par le secours de l'audace. A moi et à mon associé...

— Ah! tu avais un associé?

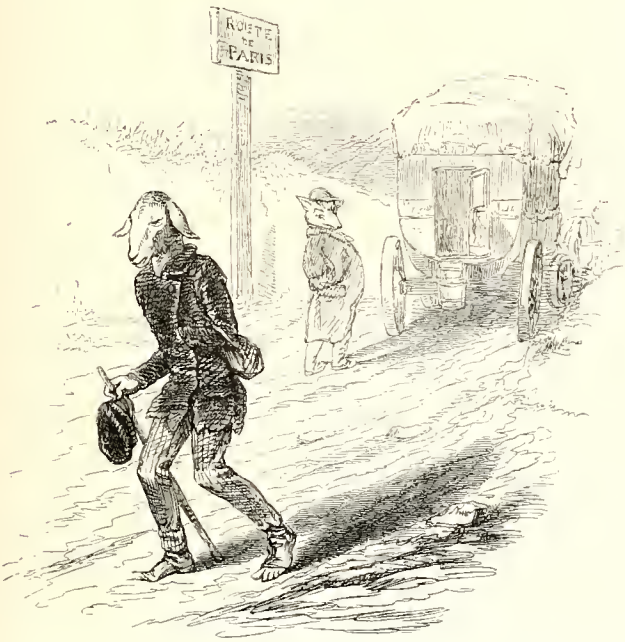
— On a toujours un associé... A nous deux, esprits hardis, il fallait, dis-je, quelque chose de neuf, d'imprévu, d'osé. Nous spéculâmes sur les huîtres. L'accaparement détermina la hausse; on faillit se révolter à la rue Montorgueil, où mille garçons de restaurants demandaient les cloyères qui n'arrivaient pas. Paris resta huit jours sans huîtres: la consternation était à son comble; mais quand nous nous décidâmes à ouvrir nos parcs, les bivalves étaient morts. Mon capital s'en était allé en coquilles; j'eus pour ma part un dividende de cent mille écailles. Les cèdres de l'Atlas mangèrent ce qui me restait. Quelque temps je battis le pavé de Paris; mais c'est un

pavé qu'on ne saurait battre longtemps quand on n'a rien dans la poche. C'est alors que, secouant toute mauvaise honte, je suis parti pour cet honnête département de l'Indre où vous avez vécu loin des orages et des passions. Et vous, mes frères, vous m'avez accueilli comme l'enfant prodigue, et vous avez eu même l'attention de supprimer le veau que je n'aime pas pour le remplacer par le gibier que j'aime beaucoup.

— Maintenant que tu as glané l'expérience, resteras-tu parmi nous qui avons moissonné le bonheur ?

— Oui, mes frères ; car j'ai ramassé dans vos gerbes un épi que la sagesse humaine a mûri. Cet épi est un proverbe et ce proverbe, le voici :

QUI VA CHERCHER DE LA LAINE REVIENT TONDU. »



Belle fille et méchante robe trouvent toujours
qui les accroche.

BELLE FILLE ET MÉCHANTE ROBE

TROUVENT TOUJOURS QUI LES ACCROCHE

Dicton trivial où le verbe *accrocher* se prend au propre, dans un cas, et au figuré, dans l'autre cas ; ce qui déroge un peu à la règle grammaticale ; je dois le remarquer en passant.

Au reste, malgré le double sens du verbe, ce dicton est assez clair pour n'avoir pas besoin d'être expliqué; et si quelqu'un désire des éclarcissements à ce sujet, il n'a qu'à regarder le joli dessin de Grandville où il verra ce qui *accroche* les méchantes robes et ce qui *accroche* les belles filles.

Il est tout naturel que l'ingénieux artiste, si bien doué de l'esprit d'observation, ait choisi un galant militaire, plutôt qu'un galant bourgeois, comme type des *accrocheurs* des belles filles, puisque les belles filles sont généralement attirées vers les braves et qu'elles se plaisent presque toutes à répéter tout bas ce vœu que l'une d'elles ne craignait pas d'exprimer tout haut: « Un bel officier ou la mort ! »

Mais on me demandera peut-être si le penchant décidé qu'elles ont pour eux ne viendrait pas de ce qu'ils sont plus entreprenants et plus hardis et savent leur épargner l'embarras du refus trop pénible pour leur tendre cœur. Je répondrai simplement que ce sexe aimable est comme *le paradis qui souffre violence et que les violents emportent*, suivant le texte de l'évangile : *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud*. (Matth., XI. 12.)

Je ne veux point m'égarer dans un dédale de conjectures plus ou moins impertinentes, auxquelles cette question tant controversée a toujours donné lieu. Les raisons du fait sont douteuses et le fait est certain, tenons-nous-en donc au fait. Il prouve évidemment l'entente cordiale des belles filles et des beaux militaires et il donne à ceux-ci le droit de dire à celles-là les paroles du cocher de fiacre à certaines dames, dans le *Moulin de Javelle:* « Vous autres et nous autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres. »

QUI VEUT ÈTRE RICHE EN UN AN

AU BOUT DE SIX MOIS EST PENDU

Plusieurs jeunes gens buvaient du thé, mangeaient des sandwich et fumaient dans un salon élégant de la Chaussée-d'Antin. Au laisser aller de leurs discours, à la désinvolture de leurs poses, à l'animation de leur visage, il était aisé de comprendre qu'ils venaient de dîner longtemps et bien. Quelques-uns d'entre eux effleuraient à peine leur majorité ; de blondes moustaches ombrageaient mollement leur lèvres, et sur l'ivoire poli de leur front nulle peine n'avait encore laissé trace de son passage. D'autres étaient parvenus à cet âge où la force égale le désir ; deux ou

trois, les moins jeunes de tous, passaient leur main distraite dans les flots d'une chevelure où les soucis et le travail commençaient à semer leurs fils d'argent. Ceux-ci regardaient avec un sourire grave et rêveur fuir les spirales bleues des panatelas embrasés; ils savaient que les belles années de la jeunesse passent comme la fumée.

Le vent sifflait avec force dans la rue, la pluie fouettait les volets clos, un feu clair petillait dans la cheminée; l'heure, le lieu, le temps, tout était propice aux causeries intimes.

« Ma foi! vive la joie! s'écria un jeune homme nonchalamment couché sur une ottomane. Le matin je broche des vaudevilles avec les plumes du ministère, le soir je griffonne des feuilletons sur le papier du ministère, et le trente du mois j'émarge cinq cents livres au trésor public en qualité de chef de bureau: c'est doux et facile!

— Parbleu! mes chers, reprit un autre, blotti au fond d'une ganache, on a calomnié l'existence. Parole d'honneur, elle est bonne personne. J'ai un entresol, dix mille livres de pension, trois mille écus de crédit et un cœur presque neuf; si tout cela ne fait pas le bonheur, le bonheur est un malotru.

— Et toi, que fais-tu? reprit un buveur de thé en s'adressant à un gros garçon rose et joufflu qui avalait méthodiquement des verres de punch.

— Moi? J'attends.

— Quoi?

— Une sinécure que m'a promise un mien cousin, député ministériel.

— Tu l'attends, et moi je l'ai, continua un petit monsieur blond qui portait un œillet blanc à sa boutonnière; depuis hier j'inspecte les prisons au nom du gouvernement.

Mille propos suivaient ceux-ci; mais, à tous ces discours inspirés par la joie ou l'espérance, un pâle jeune homme, étendu sur une pile de coussins, ne répondait que par les mouvements dédaigneux de sa bouche armée du bout ambré d'une pipe turque. Au plus fort de ses aspirations et de son dédain, il fut brusquement apostrophé par l'un de ses camarades.

« Eh! beau ténébreux! s'écria-t-il, depuis quand as-tu pris l'habitude de ce silence qui ferait honneur à l'obélisque? Es-tu désillusionné, toi aussi? C'est bien usé, mon cher.

— Et pourquoi voulez-vous que je parle? répondit l'homme à la pipe. Est-il bien nécessaire que je verse un contingent de billevesées au fleuves de sornettes qui s'épanche de vos lèvres depuis deux heures? Vous rayonnez de contentement, tant mieux; votre bonheur à tous a un bonnet de coton sur les oreilles et des socques aux pieds; gardez-le. L'un a mille écus de revenu, l'autre six mille francs; Achille a une place, Gustave aussi. Paul de même; Joseph attend un héritage, Charles mange le sien; Henri va se marier. A ce prix-là il me serait très-facile d'être heureux; mais cette joie ne m'amuserait guère. J'ai une centaine de mille livres qui, bien placées sur première hypothèque, me rapporteraient quatre à cinq mille francs de rente. Fi donc! je veux faire fortune au galop.

— Bravo! s'écria l'un des fumeurs. Tu as une pose d'ange déchu qui ferait envie à M. Bocage.

— Arrière votre bonheur! il sent l'épicerie. Je jouerai ma fortune sur un coup de dé.»

Un grand personnage silencieux, à l'œil noir et au teint bronzé, que l'un des convives avait conduit au festin, quitta la place où il fumait philosophiquement une chi-

bouque, et, s'approchant du discoureur, lui toucha légèrement l'épaule: « J'ai votre affaire, lui dit-il tout bas. Voulez-vous me confier vos cent mille francs? Dans un an vous aurez un million, ou vous n'aurez rien.»

Léopold de Brus, c'était le nom de notre jeune ambitieux, suivit l'étranger dans un coin du salon; et tous les deux, assis sur un divan, causèrent un quart d'heure avec animation. Au bout de ce temps l'étranger serra la main de Léopold et sortit.

Léopold chercha du regard dans le salon. et voyant seul, au coin du feu, un jeune homme dont le front commençait à se dépouiller, il alla se placer à son côté.

« Vous êtes, mon cher Étienne, lui dit-il, un garçon sensé ; donnez-moi un bon conseil.

— Volontiers; cela se donne toujours, et ne s'accepte jamais.

— L'individu avec qui vous m'avez vu causer est un fameux navigateur; c'est une espèce de capitaine Ross; s'il y avait un passage du nord-ouest, il l'aurait découvert. Or le Vasco de Gama français a conçu un projet auquel il m'a offert de m'associer.

— Pour rien?

— Pour cent mille francs dont il a besoin.

— Voyons le projet.»

Léopold se pencha et parla tout bas à l'oreille d'Étienne.

Étienne fronça le sourcil.

« C'est illégal », dit-il.

Léopold haussa les épaules.

« Et c'est dangereux, reprit-il.

— Qui ne risque rien n'a rien! répondit Léopold.

— J'en étais sûr! Vous m'avez demandé un conseil;

donc vous étiez décidé. Permettez-moi seulement une question.

— Faites.

— Avez-vous lu *Don Quichotte ?*

— Oui, sans doute.

— Alors souvenez-vous d'un proverbe qui, s'il n'y est pas, devrait y être : *Qui veut être riche en un an, au bout de six mois est pendu.*

— Bah ! on a supprimé le gibet !» s'écria Léopold en riant.

A quelque temps de là, un touriste qui parcourait les provinces basques rencontra sur le quai de Santander Léopold de Brus en habit de matelot.

« Eh ! mon cher ! s'écria le Parisien, que faites-vous dans cette équipage ?

— Je vais m'embarquer. Voyez-vous ce beau brick dont la vague caresse amoureusement les flancs noirs, il va m'emporter avec lui vers les côtes de la Sénégambie et du Congo ; peut-être même pousserai-je jusqu'au royaume de Zanguebar.

— Les lauriers du capitains Marryat vous empêchaient donc de dormir ?

— Point ; mais j'ai fort envie de faire le commerce de la poudre d'or et des dents d'éléphants ; on le dit très-lucratif. Adieu ; on vient de tirer le canon, c'est le signal du départ, et *la Marquesa d'Amaëgui* n'attend plus que moi pour lever l'ancre.»

Léopold s'élança dans un canot que dirigeait un marin de haute taille, gagna le brick, et une heure après *la Marquesa d'Amaëgui* disparaissait à l'horizon.

« C'est étrange, disait le touriste en regardant la blanche voilure du navire fuir comme l'aile d'un oiseau,

il me semble avoir vu le capitaine du canot au dernier dîner où se trouvait Léopold, à Paris!»

Sept à huit mois après, les journaux français contenaient, sous la rubrique de Londres, la traduction d'une nouvelle extraite du *Times :*

Portsmouth, ce 20 juillet 1844.

La corvette de S. M. Britannique *le Basilic* est entrée hier dans notre port; le lieutenant Thompson de la marine royale, qui la commande, vient d'adresser à l'amirauté un rapport fort intéressant. Il résulte de ce document que la corvette, naviguant au sud des îles du Cap Vert, reconnut un brick qui faisait route à l'ouest. Le brick, loin de répondre aux signaux de la corvette, changea de route et mit le cap au nord. Le lieutenant Thompson donna l'ordre d'appuyer le pavillon anglais d'un coup de canon et de poursuivre à toute voile le navire suspect qui cherchait à l'éviter; la chasse dura quatre à cinq heures. Le brick était bon voilier; mais *le Basilic*, étant d'une marche supérieure, atteignit enfin le fugitif et le menaça de le couler s'il n'amenait pas. Le brick, virant de bord, hissa pavillon espagnol et ouvrit le feu. Le combat fut vif, et durant une demi-heure il eût été impossible de prévoir, au milieu des nuages de fumées qui flottaient sur l'eau, auquel des deux navires resterait la victoire; mais une bordée du *Basilic* ayant abattu le grand mât du brick, force fut à celui-ci de se rendre. On reconnut alors qu'on avait eu affaire à *la Marquesa d'Amaëgui*, du port de Santander; trois cent quatre-vingt-dix nègres étaient au fond de la cale; le pont était couvert de morts et de mourants. Parmi les premiers on a relevé le cadavre d'un Français qui avait eu la tête brisée par un biscayen. On a trouvé dans sa ceinture un portefeuille sur lequel on lisait le nom de Léopold de Brus....

Le journal tomba des mains d'Étienne qui le lisait.

« Pauvre Léopold ! s'écria-t-il. Je le lui avais bien prédit ; quand on veut faire fortune en un an, au bout de six mois on est pendu !

— Où diable voyez-vous qu'il ait été pendu, mauvais prophète ? reprit l'un des auditeurs.

— C'est vrai ; il n'a pas été pendu, mais il a été tué. »

Les absents ont tort.

LES ABSENTS

ONT TORT

On les oublie, ou, si l'on s'occupe d'eux, ce n'est le plus souvent qu'à leur désavantage. Suivez les dans toutes

les phases de leur existence ; vous les trouverez presque toujours sous le coup de quelque ridicule ou de quelque malheur. Il semble que la quinteuse Fortune les prenne pour jouets et les expose à toutes les mauvaises chances.

Il y a une série de proverbes faits pour signaler leurs désappointements. Il y est dit que *les convives les attendent les pieds sous la table et ne leur laissent que des os*, plaisanterie cruelle ou du moins de fort dure digestion ; que les accapareurs d'héritages les traitent encore plus mal, en les faisant rayer des testaments, *absens hæres non erit ;* que leurs amis finissent pas perdre leur souvenir, *loin des yeux et loin du cœur ;* que leurs femmes, moins fidèles encore que les amis, agissent à leur égard comme s'ils ne devaient pas revenir et se consolent avec d'autres.

De toutes les mésaventures auxquelles ils sont sujets cette dernière est assurément la plus ordinaire, elle ne cesse de se reproduire dans la société sous des formes aussi variées que nombreuses. Demandez, regardez, écoutez : vous connaîtrez facilement ces faits scandaleux qui défrayent tant de conversations. Pour nous qui voulons être circonspect et ne pas courir le risque d'être accusé par bien des gens de faire des personnalités, nous nous en tiendrons au fait que le dessin de Grandville a mis sous nos yeux d'une manière si frappante.

Ce dessin offre une belle qui se donne du bon temps avec un galant, tandis que son mari, immatriculé dans la milice urbaine, fait des patrouilles pour le maintien de l'ordre public. Avec quel plaisir elle abandonne sa blanche main aux baisers du godelureau ! mais l'un et l'autre, comme Roméo et Juliette, se sont attardés dans cet agréable tête-à-tête, et voilà que le mari vient tout à coup les surprendre au milieu de leurs tendres adieux. O douleur !

à cette vue il a peine à se tenir sur ses jambes dont l'une a déjà fléchi, et il tomberait s'il n'avait la main appuyée sur le bouton de la porte qu'il a ouverte. Le voyez-vous, la stupéfaction empreinte sur ses traits,

> Bouche béante, œil fixe et cheveux sur son front
> Dressés en double mèche, emblème de l'affront!

Ah! pauvre garde national passé si rapidement du rôle imaginaire de héros citoyen au rôle réel de Sganarelle bourgeois! mais qu'il en batte sa coulpe. C'est à lui qu'il doit s'en prendre, son tort est d'avoir négligé de mettre en pratique le précepte proverbial qui dit *qu'un mari doit se faire annoncer quand il rentre au logis.*

C'est ce que faisaient autrefois à Rome les maris qui se piquaient de savoir vivre, et Plutarque nous apprend dans la IXe de ses *Demandes des choses romaines,* qu'ils agissaient ainsi « quand ils retournaient d'un voyage lointain au pays ou seulement des champs à la ville, désirant donner par là assurance à leurs femmes restées à la maison qu'ils ne voulaient rien faire finement ni malicieusement envers elles, car arriver soudainement à l'improuveu est une manière d'aguet et de surprise dont ils ne voulaient pas être soupçonnés.»

Ce précepte, en venant des Romains jusqu'à nous, a bien changé sur la route. L'application qu'on en fait aujourd'hui ne s'accorde plus avec les honnêtes raisons données par Plutarque. Il s'emploie pour faire entendre à quel inconvénient s'expose le mari absent qui rentre au logis sans avoir pris la précaution indiquée.

Le vieux poëte Coquillard (*Droits nouveaux,* ch. VII. *De injuriis*) conseillait à ce benêt de mari de faire du bruit

en rentrant, de crier : *Quel est céans ?* de ne point se fâcher *s'il trouvait sa femme sur le fait*, et de se contenter de lui dire :

> Au moins deviez-vous l'huis serrer.
> S'il fust venu des autres gens !

La LXXIe des *Cent Nouvelles nouvelles* fait tenir le même langage par un époux débonnaire dans la même situation.

On attribue un trait tout à fait pareil à un grand seigneur du temps de la Régence. Ce personnage étant entré indiscrètement dans la chambre de sa femme, pendant qu'elle était *en conversation* criminelle, comme disent les Anglais par euphémisme, se retira en s'écriant : « Eh ! madame, que ne fermiez-vous la porte ? tout autre que moi aurait pu vous surprendre. »

A MARMITE QUI BOUT

MOUCHE NE S'ATTAQUE

Les états les plus florissants, les peuples les plus heureux sont encore exposés à tous les inconvénients des troubles civils ; le royaume d'Yvetot nous en offre un

mémorable exemple. C'est vers l'année 1700 que se passèrent les événements que nous allons raconter. Cette date ne se trouve dans aucune chronologie ; mais nous ne la croyons pas moins exacte pour cela.

Les petites causes ont toujours engendré de grands effets. Si Hélène n'avait pas eu les cheveux rouges, couleur de prédilection du beau Pâris, Troie n'aurait pas été saccagée ; si une pomme n'était pas tombée sur le nez de Newton pendant qu'il méditait sous un pommier, ce grand philosophe n'eût point résolu un des plus brillants problèmes de l'intelligence humaine. Nous pourrions poursuivre ces citations ; mais nous aimons mieux nous arrêter, dans l'intérêt du lecteur, qui doit brûler de connaître les événements qui se passèrent dans le royaume d'Yvetot et mirent la nation à deux doigts de sa perte.

La cause de tous les maux qui désolèrent pendant plus de quinze jours cette paisible contrée, fut une simple exclamation.

Un soir, maître Remy, un des plus riches fabricants de cidre d'Yvetot, vidait tranquillement, assis devant sa porte, quelques pots avec ses amis. Maître Remy était un fin connaisseur, un gourmet célèbre dont les opinions en matière de cidre faisaient loi à trois lieues à la ronde. Comme il déposait son verre sur la table en faisant claquer sa langue contre son palais d'un air de satisfaction joyeuse, maître Remy s'écria : « Par Notre Dame ! on voit bien que c'est du cidre d'Ingeville, le meilleur de tous ! »

En ce moment passait maître Jean, un des fermiers les plus opulents de Montreville, village qui de tout temps a disputé la pomme du cidre à son voisin Ingeville.

Maître Jean n'entendit pas sans un certain sentiment d'amertume l'exclamation de maître Remy; il était très-

chatouilleux sur le point d'honneur et il ne pouvait souffrir qu'on portât la moindre atteinte à la réputation de son village ; d'ailleurs, il vit dans ce propos une flèche lancée à son adresse, et il n'en fut que plus irrité.

Maître Jean, le cœur ulcéré, s'arrêta devant la porte du *Pot Éternel,* la principale auberge d'Yvetot. Plusieurs personnes réunies autour d'une vaste table se livraient au plaisir de boire, qui est l'occupation la plus importante des habitants de cet heureux pays. Dès que maître Jean parut, on s'empressa de lui faire place, mais lui refusa de s'asseoir.

«Qu'avez-vous donc, maître Jean, vous si gai d'ordinaire, que vous refusiez de boire un verre de cidre avec nous !

— Je n'ai pas soif, répondit maître Jean avec l'air du père de Rodrigue après le soufflet de don Gomès.

— Vous ne refuserez pas du moins de casser un morceau de cette excellente galette, préparée par la main inimitable de notre belle hôtesse.

— Je n'ai pas faim. »

Maître Jean n'a ni soif ni faim, se dirent tous les spectateurs consternés ; il doit s'être passé quelque chose de bien extraordinaire. Voyons. « Maître Jean, dirent-ils tous à la fois, quel grand malheur vous est donc arrivé ?

— La gelée a-t-elle brûlé les fleurs de vos pommiers ?

— Votre femme est-elle malade ?

— Quelque méchante fée a-t-elle fait tourner votre cidre de l'année dernière ? »

Maître Jean, pour toute réponse, enfonça son large chapeau de feutre sur sa tête grise et leur dit : « Vous êtes tous des lâches.

— Comment ! des lâches ? s'écrient les buveurs.

— Que buvez-vous maintenant ? reprit maître Jean.

— Du cidre de Montreville, nous n'en voulons jamais d'autre.

— Eh bien ! pendant que vous êtes là à vous goberger avec ce nectar, on vous insulte, on vous outrage dans la réputation de votre boisson favorite. Maître Remy et ses amis soutiennent que le cidre d'Ingeville est le meilleur de tous. Souffrirez-vous un pareil affront ?»

Les buveurs, déjà échauffés par des libations copieuses et entraînés par l'éloquence de maître Jean, répondirent qu'ils n'étaient pas d'humeur à tolérer de telles insolences, et qu'ils feraient bien voir à maître Remy et à ses amis que le cidre d'Ingeville n'était que de la petite bière à côté de celui de Montreville. Ils soutinrent en même temps qu'il fallait, tout de suite, se porter vers la demeure du blasphémateur et lui faire rétracter ses paroles. Maître Jean se mit à la tête de la bande.

Maître Remy sacrifiait au Bacchus d'Ingeville sans se douter de l'orage qui allait fondre sur sa tête, lorsque les partisans de Montreville se présentèrent devant lui, et le sommèrent de déclarer qu'il renonçait à l'hérésie qu'il avait soutenue.

Maître Remy refusa comme de raison ; ses amis l'imitèrent. La dispute s'envenima ; on en vint aux gros mots, puis aux menaces, puis aux coups. Maître Jean eut le nez en sang, et maître Remy laissa deux dents sur le terrain. La force armée essaya en vain de rétablir l'ordre. La ville tout entière prit part à la dispute, Yvetot fut partagé en deux camps ou plutôt en deux bouteilles : les uns tinrent pour Ingeville, les autres pour Montreville. Le royaume d'Yvetot fut en proie à toutes les horreurs de la guerre civile ; il ne lui manqua plus qu'un grand homme pour écrire l'histoire des factions qui le déchiraient.

Le roi, qui était alors Eustache, troisième du nom, voulut mettre un terme à ces dissensions ; il ceignit le bonnet de coton royal, convoqua les états-généraux, et déclara dans un édit que ni le cidre d'Ingeville, ni le cidre de Montreville ne méritaient la prééminence, qu'elle appartenait au cidre de Ronenville, et que tout le monde eût à se conformer, dans ses paroles, dans ses actes et dans sa boisson, à la teneur de cet édit.

Il se forma alors en Yvetot un troisième parti, dit des *politiques;* ceux-là tenaient pour le cidre en général et pour aucun cidre en particulier. Le roi, fort de l'appui de ce parti, crut avoir pour jamais assuré la tranquillité publique, et s'endormit comme un empereur qui n'a pas perdu sa journée.

Le roi Eustache III, auquel les mémoires contemporains accordent un sens politique assez étendu, se trompa cependant dans cette circonstance. En croyant satisfaire les partis, il les indisposa tous. Comme il arrive toujours en pareil cas, les factions oublièrent l'objet de leurs disputes; elles se réunirent pour demander la révocation de l'édit de Ronenville. Les Ingevillistes et les Montrevillistes entourèrent en armes le Louvre d'Yvetot. Eustache III fut chassé et déclaré incapable de régner, lui et ses descendants.

Le roi d'Yvetot se retira avec sa servante d'honneur, qui seule lui était restée fidèle, chez un seigneur du voisinage, le duc de Rochefort, qui lui promit d'armer ses valets et ses piqueurs pour le rétablir sur le trône de ses ancêtres.

Yvetot, privé de roi, chercha tout de suite les moyens de se gouverner. Les uns proposèrent d'établir une république sur le modèle de celle de Rome, avec deux consuls qui seraient maître Jean et maître Remy.

Les autres offrirent d'organiser le gouvernement d'après les lois de Salente, dont M. de Fénelon venait de tracer un modèle séduisant.

Les politiques voulaient qu'on maintînt la monarchie, mais en établissant un juste équilibre entre les pouvoirs, au moyen de deux chambres, l'une héréditaire, l'autre élective.

Pendant ce temps-là, le bruit des préparatifs faits par le duc de Rochefort était venu jusqu'à Yvetot. Les trois partis jurèrent de mourir en combattant l'ennemi commun. On réunit de grandes quantités d'armes et de munitions; chaque jour, les recrues s'exerçaient sur la place publique. Tous les cidres étaient devenus égaux devant la loi. Les femmes brodaient des écharpes pour les remettre aux vainqueurs; des orateurs enflammaient l'imagination du peuple en lui retraçant les grandes images de patrie et de liberté. Yvetot offrait un spectacle sublime; c'était une république de la Grèce qui ressuscitait en Basse-Normandie.

Le duc de Rochefort, grâce à son or, entretenait des intelligences dans la ville : il y a des âmes vénales partout, même à Yvetot. Ces espions représentaient au duc l'état de la ville, divisée par les partisans des trois systèmes de gouvernement ; ils lui peignaient l'anarchie des idées et des hommes ; ils l'engageaient à profiter de cet état de crise qui augmentait la faiblesse des rebelles. Les espions agirent tellement sur le duc qu'il crut le moment favorable pour opérer une restauration.

Ce n'était point l'avis d'Eustache III ; il avait trop d'expérience pour ne pas savoir que la colère rend redoutable l'homme le plus timide, et l'exemple récent de l'Angleterre lui montrait qu'un peuple n'est jamais plus

à craindre que lorsqu'il est en révolution, parce que les révolutions font toujours surgir des hommes de génie. Pourquoi Yvetot n'aurait-il pas aussi son Cromwell?

Le duc de Rochefort ne goûta que médiocrement ces raisons, il les fit rejeter par son conseil. L'armée, composée de vingt-quatre hommes, reçut ordre de se mettre en marche. Le duc partit pour en prendre le commandement; il montrait sur sa route les chaînes dont il comptait charger maître Remy et maître Jean, les deux fauteurs de la rébellion.

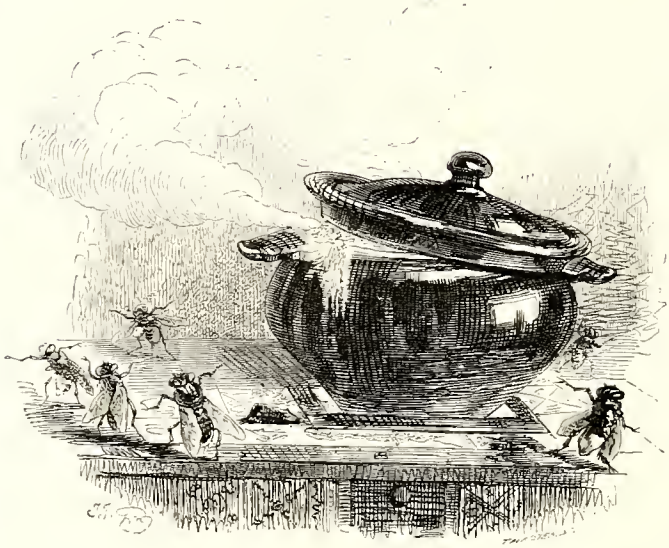
On sait assez ce qui advint de cette formidable expédition. L'armée de Rochefort fut battue à plate couture; lui-même, nouveau Xerxès, ne dut son salut qu'à la fuite.

Eustache III apprit cette nouvelle en roi, et en subit les conséquences en philosophe. « Je n'attends plus rien des hommes, dit-il, mais tout de la Providence, qui choisit pour auxiliaire le temps.»

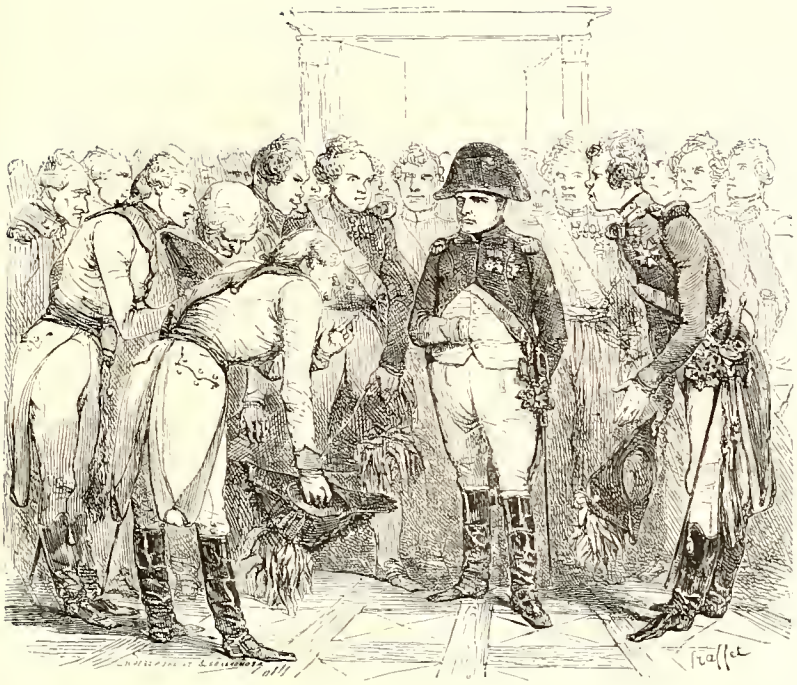
Le roi d'Yvetot ne se trompait pas. Les partis ne purent parvenir à s'entendre dans son ancien royaume; chaque jour on regrettait davantage la prospérité passée. Les politiques firent des ouvertures au roi, qui refusa d'accorder l'équilibre entre les pouvoirs, ne voulant pas, disait-il, changer l'antique constitution de l'État; ce refus rompit les négociations entamées. La situation désespérée des affaires força les politiques à les renouer. Ils renoncèrent au gouvernement constitutionnel, qui devait succéder un siècle et demi plus tard à la monarchie pure et simple, telle qu'on la comprenait en France et en Yvetot. Eustache III, appelé par les uns, toléré par les autres, secrètement désiré par tous, reprit la couronne de ses pères. Le jour de son intronisation, il but de tous les cidres de son royaume, donnant en cela un mémorable

exemple de tolérance et d'oubli. Avant de mourir, il fit appeler le dauphin : « Mon fils, lui dit-il, en politique, comme dans la vie ordinaire, l'homme sage est celui qui, lorsqu'il a affaire à un homme en colère ou à un peuple révolté, laisse passer le premier moment ; tout mon système est renfermé dans ces mots :

A MARMITE QUI BOUT MOUCHE NE S'ATTAQUE.



Un petit homme projette parfois une grande ombre.



UN PETIT HOMME

PROJETTE PARFOIS UNE GRANDE OMBRE

Un sage de l'antiquité disait à un homme qui avait peu de mérite et beaucoup de vanité : « Sache que l'ombre d'un corps, si étendue qu'elle soit, n'ajoute pas un atome au volume de ce corps. » Mot que le roi de Sparte, Archidamas II, rappelait à Philippe II, roi de Macédoine,

en lui écrivant pour lui reprocher de s'enorgueillir de son succès dans l'affaire de Mégalopolis : « Regarde ton ombre au soleil ; tu ne te trouveras pas plus grand qu'avant ta victoire. »

De là sans doute est venu le proverbe que nous adressons à ces petits individus qui, suivant l'expression populaire veulent *faire leur embarras* ou, en d'autres termes, affichent des prétentions excessives. Telle est sa signification la plus rationnelle, dont il a été quelquefois détourné mal à propos pour exprimer qu'un petit homme est capable de choses extraordinaires.

C'est dans ce dernier sens que Grandville l'a entendu et en a fait l'application à Napoléon, qui, comme on sait, était d'une taille médiocre, ainsi qu'Alexandre et César. Il a représenté le conquérant français projetant son ombre gigantesque sur les diverses parties du monde qu'il a soumises à sa domination par soixante batailles rangées, tandis que son aigle armée de la foudre plane au-dessus des Pyramides, du haut desquelles quarante siècles ont contemplé le fier conquérant. Cependant l'artiste en mettant sous nos yeux cette grande traînée de l'ombre impériale à travers des cadavres, a su y joindre une idée philosophique par le soin qu'il a pris de marquer aux pieds du vainqueur le point du départ, l'école de Brienne, et sur sa tête les rochers de Sainte Hélène, son éternel point d'arrêt.

Cette idée peut se traduire par ces vers inédits :

De ces jours de conquête ainsi la splendeur passe ;
Dieu du trône au cercueil a retréci l'espace ;
Dans la grandeur de l'homme éclate son néant.
Eh ! que nous reste-t-il de tant de renommée ?
La cendre de la grande armée
Et le passage d'un géant.

En effet, il ne nous reste pas autre chose de ce monde de conquêtes qui formait l'empire napoléonien.

L'Europe entière, soulevée contre son oppresseur, est parvenue à ressaisir tout ce qu'il lui avait enlevé. Elle l'a poussé dans ses derniers retranchements.

La France, deux fois envahie, a mieux aimé pactiser avec les armées alliées que de le défendre. Lui-même, malgré les prodiges de sa stratégie et le dévouement héroïque de ses soldats, a été forcé de se soumettre à la nécessité.

Captif des rois qui étaient naguère ses courtisans, il s'est vu traiter par eux sans miséricorde. Il a été déporté au milieu de l'océan Atlantique, dans une île escarpée, à une distance infinie des divers continents, et là, pendant six années de cruelles souffrances, il a expié, sous la garde d'indignes geôliers, les fautes énormes de son ambition et de son despotisme.

Alors les peuples dont il avait été abandonné se sont épris d'une vive pitié pour son immense infortune; ils se sont reproché d'avoir contribué à sa chute.

Il a été rendu plus auguste à leurs yeux par le sacre du malheur que par le sacre d'empereur et roi.

Il est devenu l'objet de leur culte.

Il a reçu les honneurs de l'apothéose. Tous les graves reproches que l'histoire est en droit de lui adresser sont étouffés sous les clameurs du fol enthousiasme que sa gloire militaire inspire à ses partisans. Son empire est proclamé comme le modèle des gouvernements; on n'y voit plus ni les actes arbitraires qui en remplirent le cours, ni les affreux désastres qui le terminèrent. Le bien que ce grand potentat voulait faire à la France efface tous les maux qu'il

lui a aits. Il est maintenant de par la légende le héros par excellence, le type idéal des grandeurs et des vertus humaines.

Et comme dit le poëte national :

« On parlera de sa gloire
« Sous le chaume bien longtemps. »

. . . . . .

MOINEAU EN MAIN

VAUT MIEUX QUE PIGEON QUI VOLE

Il y a quinze ans environ, deux jeunes amis, Paul B... et Léon D.... prenaient congé l'un de l'autre sur la rive gauche de la Seine, en jurant, comme il arrive toujours lorsqu'on se sépare, de se revoir aussi souvent que possible. L'un d'eux, Léon, s'écriait en étendant la main avec un geste prophétique vers la rive droite de la Seine :

— C'est là que ma vocation m'appelle; là seulement je puis espérer de réaliser mes plans. A moi le monde, la gloire, l'éclat, tous les triomphes et les prestiges de la renommée!

Celui qui parlait ainsi était poëte; l'exaltation de ses gestes et de son langage l'indiquait assez.

L'autre, Paul, était poëte aussi, mais d'un genre plus calme et plus modeste.

— Tu pars, disait-il à son ami d'une voix attendrie, tu quittes le quartier de nos études et de nos rêves ; puisses-tu ne le regretter jamais ! puisses-tu, dans la vie nouvelle où tu vas entrer, ne pas te reporter avec tristesse vers le temps où nous récitions ensemble des élégies, des sonnets et des ballades aux rossignols du Luxembourg !

— Pauvre esprit que tu es ! répondait l'autre, ne vois-tu pas que le pays où je vais entrer est celui de la fortune et de la célébrité? Végète et rampe, si telle est ta volonté ; mais du moins n'empêche pas les aiglons de prendre leur essor.

L'aiglon qui parlait de la sorte franchit le pont des Arts triomphalement, et laissa son ami regagner tristement le quartier Saint-Jacques, qu'il habitait. Paul se trouvait ainsi logé dans le voisinage des institutions, où il exerçait les fonctions de répétiteur et employait ses loisirs à composer des vers et des travaux d'érudition, mêlant par une sage division de son temps l'*utile* du professorat au *dulci* des belles-lettres et des muses.

Paul resta près d'une année sans avoir de nouvelles de Léon, qui était allé, suivant l'usage des étudiants émancipés, se loger sur les cimes de la Chaussée-d'Antin, le mont Parnasse des représentants des arts et de la littérature moderne.

Un jour, en jetant par hasard les yeux sur un journal de théâtre, Paul aperçut le nom de son ami Léon encadré avec le titre d'un drame nouveau dans une magnifique réclame qui promettait au jeune auteur la plus brillante réussite. Paul ne put retenir ses larmes en lisant cet article :

— Il est heureux, dit-il, et il m'a oublié ! Ne lui

ai-je pas répété sans cesse que ses succès me seraient toujours plus chers que les miens?

Cependant, la veille de la représentation du drame de son ami, Paul trouva chez lui deux stalles avec une lettre de Léon, qui s'excusait en quelques lignes d'avoir été si longtemps sans lui donner de ses nouvelles; mais les travaux qui l'accablaient, les soins, les fatigues inséparables d'un drame nouveau, avaient absorbé tous ses instants; enfin, il le reverrait le lendemain au foyer du théâtre, après la représentation.

Dans ce temps-là, tous les drames réussissaient, pourvu qu'ils eussent la couleur moyen-âge.

La pièce de Léon se passait en plein XIVe siècle, elle alla aux nues. Paul, tout classique qu'il était, avait applaudi les vers de son ami avec le fanatisme et l'exaltation d'un romantique.

Ivre de bonheur, il se rendit au foyer après la repré-

sentation et trouva Léon entouré de toutes sortes de barbes et de chevelures qui voulaient le porter en triomphe et l'appelaient Gœthe, Shakespeare, Corneille et Calderon.

— Tu soupes avec nous, dit le dramaturge au citoyen de la rive gauche.

Léon avait résolu de réunir tous ses amis à table. Le rendez-vous était à minuit; à huit heures du matin on entendait encore le bruit des toasts et les détonations du vin de Champagne.

Le souper coûta douze cents francs. Léon traita ainsi huit jours de suite tous ses admirateurs.

Paul le rencontra six mois après son succès; trois autres drames avaient pendant ce temps accaparé successivement l'enthousiasme du public.

— Combien t'a rapporté ta pièce? dit Paul à son ami.

— Environ quinze mille francs.

— Il se pourrait? Alors te voilà en fonds pour deux ou trois années au moins.

— Du tout; avant ma pièce, je devais vingt-cinq mille francs, et j'en dois trente maintenant. Mais n'importe, j'ai deux autres drames en répétition; puis j'ai plusieurs romans sous presse, des mémoires, des voyages... Et toi, mon pauvre Paul, toujours fidèle au quartier Latin, que fais-tu maintenant? où vas-tu de ce pas?

— Je me rends dans la rue des Postes, où je dois donner une répétition de grec, et je passerai ensuite au *Journal des Savants*, où j'espère publier un article... J'ai sous presse plusieurs traductions, deux histoires à l'usage des classes, un programme pour les bacheliers...

— Et combien as-tu gagné avec ta plume depuis notre séparation?

— Dix mille francs environ.

— Dix mille francs! s'écria Léon en éclatant de rire. Pauvre ami! à peine le quart de ce que je gagne dans une année. A présent que me voilà tout à fait lancé, je puis avec le produit de mes pièces, de mes livres et de mes articles, me considérer comme ayant un revenu de quarante mille francs... A propos, as-tu cinq francs sur toi? j'ai oublié ma bourse, et il faut absolument que je monte en voiture pour me trouver à la répétition.

Paul, heureux de rendre un si léger service à son poétique et brillant ami, s'empressa de lui remettre ce qu'il lui demandait.

Leur conversation avait lieu devant le jardin des Tuileries; Léon s'élança dans un cabriolet et lui cria :

— Sois tranquille, je te lancerai, je ferai ta fortune malgré toi... Ah! j'oubliais de te dire, je prends voiture le mois prochain; tu verras mes chevaux, mon attelage est magnifique... A bientôt!

Paul regagna son quartier, le cœur moins serré que lorsque Léon avait pris congé de lui pour la première fois et mis la Seine entre leur affection. Il était d'ailleurs sur le point de conclure un mariage avec une jeune fille qu'il aimait depuis longtemps, et qui, sans être riche, devait cependant lui apporter une petite dot plus que suffisante pour faire face aux dépenses d'un jeune ménage habitué d'avance à vivre d'érudition et d'amour.

Léon adressa à Paul des reproches mêlés de railleries lorsqu'il apprit qu'il était déterminé à se marier :

— T'enchaîner de la sorte, lui dit-il, toi qui pouvais aller si haut avec un peu plus de force et de confiance

en toi-même! J'aurais pu, si tu avais voulu, te faire conclure un mariage des plus brillants.

En dépit des observations de son ami, Paul se maria, et Léon continua à voyager dans les hautes régions de l'existence littéraire.

Il avait pris voiture comme il l'avait annoncé, et habitait un appartement somptueux, réunissant autour de lui toutes les apparences de la richesse et du luxe.

Mais si le proverbe *Ne vous fiez pas aux apparences* a mérité de s'appliquer à quelqu'un, assurément c'était bien à lui.

Le riche mobilier, la livrée, les chevaux de Léon, recouvraient un gouffre sans fond de papier timbré, de protêts, de saisies et de contraintes, que l'homme le plus intrépide n'eût pu entrevoir sans trembler. Chaque matin, la sonnette du poëte, ébranlée par une suite de créanciers, formait une symphonie peu mélodieuse qui se prolongeait souvent jusqu'à l'heure du dîner.

Pendant un certain temps, son imagination infatigable fit face à tous. Les pièces qui se succédaient, les volumes qui s'accumulaient, lui permettaient d'amoindrir les dettes les plus menaçantes.

Mais bientôt il fut, comme on dit, débordé de toutes parts.

Tous ses manuscrits étaient saisis à l'avance, ses plans de pièces, ses ébauches de volumes, ses moindres velléités poétiques, devenaient la proie des recors.

Alors il n'y tint plus, sa tête se troubla, et un jour qu'il lui avait fallu donner audience à tous ses créanciers qu'il avait essayé d'amadouer avec plusieurs volumes in-octavo de promesses, d'excuses et de protestations, il s'avoua vaincu, et, sortant précipitamment de son brillant

intérieur qui était devenu pour lui un véritable enfer, il résolut de n'y plus rentrer.

Il se dirigea machinalement vers ce docte quartier Saint-Jacques qu'il avait dédaigné et dont la vue lui causa une impression de calme et de bonheur après tant d'émotions dramatiques et financières.

Au bout d'une heure de marche, il se trouva dans la rue de l'Ouest, devant une maison de modeste apparence, mais blanche, coquette, annonçant le bien-être. En ouvrant la porte d'entrée, il aperçut un jardin émaillé de roses; les oiseaux chantaient autour des fenêtres, et les tilleuls du Luxembourg parfumaient le portique.

Cette maison était celle de Paul.

Léon n'avait pas même vu l'habitation de son ami depuis qu'il avait traversé la Seine.

Paul, sans lui faire un seul reproche, sans lui demander aucune explication, le promena dans tous les coins de sa maison, lui fit admirer le jardin, les fleurs, le salon, et le conduisit enfin dans un pavillon couvert de mousse, élégamment tapissé, et où l'on avait réuni tout ce qui peut faire le charme de l'intérieur : livres, tableaux, albums, vases chinois, précieuses futilités qui font partie du nécessaire pour les femmes et pour les poëtes.

— Quelle ravissante habitation! s'écriait Léon en examinant chaque détail. Que de goût et d'élégance! Pour qui donc as-tu fait meubler cette adorable cellule?...

— Pour toi, mon cher Léon, reprit Paul en lui serrant la main ; je savais bien, en voyant ton nouveau train de vie, que tu nous reviendrais tôt ou tard. Je t'ai fait préparer cette retraite; tu y resteras deux ans, trois ans s'il le faut, occupé à travailler pour satisfaire tes créanciers que

je me charge, moi, de recevoir; tu n'auras plus à redouter ici les importunités, les poursuites; tu vivras avec nous. Mais permets-moi seulement, à moi qui n'ai jamais été que le plus humble des passereaux, de rappeler au plus poétique et au plus inconstant des ramiers que :

MOINEAU EN MAIN VAUT MIEUX QUE PIGEON QUI VOLE.

Triste maison, que celle où la poule chante,
et où le coq se tait.

TRISTE MAISON

QUE CELLE

OÙ LE COQ SE TAIT ET OÙ LA POULE CHANTE

Variante d'un vieux proverbe qu'on trouve dans ces vers de Jean de Meung :

C'est chose qui moult me desplaist
Quand poule chante et coq se taist,

et qu'on applique, comme on sait, à un ménage où le

mari est le très-humble et très-obéissant serviteur de la femme.

Cette servitude domestique paraissait jadis si honteuse et si dégradante qu'on l'imputait à crime au bonhomme qui la subissait. La vindicte populaire, en certaines localités, se saisissait du malheureux et, pour le punir de n'avoir pas su conserver sa dignité virile, le livrait aux risées publiques en le bafouant dans des ballades satiriques, quelquefois même en le promenant au milieu des rues, monté sur un âne, le visage tourné vers la croupe de l'animal dont il tenait la queue en guise de bride.

Un étendard formé d'un torchon barbouillé de suie précédait sa marche et se balançait devant ses yeux.

Deux acolytes soutenaient le patient avec des fourches appliquées sous ses aisselles afin de l'empêcher de s'incliner sur sa monture; d'autres l'encensaient avec des sabots remplis de crottes de baudet.

Quelques-uns prenaient soin de le faire boire de temps en temps, après quoi on lui essuyait la bouche et la figure avec le torchon. Pendant la durée de la promenade, le cortége ne cessait de pousser des huées accompagnées d'un bruit étrange de pelles, de casseroles, de chaudrons, de fifres et de cornets à bouquin.

Ces pénalités aussi cruelles que ridicules étaient autorisées par les *coutumes*, et, malgré la législation moderne, elles n'ont pas été entièrement abolies dans notre siècle. Millin, dans son *Voyage dans les départements du midi*, etc., 1807, en rapporte un exemple, et le *Journal des Débats* du lundi 3 septembre 1842 en cite un second concernant tous deux des maris qui s'étaient laissé battre par leurs femmes.

Molière a consigné une autre variante du proverbe

dans le vers suivant des *Femmes savantes*, acte V, scène III :

La poule ne doit point chanter devant le coq.

Quelques glossateurs ont prétendu que cette variante signifie qu'une femme qui se trouve avec son mari dans une société ne doit pas prendre la parole avant que celui-ci ait parlé, car le mot *devant*, suivant eux, est ici une préposition de temps qui remplace *avant*, comme dans la phrase de Bossuet : « Les anciens historiens qui mettent l'origine de Carthage *devant* la prise de Troie, etc. »

Mais il est certain que leur érudition grammaticale les a fourvoyés.

Le véritable sens est qu'une femme doit se taire, ne pas décider, en présence de son mari, et attendre qu'il *lui donne langue*, comme on disait autrefois.

Un usage de l'ancienne civilité obligeait les femmes à demander aux maris la permission de parler, quand elles avaient quelque chose à dire devant des étrangers.

La preuve en est dans plusieurs passages de nos vieux auteurs, notamment dans le suivant de Marguerite de Valois, reine de Navarre : « Parlamante, qui estoit femme d'Hircan, laquelle n'estoit jamais oisive et mélancolique, ayant demandé à son mari congé (permission) de parler, dist : etc. » (Préface de l'*Heptaméron*.)

On lit dans un recueil de proverbes persans traduits en latin : *quum gallina modo galli canit, mactanda est*, — *quand la poule chante comme le coq, il faut lui couper la gorge*, proverbe appliqué aux femmes qui veulent cultiver la poésie.

Ce même proverbe existe en France de temps immé-

morial chez les gens de la campagne, pour exprimer, au figuré, une menace peu sérieuse contre les femmes qui se mêlent de discourir et de décider à la manière des hommes, et, au propre, une observation d'histoire naturelle.

Cette observation est que la poule cherche quelquefois à imiter le chant du coq, et que cela lui arrive surtout lorsqu'elle est devenue trop grasse et ne peut plus pondre, c'est-à-dire dans un temps où elle n'est plus bonne qu'à mettre au pot.

Il y a une superstition sur la poule qui coqueline. On croit, en Normandie, qu'elle annonce la mort de son maître ou la sienne.

Les habitants de la vallée de la Garonne qui s'étend entre Langon et Marmande sont persuadés qu'elle présage une foule de malheurs.

« Une poule vient-elle à *chanter le beguey* (à coqueliner), disait M. G. B... dans un feuilleton de *la Quotidienne* du 15 août 1845, il n'y a pas un instant à perdre, il faut la porter au marché, la vendre et consacrer le prix obtenu à l'acquisition d'un cierge dont vous ferez hommage à la paroisse.

« Si vous n'avez pas trouvé d'acheteur pour cette bête réprouvée, vous aurez la ressource de la peser après l'avoir attachée dans un linge blanc, et vous verrez ensuite si elle demeure parfaitement tranquille.

« Je suppose que vous avez essayé tous ces moyens et qu'aucun ne vous a réussi : décidez-vous alors à tordre le cou au volatile. Il ne cesserait de faire des contorsions, des soubresauts, et entretiendrait au milieu de la population de votre basse-cour une inquiétude continuelle et des terreurs sans nom.

« Mais surtout que personne ne porte la dent sur la chair de la victime. »

Les Romains avaient aussi leur superstition sur le chant de la poule.

Ce chant présageait au mari que sa femme le tiendrait sous son autorité.

Donat, grammairien latin du IVe siècle, en a fait la remarque dans son commentaire sur Térence en expliquant le sens figuré de l'expression *gallina cecinit*, « la poule a chanté », que ce comique a employée, acte IV, scène IV du *Phormion*.

Il y a dans notre langue beaucoup d'autres proverbes ou locutions proverbiales dont on fait l'application à ce mari qu'on appelait autrefois *uxorieux*[1], c'est-à-dire complaisant et soumis aux volontés de son épouse. Je ne citerai que l'expression ÊTRE SOUS LA PANTOUFLE DE SA FEMME, parce qu'elle a une origine historique très-curieuse.

Voici cette origine telle qu'elle a été donnée par M. Chassan, savant auteur de la *Symbolique du droit :*

« Grégoire de Tours, dans la *Vie des Pères*, ch. XX, et Ducange au mot *calceamenta*, disent que le fiancé faisait présenter un soulier, ordinairement le sien, à sa future épouse. Il paraît même, d'après M. Ryscher, que c'était lui qui l'en chaussait. En se déchaussant, il s'exposait à marcher d'un pas moins ferme et se plaçait ainsi dans une condition inférieure vis-à-vis de sa fiancée ; en mettant

1. Ce mot, employé par nos vieux auteurs et digne d'être conservé parce qu'il sauverait une périphrase, est le même que le latin *uxorius* dont Horace s'est servi dans l'ode II du livre I, en parlant du Tibre débordé pour plaire à son épouse Ilie, *uxorius amnis*.

lui-même le soulier au pied de sa fiancée, il s'humiliait devant elle, et de là vient que, pour désigner un mari que sa femme gouverne, on dit encore aujourd'hui en France qu'*il est sous la pantoufle de sa femme.* De là aussi le mot de Grimm qui enseigne que la pantoufle est encore un symbole fort usité de la puissance qu'exerce la femme sur le mari. (*Poesie,* in Recht., § 10.) »

IL NE FAUT PAS BADINER

AVEC LE FEU

Elle était devant sa toilette; l'heure du bal masqué approchait; la mantille, les gazes, les rubans, étaient encore répandus sur les fauteuils, et n'attendaient qu'un ordre de la magicienne pour se rassembler et composer un costume à faire tourner toutes les têtes. — C'était un samedi gras.

Elle sonna.

— Rosalie!

— Madame?

— Mon mari est-il prêt?

— Madame, M. le comte n'est pas encore rentré du club.

Elle haussa les épaules; puis, après avoir dénoué ses cheveux qui tombèrent sur son cou en formant une magnifique cascade, elle reprit :

— Faites entrer le coiffeur.

— Madame, il n'est pas encore arrivé.

— Comment ? pas arrivé ! Le sot ! Le...

On sonna à la porte d'entrée.

— Ah ! c'est lui, sans doute.

Rosalie rentra.

— Eh bien, est-ce enfin ce maudit coiffeur ?

— Non, madame, c'est-à-dire si, madame... C'est bien lui, ou plutôt ce n'est pas lui. M. Leblond fait dire à madame qu'il ne pourra venir la coiffer ce soir, parce qu'il s'est foulé le poignet en tombant de son cabriolet. Mais il lui envoie à sa place son garçon.

— Un garçon pour me coiffer ! Mais c'est une indignité, une trahison. Ce bal sera, dit-on, magnifique, et je n'ai jamais eu plus envie d'être jolie... Neuf heures et demie passées !

Dans sa fureur, elle prit un mouchoir brodé qu'elle déchira à belles dents, et en jeta les lambeaux dans la cheminée; cette action, fort simple en elle-même, apaisa un peu ses nerfs. Elle déboucha deux ou trois flacons, respira les bouchons, et se tournant vers la femme de chambre :

— Faites entrer ce garçon.

Quand il fut introduit :

— D'où venez-vous ?

— De province, madame.

— Et vous venez pour me coiffer ?

— J'ai du moins cette ambition, madame.

— C'est en effet une très-grande ambition, ajouta-t-elle sans pouvoir réprimer un imperceptible sourire que lui causa l'expression emphatique du coiffeur ; votre nom, je vous prie ?

— Mon nom de famille, madame, était beaucoup trop vulgaire pour que je pusse le conserver ; j'ai pris celui de Télémaque Saint-Preux ; c'est sous ce nom-là que je suis connu dans la coiffure.

— Eh bien, voyons, monsieur... Télémaque Saint-Preux, coiffez-moi, reprit-elle en affectant un très-grand sérieux.

Il commença à prendre les nattes qui tombaient sur ses épaules; mais à peine eut-il essayé de les diviser, qu'elle poussa un cri :

— Ah ! malheureux ! vous allez m'arracher la tête ! Me tirer les cheveux de la sorte ! Peut-on se mêler de coiffer, quand on est aussi maladroit que vous l'êtes !

Il resta stupéfait ; elle jeta les yeux sur lui. Il y avait une grande distinction dans sa figure. Elle se repentit de sa vivacité.

— Le mieux, se dit-elle, est de prendre mon mal en patience.

Elle se plaça devant sa toilette d'un air tout à fait résigné.

— Je vais essayer, reprit-elle, de me coiffer moi-même, vous n'aurez qu'à me tenir les fleurs et les épingles.

Elle commença à natter ses cheveux, et dit en se retournant à demi vers le garçon coiffeur :

— Savez-vous bien, monsieur Saint-Preux, que vous ne paraissez pas fort habile dans votre état ?

— Hélas ! madame, ce n'est peut-être pas absolument ma faute.

— Comment cela ?

— J'ai toujours eu en moi un obstacle qui a nui à mes progrès.

— Et quel est cet obstacle ?

— Madame, c'est le sentiment.

— Le sentiment ! s'écria-t-elle en éclatant de rire ; qu'entendez-vous par là ?

— J'entends, madame, une émotion dont je ne suis pas le maître, lorsque j'aurais besoin de toute ma présence d'esprit ; car vous n'ignorez pas tout ce qu'il faut de sang-froid, quand on tient le fer à papillotes, pour ne pas brûler la personne que l'on coiffe, et souvent pour ne pas se brûler soi-même... Eh bien, moi, madame, alors ma main tremble, mon cœur bat, et il m'arrive ce qui m'est arrivé tout à l'heure avec vous ; on se fâche contre moi, et l'on me rend ainsi encore plus gauche que je ne le suis réellement. Cependant je sens que si j'avais le bonheur d'être compris...

— Vous êtes donc incompris ? ajouta-t-elle toujours avec le même sérieux. Elle était décidée à s'amuser quelques instants du plaisant original que le hasard lui avait amené. D'ailleurs, n'était-ce pas le carnaval ?

— Riez tant qu'il vous plaira, madame, de ma folie ; mais est-ce ma faute si mon cœur n'est pas ce que ma condition voudrait qu'il fût ? Puis-je m'empêcher d'éprouver des accès de tristesse quand je me trouve introduit, comme je le suis maintenant, dans un boudoir, et quand je me dis que rien de ce que je sens, de ce que j'aperçois ne m'appartient, que toutes mes impressions sont, pour ainsi dire, des vols ? En effet, quand même je sacrifierais

ma vie, je n'aurais pas le droit de révéler rien de ce que renferme mon âme. Et tenez, madame, tout à l'heure en vous regardant, en pensant à tout cela, il m'est venu dans l'esprit quelques vers qui exprimeraient peut-être mieux que tout ce que je pourrais vous dire ce qui se passe en moi.

— Comment! monsieur de Saint-Preux, vous faites des vers?

— Oui, madame, quelquefois je cherche des rimes, j'improvise, et c'est encore ce qui peut vous expliquer le peu de progrès que j'ai faits dans la coiffure.

— Voyons vos vers, récitez-les-moi ; je tiens beaucoup à connaître les idées que j'ai pu inspirer.

Il baissa la tête, parut se recueillir, et commença d'une voix expressive et tremblante :

Quand mon souffle égaré sur ces tresses profondes
Effleurait leurs anneaux sur l'ivoire étendus,
Quand de ces longs cheveux ma main pressait les ondes,
Quel trouble s'emparait de mes sens éperdus !

D'un front pur et divin j'admirais la merveille,
Et mes yeux se couvraient d'un nuage de pleurs ;
Et mon âme enviait le destin de l'abeille,
Libre de se jouer à la cime des fleurs.

Je rêvais... Pardonnez, ô beauté souveraine,
O vous qui de l'esclave avez troublé la paix ;
Je rêvais qu'une autre âme avait senti ma peine,
Et la plaignait du moins... mais, hélas! je rêvais.

Pendant qu'il récitait ces strophes, la figure de la comtesse avait changé d'expression ; de railleuse elle était deve-

nue tout à coup pensive ; elle garda le silence quelques instants, puis se fit répéter la dernière stance :

— Oh ! oui, certainement, reprit-elle d'un ton de douceur, vous rêviez. Pouvez-vous vous mettre de pareilles chimères dans l'esprit ? Vous êtes jeune, vous paraissez intelligent, vos vers annoncent de la sensibilité ; il faut vous défaire de ces idées extravagantes qui ne feront que troubler votre raison.

— Qu'entends-je, madame ? Quoi ! vous daigneriez me conseiller, me donner des avertissements, quand tout à l'heure vous ne songiez qu'à vous moquer de moi ? D'où vient ce changement ? Aurais-je eu le bonheur de vous toucher ?

— De me...

— De vous plaire, madame ? Je veux mettre le comble à mon extravagance en vous faisant ma confession tout entière ; mais s'il était vrai qu'un pareil aveu pût ne pas exciter votre colère...

— Qu'entendez-vous par là ? dit-elle en fronçant le sourcil et en jetant sur lui un regard où se peignaient à la fois la défiance et le dédain. Mais elle sentit aussitôt combien il serait ridicule, dans une pareille situation, de témoigner le moindre ressentiment.

— Non, je ne vous en veux pas, ajouta-t-elle d'un ton sardonique ; au contraire, monsieur Télémaque Saint-Preux, vous me plaisez infiniment ; car je n'ai jamais vu de coiffeur aussi divertissant que vous.

— Qu'entends-je, madame ! Est-ce ainsi que vous recevez l'aveu de mes sentiments les plus tendres ! Cependant, vous ne le nierez pas, j'ai eu le secret de vous émouvoir ; votre son de voix, votre maintien, tout annonçait...

— Comment n'avez-vous pas vu que je me moquais de vous ?

— Il se pourrait! Et moi, qui croyais... que du moins... un peu de pitié... Adieu, madame, adieu, je ne survivrai pas à une pareille déception; dans un instant, je n'existerai plus.

Sa figure était à la fois si belle et si désespérée lorsqu'il prononça ces derniers mots, que l'âme la plus froide n'eût pu s'empêcher de s'intéresser à lui. Il s'élança hors de la chambre, et par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtresse, la comtesse lui cria :

— Arrêtez, malheureux! Revenez, je vous l'ordonne. Je veux vous calmer, vous avouer que...

Mais il était déjà hors du salon, et, bien qu'il eût certainement entendu sa voix, il ne voulut pas se retourner.

Elle rentra dans sa chambre et se laissa tomber dans un fauteuil. Elle agita la sonnette. Rosalie parut :

— Courez après ce garçon qui vient de sortir, dites-lui qu'il remonte sur-le-champ, que j'ai un ordre à lui donner.

Rosalie sortit aussitôt, et lorsqu'elle reparut :

— Madame, le coiffeur était déjà dans la rue, il s'est élancé dans un cabriolet qui l'attendait, il a fouetté le cheval sans vouloir me répondre.

La comtesse fit un geste d'impatience et ordonna à Rosalie de se retirer; elle voulait être seule pour songer à ce qui venait de se passer. La porte de la chambre se rouvrit au même instant, le comte parut :

— Êtes-vous prête, ma chère? dit-il à sa femme, sans remarquer son agitation. D'abord, que je vous fasse mon compliment sur votre coiffure, elle est ravissante; Leblond s'est surpassé aujourd'hui.

Elle ne répondit rien, et sortit avec lui.

Au bal elle fut distraite, préoccupée; longtemps même elle refusa de danser : tous les hommes qui se présentaient lui semblaient maussades, ridicules, sans grâces et sans physionomie. Elle n'osait s'avouer à elle-même à qui elle pensait.

Enfin, vers deux heures, quelqu'un vint se placer devant elle pour l'engager à danser.

— Madame la comtesse voudra-t-elle bien accepter pour cavalier l'infortuné Télémaque Saint-Preux ?

Elle tressaillit et faillit laisser échapper un cri; elle avait reconnu le garçon coiffeur, qui n'avait rien changé à son costume.

— De grâce, madame, dit-il ne grondez pas trop ce pauvre Leblond. Je lui ai promis vingt-cinq louis, s'il voulait me laisser prendre sa place auprès de vous;

nous sommes en carnaval, me pardonnerez-vous?...

— Oui, monsieur, dit-elle d'un ton glacé, à condition que vous ne m'adresserez la parole de votre vie, si vous ne voulez que j'instruise mon mari de tout.

— Que dites-vous, madame? Mais songez-vous que si je ne dois plus vous parler, j'en mourrai?

— Vous ne mourrez pas, monsieur; mais s'il est vrai que vous éprouviez quelques regrets, vous vous souviendrez que, même en carnaval,

IL NE FAUT PAS BADINER AVEC LE FEU.

Pour de l'argent les chiens dansent.

POUR DE L'ARGENT

LES CHIENS DANSENT

Proverbe emprunté de l'industrie des bateleurs qui apprennent aux chiens à sauter et à gambader, suivant les règles du chassé et du croisé.

Ce proverbe généralisé signifie que l'argent est le mo-

bile et le but des pensées et des actions humaines; que tout le monde court avec ardeur après l'argent dans toutes les voies; que les gens mêmes qui ont beaucoup d'argent ne cessent de s'agiter et de faire des bassesses pour s'en procurer davantage.

C'est à cette dernière observation, reproduite avec une intention politique, qu'est consacré le dessin si original de Grandville, dans lequel de hauts fonctionnaires de plusieurs classes sont travestis en chiens et mènent une joyeuse danse devant le bureau des gratifications, où ils trouvent toujours une abondante curée, dont pourtant ils ne sont jamais pleinement satisfaits, par la double raison que le budget a des bornes et que leur avidité n'en a point.

On croirait vraiment les entendre aboyer ces paroles que Lamennais a prêtées à un personnage de son livre intitulé : *Amschaspands et Darvands :* « De l'or! de l'or! de l'or! je veux de l'or! Qu'on me donne de l'or! qu'on m'en donne toujours, toujours plus! J'en ai faim, j'en ai soif, et cette soif est inextinguible, et cette faim est irrassasiable. »

Au reste, la passion de l'argent ne rend pas seulement les hommes semblables aux chiens des saltimbanques, elle fait d'eux trop souvent de véritables monstres, et cette horrible métamorphose est attestée par un grand nombre de faits qui ont donné lieu à beaucoup d'autres proverbes plus sérieux que celui dont on vient de lire le commentaire.

Je ne citerai ici aucun de ces proverbes, mais je rappellerai une réflexion de J.-J. Rousseau qu'on peut prendre pour un résumé de la vérité qu'ils expriment tous. « Cherchez en tout pays et sur toute la terre, vous n'y trouverez pas un grand mal en morale et en politique où l'argent ne soit mêlé. »

C'EST QUAND L'ENFANT EST BAPTISÉ

QU'IL ARRIVE DES PARRAINS

Je suis perdu, ruiné! Quel événement funeste! Qui se serait attendu à un pareil coup du sort! O saint Janvier,

il ne me reste plus qu'à fermer mon théâtre si tu ne viens à mon aide!

Ainsi parlait il y a environ un siècle le vieux Geronimo Passavanti, directeur du fameux théâtre San-Carlino à Naples, situé alors comme aujourd'hui dans une cave, ce qui n'empêchait pas la foule de s'y porter.

Vous savez que toutes les extravagances, tous les ridicules qui se promènent pendant la journée dans la bonne ville de Naples, se retrouvent le soir à San-Carlino représentés avec un naturel parfait. L'acteur principal est cet immortel *Pulcinella*, que nous avons traduit en français par une marionnette en bois, qui n'a guère que des coups de bâton pour toute éloquence.

Le théâtre de San-Carlino, essentiellement satirique, a autant besoin de pièces nouvelles qu'un petit journal français a besoin de nouveaux articles; or ce qui causait le désespoir du pauvre directeur Geronimo Passavanti était précisément le manque absolu de pièces.

Il était brouillé, par des raisons que l'histoire ne nous dit pas, avec tous les auteurs qui alimentaient ordinairement son théâtre. La Société des auteurs dramatiques n'était cependant pas encore inventée de ce temps-là à Paris et encore moins à Naples, ce qui prouve bien que les intrigues, les brouilles, les discordes et les coalitions sont plus vieilles que toutes les sociétés du monde.

De désespoir, l'infortuné directeur s'arrachait donc les cheveux; il en était déjà à sa troisième poignée, quand sa femme, la vénérable Barbara, lui dit :

« D'où vient votre peine, cher époux? Ces maudits barbouilleurs de papier ont formé un complot contre vous; eh bien, ne sauriez-vous vous passer d'eux? Ce matin, en rangeant mes coiffes, j'ai trouvé dans le fond d'un tiroir

ce rouleau de papier, qui m'a tout l'air d'une pièce de théâtre; que ne la faites-vous représenter? Elle aura l'avantage de ne pas vous coûter un denier, et c'est peut-être saint Janvier qui vous l'envoie. »

Bien que Geronimo Passavanti eût reçu une certaine éducation, il faillit se laisser aller à quelque geste de pantomime napolitaine, très-inconvenant envers sa chère épouse, lorsqu'il eut jeté les yeux sur le manuscrit couvert de poussière et de toiles d'araignée qu'elle lui présentait.

On lisait sur la couverture en gros caractères : LE TRIOMPHE DES MASQUES. Il était aisé de s'apercevoir que cette pièce remontait au moins au temps de la *Comédie de l'art*, lorsque les comédies n'étaient autre chose que de simples canevas que les acteurs remplissaient à leur guise.

Cependant le désespoir est inventif de sa nature, et dès que Geronimo eut feuilleté pendant quelques instants le manuscrit du *Triomphe des Masques*, il se mit tout à coup à sourire à travers ses larmes et se dit : — Pourquoi pas?

Ce *pourquoi pas* voulait dire dans sa bouche : — Puisque je n'ai rien à jouer, pourquoi n'essayerais-je pas de représenter cette pièce que le hasard a remise entre mes mains? Quand elle sera un peu rajeunie, rajustée, époussetée surtout, elle vaudra peut-être bien ce que je joue tous les soirs.

Consolé par l'idée qui lui était venue, Geronimo mit sous son bras le manuscrit du *Triomphe des Masques*, et se rendit à un petit café situé sur la place du Marché, où se réunissaient habituellement les Quinaults et les Métastases du théâtre San-Carlino.

Le premier poëte auquel s'adressa le directeur était le fameux Burchiello, qui mangeait du macaroni du matin au soir et en était déjà à son cinq cent soixante-dix-neu-

vième ouvrage dramatique, bien qu'il fût âgé de quarante ans à peine.

« Je ne vous demande pas de me remettre une de vos pièces, lui dit Geronimo d'un ton d'humilité, puisque vous avez, dites-vous, juré entre vous par le Styx de ne plus travailler pour moi; mais permettez du moins que cette vieille farce, qui m'est par hasard tombée sous la main, paraisse sous votre nom. Ce ne sera pas violer votre promesse; vous sauverez ainsi un pauvre homme qui est sur le bord du précipice, et je pense que le Styx ne s'en offensera pas.

— Quelle proposition venez-vous me faire là? s'écria le poëte en agitant avec fureur sa main qui soutenait un chapelet magnifique de macaroni. Qui? moi, j'irais signer de mon nom une misérable rapsodie qu'il vous a plu de tirer de la poussière! Que diraient le mont Parnasse, Apollon, le cheval Pégase, le Permesse et les Neuf Muses en voyant s'avilir de la sorte le grand poëte Burchiello, l'auteur de... de... »

Il commençait à énumérer les titres de ses cinq cent soixante-dix-neuf pièces, ce qui eût beaucoup retardé le pauvre Geronimo Passavanti. Voyant qu'il n'y avait rien à espérer du côté de Burchiello, le directeur se tourna vers Pandolfo, Dottori, Binoccini, Cocodrillo et beaucoup d'autres poëtes qui se trouvaient réunis dans le café; mais chaque fois qu'il déroulait son manuscrit du *Triomphe des Masques*, tous lui riaient au nez et l'accablaient de railleries et de dédains.

Passavanti ne savait plus à quel saint vouer son théâtre. Sa peine était d'autant plus sensible que, dans ce temps-là, de même qu'aujourd'hui, l'usage voulait que l'on imprimât d'avance sur une affiche le nom de l'auteur d'une

pièce nouvelle. Le public se porte à la représentation suivant le degré d'estime qu'il accorde au nom du poëte. Contrairement aux coutumes de France, les chefs-d'œuvre dramatiques de Naples ne peuvent se permettre l'incognito.

« Eh bien, se dit en rentrant chez lui Geronimo, puisqu'ils ne veulent pas endosser la responsabilité de la pièce, c'est moi qui la signerai, et il ne sera pas dit qu'un théâtre périra faute d'un poëte de bonne volonté! »

Il fit aussitôt fabriquer une immense affiche sur laquelle on lisait : « Dans trois jours, l'excellente, l'incomparable, la sublime, la divine farce du *Triomphe des Masques*, par le directeur du théâtre San-Carlino, Geronimo Passavanti. »

Cette affiche fut suspendue, à l'aide d'une corde, au milieu des rues les plus fréquentées qui avoisinent la rue de Tolède, forme de publicité qui rappelle un peu, par parenthèse, celle de nos réverbères; mais, quand les poëtes que Geronimo avait implorés vainement virent son affiche se balancer au gré des zéphyrs, ils triomphèrent et s'applaudirent de la réussite de leur complot.

« Un directeur de spectacle, dirent-ils, en être réduit à se donner comme le père de vieilleries ensevelies depuis un siècle! Les habitués du théâtre ne peuvent manquer de s'éloigner tous de concert; c'en est fait de San-Carlino, et nous aurons bientôt à composer une tragi-comédie sur sa ruine. »

Geronimo, sans se laisser intimider par ces prédictions sinistres, avait distribué ses rôles aux acteurs; mais, comme ils lui demandaient tous à la fois ce qu'ils auraient à dire et à faire :

« Mes enfants, leur répondait-il, jouez vos rôles comme si vous les saviez par cœur; occupez-vous de rendre ce

que vous avez tous les jours sous les yeux, de copier les gestes et la démarche de ceux que vous voudrez imiter; une fois en scène, les paroles ne vous manqueront pas : nos aïeux et bisaïeux les Arlequin, les Pulcinella, les Pantalon, les Covielle et les Scaramouche ne jouaient jamais la comédie autrement, et ils n'en étaient pas plus mauvais pour cela; la preuve, c'est que nous vivons encore aujourd'hui sur leur réputation et sur leurs masques. »

A force de zèle et d'activité la pièce fut prête au bout de trois jours. Les poëtes de la conjuration prétendaient que personne ne se dérangerait pour assister à la première représentation du *Triomphe des Masques;* mais ils purent se convaincre que les poëtes ne sont pas toujours d'infaillibles oracles.

Chacun était curieux de voir une pièce que l'on disait avoir été composée par le directeur Geronimo Passavanti. L'affluence fut telle, qu'il ne fallait rien moins qu'une salle aussi solide que celle de San-Carlino pour ne pas s'écrouler sous le poids des spectateurs.

Dès les premières scènes, les poëtes qui occupaient toute une banquette du parterre furent fort étonnés de voir que les acteurs entraient, sortaient, parlaient absolument comme si leur rôle eût été tracé d'avance. Souvent même, les saillies naissaient avec tant d'à-propos, le dialogue se parsemait de lui-même de traits si comiques et si neufs, que la salle tout entière éclatait en applaudissements. La pièce avait trois actes; le premier venait de finir, et l'auteur prétendu, Geronimo Passavanti, rappelé plusieurs fois sur la scène, avait déjà gagné une courbature à force de révérences.

Les deux derniers actes confirmèrent le succès du premier. Jamais pièce plus singulière ni plus intéressante

n'avait été offerte au public de San-Carlino. On voulait porter le directeur en triomphe, mais il avait eu le soin de se blottir derrière la toile du fond afin de se dérober aux démonstrations de l'assemblée délirante.

Ce fut là que le trouvèrent les poëtes qui s'étaient empressés de franchir les banquettes pour se rendre sur le théâtre.

Burchiello prit le directeur à part et lui dit :

« Vous savez que c'est moi qui suis l'auteur de la pièce ; c'est un ancien canevas que j'avais remis autrefois à votre prédécesseur. Je n'ai pas voulu vous l'avouer pour ne pas me séparer de mes confrères, mais, à partir de demain, je vous autorise à mettre mon nom sur l'affiche.

— Point du tout, interrompit Pandolfo ; c'est mon nom qui doit être imprimé. N'ai-je pas reconnu plusieurs scènes qui ne peuvent appartenir qu'à mon répertoire ?

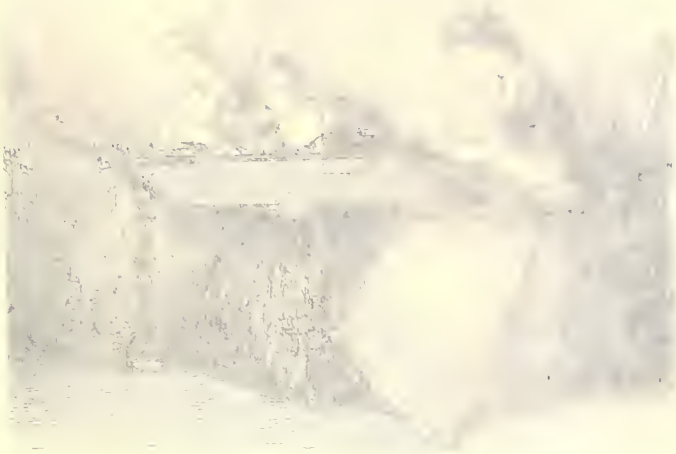
— Voilà qui est un peu fort, criait de son côté le poëte Dottori : oser dire que la pièce n'est pas de moi quand tous les lazzis de Pulcinella et les bons mots de Casacciello sont de mon invention !

— Messieurs, Messieurs, dit Geronimo, qui ne savait comment se débarrasser de cette nuée de poëtes criant tous à la fois, je vais vous mettre d'accord en vous déclarant que la pièce appartient à vous tous, et que si mes pauvres acteurs ont eu le bonheur de réussir, c'est qu'ils se sont souvenus des mots charmants et des excellents traits dont vous avez rempli les rôles que vous avez bien voulu leur écrire. Faisons donc la paix, et, pour conclure le traité, j'imprimerai demain sur mon affiche que la pièce nouvelle est non pas de moi, mais des très-illustres poëtes Burchiello, Pandolfo, Dottori et de tous ceux qui voudront bien se présenter, à condition toutefois que vous me per-

mettrez désormais d'intituler ainsi la pièce : *le Triomphe des Masques* ou

C'EST QUAND L'ENFANT EST BAPTISÉ
QU'IL ARRIVE DES PARRAINS.

Un peu d'aide fait grand bien.



UN PEU D'AIDE

FAIT GRAND BIEN

Un secours, quoique faible, est souvent fort utile.

Les Latins disaient dans le même sens : *Multæ manus onus levius reddunt; plusieurs mains rendent un fardeau plus léger.* Ce que les Anglais redisent en ces termes à peu près pareils : *Many hands make light work; plusieurs mains avancent l'ouvrage.*

Une réflexion qui se présente tout naturellement, c'est que l'ouvrage ne peut manquer d'être infiniment agréable

lorsque de jolies mains blanches y viennent aider, comme dans la scène si bien retracée par le crayon spirituel de Grandville.

Aussi voyez quelle satisfaction brille sur la figure épanouie du beau militaire enjambant la barre de la fenêtre, tandis que les deux belles le soutiennent par un bras, afin que l'escalade qu'il a entreprise pour les joindre se termine sans mauvais accident!

On remarquera sans doute que l'une d'elles ne remplit pas sa tâche avec autant de zèle que l'autre. Elle regarde en arrière comme si elle craignait que quelque indiscret épiât leur manége de ce côté. Cela donne à penser qu'elle n'est pas l'objet de la visite et qu'elle ne doit jouer qu'un rôle de complaisante. Elle aurait moins peur si elle agissait pour son propre compte; le qu'en dira-t-on n'arrête guère une belle lorsqu'elle suit le mouvement impérieux de son cœur; elle brave le bruit des langues, et la malignité des regards, et toutes les contrariétés; elle passerait à travers des charbons ardents afin d'arriver plus vite au but où son cœur la mène, car elle sait qu'elle y trouvera le prix qu'elle désire avant tout.

Mais la plus intrépide sent faiblir son courage devant une entreprise d'où elle ne peut attendre aucun profit, et la chose qu'elle redoute le plus c'est d'être surprise dans cette position si ridiculement compromettante qu'on désigne par l'expression populaire *tenir la chandelle*, c'est-à-dire favoriser les accointances d'une autre belle avec un galant courtois sans avoir part à la courtoisie.

RIEN N'EST BON

COMME LE FRUIT DÉFENDU

Le comte de G... a près de soixante ans, et sa femme n'en a pas vingt-cinq. Cette disproportion d'âge n'a nullement nui au bonheur du ménage, attendu que M. de G..., en considérant sa femme comme sa fille, lui épargne autant que possible les remontrances et les gronderies qui marchent trop souvent à la suite des vieux maris.

Cependant il est des cas où un époux même à cheveux blancs ne peut guère se dispenser d'adresser à sa femme quelques réprimandes. Comment souffrir, par exemple, qu'une femme jeune, riche, et qui n'a guère à s'occuper que de ses plaisirs, abandonne, par un pur caprice, des arts d'agrément qui doublent la beauté d'une jolie femme et rendent presque jolies celles qui n'ont qu'une figure médiocre?

« Vous savez, Juliette, disait un jour à sa femme le comte de G.... qu'en vous épousant j'ai reçu de vous la promesse que vous cultiveriez vos talents avec autant d'assiduité qu'autrefois. Vous avez une voix charmante, il est des morceaux que vous rendez mieux que des cantatrices de profession; pourquoi votre piano reste-t-il fermé quelquefois des mois entiers?

— Mon ami, j'ai depuis quelque temps la musique en horreur; la vue seule de mon piano m'agace horriblement les nerfs.

— Sacrifions donc la musique; mais la peinture, que vous a-t-elle fait? Je me souviens que dans votre pension vous faisiez des bouquets de roses presque aussi bien que Redouté, et si vos aquarelles eussent été signées Decamps ou Delacroix, je suis persuadé que Susse les eût couvertes d'or; cependant votre boîte à couleurs reste fermée et votre *king Charles* est couché toute la journée sur votre palette.

— Est-ce ma faute si tout ce que je fais en dessin ou en peinture me semble au-dessous du médiocre? Si vous voulez, mon ami, ne pas me désoler, ne me forcez pas à reprendre ces pinceaux auxquels je voudrais n'avoir jamais touché de ma vie.

— Je me souviens aussi que, dans les premiers temps de notre mariage vous paraissiez vous plaire à un exercice

qui ne peut, je crois, qu'être utile à votre santé : vous montiez à cheval, et tout le monde admirait votre grâce et votre dextérité ; à présent je suis obligé d'aller galoper seul au Bois, et j'ai la douleur de penser qu'il me faudra bientôt vendre Thecla, cette jument arabe que j'avais achetée pour vous et qui reste quelquefois huit jours sans sortir de son écurie.

— Que voulez-vous, l'équitation me déplaît comme tout le reste ; j'aime mieux demeurer oisive que de m'abandonner à des exercices qui ne sont plus des distractions pour moi. Exigez-vous donc que je chante, que je peigne ou que je monte à cheval avec une âme chargée d'ennuis et de tristesse?

— Non, sans doute, ma chère Juliette, reprit M. de G... en souriant, et mon vœu le plus cher aujourd'hui, comme au premier jour de notre union est qu'avant toutes choses vous ne subordonniez vos actions qu'à votre seule volonté. »

Peu de jours après cet entretien, la comtesse de G... se sentit atteinte de vapeurs, de frissons et de maux de nerfs qui lui donnèrent quelques inquiétudes sur sa santé. A peine avait-elle commencé à se plaindre, que le célèbre docteur L..., en qui le comte avait pleine confiance, était déjà à ses côtés et l'interrogeait avec anxiété sur le genre de malaise qu'elle éprouvait.

Quand elle eut achevé de dérouler aux yeux du docteur le chapitre de ses souffrances, celui-ci lui dit du ton grave d'un homme sérieusement inquiété :

« J'espère, Madame, que vous ne chantez jamais ; je remarque que vous devez avoir le larynx très-susceptible, et la musique vocale aurait pour vous des conséquences fâcheuses.

— J'ai chanté autrefois, mais depuis longtemps j'ai mis de côté les cavatines et les duos; mes instincts me disaient que je serais forcée tôt ou tard de renoncer au chant par raison de santé.

— Avez-vous également renoncé à la peinture?

— Entièrement.

— A merveille. La position courbée que cet art exige fatiguerait votre poitrine et augmenterait bientôt cette langueur mélancolique où vous êtes habituellement plongée. Vous ne faites jamais d'exercices de corps?

— Depuis une semaine je ne quitte pas cette causeuse.

— C'est Hippocrate lui-même qui vous a inspirée. Avec une complexion aussi frêle que la vôtre, vous devez vous interdire tout ce qui vous imposerait du mouvement, de la fatigue; ainsi, point de danse, point de valse, jamais d'équitation surtout. Suivez mes prescriptions à la lettre, et je puis vous garantir une prompte convalescence. »

Le comte de G... prit congé du médecin en lui assurant qu'il n'avait pas à redouter la moindre infraction à son ordonnance, attendu que, par une coïncidence heureuse, elle se trouvait entièrement d'accord avec les goûts de la malade.

Le lendemain de cette consultation, M. de G... fut obligé de quitter Paris pour quelques jours. Il revint plus tôt qu'on n'aurait cru, et, comme il traversait la cour de l'hôtel, il fut étonné d'entendre au premier étage une voix énergique et vibrante qui chantait la grande cavatine de *Norma : Casta diva.*

Le comte monta aussitôt dans le boudoir où se tenait habituellement la comtesse et fit semblant de ne point s'apercevoir que le piano était ouvert et que plusieurs morceaux étaient accumulés sur le pupitre.

« Est-ce que vous chantiez? dit-il d'un ton d'indifférence en s'adressant à sa femme.

— Point du tout. Je regardais cette musique, mais des yeux seulement, sans chanter.

— Songez à la défense du médecin.

— Je ne l'ai point oubliée, et si jamais je chantais à l'avenir, ce serait si bas, si bas, qu'à moins d'avoir l'oreille contre mon piano, personne ne pourrait m'entendre. »

M. de G... avait quelques affaires à terminer; il revenait de visiter une terre considérable qu'il avait dans la Brie, du moins tel fut le prétexte qu'il donna à sa femme pour s'absenter; mais, au lieu de sortir, il se retira dans son cabinet et prêta de nouveau l'oreille.

Au bout de quelques instants, l'air de *Casta diva* recommença de plus belle, puis le beau finale du premier acte : *Ah! se tu sei la vittima,* puis le duo entre Norma et Adalgisa. Après *Norma* vint *Parisina*, puis *Semiramide*, puis *Maria di Rohan;* tout le répertoire de Mlle Grisi y passa.

M. de G... sortit de son cabinet, enchanté de voir si bien réussir l'idée que lui avait suggérée son médecin.

Il descendit dans la cour et donna l'ordre de seller un cheval, ayant l'habitude de faire tous les jours une promenade d'une heure ou deux avant le dîner.

Il alla rejoindre la comtesse et feignit d'avoir employé à conférer avec son notaire et des hommes d'affaires les trois heures qu'il venait de passer dans son cabinet, applaudissant mentalement les sons de sa charmante voix.

« Vous sortez? lui dit-elle dès qu'elle le vit.

— Oui, ma chère Juliette; j'essaye aujourd'hui le cheval que m'a vendu sir John A... Je vais au Bois, mais avec ennui, avec tristesse; l'idée d'être seul à la promenade gâte d'avance tout le plaisir que je pourrais avoir.

— Si je vous accompagnais?

— Y pensez-vous? Et le médecin?

— Il n'en saura rien; il visite ses malades en ce moment, et nous ne le rencontrerons certainement pas au bois de Boulogne.

— Non! ce serait compromettre votre santé; je ne consentirai jamais...

— Vous voulez donc que je meure de tristesse et de dépit. Autant vaut, ce me semble, mourir en me divertissant; d'ailleurs le docteur m'a défendu de galoper, et je vous promets d'aller si doucement, si doucement, que je ne serai certainement pas plus fatiguée que si je restais dans mon fauteuil. »

M. de G... se laissa vaincre et fit seller la jument Thecla, que la comtesse montait ordinairement. A peine avait-elle fait quelques pas, que sa figure, depuis longtemps froide et attristée, rayonnait de plaisir. Son mari lui avait recommandé de n'aller qu'au petit pas; mais dès qu'elle fut dans l'avenue de Neuilly, elle se mit à galoper si bien que le comte avait peine à la suivre.

En rentrant, elle était animée, joyeuse; son front était couvert de ces teintes de la santé qu'un exercice salutaire ramène sur les visages les plus pâles.

« Que dirait le docteur s'il vous voyait dans cet état? dit M. de G... en rentrant.

— Il dirait, répondit-elle, que j'ai un peu enfreint son ordonnance; mais que nous importe! nous ne le verrons pas; ne partons-nous pas demain pour la campagne? »

On était alors au commencement du printemps, et le comte de G... avait l'habitude à cette époque-là d'aller s'établir dans un magnifique château qu'il possédait dans les environs de Compiègne.

Madame de G... parut plus heureuse encore que de coutume de quitter Paris; mais elle était installée au château depuis deux jours à peine, qu'elle avait déjà pris l'habitude de ne descendre de sa chambre que vers deux heures de l'après-midi. Chaque matin, le jardinier lui montait en cachette un bouquet de fleurs les plus belles et les plus variées; le comte ne tarda pas à découvrir que sa femme employait toutes ses matinées à peindre. Il rendit des actions de grâces au docteur.

La fête de M. de G... se trouvait être à la fin du mois de juillet. La veille de cet anniversaire il vit paraître devant lui Mme de G..., qui lui offrit d'un air embarrassé un magnifique album qu'elle venait d'achever. M. de G... se mit aussitôt à le parcourir, et quel fut son bonheur en remarquant qu'il était rempli de fleurs peintes avec un goût charmant!

« Vous allez me gronder, dit-elle; j'ai voulu remplir cet album malgré les ordres du médecin.

— Non, ma chère Juliette, s'écria M. de G... en l'embrassant au front, car vous saurez que cette prétendue défense de mon ami L... n'était qu'une ruse de sa part destinée à vous rendre à vos anciens passe-temps. Il a pensé que vous y reviendriez de vous-même du jour où on vous les interdirait. Pardonnez-moi de grâce en faveur de cette vérité, qui s'applique si bien aux goûts des jeunes femmes et souvent aussi, hélas! à la position des vieux maris :

RIEN N'EST BON COMME LE FRUIT DÉFENDU.

Il n'y a pas de sot métier.

IL N'Y A PAS

DE SOT MÉTIER

Il n'y a que de sottes gens, ajoute le proverbe qu'il eût été bon de citer avec cette addition ; car elle convient parfaitement à la manière dont il est mis en action, et elle présente, en outre, la réponse la plus naturelle que puisse faire le boueur qui se croit offensé dans l'exercice de ses fonctions publiques par le geste d'apitoiement du laquais en riche livrée pataugeant dans le gâchis à la suite de sa vieille maîtresse dont il porte le chien favori. Voyez comme le fier boueur se carre au milieu du margouillis,

les mains appuyées sur son balai et les yeux fixés avec une affectation dédaigneuse sur l'estafier à l'habit galonné, aux épaulettes dorées et au chapeau empanaché ! L'importance que chacun d'eux semble vouloir s'attribuer dans la comparaison tacite qu'il fait de sa position avec celle de l'autre est mise en relief avec tout ce qu'elle a de risible par le contraste de leurs prétentions et de leurs actes, et le proverbe si comiquement interprété ne peut paraître bon qu'autant qu'il est ironique.

Cependant cela ne saurait faire oublier que ce proverbe a un sens très-sérieux et très-raisonnable. C'est qu'aucun métier, si sot qu'on le suppose, ne doit être méprisé, attendu que tout métier a quelque utilité sociale, qui compense avantageusement ce qu'on peut y voir de vil.

Les Turcs disent à ce sujet : « Il n'y a pas de métiers ignobles, dès qu'ils peuvent servir à la société. Et d'ailleurs quel est l'homme à qui Dieu a envoyé un ange pour l'assurer qu'un accident ne le réduira pas à une extrême indigence, où il sera obligé, pour vivre, d'avoir recours à toute espèce de travail ? »

Un métier ne met pas seulement à l'abri du besoin ; il met encore à l'abri du vice. C'est pour cela que plusieurs philosophes ont pensé que les parents, quels que soient leur rang et leur fortune, devraient faire apprendre à leurs enfants une industrie manuelle, comme le recommandait l'école pharisienne des Juifs par cette maxime rapportée dans le Talmud : « Qui ne donne pas une profession à ses enfants les prépare à une mauvaise vie. »

Mahomet a recommandé aussi à tous les musulmans, même aux fils des rois, d'apprendre un métier et d'y travailler quelques heures, chaque jour.

LA OU SONT LES POUSSINS

LA POULE A LES YEUX

Il y avait, non pas autrefois, mais l'année dernière, à Grenade, deux orphelines très-belles et très-riches ; l'une

s'appelait Soledad, l'autre Miranda. Elles étaient sous la garde d'une tante qui les aimait comme ses propres enfants; de leur côté, les jeunes filles voyaient en elle une mère véritable. La famille demeurait dans une maison de noble apparence, vis-à-vis l'hôtel de *El Rey Boabdil,* situé rue du Saint-Sacrement.

Le hasard avait conduit à Grenade deux Français, jeunes et beaux comme tous ceux que la littérature fait voyager en Espagne. Ernest et Eugène habitaient l'hôtel de *El Rey Boabdil.* Tous les jours, à l'heure où le vent qui vient des Alpuxaras rafraîchit l'atmosphère, ils se mettaient à leur fenêtre; c'était aussi le moment que Miranda et Soledad choisissaient pour paraître à leur balcon. Passons du côté de la fenêtre pour entendre ce que disent les deux jeunes gens.

« Mon cher Ernest, tu as grand tort de soutenir la prééminence des femmes de Paris.

— Mais c'est toi, au contraire, qui prétends que le royaume des jolies femmes est borné au nord par le Café de Paris, et au sud par la rue Montmartre.

— Je n'ai jamais prétendu cela, reprit Eugène avec humeur.

— Je ne me suis jamais fait, ajouta Ernest avec une certaine vivacité, le champion exclusif de nos compatriotes.

— Les Espagnoles ont tant de lumière dans le regard! Examine plutôt Soledad.

— Et tant de finesse dans le pied! Regarde plutôt Miranda.

— Ah çà! qui t'a dit qu'elle s'appelait Miranda?

— Qui t'a appris qu'elle se nommait Soledad? »

Les deux jeunes gens rougirent légèrement, puis ils échangèrent un sourire.

« Avoue, Eugène, que tu es amoureux.

— Conviens, Ernest, que ton cœur est pris.

— Cela est vrai, j'adore Soledad.

— Je le confesse, je meurs d'amour pour Miranda. »

Plaçons-nous maintenant sous le balcon ; les deux jeunes filles jettent de temps en temps, en causant, un coup d'œil furtif vers la fenêtre.

« Sais-tu, Miranda, ce que j'ai rêvé cette nuit ?

— Et moi ?

— J'ai rêvé que j'étais à Paris.

— C'est justement ce que j'ai rêvé aussi.

— J'étais au bal, et je dansais avec un jeune homme qui ressemble...

— A qui ?

— A l'un de ces jeunes gens, reprit Soledad en hésitant, que nous apercevons là-bas à la fenêtre.

— J'étais aussi au bal, continua Miranda ; je dansais comme toi avec...

— Avec qui ?

— Avec un de ces voyageurs, répondit-elle avec autant d'hésitation que sa sœur, que nous voyons d'ici à la fenêtre.

— Si nous l'aimions toutes les deux ! s'écria Miranda incapable de se contenir. Quel est son nom ? »

Soledad tira un petit billet de son sein, et elle en montra la signature à Miranda, qui lut : Eugène.

Miranda montra à Soledad un poulet soigneusement plié, et signé : Ernest.

Se regarder, s'aimer, s'écrire, il est impossible de mieux faire l'amour à l'espagnole. Voilà, nous direz-vous aussi, une tante par trop tutrice ; elle laisse ses nièces recevoir des billets doux sous son nez ; l'amour se glisse au logis

sans qu'elle s'en aperçoive. Vous allez nous montrer quelque vieille femme au chef tremblant, au nez crochu, aux lunettes vertes, une duègne exhumée de Lesage, qui ne voit rien, n'entend rien, à demi aveugle, complétement sourde, aux trois quarts perclue. Eh bien, vous vous trompez. Tous ceux qui connaissent la señora Montès vous diront que son œil est brillant, son oreille fine, sa jambe solide ; on ajoutera qu'elle est fort bien élevée, fort instruite, fort spirituelle.

Du reste, si vous tenez à faire connaissance avec la señora Montès, elle passe la soirée chez le gouverneur. Entrez dans le salon, vous y verrez trôner la tante de nos héroïnes; on l'écoute, on fait cercle autour d'elle. Quel est l'objet de la conversation? l'éducation des jeunes filles. La señora Montès soutient qu'il ne faut pas s'effrayer de l'amour, que c'est un sentiment naturel plus ou moins éprouvé par tout le monde, qu'il est toujours victorieux quand on l'attaque en face, et que la meilleure manière d'en venir à bout est de paraître l'ignorer ; si de cette façon l'on ne réussit pas à l'éteindre, on parvient à le diriger ; et que peut-on souhaiter de plus ?

Quelques jours après les divers entretiens que nous venons de rapporter, Eugène entra dans la chambre d'Ernest.

« Salue en moi, lui dit-il, le plus fortuné des hommes.

— Reconnais en ma personne, répondit son ami, le plus heureux des mortels.

— Elle m'accorde un rendez-vous.

— Elle consent à m'entendre.

— Où?

— Dans les ruines, derrière l'Alhambra.

— A quelle heure?

— Après la bénédiction.

— Eh bien, partons, car moi aussi je suis attendu derrière les ruines de l'Alhambra, après la bénédiction. Les deux sœurs n'ont pas voulu se séparer : nous ferons partie carrée. »

On n'attend pas de nous la description d'un rendez-vous espagnol à l'Alhambra ; nous renvoyons le lecteur aux nombreux romans et aux non moins nombreuses nouvelles publiées sur l'Espagne. Qu'on se figure une nuit étoilée, des arbres agités par la brise, des soupirs, des serments, des mots entrecoupés, des baisers... Je me trompe, au moment où les deux couples allaient se sceller par un baiser, suivant l'usage antique et solennel, l'inviolable promesse d'un amour éternel, une vieille femme sortit tout à coup des ruines, et s'assit sans façon sur une pierre à côté des amoureux.

« C'est sans doute une manière de demander l'aumône », pensa Ernest, et il jeta quelques réaux dans le tablier de la vieille.

Celle-ci remercia, mais sans bouger de place.

« Elle ne part pas ! murmura Ernest ; allons ailleurs reprendre cet entretien. »

Ils se levèrent, la vieille en fit autant ; ils s'éloignèrent, mais elle les suivit en les accablant d'actions de grâces. Ce fut un déluge de « Dieu vous protége et vous accorde d'heureux jours ! » le tout accompagné de révérences à n'en plus finir. L'heure de rentrer étant arrivée, la vieille ne quitta les amoureux qu'aux portes de la ville.

« Maudits soient les mendiants et leur reconnaissance ! s'écrièrent les deux jeunes gens, quand

ils eurent quitté, bien malgré eux, leurs maîtresses ; cette femme nous a fait perdre le bénéfice de notre rendez-vous. »

Les amours vont vite en Espagne ; une fois l'habitude prise de se voir, on ne renonce pas facilement à ce plaisir. Miranda, Soledad, Ernest et Eugène multipliaient les rencontres préméditées ; la señora Montès paraissait ne se douter de rien ; aucun obstacle ne traversait le bonheur des amants, si ce n'est le hasard. Ordinairement le hasard se range du côté de l'amour ; il n'en fut rien cette fois : pas un rendez-vous qui ne fût troublé par la présence inattendue de quelque témoin importun. S'ils choisissaient une chapelle écartée, tout de suite une vieille dévote, la tête embéguinée, venait s'agenouiller à leur côté ; s'ils allaient à la campagne, une paysanne s'asseyait sur l'herbe à quelques pas d'eux et se mettait à tresser des espadrilles : pas moyen d'être seuls pendant cinq minutes.

Cependant toute la ville causait de la liaison des deux couples. « Voyez, disaient les Grenadines, à quoi sert l'esprit ? La señora Montès ne se doute pas seulement que ses nièces ont des amoureux ; elle ne l'apprendra que le jour où les Français les lui auront enlevées. »

A cette époque on donna à Grenade un bal masqué pour célébrer une victoire remportée sur les factieux ; la señora Montès avait promis à ses nièces de les conduire à cette fête. Je vous laisse à penser si Eugène et Ernest en furent instruits. On convint d'un signal de ralliement ; Soledad et Miranda mettront une rose rouge dans leurs cheveux ; Ernest et Eugène arboreront un brin de bruyère blanche à leur domino.

Les deux jeunes filles sont charmantes, la rose ressort

gracieusement au milieu de leurs cheveux noirs ; elles montent en voiture ; elles entrent dans la salle du bal ; je ne sais comment cela se fait, mais un flot de spectateurs les sépare de leur tante. N'avaient-elles pas compté là-dessus ? Ne mirent-elles pas un peu de bonne volonté dans cette séparation ? C'est à ceux qui connaissent mieux que nous le cœur des femmes qu'il appartient de décider.

Ernest et Eugène attendaient les roses rouges, adossés contre un pilier ; ils sentirent tous les deux au même instant une main qui froissait leur domino ; mais ils ne cherchèrent pas à deviner d'où venait cette pression. Que faisaient pendant ce temps-là les deux roses rouges ? Elles cherchaient la bruyère blanche. Mais pas la moindre bruyère qui fleurît à l'horizon. « Où sont donc nos deux chères roses ? se demandaient les deux bruyères. — Ernest, ne vois-tu rien venir ? — Eugène, aperçois-tu quelque chose ? »

Le bal touchait à sa fin ; les deux fleurs ne s'étaient pas rencontrées.

« Ce sont des infidèles, disait Soledad à sa sœur.

— Ce sont des coquettes, murmurait Eugène à Ernest.

La señora Montès avait rejoint ses deux nièces. « Malheureux coiffeur ! dit-elle quand elles furent en voiture, vos roses ne sont plus dans vos cheveux ; il les a si mal attachées qu'elles sont tombées, je parie, avant votre entrée au bal. »

Soledad et Miranda ne répondirent rien. — Pauvres amis ! pensèrent-elles, que vont-ils s'imaginer ?

En quittant leurs dominos, Eugène et Ernest s'aperçurent que la bruyère n'y était plus. « Que vont-elles

croire? se dirent-ils; attendons à demain pour nous excuser. »

Chaque jour cependant l'amour s'accroissait de toutes ces contrariétés; les amants avaient résolu de s'appartenir. Soledad et Miranda avaient l'imagination exaltée, Eugène et Ernest étaient jeunes et non moins ardents; que devait-il résulter de tout cela? un enlèvement.

L'ombre enveloppait Grenade, d'épais nuages couvraient le ciel; c'était une nuit propice aux entreprises amoureuses. A minuit, deux jeunes filles, enveloppées dans leur mante, arrivèrent en un lieu écarté où les attendaient les deux jeunes gens et une chaise de poste.

Elles allaient monter en voiture, lorsqu'une vieille femme les tira par la robe.

« La charité, mes nobles demoiselles, s'il vous plaît!

— La mendiante de l'Alhambra! s'écria Eugène avec emportement. Postillon, en avant! route de France! »

Les chevaux s'élancèrent; mais la vieille sauta dans la voiture avec une légèreté qui n'était pas de son âge. Les jeunes filles poussèrent un cri d'effroi.

« Cette femme ici! dit Ernest avec un geste de colère.

— N'est-ce point ma place? répondit la señora Montès en reprenant sa voix naturelle; ne suis-je pas la mère de ces deux enfants? Il est bien juste que je voyage avec mes gendres futurs; le mariage aura lieu à Paris, j'en suis charmée. »

Soledad et Miranda se jetèrent au cou de leur tante; Ernest et Eugène restaient interdits.

« Messieurs, reprit la tante, je vous connais et je vous

donne mes nièces avec plaisir; je ne vous ai pas perdus de vue un seul instant, sans que vous vous en doutiez. Je lisais vos lettres, elles m'instruisaient de tout. Je vous rends l'argent que vous avez donné à la vieille de l'Alhambra ; mes nièces, voici les roses que je vous ai adroitement enlevées; et vous, mes neveux, tâchez une autre fois de mieux veiller sur les bruyères, surtout quand elles doivent servir à vous faire reconnaître. Vous voyez que j'ai assez bien rempli mon rôle; on peut tromper une duègne, mais une mère jamais, car, vous le savez :

LA OU SONT LES POUSSINS LA POULE A LES YEUX

Mieux vaut tard que jamais.

MIEUX VAUT TARD

QUE JAMAIS

Proverbe littéralement traduit du latin *præstat sero quam nunquam.*

On en fait l'application tantôt sérieuse et tantôt ironique aux gens qui ne se décident à faire une bonne chose qu'après l'avoir longtemps différée.

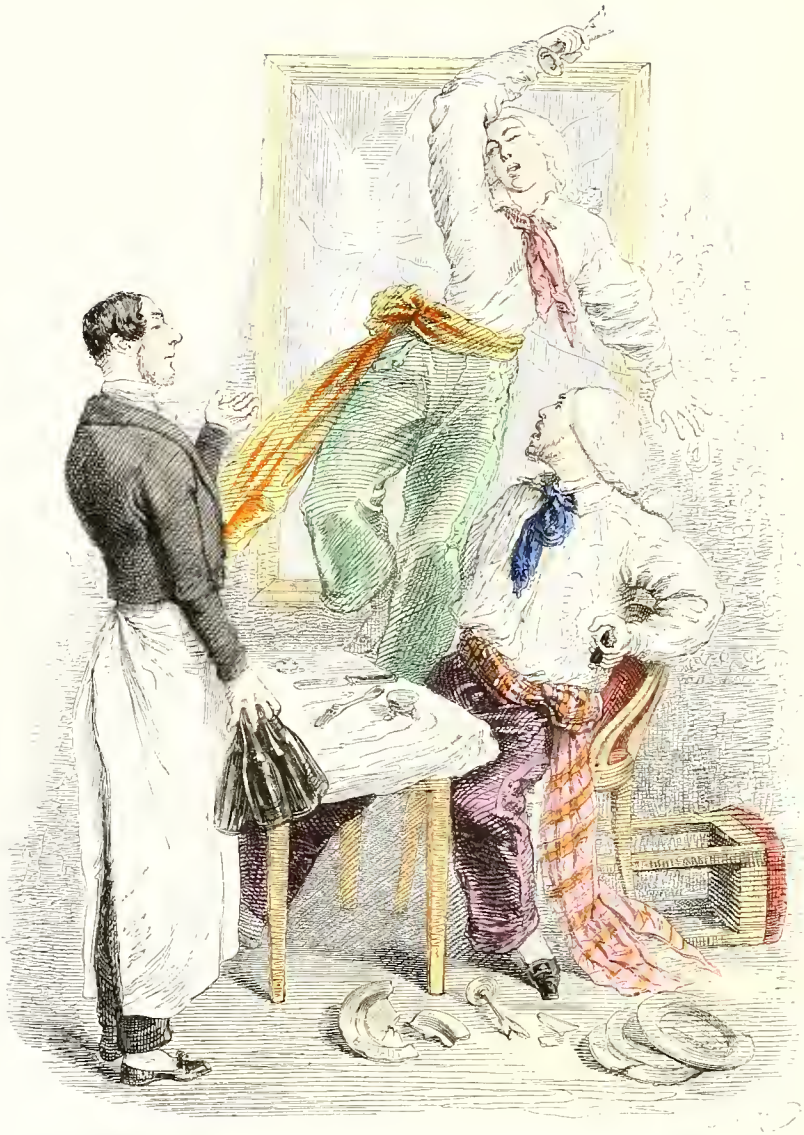
Il s'employait autrefois, le plus souvent, dans un sens religieux, pour signifier qu'une résipiscence tardive vaut mieux qu'une impénitence finale, et, en ce cas, il était or-

dinairement accompagné d'un autre proverbe qui s'y joignait comme une partie intégrante de la manière que voici : *Mieux vaut tard que jamais; mais qui bien fait tard est reprenable.* On pensait qu'en bonne justice morale il fallait plutôt signaler le démérite du retard que le mérite de l'amendement, afin de se mettre en garde contre les dangers de ce retard qui, lors même qu'il ne résulte que d'une tiédeur de la bonne volonté, est presque toujours l'occasion prochaine du mal.

Grandville, habitué à saisir dans les proverbes tout ce qui lui paraît susceptible de donner prise à la critique ou à l'ironie, sans tenir compte de leur partie morale, s'est amusé à traduire en ridicule la maxime *Mieux vaut tard que jamais,* en montrant à quels fâcheux inconvénients s'expose quelquefois celui qui la pratique. Son dessin représente fort plaisamment un retardataire aviné qui vient d'arriver, à une heure indue, auprès d'une femme impatientée de l'avoir attendu. A peine a-t-il franchi le seuil de la chambre, qu'il est appréhendé au corps ainsi qu'un criminel par cette femme dont le fougueux ressentiment éclate en invectives et en gourmades. Ardente à se venger du délai qu'il a mis à venir, elle n'en met aucun dans la correction qu'elle lui inflige, et c'est un vacarme à réveiller les sept dormants. En vain le pauvre diable, qui paraît avoir le vin tendre, demande grâce par son air soumis et piteux, par le geste suppliant de ses bras étendus et semble lui dire : Embrassons-nous et que cela finisse! elle ne veut rien écouter. Oh! quelle enragée! est-elle donc folle de ne pas comprendre que la guerre ne doit jamais être faite que pour la paix, et que la colère ne doit avoir d'autre but que le raccommodement? Mais toutes les femmes savent cela. Ces habiles tacticiennes ne querellent

bien souvent que pour amener un si doux résultat, et l'on peut affirmer que les dépits et les emportements auxquels elles se livrent ne sont ordinairement que des moyens calculés de stimuler l'amour trop engourdi des maris.

Un proverbe passé des Grecs chez les Romains et des Romains chez nous dit que *l'Amour après la colère est plus agréable*. Ce que Plutarque a expliqué de cette manière : « De même que le soleil est plus ardent au sortir des nuages, ainsi l'amour sorti de la colère et du soupçon, lorsque la paix est faite et que les esprits sont apaisés, est plus agréable et plus vif. »



Qui casse les verres les paye.

QUI CASSE LES VERRES

LES PAYE

Lorsqu'on a fait quelque dégât, on est obligé de le réparer, et, par extension, lorsqu'on a commis quelque faute, on doit en porter la peine.

Grandville a traduit le proverbe en une scène de cabaret, où il nous montre un viveur avec sa compagne de plaisirs qui font leur carnaval, déguisés en débardeurs. La jeune femme, fortement électrisée, croit se distinguer en jouant le rôle de casseur d'assiettes. Après avoir jonché de débris la salle à manger, elle monte sur un tabouret, met un pied sur la table, s'adosse à une glace qui vole en éclats, élève triomphalement au-dessus de sa tête sa main droite

munie d'un verre ébréché, et tient sa main gauche abaissée, comme pour chercher un point d'appui contre la chute dont elle se sent menacée par son défaut d'équilibre. Pendant ce temps, son cavalier, assis devant la table dégarnie, la regarde avec une stupéfaction si profonde qu'il oublie de fumer son cigare, qui s'éteint entre ses doigts. Il est peut-être préoccupé du moment critique où il faudra payer les verres cassés, et désire que la jeune folle mette fin à un désordre trop dispendieux; mais le désordre n'est pas près de cesser, et voilà que le garçon apporte, pour l'entretenir, une quadruple dose de folie en bouteille.

Cette scène est retracée avec beaucoup de verve, et les détails en sont si bien caractérisés, qu'il me paraît inutile de chercher à les faire ressortir par des appréciations particulières. On aimera mieux, je crois, puisqu'il est question des suites de l'ivresse, que je cite un autre proverbe dont le commentaire me permettra d'indiquer ces diverses suites. Voici donc ce proverbe :

LE VIN ENTRE ET LA RAISON SORT.

Un apologue hébreu, où les effets du vin sont exprimés à la manière orientale, nous apprend que le patriarche Noé s'étant éloigné un moment du premier pied de vigne qu'il venait de planter, Satan, transporté de joie, s'en approcha en s'écriant : « Chère plante, je veux t'arroser! » et aussitôt il courut chercher quatre animaux différents, un agneau, un singe, un lion et un pourceau, qu'il égorgea tour à tour sur le cep, afin que la vertu de leur sang passât dans la séve et se propageât dans les rejetons.

Cette opération du diable fut très-heureuse et son influence s'étendit à tous les vignobles du monde ainsi qu'à

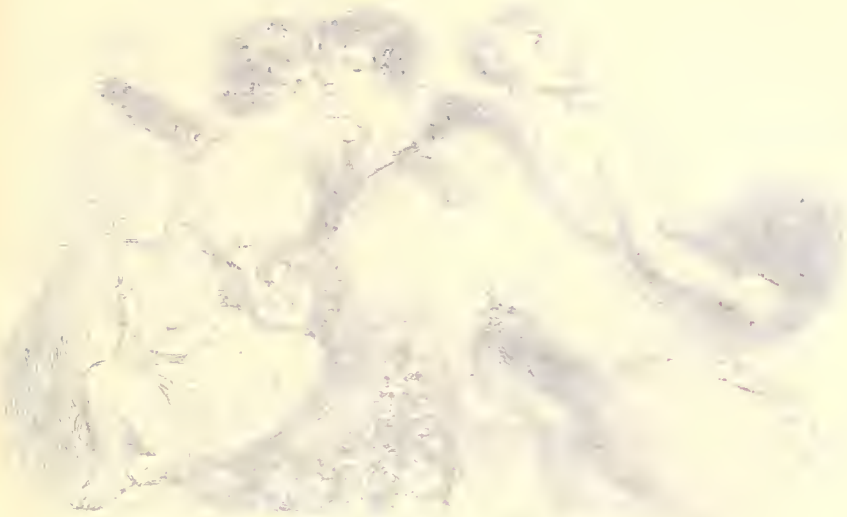
leurs produits. Depuis lors, si l'homme boit une coupe de vin, il devient caressant, aimable; il a la douceur de l'agneau. Deux coupes le rendent vif, folâtre; il va sautant et gambadant comme le singe. Trois lui communiquent le naturel du lion; il se montre fier, intraitable; il veut que tout lui cède, il se croit une puissance, il se dit en lui-même : « Qui peut m'égaler? » Boit-il davantage, il perd le bon sens, il est incapable de se conduire, il se roule dans la fange, il n'est plus qu'un immonde pourceau. De là ce proverbe des sages : *Le vin entre et la raison sort.*

De là aussi ces expressions : *vin d'agneau,* — *vin de singe,* — *vin de lion,* — *vin de pourceau,* dont on se sert pour qualifier les divers effets de la boisson.

On dit encore : *vin d'âne,* qui assoupit et rend hébété; — *vin de pie,* qui rend jaseur et bavard; — *vin de cerf,* qui rend triste et larmoyant; — *vin de renard,* qui rend malin et cauteleux. Enfin il y a peu de variétés bestiales qu'on n'ait découvertes dans l'ivrogne, et il semble qu'on ait voulu reconnaître en lui seul les nombreux sujets d'une ménagerie.

Le sens du proverbe *le vin entre et la raison sort* est exprimé très-poétiquement dans cette maxime du *Hava-Mal* des Scandinaves : « L'oiseau de l'oubli chante devant ceux qui s'enivrent et leur dérobe leur âme. »

L'homme est de feu, la femme d'étoupe,
le diable vient qui souffle.



L'HOMME EST DE FEU, LA FEMME D'ÉTOUPE

LE DIABLE VIENT QUI SOUFFLE

Et sous le souffle du diable le feu de l'homme se communique à la femme, d'autant plus vite que la matière dont on la dit formée est plus inflammable. Les voyez-vous tous deux qui brûlent à l'unisson, s'accrochant des mains l'un à l'autre, afin de se prêter une mutuelle assistance et d'étouffer le feu fatal dans leurs étreintes! Mais, hélas! en se rapprochant, ils ne font que l'irriter, et le diable continue à le souffler de toute sa force. Ne craignez pas pourtant qu'ils soient réduits en cendre :

Il n'est, à l'époque présente,
Aucun amant, aucune amante
Dont l'amour cause le trépas;
Ils ont tous un cœur d'amiante
Que le feu ne consume pas.

Et puis le diable est obligé d'exercer son métier de souffleur sur tant de millions de couples, qu'il ne peut s'arrêter longtemps sur le même. Encore un moment, et celui sur lequel vous vous apitoyez va sortir de l'incendie, aussi frais que s'il venait de prendre un bain froid.

Ainsi le veut la nature qui, toujours soigneuse d'entretenir la durée par la modération, ne souffre pas que rien de violent soit durable, et ramène de l'excès qui détruit à la retenue qui conserve.

Qu'ils sont nombreux ces incendiés qui ont été rejetés tout à coup de l'enfer de feu dans l'enfer de glace!

PEU DE LEVAIN

AIGRIT GRAND'PATE

Quiconque a été en Autriche sait que les auberges de Vienne ne valent pas grand'chose; encore doit-on supposer qu'elles sont supérieures aux tavernes de cette même ville en l'année du Christ 1193. A cette époque, et dans un des plus humbles caravansérails qu'eût alors la capitale de l'Autriche, trois voyageurs arrivèrent un jour.

Tous les trois étaient pauvrement vêtus; mais la noblesse de leur démarche, leur ton bref et résolu, leurs commandements brusques et hautains laissaient soupçonner en eux des hommes accoutumés à l'autorité. L'un d'eux surtout parlait à ses compagnons avec une impérieuse familiarité, dans une langue que ne comprenait point le *hofmeister*, déjà inquiet. Voyant toutefois qu'il avait affaire à des soldats fort habitués à se faire comprendre par

gestes, il déploya pour les servir une activité remarquable.

Nonobstant ce bon vouloir forcé, les préparatifs du dîner qu'avaient commandé ses hôtes les effrayèrent quelque peu. L'impéritie culinaire du brave homme se révélait de reste à chacun de ses mouvements, et la propreté fort équivoque de ses mains ajoutait aux anxiétés des voyageurs.

« Par le ciel! sir Foulk, — s'écria celui d'entre eux qui donnait le plus librement son avis, — le drôle que voici, avec ses doigts gras et sa rustique façon d'apprêter cette oie, va me faire prendre en grand respect, non pas la cuisine, mais la *Diète* allemande. »

Sir Foulk salua d'un grand éclat de rire cette plaisanterie, qui avait une portée politique. Se tournant alors vers son autre compagnon :

« Sir Thomas, — reprit le joyeux voyageur, — vous qui savez l'allemand, ne pourriez-vous donner quelques conseils à notre hôte? sa volaille ne sera pas mangeable. »

Sir Thomas s'excusa de son mieux sur son ignorance profonde en ces matières.

« Par la sainte croix! — reprit alors le compagnon de sir Foulk et de sir Thomas, — je vais donc moi-même lui donner une leçon, et le manant sera bien surpris si jamais il sait quelles mains ont touché sa lardoire. »

Sur quoi, sans plus tarder, l'inconnu s'approcha du foyer, repoussa du coude l'inexpérimenté cuisinier, et avec une dextérité remarquable remania son travail incomplet. Sir Foulk, sir Thomas et l'hôte lui-même contemplaient cette scène avec un étonnement qui la rendait encore plus piquante.

Au plus vif de sa besogne, ce manipulateur impromptu fut dérangé par l'arrivée d'un nouveau témoin. Ce n'était

rien moins qu'une Bohémienne errante, une *Zingara*, de quinze à seize ans au plus. Si jeune qu'elle fût, on voyait à son teint bruni, et surtout à son costume oriental, qu'elle n'avait pas quitté depuis longtemps la région brûlante où les rayons du soleil avaient doré son cou, ses épaules et ses mains.

« Au diable l'Égyptienne! — s'écria le maître queux en fonctions, vous voilà tous à la regarder comme une merveille, et ma leçon sera perdue si elle reste. »

Il croyait sans doute que ces dures paroles ne seraient pas entendues de la jeune fille; mais elle s'avança vers lui d'un air moins intimidé qu'on ne l'eût pu croire, et dans la même langue dont il s'était servi :

« Un brave d'Angleterre, — lui dit-elle, — n'empêchera pas sans doute une pauvre fille de gagner sa vie. »

A ces mots, le voyageur parut plus contrarié que jamais.

« Qui es-tu? — demanda-t-il rudement à l'Égyptienne; — d'où es-tu? que nous veux-tu? Va-t'en! »

Ces interpellations furent faites d'une voix terrible et avec un regard qui eût fait pâlir les plus braves. La jeune fille pâlit en effet, mais l'assurance de son regard ne se démentit point; il demeura fixé sur la figure de l'homme brutal qui la chassait ainsi. On eût dit, ou qu'elle cherchait à le reconnaître, ou qu'en véritable sorcière elle lui jetait le mauvais œil.

« Je viens, — lui dit-elle, — de la Terre sainte; je viens de Saint-Jean-d'Acre et d'Ascalon, mon hardi soldat; mais, vous qui parlez, ne fûtes-vous jamais en Palestine?

— Que t'importe? — répondit plus irrité que jamais le voyageur inconnu; — me crois-tu fait pour deviser avec

toi ou avec tes pareilles? Hors d'ici, maudite païenne! — Et vous Thomas, — et vous, Foulk, — reprit-il, s'adressant à ses compagnons, — à quoi songez-vous de laisser ici cette mendiante? Jetez-lui quelque argent, et qu'elle parte! »

L'ordre ainsi donné fut exécuté sur-le-champ; mais la Bohémienne repoussa l'aumône qu'on lui faisait avec tant de dédain, et, sans attendre les violences dont elle était menacée, elle sortit, l'œil fixé sur le discourtois soudard qui l'avait si mal accueillie.

Deux heures après, tandis que les trois voyageurs savouraient avec un appétit remarquable le dîner préparé par l'un d'eux, cinquante hallebardiers vinrent investir l'auberge où ils tenaient table. Le secrétaire du duc d'Autriche et un capitaine des gardes avaient pris le commandement de cette escouade. Quand ils entrèrent dans la salle, les trois convives, par un seul et même mouvement, se levèrent pour saisir leurs armes accrochées à la muraille; mais le secrétaire, ôtant sa barette et s'inclinant avec un respect profond:

« Sire, dit-il, — vous êtes reconnu. Messeigneurs, ne tentez point une défense inutile; nos ordres sont précis. Morts ou vifs, le duc mon maître vous veut avoir. »

Un coup d'œil aux fenêtres convainquit en effet les voyageurs que toute résistance serait superflue. Sir Foulk d'Oyley, sir Thomas Multon et Richard Cœur-de-Lion rendirent en frémissant leurs épées.

En sortant de l'auberge ils virent, derrière la triple rangée de soldats qui allait les envelopper, la petite Égyptienne aux yeux méchants, dont leur capture était l'ou-

vrage. Cœur-de-Lion, toujours violent, étendit vers elle sa main gantée de fer; mais la Zingara, conservant sur ses lèvres un sourire vindicatif :

« Souviens-toi, — lui cria-t-elle en anglais, — du drapeau de Saint-Jean-d'Acre ! »

Elle faisait allusion à l'ordre insolent donné par Richard de jeter dans un égout la bannière allemande, plantée sur une tour dont le duc Léopold s'était emparé.

Pour ces deux insultes, — toutes deux d'assez peu d'importance, — Richard passa quatorze mois dans la forteresse de Worms. Il fut cité devant la Diète germanique, et obligé de répondre à des accusations de meurtre. Son royaume tout entier s'épuisa pour fournir les cent mille marcs de la rançon exigée. Enfin la couronne d'Angleterre fut doublement humiliée devant le sceptre impérial et de-

vant Philippe-Auguste; Cœur-de-Lion d'une part, et Jean sans Terre de l'autre, s'étant soumis à une déclaration de vasselage[1].

N'est-ce pas le cas de reconnaître que :

PEU DE LEVAIN AIGRIT GRAND'PATE.

1. Pierre d'Elrilo et Otto de Saint-Blaize, ainsi que presque tous les ménestrels du XIIe et du XIIIe siècle, font allusion à l'anecdote que nous venons de nous approprier. Aucun historien n'a paru la regarder comme authentique.

Le bossu ne voit pas sa bosse; mais il voit celle de son confrère.

LE BOSSU NE VOIT PAS SA BOSSE

MAIS IL VOIT CELLE DE SON CONFRÈRE

En général les bossus sont goguenards, ont de l'esprit et ne manquent pas d'amour-propre; trois choses qui souvent les empêchent de vivre en bonne intelligence et les portent à se gausser les uns des autres.

Rien de plus désopilant que ces gausseries d'où les saillies vives et piquantes s'échappent à jet continu. Tous se font honneur de leur bosse, cherchant à démontrer avec une verve intarissable qu'elle est la mieux tournée de toutes et défiant d'en trouver une plus belle.

L'un d'eux, irrité contre ses antagonistes, s'écriait :

« Insensés! vous prétendez être bossus, et vous n'êtes que contrefaits! »

Un autre, se comparant à ses semblables, disait : « La nature nous a coulés tous dans le moule des bossus; mais ils sont très-mal réussis », tour de phrase original où, par un simple changement de pronom, son ingénieux amour-propre esquivait l'application personnelle de la critique, en se réservant le bénéfice de l'éloge.

C'est une prétention du même genre que Grandville a mise en relief dans son joli dessin. Regardez ce grand bossu en face de ce petit bossu, attaché au bras de cette dame longue et mince! Comme ils rient l'un de l'autre! leur hilarité est telle qu'on ne peut se défendre de la partager. Elle se communiquerait à un Anglais attaqué du spleen.

Il n'est pas nécessaire d'expliquer la moralité du proverbe; et nous nous bornerons à dire qu'elle est absolument la même que celle qui se trouve dans les vers suivants, par lesquels La Fontaine termine sa fable intitulée la *Besace :*

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.
(*Fab.* VII, liv. I.)

UN BARBIER RASE L'AUTRE

(Le théâtre représente une rue de Séville; une boutique peinte en bleu, — vitrage en plomb, — trois palettes en l'air, — l'œil dans la main. — Sur l'enseigne ces mots : *Consilio manuque.* FIGARO, *barbier.*)

FIGARO, continuant un monologue commencé... Le grand jour est venu, mon enfant. Si tu réussis, tu plantes là ta trousse et ton cuir anglais ; tu deviens le valet d'un grand d'Espagne, son valet favori, autant vaut dire son maître. Si tu échoues, tu n'es qu'un pauvre sot, et tu restes barbier comme devant. Le caprice d'un amoureux, la fantaisie d'une petite fille prisonnière, la surveillance plus ou moins active de son

vieux geôlier, toutes choses auxquelles tu ne peux rien, décideront aujourd'hui de ton sort... J'oubliais le bon vouloir de la police, qui, nonobstant sa paresse ordinaire, ne laisse pas quelquefois d'être gênante... Récapitulons! Il me faut, ce soir, un homme dévoué pour tenir l'échellé, un alcade aveugle et des *serenos*[1] discrets. Il me faut encore un asile sûr, où, près d'une femme de bon renom, Rosine puisse attendre le notaire et le prêtre, si par hasard ceux-ci ne se trouvaient pas sous la main. La moindre de ces choses demanderait trois jours de recherches, et j'ai à peine trois heures devant moi! Je le donne en vingt au plus matois des ambassadeurs... Eh! mais, qu'est-ce donc que j'aperçois entassé contre la borne?... Ce manteau brun, ce bâton, cette plaque... Jour de Dieu! c'est Barcino, le plus adroit *corchete*[2] de la place San-Francisco... Eh! Barcino, dors-tu, veilles-tu, maraud?

BARCINO, se réveillant à demi :

Où va Juanica, la brune,
Lorsqu'elle sort du couvent?
Elle ne craint pas le vent,
Mais si fait le clair de lune...
Elle ne craint pas le vent,
Mais... si... fait...

(Il se rendort.)

FIGARO. — Le drôle est plus ivre qu'un frère de la Capacha... Lève-toi, bête brute!

(Il le pousse du pied.)

1. *Sereno*, crieur de nuit.
2. *Corchete*, officier de police, inférieur aux alguazils.

BARCINO. — *Jifero*[1], je te méprise... va chercher tes puces ailleurs.

(Il se rendort.)

FIGARO. — Je ne le réveillerai jamais, et le pauvre diable me fait pitié. Bien qu'il ne soit pas mon père, jetons, comme la fille de Loth, un voile sur sa faiblesse.

(Il l'emporte dans son arrière-boutique.)

L'ALCADE, arrivant à grands pas. — Barcino! Barcino!... Où diable se cache ce maudit sereno?... Huit heures du matin, et pas de rapport encore!... Le corrégidor, que va-t-il dire? à qui demander?... Justement voici mon affaire. Seigneur Figaro! seigneur Figaro! je cherche le sereno du quartier; ne l'auriez-vous point vu, par hasard?

FIGARO. — Nullement. Mais, toute la nuit durant, je l'ai bien assez entendu pour mes péchés. (Parodiant la voix de Barcino.) « Le temps est beau!... la nuit est belle!... » Pensez que j'avais un mal de dents, et que je donnais de bon cœur au diable votre importun crieur de nuit!

L'ALCADE. — Ainsi donc, après tout, le drôle n'a pas manqué à ses devoirs... Mais ce matin, ce matin, seigneur Figaro, où diable pensez-vous qu'il soit?

FIGARO. — Je l'ignore, illustre alcade; mais je gagerais fort qu'il s'occupe de la sécurité publique. Quel brave corchete vous avez là! Personne ne s'entend comme lui à dépister nos drôlesses, et je l'ai vu un jour, à la porte de Xerez, désarmer à lui seul six fameux rufians, dont les épées passaient la longueur voulue par les ordonnances. Je restai stupéfait devant son audace, sa résolution et sa dex-

1. *Jifero*, nom de mépris donné aux bouchers.

térité. C'était merveille que les coups qu'il portait d'estoc et de taille, ses revers, ses parades et son œil toujours au guet pour qu'on ne le prît point par derrière. Bref, ce nouveau Rodomont mena ses ennemis tambour battant, depuis la porte en question jusques au collége de maître Rodrigo, à plus de cent pas de là. Quel homme! seigneur, quel homme!

L'ALCADE, avec orgueil. — Maître Figaro, tous mes alguazils sont de la même trempe; je me flatte d'avoir l'escouade la plus aguerrie de tout Séville. Si vous voyez Barcino, dépêchez-le moi, je vous en prie.

FIGARO. — Comptez sur moi, noble magistrat.

(L'alcade sort.)

BARCINO, passant la tête à travers la porte entre-bâillée de l'arrière-boutique. — Est-il parti?

FIGARO. — Sans doute, gros animal. Sa voix t'a dégrisé, ce me semble?

BARCINO. — Quelle peur j'ai eue! et quel cierge ne vous dois-je pas? Disposez de moi, seigneur Figaro; la nuit comme le jour, et le jour comme la nuit, je suis à vos ordres.

FIGARO. — J'y compte bien, et je t'attends ce soir au coin de la Costanilla, près de la maison du docteur Bartholo. Ne demande ni pour qui, ni pour quoi tu y dois être; sois-y seulement, et je te tiens quitte. J'entends quelqu'un: sauve-toi.

BARCINO, s'enfuyant. — J'y serai, n'en doutez pas.

(Entre la Colindrès.)

LA COLINDRÈS. — Vous voyez une femme au désespoir.

FIGARO. — Qui peut donc, gracieuse dame, vous troubler à ce point?

LA COLINDRÈS. — Mon mari est un monstre, seigneur Figaro.

FIGARO. — Qui cela? l'honorable alcade?

LA COLINDRÈS. — L'honorable alcade a passé la nuit hors de chez lui. Il trompe sa pauvre femme; cela est certain.

FIGARO. — Vraiment!... Une pauvre femme si fidèle!

LA COLINDRÈS. — Vous pouvez bien le dire. Et pour qui!... sans doute pour quelqu'une de ces nymphes qui vont étaler leurs grâces à la Sauceda, quelqu'une de ces loueuses de lit qu'il est chargé de surveiller.

FIGARO. — Mais êtes-vous sûre, au moins, de ce que vous dites là?

LA COLINDRÈS. — Comment voulez-vous que j'en doute? Qui aurait pu le retenir toute la nuit hors de chez nous?

FIGARO. — Étrange jalousie des femmes!... Et si je vous disais que nous avons passé la nuit ensemble, non pas, comme vous le soupçonnez, chez quelque nymphe ou quelque loueuse en garni, mais chez le corrégidor de Séville, où nous servions l'un et l'autre de témoins?

LA COLINDRÈS. — De témoins? à quoi?

FIGARO, gravement. — Ceci, Madame, est un secret d'État;... et je me repens déjà d'en avoir trop dit. Mais croyez-moi, votre mari n'est pas coupable... Qu'avez-vous donc à pâlir et à regarder ainsi du côté de la rue?

LA COLINDRÈS. — Seigneur Figaro, défendez-moi... cachez-moi, seigneur Figaro! Je suis une femme morte.

(Elle se jette dans l'arrière-boutique.)

(Entre la Chicharona.)

La Chicharona. — Elle est ici; on m'a dit qu'elle était ici. Par le ciel, ne m'arrêtez pas! Je veux lui arracher les yeux, lui déchirer le visage; de ce couteau, je veux la marquer au front.

Figaro. — Malepeste, quelle fureur! Charmante gitana, qui donc cherchez-vous ainsi?

La Chicharona. — Tu le sais bien, maudit barbier; c'est madame l'alcade, c'est cette Colindrès de malheur. Où se cache-t-elle? Je la veux anéantir!

Figaro. — Tout doux, tout doux, ma belle amazone; prenez garde à mes carreaux, et ne gesticulez point de la sorte. Je n'ai jamais, que je sache, logé madame Colindrès. Mais, pour Dieu, que vous a-t-elle fait?

La Chicharona. — Ce qu'elle m'a fait! elle veut me prendre ce que j'ai de plus cher. Elle écrit des billets doux à mon brave toréador. Jour de Dieu! Don Ramon n'est pas pour elle. Mais c'est assez qu'elle y ait songé; je l'arrangerai de la belle sorte! Encore une fois, où est cette femme?

Figaro. — Je n'en sais, ma foi, rien... Cependant vous m'étonnez fort, Chicharona, et j'aurais soupçonné quelque autre belle d'en conter à Don Ramon.

La Chicharona. — Une autre! dites-vous. Et qui cela, s'il vous plaît?

Figaro. — J'ai là-dessus mes petites idées... (Feignant de se raviser.) Ce billet dont vous parlez, l'avez-vous encore?

La Chicharona. — Sans doute. Je l'ai gardé pour le faire avaler à celle qui l'a écrit.

Figaro. — Voyons-le, par grâce. (Elle le lui donne. — Après l'avoir parcouru.) Justement... Je ne m'étais pas trompé.

La Chicharona, étonnée. — Quoi? comment?... Cette femme... ce n'est pas?...

Figaro. — Au contraire : c'est celle que je pensais... Prenez garde, Chicharona, la colère vous aveugle, ma bonne amie.

La Chicharona, indécise. — Mais Don Ramon lui-même avait l'air de dire...

Figaro. — Ah! Don Ramon avait cet air-là... Je vous plains, Chicharona. Don Ramon trame quelque perfidie : il cherche à détourner vos soupçons.

La Chicharona. — Vraiment! si je le croyais!... Au surplus, je le saurai bientôt.

(Elle sort en courant.)

Figaro, riant aux éclats. — Gare à toi, Don Ramon! et pare cette botte. (A la Colindrès :) Vous pouvez sortir, Madame, la tempête est déjà loin.

La Colindrès, encore toute émue. — Seigneur Figaro, je vous dois l'honneur, et peut-être la vie... Un esclandre public... une marque ignominieuse... Oh! dites-moi, ne puis-je rien pour m'acquitter?

Figaro. — Si fait, certes. (A voix basse :) Cette nuit chez vous...

La Colindrès, offensée. — Que signifie...?

Figaro, souriant. — Non, vous vous trompez; je sais fort bien que je ne suis pas Don Ramon... Cette nuit, chez vous, disais-je, il faudra donner asile, pour quelques heures seulement, et dans le plus grand secret, à une jeune fugitive que je protége.

La Colindrès, étonnée. — Mais vraiment, Figaro, j'ignore... si...

Figaro. — Vous oubliez que sans moi, tout à l'heure...

La Colindrès, vivement. — Non, non... Je veux, je dois me montrer reconnaissante... A cette nuit donc.

Figaro. — Jusque-là, motus!

(Elle sort. — Après un instant l'alcade paraît au bout de la rue.)

Figaro. — Et de deux! Maintenant faisons savoir à l'alcade... Oh! justement, voici ce majestueux personnage... Seigneur alcade, deux mots.

L'alcade. — Que me voulez-vous, seigneur barbier?

Figaro. — Où passâtes-vous la nuit dernière?

L'alcade. — Plaisante question! Et de quel droit?...

Figaro. — Vous avez raison, et peu m'importe. Que ce soit chez Dolorès ou chez Loaïsa, chez Mari-Alonzo ou chez Léonor, cela ne me regarde en rien; mais ce qui m'importe, et à vous aussi, c'est de n'être pas démenti dans un petit conte que je viens de faire à madame votre épouse.

L'alcade, troublé. — Ma femme!...

Figaro. — Elle vous cherchait tout à l'heure. Votre absence nocturne lui avait mis la puce à l'oreille, et sans le soin que j'ai pris de la rassurer...

L'alcade. — Ah! seigneur Figaro, quel signalé service!

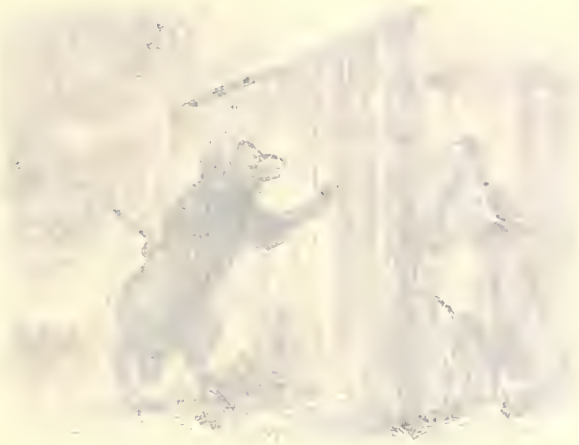
Figaro. — Comment donc, seigneur alcade, il se faut bien entr'aider quelque peu. Sachez, pour votre gouverne, que nous avons passé la nuit entière chez le corrégidor. Nos motifs doivent rester secrets. Tenez-vous-en à cette explication, que j'ai donnée sous la foi du serment. Maintenant, seigneur, si cette nuit, à l'heure des sérénades, vous aperceviez votre dévoué serviteur en bonne fortune... si vous le trouviez, par exemple, sous les fenêtres du docteur Bartholo, prêt à monter chez... chez la duègne Marceline... j'espère...

L'ALCADE, souriant. — Il suffit. Nous nous comprenons à merveille. *Vous m'avez fait la barbe...*

FIGARO. — *Et vous me ferez le toupet.* C'est exactement cela. Il est entendu dans ce bas monde que qui se sent en faute, trouve intérêt à excuser les péchés de son voisin, et que, suivant le proverbe.

UN BARBIER RASE L'AUTRE.

La faim chasse le loup du bois.



LA FAIM

CHASSE LE LOUP DU BOIS

Le loup est un animal solitaire habitué à se recéler dans la profondeur des forêts, d'où il ne sort guère, pendant le jour, que sous l'impulsion de la faim.

De là ce proverbe, dont la signification ordinaire est que le besoin de vivre est un énergique stimulant, qui tire l'individu le plus paresseux de son inertie et l'oblige à travailler et à s'ingénier pour se procurer la subsistance nécessaire.

Il signifie aussi que ce besoin impérieux est peu compatible avec le respect du bien d'autrui. La faim, en effet, ne permet pas de raisonner ; il lui faut des aliments avant

tout et elle les prend où elle les trouve, quoi qu'il en puisse résulter.

C'est avec raison qu'elle est nommée *une mauvaise conseillère*, d'après le mot de Virgile, *malesuada fames* (*Æneid.*, VI, 276). Les conseils qu'elle donne vont souvent plus loin que le vol, ils poussent à une foule d'entreprises criminelles. Le Diable Légion se loge toujours dans les ventres vides, et en fait tellement crier les boyaux que la voix de la conscience ne peut être entendue.

Les Grecs disaient : *Ne te trouve jamais devant un homme qui meurt de faim.*

Le proverbe s'emploie encore dans une acception purement politique pour avertir les chefs des États qu'ils doivent veiller avec le plus grand soin à l'approvisionnement des vivres destinés aux populations ; car, dans les temps de disette, les populations ressemblent aux loups affamés qui courent au pourchas de leur proie jusque dans les villages. Elles envahissent les hôtels des riches, et les livrent au pillage sans qu'elles puissent être contenues par aucune crainte, suivant l'expression de Lucain :

Nescit plebes jejuna timere.
(*Phars.*, III, 58.)

Terrible réaction de la misère contre la loi et de l'état naturel contre l'état social !

A L'AMOUR ET AU FEU

ON S'HABITUE

« Je n'oserai jamais !

— Fais comme moi, imbécile !

— J'ai trop peur.

— Peur d'une fillette de seize ans ! Je rougis d'être ton cousin, Alain.

— Mais, mon cher Léveillé... »

Habit de futaine grise et cœur sensible, bas chinés et vingt ans, guêtres nankin, chapeau rond placé en arrière, yeux bleus, cheveux blonds ; au-dessus de la lèvre supérieure un petit signe qui indique qu'il est amoureux de mademoiselle Annette : voilà Alain.

Rappelez-vous les pièces de Favart, si vous tenez à vous faire une idée de Léveillé, de mons Léveillé, comme on disait au XVIIIe siècle. Voix sonore, gestes gracieux, visage empourpré, œil émérillonné, jarret solide ; vous le reconnaîtriez entre mille. Saluez en sa personne le gars, le bon drille, le coq de village. Quel Don Juan que ce Léveillé ! N'est-ce pas de lui que M. le bailli disait l'autre jour : « Comment voulez-vous qu'il y ait des rosières dans le canton ? il cueille toutes mes roses ! » Cependant M. le bailli tiendrait beaucoup à couronner des rosières ; c'est le faible de tous les baillis.

Alain est amoureux fou de mademoiselle Annette ; il n'a plus le cœur à rien, ni à servir la messe à M. le curé, ni à chanter au lutrin, ni à écouter les contes du soir à la veillée ; il passe et repasse sans cesse devant la fenêtre d'Annette ; en levant la tête, il rougit ; si elle est sur sa porte, il s'enfuit.

L'autre jour il l'a rencontrée comme elle entrait dans l'église ; c'est à peine s'il a eu la force de lui dire : « Bonjour, mademoiselle Annette. » Elle, pourtant, lui a répondu d'un ton fort encourageant : « Bonjour, monsieur Alain. » — « Ah ! si l'on vendait des philtres pour se faire aimer ! A quels moyens ont-ils eu recours ceux qui jouissent de ce bonheur ? Parbleu ! il faut que je le demande à mon cousin Léveillé. »

Ce matin même, Alain est allé trouver Léveillé, et ils

ont eu ensemble une conversation dont nous venons d'entendre les dernières phrases. Léveillé a développé devant son cousin tout son système de séduction. Quand on veut faire la cour à une femme, on commence par la regarder bien tendrement, puis on essaye de lui parler; si elle répond, on lui serre la main, et on soupire. Si le lendemain est un dimanche, on lui présente des fleurs et on l'invite à la danse. Le matin, quand elle conduit ses moutons au pâturage, on se trouve comme par hasard dans la prairie, on entame l'entretien par quelque flatterie adroite; on s'assoit auprès d'elle, on lui dit : « Je vous aime », et on lui prend un baiser.

C'est à cet endroit de la leçon qu'Alain s'est écrié : « Je n'oserai jamais ! »

Ne jamais oser ! Charmante conviction de la jeunesse, naïveté, candeur, timidité de l'adolescence, les premiers feux de l'aurore ont moins de grâce que vous ! Léveillé, lui aussi, a cru qu'il n'oserait jamais ; il a eu peur, il a reculé devant un premier baiser ; mais depuis... Pourquoi Alain ne serait-il pas comme lui ? pourquoi ne s'habituerait-il pas à l'amour ? Il n'en sait rien lui-même. Le fait est qu'Annette vient de passer tenant son fuseau à la main ; ses brebis la suivent ; elle se dirige vers le petit bois qui borde la rivière. L'occasion est belle, Léveillé ne manquerait pas d'en profiter ; mais Alain se souvient que c'est l'heure où M. le curé l'attend ; il s'enfuit, il plante là son professeur. Essayez après cela d'apprendre l'amour aux jeunes gens !

M. le bailli s'est rendu de grand matin chez la mère d'Annette ; il roule une grande pensée sous sa perruque à marteaux ; sa figure est soucieuse, sa démarche solennelle ; il se drape majestueusement dans son manteau de serge

noire; il médite deux choses importantes: une rosière et un discours pour l'arrivée du seigneur. Le discours aura son tour; il a bien trouvé la rosière.

« Bonjour, mère Simonne, dit-il en entrant.

— Dieu vous garde! monsieur le bailli.

— Je viens vous apporter une bonne nouvelle. Le seigneur arrive dans un mois; il nous faut à tout prix une rosière : j'ai choisi votre fille.

— C'est beaucoup d'honneur pour nous, monsieur le bailli.

— Dites-moi, mère Simonne, n'avez-vous jamais vu personne rôder autour de votre fille? c'est que, voyez-vous, je suis très-sévère en fait de rosières, et si... »

La mère Simonne allait répondre, lorsque tout à coup un bruit de tambour se fait entendre : Plan, ran, plan, plan, ran, plan. C'est le sergent Latulipe qui arrive à la tête de son escouade; de beaux grenadiers, ma foi! habits et pantalons blancs, revers bleus, le tricorne fièrement

posé, la queue bien faite et les cheveux soigneusement poudrés. Tout le village s'est levé pour les voir passer.

Latulipe donne le mot d'ordre au bailli ; il vient dans le pays pour le recrutement. Le roi a besoin de beaucoup de grenadiers ; on se bat dans le Palatinat ; qui ne brûlerait de partager les dangers des défenseurs de la patrie ? Latulipe compte sur la bonne volonté de la jeunesse et sur l'assistance des cavaliers de la maréchaussée.

Le bailli a remis des billets de logement à la troupe ; Latulipe tiendra garnison pour le moment chez la mère Simonne. Imprudent bailli, qui va loger le plus galant des sergents chez la plus jolie des rosières ! Qui ne connaît le fameux Latulipe ? L'histoire est pleine de ses exploits militaires et galants ; une chanson les a transmis à la postérité, chanson touchante dont le dernier couplet arrache des armes. Latulipe s'adresse à son amante :

Tiens, serre ma pipe,
Garde mon briquet ;
Et si Latulipe
Fait le noir trajet,
Tu seras la seule
Dans le régiment
Qu'ait le brûle-gueule
De son tendre amant.

A cette époque Latulipe ne songeait nullement à faire le noir trajet, et tout porte à croire qu'il ne connaissait pas encore cette Manon qui lui inspira plus tard de si éloquents adieux.

Le sergent n'a que trois jours à passer dans le village ; mais aussi comme il les emploie ! Ce sont sans cesse de nouveaux compliments, de nouvelles galanteries à Annette ;

il lui donne le bras, il l'accompagne aux champs, il danse avec elle. Pauvre Alain ! il souffre, il est jaloux ! On dirait qu'Annette prend plaisir à se montrer à ses yeux en compagnie du sergent. Alain souffre tant, qu'il oublie qu'il est forcé de partir, que la loi l'oblige, sous peine des galères, à devenir un héros.

« Puisque tu pars, lui disait Léveillé, c'est le moment de te déclarer. »

Alain répondait par son refrain ordinaire : Je n'oserai jamais.

Cependant le jour du départ est venu. Les grenadiers sont rangés en bataille sur la grande place ; derrière eux se tiennent les recrues. Les mères, les sœurs, les fiancées, se désolent : encore un baiser, un dernier serrement de main ; le signal est donné, le tambour bat ; en avant, marche ! Latulipe, en passant devant la maison d'Annette, lui porte les armes. La jeune fille pleure, le sergent croit que ces pleurs sont pour lui ; mais elle a regardé Alain. En ce moment celui-ci se serait senti le courage de risquer un aveu ; mais il est trop tard, le clocher du village disparaît, les conscrits lui disent un dernier adieu du haut de la colline. Qui sait s'ils reviendront ? Voilà la triste réflexion qu'ils font tous en ce moment. Quant au sergent Latulipe, il n'a qu'un seul regret, c'est de quitter si tôt Annette ; mais bah ! n'aurait-il pas été obligé de la respecter ? le bailli ne l'avait-il pas averti qu'en sa qualité de rosière la jeune fille était propriété du gouvernement ?

Quelques mois après le départ d'Alain, Léveillé reçut de lui une lettre ainsi conçue :

Cher cousin,

Depuis mon arrivée au régiment, je n'ai pas trop à me plaindre ; nous sommes en Alsace ; le pays est bon, et les femmes

jolies ; nous avons des livres et de l'amour à discrétion : je serais presque heureux si je pouvais oublier Annette. Après elle une chose m'inquiète, c'est de savoir l'effet que fera sur moi la première grande bataille. J'ai vu le feu une fois, et je n'étais pas très-rassuré. Le sergent Latulipe, qui me protége, prétend que je m'y habituerai et que je finirai par obtenir les galons comme lui. C'est égal, si mon oncle voulait me faire remplacer, j'en serais charmé. Adieu, mon cher cousin, donne-moi de tes nouvelles et de celles d'Annette ; il me semble que maintenant j'oserais lui prendre un baiser,

Ton cousin pour la vie,

ALAIN.

Chantons ! dansons ! la paix est signée ; c'est fête au village ; le seigneur va arriver. Le bailli a terminé sa harangue, la rosière est prête. Ne vous étonnez pas qu'Annette soit restée sage si longtemps ; grâce à Léveillé, elle a connu l'amour d'Alain, elle lui a fait écrire qu'elle l'attendrait, qu'elle ne serait jamais qu'à lui. Quelle joie, pensait Annette, s'il pouvait assister à la cérémonie ! O surprise ! ô bonheur ! le voilà, c'est lui ! son oncle lui a acheté un homme. Comme l'habit militaire lui va bien ! Il tombe aux genoux d'Annette, il veut l'embrasser ; heureusement le bailli survient : « Attendez au moins, lui dit-il, qu'elle ne soit plus rosière. »

Un nuage de poussière s'élève sur la route ; on entend le galop d'un cheval : « C'est monseigneur ! » s'écrie le bailli, et il s'élance pour le recevoir.

C'était un courrier qui venait annoncer que, monseigneur ayant été mis à la Bastille pour avoir fait un calembour contre madame de Pompadour, ses vassaux seraient privés de sa présence.

Le lendemain Annette épousa Alain. Le pauvre bailli

se trouva sans rosière : heureusement monseigneur était en prison.

La chaumière d'Alain devint la maison à la mode; c'est chez lui que les notables allaient passer les longues soirées d'hiver; son esprit s'était singulièrement développé au régiment. Il racontait à merveille les histoires de garnison; il aimait aussi à revenir sur la timidité de ses premières années; alors il faisait jeter une bourrée de plus dans l'âtre, et serré contre sa femme, les mains tendues vers la flamme, il répétait en jouant un peu sur les mots : Léveillé et le sergent avaient raison.

A L'AMOUR ET AU FEU ON S'HABITUE.

Ce que fait la louve plaît au loup.

CE QUE FAIT LA LOUVE

PLAIT AU LOUP

On lit dans plusieurs *Traités de vénerie* que le loup a beaucoup d'affection pour ses petits; qu'il va chasser afin de pourvoir à leur pâture et leur apporte à manger le produit de sa chasse; qu'il leur prodigue ses caresses en présence de leur mère, comme s'il voulait l'assurer de son zèle à remplir envers eux les devoirs de la paternité, et même que, si cette mère vient à leur manquer, il met tous ses soins à la remplacer.

C'est probablement sur cette opinion des chasseurs

qu'est fondé ce proverbe, bien plus connu en Espagne qu'en France, car il n'est mentionné dans aucun de nos recueils.

Je crois qu'il s'emploie, en général, pour signifier que, lorsqu'on aime réellement une femme, on prend ses goûts, ses habitudes, on sent, on pense, on agit d'après elle, et, en particulier, pour faire entendre qu'un mari approuve et partage les vues et les actes de sa femme, en tel ou tel sujet, et qu'il est d'accord ou de connivence avec elle.

Du reste, l'application qu'on en peut faire dans l'un et l'autre cas a toujours une acception plus ou moins hostile contre les personnes qui en sont l'objet, et elle doit être réservée pour des gens qui ont quelque chose de grossier et de reprochable dans leurs manières ou dans leurs mœurs.

Ce serait blesser toute bienséance que donner à une femme tant soit peu respectable le nom de *louve* qui, en français comme en latin, est tout à fait injurieux.

On sait qu'on dit de celle à qui l'on veut reprocher une conduite déréglée qu'*elle a vu le loup:* ce qui n'est que la dénomination de *louve* traduite en périphrase.

COMME ON FAIT SON LIT

ON SE COUCHE

Cette maxime ne tend à rien moins qu'à nous faire envisager l'humanité comme un vaste dortoir en désordre. Pour une couchette bien entendue, dont les oreillers sont à leur place, dont la couverture est chaude et moelleuse, dont les rideaux, artistement fermés, arrêtent l'éclat du jour, sans gêner la circulation de l'air, combien de coussins disposés à contre-sens, et mettant le corps à la gêne! Com-

bien de matelas inégaux et qui semblent rembourrés d'épines! Combien de lits mal faits, en un mot, et combien de gens dorment fort mal!

Damis — brave et digne garçon d'ailleurs — est remarquable par son excessive paresse. Le sort l'avait doué d'un patrimoine borné, mais suffisant aux besoins d'une existence comme la sienne, aux exigences d'une imagination tranquille et inerte. Damis pouvait vivre heureux en province, entre un carré de tulipes et une volière, raclant à loisir quelques mélodies sur la guitare, et rimant des madrigaux pour les Cydalises de l'endroit. Mais point du tout. Damis est venu à Paris; il a voulu s'assurer les moyens d'y vivre sans profession; il s'est jeté à l'étourdie dans la carrière des spéculations industrielles, celle-là même qui réclame les soins les plus assidus, et où son indolente nature aux prises avec des luttes quotidiennes devait lui valoir des revers quotidiens. Qu'est-il arrivé? Sa modique fortune s'est perdue. Le petit avoir qu'il devait, avant tout, s'appliquer à conserver, il l'a détruit en voulant l'accroître. Ce qu'il a fait dans l'intérêt de sa paresse a tourné contre elle. Aujourd'hui Damis est soldat. Il se lève bien avant le soleil, travaille plus que l'ouvrier le plus laborieux, et pour quel salaire, et avec quelle espérance! Damis reconnaît trop tard aujourd'hui qu'il s'est trompé sur son aptitude et sa vocation. Cette erreur lui coûtera le bonheur de toute sa vie; — il a mal fait son lit; il est mal couché.

Voyez au contraire l'impétueux Cléon. A celui-là convenait l'air parisien. Cléon ne dort jamais; son imagination, fiévreuse et créatrice, enfante chaque jour de nouveaux projets. Rien qu'à voir son regard si vif, rien qu'à suivre sa parole si animée, vous reconnaissez l'homme énergique, fait pour vivre à son aise au sein des plus terribles agita-

tions. Cléon serait à sa place sur le tillac d'un navire, commandant la manœuvre par un gros temps. Cléon serait encore à sa place dans la tribune parlementaire, un jour de crise politique. Jetez Cléon sur la voie des grandes spéculations; il n'en est pas une dont la conception lui échappe, ou qui, par la multiplicité des travaux qu'elle exige, dépasse les forces de ce courageux athlète. Mais Cléon, mal inspiré certain jour, s'est persuadé qu'il pouvait vivre heureux dans un pauvre bourg du Finistère. Il s'y est laissé clouer par un sot mariage et par l'achat d'une misérable étude. Le sort en est jeté; à moins de prendre une de ces résolutions héroïques, dont la responsabilité glace les plus entreprenants, il faudra que Cléon dévore jusqu'au bout sa noble ardeur, qu'il ronge son frein en silence, et qu'il restreigne son génie aux proportions mesquines de quelques menus procès, de quelques transactions vulgaires. Il se sent déplacé dans cette sphère étroite; il s'y désole, il s'y tourmente; il dépense en caprices et en accès d'humeur le superflu de sa force; il fatigue les autres et lui-même de sa vitalité surabondante. Il faudrait raccourcir ce géant pour qu'il tînt à l'aise dans son lit de Procuste.

Un lit mal fait, c'est encore celui où notre grand Molière étend l'infortuné Georges Dandin. Qu'avait besoin ce brave bourgeois de prendre pour femme une Sotenville? La famille des Dandin — cette honnête famille — méritait-elle une pareille disgrâce? Mais tu l'as voulu, pauvre sot! Dans une folle envie de blasonner ton lignage et d'anoblir — par le ventre — ta postérité, ta cervelle s'est fourvoyée. Ce qui s'ensuit, vous le savez tous : les dédains du beau-père, les sottes prétentions de la belle-mère — une La Prudoterie, — et le tendre penchant de la belle Angélique pour monsieur le vicomte de Clitandre. Bref, tous les dé-

tails de cette farce immortelle sont encore présents à votre esprit. Or, vous le savez aussi, Dandin, tout malheureux qu'il est, ne fait grand'peine à personne. Personne, il est vrai, ne voudrait de son lit... Mais, après tout, pourquoi l'a-t-il si mal fait? c'est-à-dire si mal meublé? Georges Dandin, tu l'as voulu, ne t'en prends à d'autres qu'à toi-même.

Or n'avons-nous pas de nos jours quelques Georges Dandin femelles? En cherchant bien, ne trouverions-nous pas quelque fille de banquier dont l'immense dot ait servi à fumer les terres obérées d'un patricien déconfit? Demandez-lui, à celle-là, dans quels beaux draps elle s'est mise? Peut-être la surprendrez-vous dans un de ces rares moments où débordent les cœurs abreuvés d'outrage, et vous verrez alors par quelles humiliations elle expie le droit de se montrer au Bois, dans une calèche armoriée. Elle vous racontera de quel air on lui fait place dans les salons exclusifs où elle a voulu pénétrer; elle vous dira les froides impertinences des vieilles douairières et des jeunes marquises, les grands airs de son noble époux, et jusqu'aux mépris de ces gens, très-forts sur les distinctions héraldiques. Elle vous les dira, et vous ne trouverez pas en vous plus de compassion pour cette frêle victime que pour les gros Dandin de Molière : « Cela fait pitié », dit-on quelquefois de la vanité punie ; mais ne vous y trompez pas, et ne prenez jamais au pied de la lettre cette locution méprisante.

Revenons à notre proverbe qui parfois change aussi d'acception. Faire son lit s'entend aussi bien de « veiller à ses intérêts » que « d'arranger sa vie. »

Si votre nom a du crédit, et si vous en décorez les prospectus séduisants d'une commandite, vous faites votre lit

en vous assurant un bon nombre d'actions à bas prix ; vous vous coucherez ensuite sur des bénéfices, plus ou moins douillets, suivant qu'ils sont plus ou moins gros.

De même encore, cinquième auteur d'un vaudeville productif, vous en ferez un lit excellent si, par quelque ingénieux stratagème, vous savez évincer de leurs droits vos quatre collaborateurs moins bien avisés que vous. Comptez en pareil cas sur leur rancune ; mais comptez aussi sur leur estime : — Il sait son pain manger, dira l'un ; — C'est un fin compère, ajoutera l'autre ; il a toujours la part du lion ; — Personne ne tire mieux la couverture à soi, reprendra le troisième. Et, tout en se promettant d'être mieux sur ses gardes à l'avenir, le dernier déduira de sa mésaventure quelque morale proverbiale dans le goût de celle-ci :

COMME ON FAIT SON LIT, ON SE COUCHE.

Un homme riche n'est jamais laid pour une fille.

UN HOMME RICHE

N'EST JAMAIS VIEUX OU LAID POUR UNE FILLE

S'il n'a pas assez de jeunesse ou de beauté pour plaire, il a assez d'or pour se faire épouser; et ce que sa figure offre de disgracieux s'efface et s'embellit même sous les reflets du plus précieux des métaux : car, ainsi que l'a dit Boileau très-élégamment, dans sa satire VIII,

L'or, même à la laideur, donne un teint de beauté.

Par conséquent, il ne faut pas s'étonner qu'un vieux ou un laid qui se présente comme épouseur sous les auspices de la Vénus dorée, soit favorablement accueilli par une jeune et jolie fille. Celle-ci pense moins aux inconvénients de son union avec lui qu'aux avantages qu'elle espère en retirer.

Elle va être affranchie de la sujétion où ses parents la tiennent et devenir maîtresse de maison ; elle disposera d'une grande fortune ; elle aura de superbes équipages, des écrins garnis de perles et de diamants, des cachemires et des robes magnifiques, enfin tout le splendide attirail de toilette que les anciens appelaient le *monde féminin*, — *mundus muliebris*, — en raison de la quantité et de l'importance des objets qu'il comprend.

L'idée qu'elle se fait de sa nouvelle position l'enivre et l'éblouit ; elle se voit déjà la reine de la mode et se flatte de trouver dans l'homme cousu d'or de qui elle est adorée, un trésorier inépuisable toujours disposé à payer les frais du luxe royal de ses atours.

Est-il possible qu'elle refuse un mariage qui lui ouvre un avenir si merveilleux? Quelque innocente se rencontrerait peut-être capable de résister aux séductions de l'opulence et de rester fidèle à un amant pauvre que ses parents veulent la forcer d'oublier ; mais elle qui n'aspire qu'à briller dans le monde, elle se gardera bien de cette magnanimité de roman. Elle a étudié la question sous toutes ses faces. L'affaire lui paraît excellente, et elle n'a rien de plus pressé que de la conclure. Peu lui importe qu'on la blâme de sacrifier les intérêts du cœur à ceux de la vanité en épousant un homme qu'elle ne saurait aimer. Elle tient ce reproche pour une niaiserie sentimentale dont elle rit. Elle sait que *le mariage n'empêche pas d'aimer ailleurs*, comme

le dit un proverbe tiré du premier article du Code d'amour[1], et elle n'est pas éloignée d'imiter, le plus décemment possible, la conduite de ces belles dames qui se prêtent à un mari et se donnent à un amant.

C'est là ce qui se passe dans le monde, à quelques exceptions près, et il semble qu'il ne puisse guère en être autrement. Il est tout naturel qu'une jolie fille unie à un vilain magot désire se dédommager des ennuis de cette union, et qu'elle soit sensible aux soins empressés d'une foule d'adorateurs qui pensent que, si elle se laisse aimer par celui-là, elle se laissera aimer par bien d'autres.

Grandville a mis en scène le mariage d'argent sans prêter aucune arrière-pensée à la demande qui le contracte; et son dessin, tracé avec un art exquis dans l'ensemble et dans les détails, est un des plus charmants et des mieux réussis qui soient sortis de son crayon. On ne saurait trop admirer le contraste harmonieux de ces trois figures dont chacun dit si bien tout ce que l'artiste a voulu lui faire dire.

1. Voici l'article : *Conjugii causa ab amore non est excusatio recta.* « Le mariage n'est pas une excuse légitime contre l'amour. » C'est l'expression des mœurs qui régnaient à l'époque des troubadours. Ces poëtes avaient érigé l'amour en devoir; ils le regardaient comme plus obligatoire que le mariage et comme ne pouvant exister que hors du mariage. Cet amour était purement platonique, il faut le croire, bien que de nombreux exemples puissent en faire douter.

Quand on a des filles, on est toujours berger.

QUAND ON A DES FILLES

ON EST TOUJOURS BERGER

C'est-à-dire toujours tenu de veiller sur elles comme un berger sur ses brebis.

Il est à remarquer pourtant que la garde des brebis n'est pas aussi importante et n'exige pas autant de soins que celle des filles, car celles-ci sont bien plus exposées à être prises par les séducteurs que les autres par les loups. Tout est piége pour elles, jusqu'à leur innocence même. Et puis, il faut le dire, elles aiment mieux croire les séducteurs que leurs parents, et, pour plaire aux premiers, elles s'ingénient bien souvent à tromper la surveillance des seconds.

C'est un fait que Granville a mis en relief dans son dessin. Voyez la donzelle qui marche en avant de son

père et de sa mère, et se dirige, en cachant son jeu, du côté du jeune loup qui l'attend. Elle va toujours, sans remarquer l'hésitation de sa sœur qui se retourne vers ses parents, ni l'avertissement du chien qui la regarde comme étonné de la voir agir ainsi.

Les Provençaux disent pour marquer combien il est difficile d'empêcher les jeunes filles de suivre le penchant qui les entraîne vers les galants : *Vourië mai tënir un panier dë garis qu'uno fillo dë vingt ans,* — « Il vaudrait mieux tenir un panier de souris qu'une fille de vingt ans. »

LA PELLE

NE DOIT PAS SE MOQUER DU FOURGON

Je sentais que cette mission était délicate; mais enfin je l'avais acceptée, et il fallait m'exécuter de bonne grâce. Je fis donc atteler, l'autre matin, et je commençai mon voyage dans le domaine de la critique.

Le début de ce voyage fut marqué par un accès d'impatience, lorsque, tiré tout à coup d'une distraction profonde, je m'aperçus que nous faisions fausse route. Mon

cocher, que je dirigeais vers la rue de la Victoire, n'avait pas voulu paraître ignorer le gisement topographique de cette rue, et du quartier de la Madeleine, m'avait déjà égaré jusqu'à la place de la Bourse.

Une explication s'ensuivit, que ma brusquerie rendit sans doute fort désagréable pour mon vieux Thibaut; car il se renferma aussitôt dans cette stupidité obstinée qui est la dernière ressource des domestiques poussés à bout, l'*ultima ratio* de la servitude humiliée.

« Comment pouvais-je savoir, me demanda-t-il en ouvrant de grands yeux, que Monsieur voulait aller rue Chantereine?

— Vous l'auriez su, nigaud, si vous saviez... »

— J'allais ajouter : l'histoire de France, — pensant à Napoléon, à son retour d'Égypte et au 18 brumaire; mais je me repris à temps pour ne pas lâcher la bévue qui, déjà commise dans mon esprit, errait au bord de mes lèvres :

« Si vous saviez, repris-je... tout ce que vous devez savoir. »

Thibaut ne répliqua rien, tourna bride, et nous arrêtâmes bientôt devant la porte que j'avais désignée. Une fois là, au lieu d'ouvrir la portière de droite qui donnait sur le trottoir, j'ouvris celle de gauche, donnant sur la rue, et le résultat de cette fausse manœuvre fut assez déplorable.

Un cabriolet, qui arrivait au grand trot derrière nous, vint donner en plein dans le battant poussé si mal à propos, et, du choc, le mit en capilotade.

Fort heureusement pour moi, je n'étais point encore sorti du coupé, ce qui m'épargna une assez triste aventure. En revanche, il fallut subir une bordée de reproches et d'injures que m'envoya le conducteur du cabriolet en

question, pour prévenir sans doute les plaintes qu'il redoutait de ma part. Il attestait les dieux et les hommes qu'il n'avait en rien violé les règles de son art, et démontrait aux passants, à grand renfort d'explications techniques, mon insigne et inqualifiable maladresse.

La destinée a ses retours. Lorsque cet automédon malencontreux, la discussion épuisée, voulut reprendre sa route du même train qu'auparavant, son cheval vint à manquer des pieds de devant, et s'agenouilla brusquement sur le pavé. Le cocher fut lancé, comme une bombe, pardessus sa bête, et s'il n'avait rencontré fort heureusement, à l'extrémité de sa périlleuse parabole, deux ou trois bottes de paille, placées là par une divinité favorable, il se fût infailliblement brisé les membres.

En le relevant, je ne résistai pas à la tentation de lui restituer la semonce qu'il m'adressait trois minutes auparavant, et je pérorai fort longuement sur l'imprudence qu'on met à ne pas fermer les crochets qui retiennent le tablier d'un cabriolet, quand on n'est pas sûr du cheval qui le mène.

Tandis que je développais ce texte avec une remarquable éloquence, je crus surprendre un sourire sur les lèvres de mon cocher, lequel, en ce moment, se livrait, je le soupçonne, à des rapprochements satiriques. Il lui semblait plaisant que j'eusse commis une grave étourderie, immédiatement après l'avoir si vertement tancé sur son ignorance, et qu'à mon tour, vivement repris par un orgueilleux censeur, j'eusse pu rendre à ce dernier, séance tenante, son aigre homélie.

Si je devinai juste en interprétant ainsi le sourire narquois de mon vieux Thibaut, c'est ce que mes lecteurs décideront dans leur sagesse. Quant à moi, sans m'en in-

former autrement, je montai chez le magistrat littéraire à qui j'allais rendre visite.

En attendant qu'il congédiât un visiteur matinal qui, me dit-on, m'avait prévenu, son valet de chambre me remit un faix de journaux dont machinalement je rompis les bandes. L'un d'eux renfermait une critique des plus excessives, justement dirigée contre l'aristarque dont j'attendais le loisir.

A propos d'un roman qu'il venait de mettre au jour, certain auteur rancunier, jadis fustigé par lui, s'évertuait à démontrer — la critique de nos jours est passablement envahissante — que mon ami n'avait ni invention, ni style, ni esprit, ni bon sens, ni cœur, ni conscience.

Bref, l'attaque était de telle nature que je me promis bien de ne l'avoir jamais lue, et, par un sentiment de charité irréfléchie, je la glissai lestement dans la poche de mon paletot.

Au même instant, l'aristarque apparut, dans toute la sérénité de sa puissance :

« Ah! vous voilà, très-cher! Je devine ce qui vous amène. Vous venez m'implorer pour vos Trois Têtes et pour leurs Proverbes..... A merveille; vous savez que je suis bon prince.., Mais, entre nous, convenez que c'est là une plaisante idée... Des proverbes;... qui se soucie maintenant de proverbes?..... Cent Proverbes... pourquoi cent Proverbes? Cent et un, je ne dis pas... Et ces Trois Têtes... on dira qu'elles n'ont pas de l'esprit comme quatre..... Quant à Grandville, à la bonne heure... Encore nos Athéniens se lassent-ils de ses succès, comme cet autre se lassait de la probité d'Aristide... Allons, soyons francs... Nous n'en dirons rien :... mais le livre est manqué..... Les auteurs, gens d'esprit, prendront leur revanche... Embras-

sons-nous et qu'il n'en soit plus question... si ce n'est pour les accabler d'éloges... »

Ce flux de paroles dédaigneuses ne m'avait pas laissé le temps de placer un seul mot. Tout à coup, vers la fin de la désobligeante apostrophe, il me vint une idée lumineuse : je tirai de ma poche la critique dont j'ai parlé ; puis, sans autre explication, je la plaçai sous les yeux de l'aristarque.

Dès les premières lignes son visage changea d'expression : sa bouche souriait encore, il est vrai; mais son regard démentait ce sourire sardonique, et, bien que décochés par une main malveillante, tous les traits de cette boutade injuste arrivaient droit à leur but. Il avait commencé par saluer d'un *bravo* désintéressé les épigrammes les plus mordantes, les plus amères attaques : mais peu à peu ce faux sang-froid disparut, et fut remplacé par un dépit plus sincère. Mon homme balbutia quelques plaintes inintelligibles contre l'injustice des hommes, la malveillance de parti pris, etc... mais s'apercevant qu'il frisait le ridicule :

« N'en parlons plus, s'écria-t-il, et revenons à vos Proverbes. Je vous promets de les lire...

— Vous ne les avez donc pas lus?

— Non vraiment. Cela vous étonne?

— Votre opinion si bien arrêtée me faisait croire...

— Ah bah!... Propos en l'air. Pures fadaises. N'y faites pas attention. »

Bref, l'aristarque se montra tout à coup plus modeste et plus consolant. Je le quittai, très-certain qu'il apporterait à sa besogne beaucoup plus de modération et d'équité qu'il ne l'aurait fait sans la mortification imméritée qu'on lui avait infligée.

Le soir même, au théâtre de ***, on jouait un vaudeville de l'écrivain rancunier. Je le rencontrai sur le boulevard, tout rayonnant encore de sa malice du matin. Il jouissait de son triomphe, il chantait son article aux échos, il dansait en idée sur le corps de sa victime, avec une férocité de cannibale. On aurait perdu sa peine à lui prêcher en ce moment la concorde et la charité chrétienne : aussi me gardai-je bien de lui adresser le plus léger reproche.

Mais deux heures après, sur ce même boulevard, ce cannibale était devenu la plus douce brebis de l'univers. Il était tout oreilles à mes conseils, tout humilité devant mes reproches. Si je l'eusse exigé de lui, j'aurais obtenu telle amende honorable qu'il m'eût plu de prescrire..... Le vaudeville nouveau venait d'être sifflé à plate coure.

Je me contentai d'un petit sermon, aussi indulgent que possible, dans lequel je m'efforçai de faire comprendre à l'auteur sifflé combien, dans ce monde où chacun tombe à son tour, la morale évangélique est salutaire et bonne. A ce sujet je lui racontai les divers incidents de ma course du matin, tels à peu près qu'on vient de les lire.

Il sourit autant que son malheur lui permettait de sourire, et avec sa sagacité de littérateur à l'affût :

« Ne pensez-vous pas, me dit-il, que notre journée a pour moralité un de ces Proverbes dont vous parlez?

— Bah! m'écriai-je; en ce cas, vous le ferez, n'est-il pas vrai?

— Merci, répondit-il. Faites-le vous-même, donnez-lui pour titre :

« LA PELLE NE DOIT PAS SE MOQUER DU FOURGON. »

« Et puissent tous vos lecteurs tenir compte de cette recommandation bénigne. »

Son conseil me parut bon; il a été mis à profit.

Avis à toutes les pelles de l'empire.

Vérité est la massue
Qui chacun assomme et tue.

VÉRITE EST LA MASSUE

QUI CHACUN ASSOMME ET TUE

Proverbe fort ancien dans notre langue, car il se trouve dans le *Roman des Sept Sages*, publié au XIIIe siècle. Le seul changement qu'on y ait fait a été de substituer le mot *assomme* au mot *occit*, que porte le texte primitif; ce qui n'a produit aucune différence dans le sens, car le verbe *occire* était autrefois synonyme du verbe *assommer*.

Ce proverbe s'emploie pour signifier, aujourd'hui comme jadis, que rien ne peut résister à la vérité; qu'il y a en elle une force qui triomphe de tous les obstacles qu'on lui oppose, et une lumière qui dissipe les ombres sous lesquelles on cherche à la faire disparaître.

C'est la double idée que Grandville a voulu exprimer dans son dessin, en représentant la vérité armée d'une massue dans laquelle est enchâssé un miroir.

Le règne de cette vierge céleste est arrivé, et tous ses ennemis terrassés à ses pieds ne peuvent plus rien contre elle.

Il est inutile d'entrer dans l'explication de cette allégorie mythologique bien connue depuis longtemps.

Nous nous bornerons à dire que l'artiste, en reproduisant un sujet si vieux, a très-bien su le rajeunir par des accessoires pleins de verve et d'originalité et par une foule de détails ingénieux et piquants qui n'échapperont à l'attention de personne.

LA FIN COURONNE L'ŒUVRE

Après avoir fraternellement vécu pendant un an sous le même bonnet, les Trois Têtes que le crayon de Grandville a représentées sur le frontispice de ce volume et que nous reproduisons de nouveau à la page suivante, se dirent l'une à l'autre :

« Le moment est venu d'abandonner le logis commun et de reprendre chacune notre chapeau. Nous allons nous séparer ; mais avant de nous dire adieu, il convient de méditer ensemble le couplet final que nous adresserons au public. Il nous faut quelque chose de neuf, d'éblouissant,

enfin un bouquet digne de ce feu d'artifice d'esprit en soixante livraisons que nous venons de tirer pour le plus grand amusement des lecteurs. Que pensez-vous d'un compliment en vers?

— C'est bien usé, répondit la seconde Tête; d'ailleurs les compliments en vers ne se font que pour les inaugurations.

— Si nous écrivions une post-face! « Ce livre que vous « venez de lire, Messieurs et Mesdames, est l'histoire abré- « gée de l'humanité. Qu'est-ce que le proverbe, sinon l'ex- « pression la plus élevée de la philosophie? La philosophie « elle-même n'est-elle pas la connaissance de l'homme? « Or, le proverbe c'est l'humanité. Remarquez en effet « comme dans ce volume tout prend une voix, une forme, « un sens: financiers, bourgeois, oiseaux, quadrupèdes,

« Chinois, Français, Italiens, Grecs, Allemands, gens de « tous les pays, de toutes les nations, de toutes les époques, « tout le monde vit à la fois de la même vie et parle la « même langue, celle du bon sens. Ce livre manquait à « l'univers, l'univers ne manquera pas à ce livre; mais « qu'on nous permette de développer notre pensée..... »

— Assez de développements comme cela, dit à son tour la troisième Tête; je ne connais rien de plus ennuyeux qu'une préface, si ce n'est une post-face : personne ne la lit.

— Bornons-nous alors à solliciter l'indulgence du public....

— Daignez excuser les fautes de l'auteur? c'est trop rococo. Paix aux vieilles formules, ne faisons pas la palingénésie des théâtres forains.

— Il me vient une idée, s'écria la première Tête.

— Voyons, dirent les deux autres.

— Il y a une lacune dans notre livre.

— Laquelle?

— Récapitulez tous les proverbes; ne voyez-vous pas ce qui leur manque?

— Quoi donc?

— Un proverbe sanscrit.

— Parbleu! vous avez raison; mais vous n'apercevez pas une lacune bien plus importante encore?

— Ma foi, non.

— Relisez la liste des proverbes. Outre le proverbe sanscrit, que leur manque-t-il?

— Je l'ignore.

— Un proverbe persan.

— Le proverbe sanscrit est bien plus important; regardez comme celui-ci est joli : « La simplicité plaît à la « grandeur ; la paille attire le diamant. »

— Pour la grâce et la fraîcheur rien ne vaut le proverbe persan ; tenez, que pensez-vous de celui-ci : « Pour « chaque rose, une abeille et un frelon? »

— Il faut consacrer les dernières pages qui nous restent au proverbe sanscrit ; cela donnera du poids à notre livre.

— Présentons au lecteur en finissant l'odorant bouquet de la sagesse persane ; elle laissera son parfum dans tous les esprits.

— Je tiens pour le sanscrit.

— Je ne démordrai pas du persan.

— Messieurs, reprit la Tête qui avait parlé la troisième, il me semble, sauf meilleur avis, que votre prétention est complétement inadmissible. Je suis loin de mépriser les proverbes sanscrits, j'accorde aux proverbes persans toute l'estime qu'ils méritent ; mais avec votre système nous n'en finirions pas, à moins d'un gros volume de plus ; car enfin le proverbe japonais a bien aussi son charme ; le proverbe malais ne le cède en rien à celui-ci, et le proverbe arabe les vaut bien tous deux. Le Lapon assis devant son feu de tourbe invente des proverbes délicieux ; le Huron charme les ennuis du wigwam en résumant la sagesse dans des proverbes spirituels ; le Hottentot lui-même et le Yolof apprennent dès leur bas âge à se bien conduire, grâce à des proverbes qui, pour être faits à l'usage des enfants, n'en sont pas moins goûtés des grandes personnes. Tous les proverbes sont égaux devant le bon sens :

« Ce n'est point la naissance,
« Mais la seule vertu qui fait leur différence. »

Chaque proverbe est prophète en son pays. Vous parlez de lacunes, mais à quoi bon chausser les bottes de sept lieues pour en trouver ? ne prenez pas la peine de franchir

l'Océan ; restez chez vous; jetez les yeux sur ces feuilles éparses ; votre collection est-elle complète? aucune gerbe ne manque-t-elle à votre moisson? Je ne vous parle ni de la Perse, ni de l'Indoustan, ni de l'Afrique, ni de l'Amérique, mais de la France seulement. Pensez-vous avoir épuisé toutes les maximes de la sagesse populaire? Que de recoins inexplorés! que de proverbes oubliés!

« Couche-toi sans souper, tu te lèveras sans dettes: » précepte d'Harpagon prêchant l'économie.

« Vie sans amis, mort sans témoins: » condamnation de l'égoïsme.

« Qui mange la vache du roi maigre, la paye grasse: » raillerie hardie de Jacques Bonhomme contre les exactions seigneuriales.

« L'ami par intérêt est une hirondelle sur les toits: » charmant symbole des relations du monde.

« Vin maudit vaut mieux qu'eau bénite : « aphorisme rabelaisien.

« Fais-moi la barbe, et je te ferai le toupet : » devise qui pourrait servir à la littérature contemporaine.

« Qui trébuche et ne tombe pas, ajoute à son pas: » adage prudent qui a dû prendre naissance au temps de Louis XI.

« La gouttière creuse la pierre. » Aujourd'hui l'on dit: « La patience c'est le génie: traduction qui ne vaut pas le texte.

« Qui répond ne parle pas: » qu'on pourrait appliquer à bien des ministres.

« Le hareng qui saute de la poële tombe sur le char- « bon; » —« au gueux la besace : » témoignages de la fatalité qui pèse sur le faible.

« Eau répandue ne se ramasse pas toute : » amer

regret de la stérilité du repentir après certaines fautes.

« Au fer la rouille, à l'homme l'ennui : » métaphore qu'on dirait sortie du cerveau de René ou d'Obermann; antithèse qui prouve que le désenchantement, que nous croyons avoir inventé, est vieux comme le monde.

« A l'ennemi mort, un coup de lance : » le courage du fanfaron; coup de patte à l'homme du lendemain.

« Qui bien aime, tard oublie : » attestation touchante donnée à l'amour par un cœur malheureux.

« Là où le fleuve est plus profond, il fait moins de bruit : » symbole des grands desseins et des grandes passions.

« Loin des yeux, loin du cœur : » vérité contre laquelle on proteste quand on aime.

« De poltron à poltron, qui attaque bat. » — « Donne-« moi pour m'asseoir, et je prendrai bien pour me coucher. » — « Qui mesure l'huile, se graisse les mains. » — « La « femme est comme la botte, la meilleure est celle qui se « tait. » — « Qui se garde de l'occasion, Dieu le garde du « péché. » — « Si ta femme est mauvaise, méfie-toi d'elle; « si elle est bonne, ne lui confie rien. » — « Chaque cheveu « fait son ombre. » — « Il n'y a pas de mauvaise route « quand elle finit. » — « Si Dieu ne veut, les saints ne « peuvent. » — « Celui qui glane ne choisit pas. » — « A « main dévote ongles de chat. » — « La gloire vaine ne porte « graine. » — « Mauvais serment sur pierre tombe. » — « Mieux vaut ployer que rompre. » Et mille autres que je « pourrais citer.

« Où sont-ils tous ces proverbes qui remuent tant de sentiments, tant d'idées? vous les avez dédaignés; ils manquent à votre répertoire. Baissez la tête, soyez humbles, et avant de songer au sanscrit et au persan, rougissez d'avoir oublié les proverbes fondamentaux de la sagesse des nations,

ceux que j'appellerai les pères nobles des proverbes, les adages dans le genre de ceux-ci :

« Aide-toi, Dieu t'aidera. »

« Trop parler nuit, trop gratter cuit. »

« Moins vaut rage que courage. »

« Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. »

« Qui a bu boira. »

« L'oiseau ne doit point salir son nid. »

« Bien commencé est à moitié fait. »

« Petite pluie abat grand vent. »

« Bon chien chasse de race. »

« Ventre affamé n'a point d'oreilles. »

« Qui refuse muse. »

« A bon vin point d'enseigne. »

« Qui tient le fil tient le peloton. »

« Comment s'étonner après cela que vous ayez passé sous silence cette élégie en cinq mots : « Pour un plaisir mille « douleurs; » ces pensées profondes ou ingénieuses : « La « faute est grande comme celui qui la commet; » — « la « même fleur fait le miel de l'abeille et le venin du frelon? »

« Il y avait là cependant matière à des histoires piquantes, à des rapprochements spirituels, enfin à de véritables enseignements. Venez encore me parler du persan et du sanscrit, vous qui avez tiré si bon parti du français! »

Ce discours était trop vrai pour soulever des objections de la part des deux autres Têtes; elles se baissèrent; puis, après quelques minutes de silence, l'une d'elles prit la parole :

« Mais tout cela ne nous apprend pas comment nous allons finir notre volume.

— Le finir? reprit l'autre; il s'agit bien de cela. Rentrons bien vite sous notre bonnet, et continuons la besogne; réparons les omissions que vient de signaler notre confrère;

ce livre sera augmenté du double, mais il sera parfait.

— Rien n'est parfait en ce monde, reprit un quatrième interlocuteur arrivé à la fin du débat; mes commères les plumes, ne comptez plus sur le crayon; la sagesse lui a appris qu'il ne fallait abuser de rien, pas même des proverbes. Vous cherchez un moyen de finir; le voici. Vous n'aurez qu'à faire précéder du dessin suivant le mot sacramentel :

« LA FIN COURONNE L'ŒUVRE. »

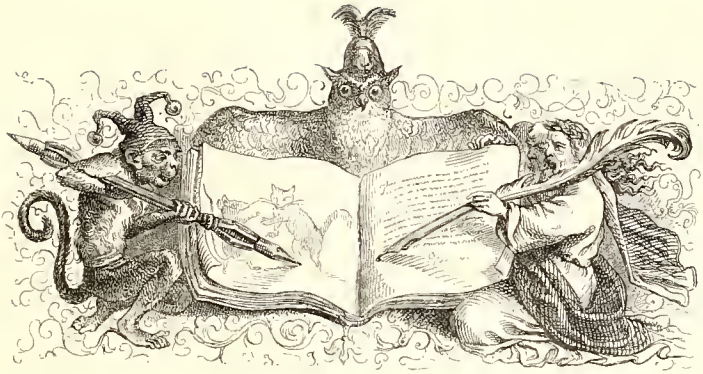


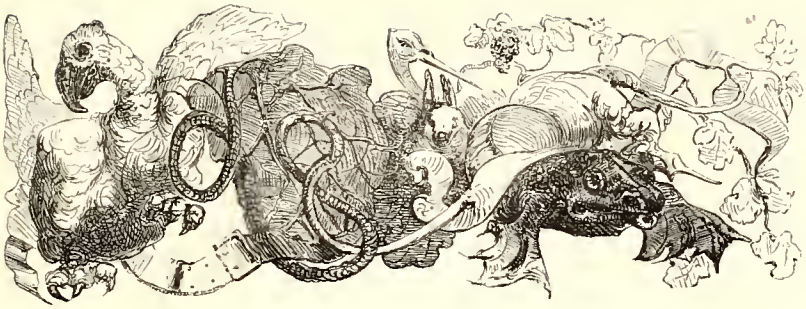
TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Les proverbes vengés	1
Quand le Diable devient vieux, il se fait ermite	11
Élève le corbeau, il te crèvera les yeux	13
Folle est la brebis qui au loup se confesse	21
Derrière la croix souvent se tient le Diable	25
L'amour fait danser les ânes	33
Zéphyrine, ou à quelque chose malheur est bon	39
Au royaume des aveugles les borgnes sont rois	47
Il faut amadouer la poule pour avoir les poussins	49
Ne réveille pas le chat qui dort	57
Chaque oiseau trouve son nid beau	59
Jamais grand nez n'a gâté beau visage	65

Pages.
Quand vient la gloire, s'en va la mémoire..... 69
Jamais coup de pied de jument ne fit de mal à cheval..... 77
Deux moineaux sur même épi ne sont pas longtemps unis..... 79
Mauvaise herbe croît toujours..... 87
Chat ganté n'a jamais pris de souris..... 91
Absent le chat, les souris dansent..... 99
Pierre qui roule n'amasse pas mousse..... 101
Il n'y a point de belles prisons, ni de laides amours..... 109
Mets ton manteau comme vient le vent..... 113
Un brochet fait plus qu'une lettre de recommandation..... 121
Moine qui demande pour Dieu, demande pour deux..... 125
Il n'est plus fort lien que de femme..... 133
En la maison du ménétrier chacun est danseur..... 137
A bon chat bon rat..... 145
Ne crachez pas dans le puits, vous pouvez en boire l'eau..... 149
Qui aime bien, châtie bien..... 155
Qui se couche avec des chiens, se lève avec des puces..... 161
Nécessité n'a point de loi..... 169
Chaque potier vante son pot..... 171
L'occasion fait le larron..... 179
Mieux vaut marcher devant une poule que derrière un bœuf.. 181
Tel maître, tel valet..... 191
A chaque fou plaît sa marotte..... 193
Ce que femme veut, Dieu le veut..... 201
Les conseils de l'ennui sont les conseils du Diable..... 203
Abondance de biens ne nuit pas..... 211
A colombes soûles, cerises sont amères..... 213
Les fous inventent les modes, et les sages les suivent..... 223
Qui m'aime, aime mon chien..... 227
Qui trop embrasse mal étreint..... 235
Brebis comptées, le loup les mange..... 237
Il faut hurler avec les loups..... 247

Pages.
A chaque saint son cierge..... 251
Jeu de main, jeu de vilain..... 259
Habille-toi lentement quand tu es pressé..... 261
Chien qui aboie ne mord pas..... 269
De maigre poil âpre morsure..... 271
Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es..... 279
Tirer le Diable par la queue ne mène loin jeunes ni vieux..... 283
Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour..... 293
Qui quitte sa place la perd..... 297
La petite aumône est la bonne..... 305
L'âne de plusieurs les loups le mangent..... 309
Les loups ne se mangent pas entre eux..... 318
Bon fait voler bas à cause des branches..... 321
La gourmandise a tué plus de gens que l'épée..... 329
Le miel est doux, mais l'abeille pique..... 333
La fortune la plus amie vous donne le croc-en-jambe..... 339
Un pied vaut mieux que deux échasses..... 341
Bonjour lunettes, adieu fillettes..... 349
La brebis sur la montagne est plus haute que le taureau dans la plaine..... 353
Tout ce qui reluit n'est pas or..... 361
De peu de drap courte cape..... 363
Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait..... 371
On a souvent besoin de plus petit que soi..... 375
Chacun prend son plaisir où il le trouve..... 383
Qui va chercher de la laine revient tondu..... 385
Belle fille et méchante robe trouvent toujours qui les accroche. 393
Qui veut être riche en un an, au bout de six mois est pendu... 395
Les absents ont tort..... 403
A marmite qui bout mouche ne s'attaque..... 407
Un petit homme projette parfois une grande ombre..... 415
Moineau en main vaut mieux que pigeon qui vole..... 419

Pages.
Triste maison que celle où le coq se tait et où la poule chante. 427
Il ne faut pas badiner avec le feu..... 433
Pour de l'argent les chiens dansent..... 443
C'est quand l'enfant est baptisé, qu'il arrive des parrains..... 445
Un peu d'aide fait grand bien..... 453
Rien n'est bon comme le fruit défendu..... 455
Il n'y a pas de sot métier..... 463
Là où sont les poussins la poule a les yeux..... 465
Mieux vaut tard que jamais..... 475
Qui casse les verres les paye..... 479
L'homme est de feu, la femme d'étoupe, le Diable vient qui souffle..... 483
Peu de levain aigrit grand'pâte..... 485
Le bossu ne voit pas sa bosse, mais il voit celle de son confrère. 491
Un barbier rase l'autre..... 493
La faim chasse le loup du bois..... 503
A l'amour et au feu on s'habitue..... 505
Ce que fait la louve plaît au loup..... 513
Comme on fait son lit on se couche..... 515
Un homme riche n'est jamais vieux ou laid pour une fille..... 521
Quand on a des filles, on est toujours berger..... 525
La pelle ne doit pas se moquer du fourgon..... 527
Vérité est la massue qui chacun assomme et tue..... 535
La fin couronne l'œuvre..... 537



CLASSEMENT

DES

GRAVURES HORS TEXTE

		Pages.
FRONTISPICE.	(En regard du titre.)	
Quand le Diable devient vieux, il se fait ermite		11
Folle est la brebis qui au loup se confesse		21
L'amour fait danser les ânes		33
Au royaume des aveugles les borgnes sont rois		47
Ne réveille pas le chat qui dort		57
Jamais grand nez n'a gâté beau visage		65
Jamais coup de pied de jument ne fit de mal à cheval		77
Mauvaise herbe croît toujours		87
Absent le chat, les souris dansent		99

Il n'y a point de belles prisons ni de laides amours..... 109
Un brochet fait plus qu'une lettre de recommandation..... 121
Il n'est plus fort lien que de femme..... 133
A bon chat bon rat..... 145
Qui aime bien, châtie bien..... 155
Nécessité n'a point de loi..... 169
L'occasion fait le larron..... 179
Tel maître, tel valet..... 191
Ce que femme veut, Dieu le veut..... 201
Abondance de biens ne nuit pas..... 211
Les fous inventent les modes et les sages les suivent..... 223
Qui trop embrasse mal étreint..... 235
Il faut hurler avec les loups..... 247
Jeu de main, jeu de vilain..... 259
Chien qui aboie ne mord pas..... 269
Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es..... 279
Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour..... 293
La petite aumône est la bonne..... 305
Les loups ne se mangent pas entre eux..... 318
La gourmandise a tué plus de gens que l'épée..... 329
La fortune la plus amie vous donne le croc-en-jambe..... 339
Bonjour lunettes, adieu fillettes..... 349
Tout ce qui reluit n'est pas or..... 361
Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait..... 371
Chacun prend son plaisir où il le trouve..... 383
Belle fille et méchante robe trouvent toujours qui les accroche. 393
Les absents ont tort..... 403
Un petit homme projette parfois une grande ombre..... 415
Triste maison que celle où le coq se tait et où la poule chante.
Pour de l'argent les chiens dansent..... 443
Un peu d'aide fait grand bien..... 453
Il n'y a pas de sot métier..... 463

Pages.

Mieux vaut tard que jamais..... 475

Qui casse les verres les paye..... 479

L'homme est de feu, la femme d'étoupe, le Diable vient qui souffle. 483

Le bossu ne voit pas sa bosse, mais il voit celle de son confrère. 491

La faim chasse le loup du bois..... 503

Ce que fait la louve plaît au loup..... 513

Un homme riche n'est jamais vieux ou laid pour une fille..... 521

Quand on a des filles, on est toujours berger..... 525

Vérité est la massue qui chacun assomme et tue..... 535

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [887]